

Les Carbonari de l’amour

Alphonse Momas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I. La Nounou · 01

Sur le versant français, les dernières ramifications des Pyrénées se subdivisent à l'infini comme pour relier aux plaines les hauts sommets qui surplombent l'Espagne, formant autant de vallées pittoresques aux cours d'eau torrentueux qui vont grossir les rivières voisines. Rien d'aussi frais, d'aussi beau que ces vallons sauvages, à la végétation luxuriante, à la Flore splendide.

Au nord du Val d'Andorre, non loin de la petite ville de Foix, dans une verte vallée qu'arrose un petit affluent de l'Ariège, se dresse le Château de la Vigeraie, aux vieilles tours, au parc immense, aux magnifiques prairies qui, des grilles du parc, descendent en pentes verdoyantes jusque sur le bord du torrent.

Àl'époque où commence notre récit, le château était habité par l'unique descendant de cette antique famille : Gilbert de la Vigeraie, après avoir dissipé sur l'asphalte parisienne une bonne partie de son patrimoine, en compagnie de quelques jolies dégrafées, avait compris à temps la nécessité de revenir au berceau de ses pères conquérir une nouvelle virginité et raffermir sa fortune ébranlée, loin, bien loin des séductions enchanteresses de Paris.

Àune petite distance du Château de Vigeraie, sur les bords du Salat, dans une vieille ferme seigneuriale, habitait la comtesse douairière de Civray, en compagnie de sa nièce Olympe d'Aunac, sœur du marquis. L'époux d'Olympe avait été tué dans un duel à propos de quelque chanteuse de café-concert, ne laissant à sa femme qu'un fils adoré : c'est à l'éducation du jeune Louis d'Au-

nac que les deux femmes consacraient toutes leurs préoccupations ; c'était pour lui donner un compagnon de jeux et de travail qu'elles recueillirent et adoptèrent un petit neveu pauvre auquel la douairière donna le nom de Paul de Civray : les deux enfants ne tardèrent pas à s'éprendre l'un pour l'autre d'une affection qui devait un jour dépasser les bornes prescrites par la nature. Mais n'anticipons pas sur les événements.

La Comtesse de Civray, qui avait reporté sur Olympe et le Marquis toutes ses affections, avait résolu le mariage de Gilbert. Bien plus : elle lui avait trouvé la plus charmante et la plus riche des héritières.

Éveline d'Armoize, d'un grand nom et d'une immense fortune, était orpheline : la première entrevue eut lieu à Toulouse, au couvent de l'Assomption, sous l'œil maternel de la Supérieure, qui était une amie d'enfance de Madame de Civray. Après un premier moment d'embarras bien naturel, les deux jeunes gens se plurent beaucoup ; et, lorsque le Marquis, avec une noble aisance, demanda à la Supérieure l'insigne honneur de revenir faire sa cour à Mademoiselle d'Armoize, celle-ci rougit et sourit si agréablement que la Douairière l'embrassa avec emportement sur les deux joues en la suppliant d'accepter le titre de Marquise, avec la main de Gilbert.

Éveline jeta un rapide regard du côté de la Supérieure, et, la voyant sourire, répondit qu'elle ne pouvait qu'être honorée d'une telle alliance… — Embrassez donc votre fiancée, Monsieur le Marquis, dit alors la respectable religieuse. Et les jeunes gens, émus, échangèrent le doux baiser des fiançailles.

Le Marquis fit sa cour de la façon la plus correcte, et le mariage fut célébré dans la vénérable église de Saint-Sernin.

Les nouveaux époux, ivres de bonheur et d'amour, partirent immédiatement pour le Château de la Vigeraie, en compagnie de l'excellente douairière, Deux forts trotteurs faisaient voler le landau qui emportait toute cette joie, car la capricieuse Éveline avait exigé ce mode de voyager. Le tête-à-tête du landau et les contacts forcés des deux amants ne tardèrent pas, malgré la présence de la douairière, à mettre le feu aux poudres. Les baisers, d'abord furtifs, devinrent peu à peu plus hardis, plus longs, plus serrés… La comtesse de Civray ne cessait de se pencher par la portière ouverte, sous prétexte d'admirer le paysage, mais en réalité pour ne pas gêner les jeunes gens : ivres de ces bécots répétés, Éveline et Gilbert pensaient aux délices de la nuit de noces et maugréaient au fond du cœur contre la longueur de la route. Si le voyage parut long aux tourtereaux, il le fut bien plus pour la comtesse qui craignait à tout instant de devenir le témoin forcé de la consommation du mariage. On arriva enfin ! Réjouissances, festins, bal public, feux d'artifices précédèrent et suivirent le banquet nuptial préparé par Olympe. Puis… eut lieu le coucher de la mariée… Et neuf mois après, jour pour jour, naissait Joséphine de la Vigeraie.

I. La Nounou · 02

Sollicitée par le marquis dont les ardeurs viriles avaient trouvé chez Éveline des trésors de voluptés inconnues à ses sens blasés, la jeune marquise avait consenti, non sans regret, à donner à l'enfant qui allait naître d'elle le sein d'une nourrice étrangère.

Gilbert, tout heureux de conserver pour lui seul les blancs et frais appas de sa jeune femme, avait prié la Mère abbesse de l'Assomption de vouloir bien se mettre en quête d'une nourrice avant l'accouchement d'Éveline. Une ancienne religieuse du couvent, sœur de charité à Cette, lui ayant instamment recommandé une jeune accouchée, dont elle lui faisait les plus grands éloges, la supérieure transmit la sainte recommandation au château de la Vigeraie où l'on prit aussitôt les mesures nécessaires pour faire venir avant les couches de la marquise, la future nourrice de son enfant : Justine Tizarello.

Comme cette nouvelle venue jouera, dans notre récit, un rôle des plus importants, il est nécessaire que nous la présentions au lecteur. Justine Tizarello était la fille unique de petits merciers établis à Cette depuis quelques années : à l'âge de seize ans, elle se prit d'amitié pour un jeune ami de son père, né, comme elle, à Ajaccio, qui s'était épris d'un amour insensé pour la piquante beauté de brune à demi Italienne, pour les grands yeux noirs et les longs cheveux plus noirs encore, de la jeune mercière. Ursino, plus débauché qu'un Napolitain, n'eut pas de peine à deviner chez sa gentille compatriote un tempérament de feu et une proie facile à croquer. Aussi lui fit-il une cour assidue. Chaque jour de la semaine, il lui apportait un amical présent, soit des fleurs, soit un ruban, soit un foulard aux brillantes couleurs, et ses cadeaux intéressés faisaient la joie de la jeune coquette.

Un jour qu'il la rencontra seule au magasin, il profita de l'absence de la mère pour lui murmurer le brûlant aveu de ses amoureux désirs, aveu qui jeta la fillette dans un trouble inexprimable parce qu'Ursino l'avait accompagné d'un long baiser qui avait fait vibrer tous les nerfs de l'enfant. Enhardi par ce premier succès,

Ursino profita d'une seconde absence de la mère pour faire voir en cachette à son amie les images licencieuses d'un livre intitulé « La Nuit de Noces ». Justine, émoustillée par les images voulut lire le livre. Ursino le lui laissa en lui faisant promettre de le tenir soigneusement caché : au trouble de la jeune fille quand elle lui rendit le livre coupable, il comprit que l'œuvre de corruption avait fait un rapide progrès et glissa dans la main de la jeune vierge un exemplaire illustre de « l'Académie des Dames ». — Ce ne sont là, ajouta le polisson, que des passe-temps sans conséquence, des écrits enfantins ; mais si tu le veux, je te ferai lire des livres plus jolis encore et plus amoureux. C'est ainsi que les œuvres les plus lubriques, les conseils les plus pervers, l'enseignement le plus libertin, passèrent sous les yeux de Justine et lui enseignèrent, avec une infinie variété de détails tous les mystérieux secrets dont une jeune fille ne doit percer le voile qu'en tête-à-tête avec son époux, entre les draps immaculés du lit de noce.

Le résultat de ces lectures criminelles fut de jeter les sens ardents de Justine dans une telle surexcitation qu'elle exprima naïvement un jour à Ursino, le désir qu'elle éprouverait de voir de ses propres yeux comment est fait un homme, pour s'assurer que tous ces livres, avec leurs étranges images, n'étaient pas un tissu de mensonges.

Après s'être assuré que personne ne pouvait le voir du dehors, Ursino se déboutonna prestement, et offrit aux regards émerveillés de son amie, le plus beau braquemard qui ait jamais mouillé une chemise de femme. Le galant compagnon qui n'en était pas à ses débuts de galanterie, et qui ne voulait s'emparer de la jeune fille qu'en toute sécurité, ce qui était impossible dans le

magasin, n'eut pas de peine à décider Justine à venir le trouver, le lendemain. Dimanche, chez une dame de ses voisines dont l'amant attitré, capitaine de vaisseau, tenait la mer en ce moment. — Cette dame est si bonne ajouta Ursino, qu'à l'aveu que je lui ai fait de mon amour pour toi, elle m'a offert son appartement pour te recevoir. Elle sera heureuse de nous tenir compagnie ; et quand nous aurons assez causé ensemble, elle t'accompagnera jusqu'à ta porte, mon amour.

Songe, Justine, au bonheur que nous aurons de parler librement de notre affection sans autre témoin que notre dévouée confidente qui te considère déjà comme sa sœur chérie et brûle de faire la connaissance : C'est elle, ma chère, qui m'a prêté pour toi les plus jolis livres de tous ceux que je t'ai fait lire, et elle veut, m'a-t-elle dit, mettre toute sa bibliothèque amoureuse à notre disposition.

Alléchée par cet appas libertin, heureuse de faire connaissance avec cette grande dame qui voulait être sa sœur et protéger ses amours, la jolie Justine promit à son ami tout ce qu'il voulut. À son vif regret, l'approche d'une cliente obligea Ursino à réintégrer son braquemard dans ses culottes, et interrompit l'amoureuse conversation. Dès que la cliente fut sortie, Ursino indiqua exactement à son amie la demeure de Madame Clarisse, et Justine promit de s'y rendre à une heure de l'après-midi le lendemain.

Ursino n'avait dit que l'exacte vérité. Clarisse qui, en l'absence de son amant, avait apprécié plus d'une fois les brillantes qualités de son jeune voisin en tête à tête galant, et à qui ce dernier avait fait confidence de son amour pour Justine, avait offert son appartement à Ursino pour y dépuceler en toute sécurité la jeune

Corse. La femme galante se faisait une joie extrême d'assister à pareille fête amoureuse. Elle en régla tous les détails avec son ami Ursino qui, pour lui témoigner sa reconnaissance sans compromettre ses forces viriles, lui offrit gentiment de la gamahucher, malgré la présence de la fille de service. La brûlante Clarisse ayant accepté avec plaisir cette offre voluptueuse, Ursino la coucha sur le lit, et la troussant de tous les côtés, ordonna à la servante de venir se masturber à côté de sa maîtresse tout le temps qu'il ferait minette à celle-ci. Dressée par Clarisse à tous les libertins caprices, la jeune bonne vint en riant se branler à côté du couple voluptueux : maîtresse et servante furent heureuses en même temps, et pendant qu'Ursino buvait l'extase de Clarisse, la liqueur de la petite bonne coulait le long de ses cuisses et salissait le tapis… Le lendemain à une heure précise, Justine arrivait au rendez-vous que lui avait fixé son amoureux. Clarisse l'attendait avec une impatience fébrile, et multiplia pour la jeune fille les témoignages de la plus vive affection. Elle déclara qu'elle était ravie de ce que l'absence de son amant lui permettait de recevoir chez elle une aussi aimable société que celle de Justine et d'Ursino qui allait arriver. En attendant la venue de ce dernier (qu'elle avait fait cacher dans une pièce voisine) Clarisse entreprit de préparer la jeune amoureuse par les confidences les plus friponnes. La jeune pucelle lui ayant naïvement avoué l'impression qu'elle avait ressentie à la lecture des « Deux gougnottes » et combien ces caresses entre femmes l'avaient troublée, Clarisse l'embrasse avec une sorte de fureur érotique, et offrit à l'innocente de lui faire admirer une jolie série de gravures licencieuses destinées à illustrer ce charmant ouvrage de Monnier. La petite Corse accepta avec empressement. Cet examen enflamma tellement les deux femmes que Clarisse, à deux reprises,

voulut voir à nu les frisettes de Mademoiselle Tizarello. Comme celle-ci se laissait faire le plus volontiers du monde, Clarisse sortit de son secrétaire une nouvelle série d'images où l'on voyait un beau jeune homme à l'état de simple nature, se livrer avec deux fillettes nues aussi, à tous les jeux, à tous les badinages chers à Vénus. C'est ce moment que le jeune Corse choisit pour faire son entrée et il vint embrasser avec passion la délicieuse Justine : Il couvrit de petits baisers fous les yeux, les lèvres, le cou et la naissance des cheveux de la petite frissonnante. Clarisse n'ayant pu dérober à ses regards l'album érotique, Ursino le prit et, s'asseyant entre les deux femmes, les força de le parcourir avec lui, en priant Clarisse d'éclaircir par les explications les plus amusantes, les diverses polissonneries qui passaient sous leurs yeux émoustillés. La femme galante surpassa en paroles la lubricité des peintures… Quand elle vit que les deux amoureux brûlaient de désirs, elle prit l'album et alla s'allonger sur un sopha vis-à-vis des amants. Elle ne s'aperçut certainement pas, qu'en appuyant sa jambe sur une chaise un peu haute qui était placée au pied du sopha, elle livrait aux regards curieux de Justine ses affriolants dessous, pas plus qu'elle n'avait vu tout à l'heure que de son corsage, largement échancré, les deux gros nénés sortaient presque entièrement leur blanches rondeurs, dressant, sous les regards de la pucelle énamourée, l'insolence de leurs pointes roses. Justine fit observer d'un geste à son ami les ravissants dessous de Clarisse, Ursino, excité au dernier degré, prit Justine dans ses bras, la pressa contre lui de toutes ses forces, puis lui ouvrit amoureusement le corsage et lui plongea, gloutonnement, une avalanche de baisers fous et de langues libertines sur les ravissants contours des deux tétons aussi fermes que du marbre : Un bouton de la robe, puis un second, puis un troisième avaient, tour à tour, sauté

sur le tapis, quand la belle Clarisse par dessus son album, vit les deux seins de Justine en proie aux suçons goulus du jeune Corse dont la main et presque tout le bras avaient lentement disparu sous les jupes de la fillette éperdue. Se redressant alors, en dégrafant sa robe de chambre, la complaisante hôtesse rejette loin d'elle ce vêtement superflu, et, à demi cachée par une diaphane chemisette de dentelles, elle vient tendrement embrasser celle qu'elle appelait sa petite mignonne chérie, sa plus douce amie, la forçant doucement par ses tendres caresses et par ses baisers passionnés, à se coucher sur le dos, sans que la main d'Ursino eût lâché prise. Grâce à cette tactique de Clarisse, la jolie petite mercière allait triompher des premières douleurs inhérentes à cette délicate opération du dépucelage : Ursino, transporté de luxure, triompha brutalement des dernières résistances d'une pudeur déjà expirante, souleva ou déchira les voiles suprêmes, étalant ainsi les charmes virginaux livrés pour la première fois à ses mâles ardeurs, et malgré les cris de sa victime que les baisers lascifs de Clarisse essayaient d'étouffer, jouit, sans déconner, de la jeune fille à trois reprises consécutives. Bientôt Clarisse n'eut plus à maîtriser la vertueuse résistance de son amie : Justine ne tarda pas à trouver à ces outrages répétés une infinie douceur et lorsqu'Ursino, en se pâmant, lâcha dans le sein de sa jeune maîtresse sa troisième décharge de foutre, la liqueur sexuelle de Justine s'épanchant à flots bouillonnants, se mêla, délirante, à celle du jeune libertin, dans un torrent d'infinies jouissances. Clarisse, après avoir longuement contemplé l'extase des deux amants, les désunit en riant, et entraîna Justine dans son cabinet de toilette pour réparer habilement les traces de l'outrage subi par la vierge. Ursino, en attendant leur retour se mit à quitter ses vêtements, et ne garda que ses chaussettes blanches. Lorsque les deux jeunes

femmes rentrèrent au salon, Ursino put voir, avec une extase indicible, que Justine, pour tout costume portait une chemisette de dentelles tout à fait semblable à celle de Clarisse. À cette vue, pris d'une impudique ardeur, il s'élança sur les deux amies, les bouscula ensemble sur le tapis épais et se livra sur elles deux, à tout le dévergondage de ses sens pervertis. Justine était à bonne école : Elle fut baisée et rebaisée, enfilée, sucée et enculée. Clarisse, folle de joie d'assister à un si joli spectacle, excitait au libertinage le plus effréné l'organe du héros de la fête, et les sens irritables de la jeune fille. Le corps entier de son amie subit les derniers outrages du sperme viril et des caresses lesbiennes les plus raffinées. Dans un élan de reconnaissance lubrique, après avoir longuement et à diverses reprises, contemplé et manipulé la sexualité de son amant, Justine exprima le désir de le voir jouir de la belle Clarisse. Les deux fripons qui ne demandaient pas autre chose que de pervertir complètement le sens moral de Justine, lui offrirent le spectacle le plus enivrant. La courtisane commença par feindre la plus vertueuse résistance : les caresses et les baisers de la petite mercière triomphèrent de ces scrupules pudiques ; mais alors elle prétendit que son conin était incapable d'héberger un hôte aussi long… Pour la rassurer, Justine prit exactement la dimension des deux bijoux, et il se trouva que l'organe mâle était un peu plus court que l'organe femelle : elle pouvait donc se livrer sans crainte, Clarisse prétendit alors qu'il était trop gros et qu'il risquait de déchirer son virginal bijou. Après l'avoir minutieusement mesuré dans ses contours comme elle l'avait fait pour la longueur, Justine la rassure aussi de ce côté. Ursino, devant les deux femmes, se laissait faire avec une complaisance béate. Clarisse, qui avait son idée, dit qu'elle avait une envie folle d'emprisonner d'abord l'instrument du plaisir dans ses longs cheveux

noirs : Ursino laissa les deux amies envelopper complètement son organe révolté dans les plis soyeux de la chevelure dénouée à cet effet. Mais il ne tarda pas à déclarer qu'il voulait loger sa verge raidie dans le creux grassouillet formé sous le bras charmant de la courtisane. — Dans mon aisselle ?... — Oui, madame, là où vous avez de si jolies frisettes blondines ! — Eh ! bien soit ! mettons l'y. Vous allez donc me baiser en aisselle, petit vaurien ? — Nouvelles postures et nouvel emprisonnement du priape, sous les yeux ravis de Justine. Après quelques secousses assez voluptueuses, le libertin avoua qu'il désirait piner, mais que Justine devait lui ouvrir le con de son amie. Justine accepta joyeusement la délicate mission... Les deux athlètes se mirent en posture et la pine en érection, dirigée par deux doigts roses disparut dans le vagin de Clarisse. Après avoir consciencieusement essayé les douceurs de cette nouvelle posture, le galant déclara qu'il ne serait pleinement heureux que s'il foutait en cul sa belle partenaire, et qu'il chargeait Justine d'introduire son membre dans le derrière de sa compagne. Cette nouvelle introduction s'opéra gentiment, grâce à l'inaltérable complaisance des deux jolies filles, au milieu du rire général que partagea Ursino ravi. Mais cette fois le galant fut pris en défaut. Émoustillé par tous ces préliminaires charmants, électrisé par la lasciveté des postures qu'il avait fait prendre à Clarisse, aiguillonné par la présence de Justine, chatouillé surtout par la part qu'elle venait de prendre aux deux derniers actes de l'amoureuse comédie, Ursino n'eut pas le temps de changer de posture... La crise le surprit, rapide, impétueuse, et c'est dans le derrière potelé de la courtisane confuse qu'il épancha par saccades involontaires la chaude surabondance de sa sève virile. Justine était aux anges : Clarisse prit sa main mignonne pour achever l'œuvre commencée par les énervants pré-

ludes d'Ursino. Et dès que celui-ci l'eût lâchée, les deux femmes s'enlacèrent étroitement des bras et des jambes et se sacrifièrent joyeusement à deux reprises à la Vénus lesbienne. L'impudicité de leurs caresses ne connut plus de frein quand elles virent l'unique spectateur de leurs jeux se branler furieusement en face d'elles. Le jeune Corse usa et abusa follement de la complaisance des deux femmes. Pour compléter l'éducation de Justine la courtisane tailla au galant une plume ravissante, pendant que la petite lui chatouillait les grelots. Ursino se délectait. Sa jeune compatriote ne voulut pas être en reste de galanterie et manifesta le désir de lui sucer le dard. Le polisson se laissa faire, pendant que Clarisse, se logeant entre les jambes de la petite la gamahucha avec passion.

Vous supposez bien, ma gentille lectrice, que ce premier tête à tête de Justine avec son amant n'était pas fait pour calmer la juvénile effervescence de son tempérament. Les rendez-vous se succédèrent, de plus en plus fréquents ; Madame Clarisse s'était, du reste, sérieusement éprise de la jeune mercière, et celle-ci, reconnaissante envers la tendre confidente de ses amoureux débordements, lui rendait en volupté inouïe le bonheur délirant qu'Ursino lui distillait dans les entrailles. Les fiévreuses ivresses de la courtisane lui plaisaient beaucoup certainement, mais ce qu'il fallait à Justine, c'était le mâle, Clarisse l'avait bien compris, mais peu lui importait puisqu'elle n'éprouvait pas de plus ardente jouissance que de s'emparer de la fillette au sortir des bras de son amant, toute chaude et palpitante, moite encore des acres lassitudes du coït enragé. Mais si ses caresses à elle n'allaient pas plus loin que l'épiderme de sa victime, il n'en était pas de même de celles d'Ursino qui ne tardèrent pas à porter leurs fruits naturels : Un beau jour, Clarisse s'aperçut que la petite était enceinte. Jus-

tine simula un engagement à Marseille comme bonne de deux jeunes enfants et, ayant pris congé de sa famille avant que celle-ci ne se fut aperçue de son état, elle alla demeurer chez Madame Clarisse, enchantée d'avoir son amie sous la main jour et nuit. Quant à Ursino, quand il connut la grossesse de la jeune fille, il se refroidit singulièrement à son égard. Ceci permit à la courtisane, après avoir assisté au dépucelage de Justine, d'assister à son premier adultère.

Elle choisit, pour cette délicate opération, un vieux Monsieur très paillard qui, chaque mois, lui rendait visite et qui, à diverses reprises, lui avait exprimé le vif désir de faire l'amour devant elle, avec une autre fille : L'occasion ne pouvait être plus belle, et le vieux Monsieur en profita avec des raffinements de ruffian qui firent le ravissement de sa jeune conquête. Justine se montra aussi fieffée gourgandine que son amie, et quand le vieux Monsieur s'en alla la bourse vide et les couilles à sec, Clarisse se jeta au cou de son amie, la renversa sur le tapis, et finalement l'emporta dans son lit d'où les deux tribades ne sortirent qu'après avoir épuisé la coupe des voluptés défendues.

Le ventre de Justine grossissait démesurément : C'était pour les deux amies un continuel sujet de plaisantes remarques. La femme galante voulait continuellement s'assurer si le petit ne mordait pas encore, et ne manquait aucune occasion de lui présenter le bout du doigt ; — « Il suce, disait-elle en riant, mais il ne mord pas ! » — Enfin, arriva pour Justine le moment d'entrer à l'hôpital en qualité de fille de chambre de Madame Clarisse. C'est là qu'au bout d'un mois elle accoucha d'une ravissante fillette, née de père inconnu, et qui reçut le nom de Fiorella. Sœur Brigitte qui s'était prise d'affection pour la jeune mère, ayant reçu,

de la supérieure de Toulouse, mission de trouver une nourrice pour la jeune châtelaine de la Vigeraie, proposa la place à Justine qui accepta avec empressement. Et voilà comment la belle Corse entra au Château de la Vigeraie en qualité et avec le titre officiel de Nounou, pendant qu'on lui gardait, aux « Enfants trouvés », la gentille Fiorella.

I. La Nounou · 03

Les couches de la Marquise furent pénibles, et imposèrent à son ardent époux de longues et dures privations. Il chercha dans l'amour paternel un dérivatif à ses impatiences conjugales. La douairière de Civray et la Comtesse d'Aunac riaient de voir sa gaucherie à jouer avec la mignonne Joséphine qui, ne connaissant encore d'autres distractions que le sein dodu de sa nourrice se mettait à pleurer et à crier, dès que le Marquis voulait la prendre dans ses gros bras maladroits. Le pauvre père la remettait aussitôt à la nounou qui, sans se gêner, sortait aussitôt de son corsage le blanc et gros téton que se mettaient à palper et à tripoter les deux menottes de l'enfant, tandis que sa bouche goulue emprisonnait jusqu'à l'aréole sombre, la pointe raidie du mamelon livré à sa précoce voracité. Il arriva enfin, l'heureux jour, où la vieille douairière annonça à son neveu que le soir même un joyeux banquet célébrerait les relevailles de la jeune Marquise : C'est m'annoncer, chère tante, que le mortier n'attend plus que le pilon ? — Fi ! mon neveu, quelle image grossière ! Ne dirait-on pas que vous allez ceindre le tablier du marmiton ? Pas ne me sera besoin de tablier, ma bien chère tante, pour accommoder à Éveline une sauce piquante… — Taisez-vous, grand mauvais

sujet ! et puisque vous ouvrez cet horizon, laissez-moi espérer qu'Éveline trouvera cette fois, dans votre sauce piquante, les germes d'un petit marquis : quelque gentillette que soit notre chère Joséphine, c'est un gros garçon que moi je veux pouponner. — Soyez sans inquiétude, ma tante : je veux que cette nuit vous entendiez le marteau résonner sur l'enclume. — Vous êtes un polisson, monsieur le Marquis ; je me rends auprès de la Marquise pour ordonner le banquet ; quant à vous, vous devriez nous aller pêcher des truites. — J'y cours, chère tante. — Adieu. — Et le Marquis, tout guilleret, alla relever les verveux qu'il avait placés la veille dans les fonds les plus poissonneux du torrent. Sous les grands arbres du parc, il vit Nounou qui donnait le sein à la petite Joséphine. S'approchant d'elle sans façon, sous prétexte de caresser la joue de sa fillette, il tapota du bout des doigts le néné ferme et blanc de Justine qui, souriante, lui dit : — « Monsieur le Marquis est gai, ce matin ». — Oui, ma charmante, très gai ! et si tu savais le motif de ma gaité !... — Oh ! je le devine ; car j'ai entendu Madame la comtesse d'Aunac donner un ordre... — Quel ordre, mignonne ?... — Je n'ose plus, Monsieur le Marquis. — Je t'ordonne, moi, de parler, et tu ne peux me refuser ?... — Puisque Monsieur le Marquis l'exige, je lui dirai que Madame d'Aunac a ordonné de mettre au lit de Monsieur le Marquis deux oreillers garnis de dentelle. — Et tu as conclu, friponne ? — Tout simplement que Monsieur le Marquis et Madame la Marquise allaient célébré cette nuit leurs relevailles...

— Et de joyeuses relevailles, je t'en réponds ! — Il tardait donc bien à Monsieur le Marquis de célébrer cette fête ?... — Juge un peu ! un jeûne complet de quarante jours après les couches et de trois mois avant, fais ton compte. — Cela fait plus de quatre mois ! Ah ! que Monsieur le Marquis est à plaindre, Vierge

Marie ! — Oh ! les femmes vous ne pouvez comprendre ça, et vous riez ; mais c'est un tort, car cela nous fait beaucoup souffrir… — Veux-tu venir voir relever les filets remplis de poissons ?… — Monsieur le marquis me pardonnera, mais la marquise d'Aunac m'a recommandé de ne pas bougé d'ici avec la fillette. — Heureuse fillette de te tripoter ainsi les nénés… je voudrais te téter, moi aussi, Justine ?… — Vous me mordriez, vous, Monsieur le Marquis, les dents vous ont trop poussé. — Comment, tu as peur de moi ? Je te parie un baiser que cette nuit je téterai la Marquise et qu'elle n'aura pas peur ?… — Je le crois sans peine ; une femme n'a jamais peur d'un homme dans un lit : là il est facile de le museler… — Et une fois muselé ?… Oh ! alors il peut bien faire tout ce qu'il veut, il n'est plus à craindre. — Fais-moi voir ta muselière, Justine. — Monsieur le Marquis ne voudrait certainement pas me contraindre à une action malhonnête devant Mademoiselle Joséphine ? — Tu as raison, mon enfant, adieu. — Adieu Monsieur le Marquis et bonne pêche.

La nuit qui suivit le banquet des relevailles fut orageuse et la vertu de la jeune Marquise fut sérieusement ébranlée sous les assauts multipliés que lui livra son fougueux époux : La curieuse Nounou fut pleinement édifiée lorsque, vers deux heures du matin, elle vint coller son oreille friponne à la porte de service de la chambre nuptiale. La lettre qu'à cette occasion elle écrivit à son amie, Madame Clarisse, et que celle-ci conserve précieusement, montre quelle impression produisirent sur elle ces caresses conjugales entendues ou devinées. Justine ne put s'empêcher de porter sur ses propres appas une main criminelle. Mais elle était, la pauvrette, dans une telle surexcitation qu'elle dut répéter trois fois l'attentat délicieux pour rendre le calme à ses sens.

N'eût été la privation des plaisirs de l'amour, Justine était, au château, au comble de la félicité. Choyée de tous, prévenue dans ses moindres volontés, gâtée par la Marquise et la Douairière, adorée de la petite Joséphine, la Nounou eût été heureuse comme une reine si, de temps à autre, elle eût pu jouer « à la bête à deux dos ». Malheureusement pour elle, les amis du Marquis qui étaient assez régulièrement invités au château étaient d'une correction et d'une réserve parfaite à l'égard des filles de service. Craignant les indiscrétions et les naïvetés campagnardes qui pourraient leur faire payer trop chèrement une amoureuse escapade, ils se gardaient bien de jeter un regard trop complaisant sur les appétissantes rondeurs de la population féminine du château.

Mais si ses invités se tenaient sur la réserve absolue, le Marquis, depuis le jour des relevailles cherchait les occasions de rencontrer la Nounou pour regarder téter Joséphine. L'amour paternel était un prétexte trop légitime pour que la Nounou s'étonnât des regards que plongeaient son maître dans les blanches profondeurs de sa gorge. — Cependant l'heure vint de sevrer la petite Joséphine. Mais Éveline s'était prise pour la Nounou d'une telle affection qu'elle ne voulut pas s'en séparer : Le Marquis n'étant guère plus content qu'elle de voir Justine quitter le château, il en résulta que Nounou, avec des appointements magnifiques, changea de titre, et après avoir remis la petite Joséphine aux soins de Miss Kate, la gouvernante anglaise choisit par Olympe, devint la femme de chambre et confidente de la jeune Marquise qu'elle espérait bien façonner un jour selon les préceptes qu'elle avait reçus de son amie Clarisse.

Bien que le Marquis eût à sa disposition pleine et entière, à toute heure du jour et de la nuit, les frais appas de sa jeune femme, la peau fine et blanche de Justine avait produit sur ses sens une si vive impression qu'il lui arrivait souvent de regretter que l'on eût sevré Joséphine. Désormais les nénés séducteurs étaient emprisonnés dans leur pudique corsage. Toutefois, les nouvelles fonctions de la Nounou réservaient au Marquis plus d'une charmante surprise. C'est ainsi qu'un matin, pressé de certaines velléités galantes, il était allé trouver la Marquise chez elle, et, sous les rideaux du lit bien tirés, se livrait avec la charmante Éveline, aux ébats les plus doux. Il l'avait fait mettre tout à fait nue, et, étroitement allongé sur ses membres charmants, il savourait l'amour à petites saccades… Tout à coup, la porte s'ouvre : — Qui est là ? s'écrie la Marquise… — C'est moi, madame, je viens serrer les chemisettes de Mademoiselle Joséphine. — Dépêche-toi, mon enfant, et laisse-moi dormir. — Oui, Madame, je vais finir à l'instant… C'est qu'il y en a un tas de ces chemisettes brodées… — Et qui sont trop petites pour Joséphine maintenant… — Oui ; mais ne faut-il pas tenir tout prêt pour le petit frère que vous ne pouvez manquer de lui donner ?… — Ah ! ceci est l'affaire de Monsieur le Marquis. — Ah ! si j'étais à sa place, ce serait vite fait, je vous le jure. — Qui te dit que le marquis… ah !… ne fait pas… ce qu'il peut ?… ah !… — Mais qu'avez-vous, Madame la Marquise… — Rien, rien !… Va-t-en !… — Vous m'inquiétez, Madame, je veux… Ciel !… Monsieur le Marquis !… Pardon !… je n'ai rien vu ! rien ! — Et Nounou qui, inquiète des exclamations d'Éveline, avait ouvert les rideaux et avait vu le couple en action, s'enfuit toute éperdue, tandis que le Marquis achevait de pressurer allègrement la délicieuse Éveline, ravie de la curiosité de Justine. Les époux, après avoir pris le temps de ré-

parer leurs forces, se levèrent, et Justine put enfin s'excuser de son indiscrétion auprès de la Marquise. — C'est ma faute, mon enfant ; j'aurais dû te dire tout de suite de sortir ; seulement, j'ai espéré que tu ne te douterais pas de la présence du Marquis dans mon lit… — N'est-ce pas sa place, Madame la Marquise ? seulement le cri que vous avez poussé… — Oui… j'ai eu le tort de vouloir te parler au moment où je touchais au bonheur. — Monsieur le Marquis y allait avec une ardeur ! — C'est vrai que tu l'as vue, friponne ! Aussi bien ne venais-tu pas me conseiller de donner un petit frère à Joséphine ? — Et Monsieur le Marquis qui m'écoutait !… — Et qui obéissait à tes conseils, ma chère Nounou !

— J'aurais dû m'en douter, Madame, au trouble de vos paroles et aux petites exclamations que vous poussiez. Me pardonnerez-vous mon indiscrétion ? — Tu es déjà pardonnée, mon enfant ; je dois même t'avouer que les craintes que me causait ta présence dans la chambre étaient comme un aiguillon qui avivait mon bonheur. — Oh ! que vous me rendez heureuse, Madame. — Allons, friponnette, allons serrer les chemisettes de ma fille que tu as laissées dans un désordre, avec ta fuite précipitée !…

Comme Éveline, le marquis avait doublement joui de la présence de Justine à ses épanchements amoureux. Aussi languissait-il de trouver la soubrette à l'écart pour avoir avec elle une explication sérieuse. L'occasion ne tarda pas à se présenter : Ayant entendu sa femme donner à la Nounou l'ordre d'aller épousseter les meubles de la bibliothèque pendant qu'elle allait elle-même visiter quelques voisines infirmes ou malades, le Marquis alla attendre Justine dans la bibliothèque. Deux divans et plusieurs fauteuils garnissaient cette pièce du château, et au milieu, une table-bureau permettait de prendre des notes ou d'écrire sa cor-

respondance. Plus d'une fois, Éveline et le Marquis s'étaient donné des preuves de leur amour sur les souples divans de la bibliothèque.

C'est là que Justine entra en chantant, un chiffon de laine d'une main et un plumeau de l'autre... À la vue du Marquis, elle fit la révérence et allait se retirer en s'excusant ; mais il la retint... La jeune Corse s'arrêta en fixant son maître de ses grands yeux noirs chargés de promesses : — « N'as-tu pas eu peur, ma chère Justine, quand tu as ouvert les rideaux du lit de la Marquise, l'autre jour ? — Peur, Monsieur le Marquis, et de quoi ? — Il est vrai que j'étais muselé, comme tu le dis, mignonne... — Et bien muselé ! ajouta Justine en riant. — Sais-tu que tu étais jolie à croquer, quand ta frimousse effarouchée est apparue sous les rideaux soulevés ?... — Madame la Marquise était encore plus agréable à croquer que moi, sans doute ?... — Je t'avoue, ma belle, que je brûle d'en faire la comparaison. — Tudieu ! il faudrait deux muselières à Monsieur le Marquis ?... — Fais-moi voir la tienne, friponne... je le veux !... — Non ! non !... grâce ! Monsieur le Marquis !... Ce que vous faites est affreux ! criait la Nounou en se débattant dans les bras de son maître qui l'entraînait vers le divan le plus rapproché... Bientôt, aux cris étouffés succédèrent des murmures, des plaintes sourdes, des soupirs mêlés de honte et de plaisir ; bouche à bouche, la serrant étroitement sur son cœur, le Marquis fourrageait sans pitié les dessous de la jeune femme. Celle-ci, privée depuis si longtemps des caresses d'un homme, n'avait résisté au Marquis que pour mieux lui faire savourer la victoire. Sa vertu forcée lui pesait et la tourmentait d'une si violente façon que, tout en se débattant contre son maître, elle se sentit mouiller délicieusement. Le Marquis la sentit frissonner, et surprit l'éclair du plaisir dans ses yeux noirs lan-

goureux fixés sur lui… Dans un amoureux transport il renversa la jeune fille sur le dos, la découvrit jusqu'au ventre, et l'enfila si doucettement, que la belle ne s'aperçut de la chose que lorsque le museau rosé du priape se heurta furieux à l'orifice enflammé de la matrice. Des bras et des cuisses, Justine étreignit son heureux vainqueur, et tous deux savourèrent, dans un silence religieux, les ivresses de ce premier baiser, durant lequel le Marquis se pâma, délirant de volupté à trois reprises différentes. Quant à la gentille Nounou, les yeux clos, morte d'amour, elle ne sortait d'une crise que pour entrer dans une autre. À cette prise de possession succéda un long moment de repos rendu nécessaire par l'excès même des jouissances, mais bientôt les désirs revinrent plus ardents. À l'école de Clarisse, Justine avait appris toutes les menues mignardises qui attisent le feu d'amour et centuplent les plaisirs des amants. C'est ainsi qu'après s'être encore abandonnée au Marquis, sentant celui-ci se délecter aux approches de la crise, elle lui enfonça lentement un doigt mignon dans le derrière, raffinement dont la chaste Marquise n'avait jamais régalé la lubricité de son ardent époux. — « Oh ! ce doigt !… enfonce !… encore !… remue !… râlait le Marquis en tortillant lascivement les fesses pendant que son membre rigide lançait par soubresauts le lait amoureux dans le bijou sexuel de la jeune Corse.

Enchantés l'un de l'autre, Justine et le Marquis se multiplièrent les témoignages de leur réciproque ardeur et ne se séparèrent qu'après avoir pris toutes les mesures de prudence pour se ménager en cachette de nouveaux plaisirs. Le Marquis avait éprouvé dans les bras de sa jeune conquête une volupté si aiguë, la belle nourrice, sevrée depuis longtemps des plaisirs les plus doux, le corps débordant de sève, les sens embrasés, fière sous les baisers de feu du Marquis, s'était sentie fondre jusque dans

les moelles en des agonies si délicieuses, qu'ils brûlaient tous deux du désir de se retrouver en tête à tête pour épuiser nu à nu tous les délices de la Vénus fututrix ! Ah qu'ils furent nombreux les rendez-vous des deux amants grange, prairie, forêt, grenier abandonné, chambrettes sous le toit, furent les discrets témoins de leurs amoureux exploits. Quant à la Marquise, elle n'eût pas supposé une infidélité de la part de son mari, et son inexpérience des choses de l'amour ne lui permettait pas de constater un refroidissement dans les caresses du gentilhomme dont elle portait le nom : Son seul sujet de tristesse était de ne pas voir sa jolie taille s'arrondir ; la mignonne aurait voulu faire un petit Marquis, et le petit Marquis s'obstinait à ne pas venir, malgré les visites nocturnes de son époux bien-aimé.

I. La Nounou · 04

Les mois, les années s'écoulèrent pour Justine dans un ravissement perpétuel : adorée du Marquis, confiante intime de la Marquise, il ne manquait à son bonheur, pour qu'il fût absolu, que de rendre sa chaste et belle maîtresse amoureuse d'elle comme l'avait été Clarisse, et elle sentait que cela arriverait un jour. Dans l'intimité où la plaçaient ses délicates fonctions, elle avait pu admirer bien des fois les trésors de beauté que recélaient les jupes et le corsage de la Marquise ; soit qu'elle changeât de linge, soit qu'elle se livrât aux plaisirs du bain, Éveline ne se gênait nullement avec son aimable soubrette, qui dévorait chaque fois des yeux ce corps jeune et frais qu'elle aurait voulu couvrir de caresses et de baisers. Éveline, de son côté, n'avait pu s'empêcher d'admirer les splendides richesses du corsage de Justine, et, afin

de lui voir tout le corps, exigea un jour que la fille de chambre prît son bain devant elle. Ne voyant dans ce désir qu'une curiosité enfantine, Justine se dévêtit pudiquement sous le regard chargé de convoitise qui dévorait tout son être magnifique. La Marquise, ravie, ne put s'empêcher de promener sa main sur les reins satinés de la jeune fille rougissante, mais aussitôt, confuse de son audace, elle s'enfuit, laissant Justine se baigner seule. N'y avait-il pas dans ces gentils préludes de quoi donner bon espoir aux amoureuses velléités de Justine ?

La prudente fille ne voulait toutefois s'avancer que sûre du succès, et voyant sa belle maîtresse effarouchée à la moindre parole un peu libre, échappée comme en plaisantant, Justine se tenait sur la réserve, attendant du hasard l'occasion propice à ses coupables desseins, et prenant patience tantôt dans les bras du Marquis, tantôt en s'amusant avec la gouvernante anglaise, qu'elle n'avait pas eu de peine à séduire, attendu que Miss Kate, en sa qualité de membre du club des fouetteuses de Norfolk-City, fut la première à proposer à Justine le divertissement du fouet, amusement inconnu à la jeune Nounou, mais qui lui plut extrêmement. Comme Miss Kate était fort jolie, Justine se délecta à la dévêtir à moitié, puis à trousser le reste de ses vêtements intimes qu'elle aimait à tirer par la fente du pantalon, pour avoir le droit de promener à loisir les attouchements de ses mains lascives, partout où les attirait un voluptueux caprice. Aussi, après avoir fouetté Miss Kate qui lui reprochait de la ménager et lui offrait, largement étalé, le plus beau derrière du monde, la jolie soubrette s'élance furibonde entre les ravissants hémisphères, et collant ardemment ses lèvres au bijou ruisselant de la jeune anglaise, se mit à la lécher avec passion. Miss Kate accepta avec ravissement ce voluptueux hommage rendu à ses charmes et endu-

ra l'outrage jusqu'à son dénouement naturel. Elle fut si délicieusement émue de se sentir sucer les moelles, qu'elle voulut à son tour faire minette à Justine. Puis, en vraies gamines, elles s'amusèrent à se souffler dans le derrière, à l'ouvrir de force, à y introduire leurs doigts mignons, ce qui les faisait sursauter et rire.

Miss Kate fit à Justine la confidence des jolies choses qui se passaient à son club de Norfolk-City et ses descriptions, prises sur le vif, car elle ne racontait que des scènes auxquelles elle avait assisté, enflammèrent à nouveau les sens de la Nounou. Nos deux tribades se branlèrent de compagnie : la première qui déchargerait devait faire de l'autre à sa fantaisie. Miss Kate arriva première au bonheur : elle fit mettre Justine toute nue, à genoux sur un sopha, la tête très basse et le cul relevé… Comme le bijou de Justine, ombragé par une épaisse toison de boucles frisées, semblait se dérober aux regards, Miss Kate lui fit élargir les cuisses, jusqu'à ce que l'entrebâillement des lèvres roses livrât à sa concupiscence le centre mignon des délices… La voluptueuse anglaise se mit alors à claquer légèrement, avec la main, la double mappemonde offerte à ses ardeurs de pucelle. Puis, s'excitant au jeu, elle claqua avec prudence l'intérieur des cuisses ouvertes… Justine sentait les claques aiguillonnantes s'approcher insensiblement du bijou entr'ouvert… Un voluptueux délire s'empara d'elle : — « Plus fort ! mignonne, plus fort !… »

Àces mots, Miss Kate saisit le martinet qu'elle avait placé auprès d'elle, et une grêle de coups délicieux éparpillés sur les cuisses, sur les fesses, sur le petit chat rose et sur la toison bouclée, plongèrent Justine dans une ivresse si vive qu'elle se mit à pousser des cris entremêlés de râles de jouissance. L'experte gouvernante avait les yeux fixés sur la fente rose dont le boutonnet

surexcité sortait presque en entier comme pour mieux s'exposer aux lanières lascives… Au premier jet laiteux qui échappa à la soubrette, Miss Kate rejeta le martinet, et, à son tour, emprisonna dans sa bouche ardente tout le conin de son amie dont elle pompa avec délices jusqu'à la dernière goutte de volupté : Justine, brisée de jouissance, fut obligée de demander grâce à la petite enragée.

Tels furent les préludes des coupables plaisirs qui firent de la gouvernante anglaise et de Nounou deux gougnottes accomplies, et les attachèrent l'une à l'autre par les liens les plus lubriques. Désormais, Justine pouvait attendre avec patience l'heureux moment d'initier son aristocratique maîtresse aux ravissants mystères de Lesbos. Le Marquis d'un côté, Miss Kate de l'autre, semblaient s'être ligués pour éteindre chez l'ardente Nounou les feux de la chair.

Pendant que ces jolies scènes se répétaient à l'infini avec les variantes usitées et que la Marquise, impatientée de voir chaque mois ses règles revenir avec une ponctualité désespérante, exigeait de son époux des efforts plus énergiques, la petite Joséphine se faisait peu à peu grande fille. Le premier bal que l'on donna en son honneur fit sensation dans tout le pays, et l'on parla longtemps des gentilshommes distingués, des dames aux noms éclatants, et de leurs splendides toilettes qui, de Toulouse et de Bordeaux, étaient venus célébrer, à la Vigeraie, les quatorze ans de Mademoiselle Joséphine. Celle-ci dansa toute la nuit avec un entrain endiablé. La vieille Douairière, qui avait quitté, non sans regret, sa ferme seigneuriale de la Cerisaie pour assister au triomphe de sa mignonne petite nièce, fut enthousiasmée de la beauté de la fête et de la distinction charmante avec laquelle Jo-

séphine accueillit les hommages qu'on ne cessa de lui adresser de tous côtés. La belle Olympe regretta vivement l'absence forcée de son fils Louis qui, sous la direction des Pères Jésuites, préparait au Collège de Toulouse ses examens du baccalauréat, en compagnie de son cousin Paul de Civray. Joséphine lui exprima gentiment le regret qu'elle éprouvait de ne pas avoir Louis et Paul, ses aimables cousins, auprès d'elle : Comme cavaliers de son âge, elle n'eut guère que le jeune Robert Dumoulin et son ami Étienne Devaire dont la sœur Berthe, avec son amie Suzanne, avaient été aussi amenées par la comtesse Olympe au bal du château. Étienne et Robert étaient deux charmants orphelins que la Marquise, aussi charitable qu'elle était belle, avait adoptés comme ses pupilles, et qu'elle allait faire entrer, dans quelques jours, au Petit Séminaire de Toulouse, de même qu'elle avait obtenu l'admission de Berthe et de Suzanne avec leur petite amie Anna Dumoulin, sœur de Robert, au couvent de l'Assomption. La petite Anna n'avait pu assister au bal, retenue au lit qu'elle était par un gros rhume. Tous les enfants s'amusèrent follement au bal et se délectèrent aux friandises ainsi qu'aux rafraîchissements délicieux qui garnissaient le buffet. À ce buffet étaient préposées Miss Kate, Nounou et la jolie Valentine Dumoulin, mariée récemment au jardinier de la Cerisaie. Comme vous pouvez aisément le deviner, chère lectrice, le Marquis profita du désordre général pour obtenir de Nounou un ou deux savoureux entretiens particuliers, à la suite desquels Justine revenait au buffet les yeux cernés et les oreilles rouges, ce qui lui attira certaines plaisanteries un peu mordantes de la part de Miss Kate, qui était d'une jalousie excessive. Nounou l'apaisa en s'éclipsant quelques instants avec elle… Miss Kate rentra très chiffonnée, très rouge aussi, ce qui lui valut à son tour les épigrammes caustiques de Valentine qui, ne

pouvant soupçonner la nature des relations de Miss Kate avec Justine, supposait qu'elles venaient toutes deux d'avoir un tête à tête avec deux des invités du Marquis. Justine et Miss Kate s'en défendirent en riant, ce qui confirma Valentine dans sa supposition première. La belle Éveline, heureuse de la joie de sa fille, écoutait d'un air distrait les compliments et les demi-aveux de ses nobles invités. Parmi les plus empressés, il était facile de remarquer le marquis Olivier d'Haricourt, le comte Léonce d'Ermenonville et le vicomte Alfred de Lortara : Tous les trois étaient amoureux fous d'Éveline, mais n'avaient pas encore osé déclarer à la jeune maman leurs folles espérances. Justine suivait avec curiosité les allées et venues des trois rivaux auprès de sa belle maîtresse, et se fit un malin plaisir d'en plaisanter le vicomte de Lortara au moment où celui-ci, prenant sur le plateau un verre de punch, complimentait Justine sur les roses de son teint. Le vicomte sourit en dévisageant l'effrontée Nounou, et retourna papillonner autour de son idole. Seulement, il remarqua que Justine ne le perdait pas de vue : — « Tiens, tiens, se dit le bel Alfred, la soubrette serait-elle amoureuse de moi, et jalouse de sa maîtresse ?… c'est qu'elle est ravissante, cette petite !… » Le résultat de ces réflexions fut que le Vicomte revint au buffet à maintes reprises pour faire les yeux doux à Justine.

I. La Nounou · 05

Huit jours après ce bal mémorable, la petite Joséphine entrait comme pensionnaire au Pensionnat des Dames de l'Assomption. Mère Dorothée, la supérieure qui avait élevé Éveline, n'existait plus, et avait été remplacée par la mère Christine. C'est à celle-ci

que fut confiée la gentille petite châtelaine de la Vigeraie, qui ne vit pas, sans un gros serrement de cœur, la porte massive du couvent se refermer sur elle, et si son amie Suzanne n'avait été là pour la consoler, la caresser et sécher ses larmes, la pauvre Joséphine aurait fait des folies. Berthe vint en aide à sa sœur pour calmer ce gros désespoir. Puis sœur Thérèse, la surveillante générale, présenta la nouvelle venue à ses nouvelles compagnes, qui toutes firent à Joséphine l'accueil le plus amical. La grande et toute belle Marcelle de Lauterac déclara qu'elle voulait être la petite maman de la mignonne châtelaine, désir bien naturel et auquel sœur Thérèse donna son adhésion en souriant. La délicate beauté de Joséphine avait tourné la tête à Marcelle. Aussi, à partir de ce jour, entoura-t-elle sa petite amie de soins et de prévenances infinies, lui témoignant, en toute occasion, une tendresse sans bornes. Cette affection plus que maternelle de Mademoiselle de Lauterac surprit Joséphine, qu'on n'avait pas habituée au château, à de pareils épanchements ; mais bientôt elle éprouva une telle douceur à se laisser ainsi pouponner, gâter, dorloter et caresser, que son cœur, débordant de reconnaissance, voua à Marcelle une éternelle amitié.

Ce n'est pas ton amitié, ma chérie, c'est ton amour que je veux ! disait Marcelle à Joséphine, un jour qu'en tête à tête elles se promenaient en se tenant par la taille dans une allée écartée du grand jardin. Je ne sais quelle différence tu trouves entre les mots, répondit Fifine, mais pour moi c'est tout comme : Après papa et maman c'est toi que j'aime le plus au monde. — Que tu me rends heureuse, ma bien-aimée, c'est donc d'amour que tu aimes ta Marcelle ?... — Et d'un amour profond, je te l'assure !... — Pas plus profond, mon amie, que je l'éprouve pour toi. — Jurons donc de nous aimer toujours, veux-tu, Joséphine ? — Je le

veux, chère Marcelle. — « Oh ! mon amour, je te jure que je me donne à toi pour la vie corps et âme ! » — « Je fais le même serment, mon amie ». — « Cela ne suffit pas, répète mes paroles ». — Je te jure, Marcelle, que je me donne à toi pour la vie !... — Ajoute : corps et âme ! — Âme, oui ! mais que ferais-tu de mon corps, chère aimée ?... — De ton corps, mon amour ? ce que j'en ferais, de ce bijou de grâce et de beauté ?... Oh ! tu ne m'aimes donc pas, Fifine adorée, puisque tu ne veux pas te donner à moi comme je me suis donnée à toi, corps et âme ! — Mais, chère petite maman, moi, je ne te l'ai pas refusé ; seulement, je croyais que c'était inutile d'en parler dans le serment ? — Moi je le veux ! je le veux ce corps adorable ! j'en veux être la maîtresse, entends-tu ? La maîtresse ! — Eh ! bien, je te le donne, comme je t'ai donné mon âme, pour la vie. — Ineffable bonheur ! Oh ! viens... viens, mon amour, mon ange, mon idole !

Et comme un loup ravisseur entraîne un faible agneau, Marcelle entraîna, frémissante, sa jeune amie dans le fouillis épais d'un bosquet de lilas. Là, cédant aux sollicitations brûlantes de Mademoiselle de Lauterac, Joséphine consentit à livrer aux regards de son amie les charmes les plus secrets de son jeune corps. Maîtresse de ce trésor virginal, l'ardente Marcelle, après en avoir dévoré les contours satinés, porta ses baisers de feu vers le siège de la Pudeur. Fifine sursauta, mais se laissa faire... N'avait-elle pas juré ? Sous le coup des sensations nouvelles qui firent bondir son être enfantin, ses beaux yeux bleus se fermèrent et elle crut mourir, tant l'initiation fut délicieuse. Lorsque ce fut fait et que Marcelle laissa retomber les jupes de sa victime, celle-ci n'hésita pas à lui faire l'aveu naïf du bonheur inouï qu'elle avait éprouvé... — Jamais une amie ne t'avait donc rendue aussi heureuse, chère Fifine ? — Oh ! tu es bien la première, je te le jure,

Marcelle, la première qui m'ait appris ce que c'est que le bonheur ! — Bien vrai, mignonne ? Jamais une fille ne t'a fait ce que je viens de te faire ? — Y songes-tu, Marcelle ! Qui donc aurait eu cette audace ? — Je l'ai bien eue, moi ! — Oh ! toi, c'est bien différent, je t'appartiens ; mais quelle étrange chose que ce que tu m'as fait ? — As-tu bien joui, mon ange ? — J'étais dans un ravissement céleste. — N'est-ce pas meilleur que de se branler ?... — Moi je ne sais pas, petite maman... j'ignore comment on se branle.

Àl'aveu de Joséphine qui rougissait devant sa savante amie de ne s'être jamais branlée, Marcelle lui enseigna la chose et, après l'avoir mise en train, la contraignit, séance tenante, à s'achever elle-même. Enhardie par les premières caresses, enflammée par les attouchements de son amie, Joséphine ne fit aucune difficulté pour obéir à sa petite maman qui la regardait faire, et d'un doigt léger comme la plume, elle se procura une douce crise qui la transporta de plaisir.

Au moment du bonheur, Marcelle ravie découvrit à nouveau toute la nudité gracile de la petite et fourrant la tête entre ses jambes effilées, se mit à dévorer de baisers fous sa duvette à peine naissante. De là, ses lèvres désireuses se glissèrent pour la seconde fois sur la fente rose de l'enfantin bijou auquel sa langue lascive arracha brusquement une nouvelle jouissance. — La petite n'aurait pas mieux demandé de continuer ce joli jeu ; mais la prudente Marcelle déclara qu'il fallait rentrer au plus vite pour empêcher qu'on ne remarquât leur absence, et que l'on ne conçût des soupçons à l'égard des deux amies. — Du reste, ajouta Mademoiselle de Lauterac, je veux bien t'amuser, ma toute belle chérie, mais non pas te fatiguer. — Joséphine, ayant exprimé la

crainte que ce qu'elles venaient de faire ensemble ne fût coupable :

— « Allons donc, mignonne, y songes-tu ? Toutes les pensionnaires font cela le plus naturellement du monde, Nous y attachons si peu d'importance que nous ne nous gênons pas les unes des autres. Un jour, j'ai bien involontairement surpris ton amie Suzanne en train de s'amuser avec la petite Anna ; elles se sont mises à rire et ont terminé l'affaire en ma présence. — Anna, avec Suzanne ? — Oui, belle Fifine. Anna est la petite amie de Suzanne comme toi tu es la mienne, et pas plus tard que demain, je veux te rendre spectatrice de leurs jeux amoureux ; cela t'instruira, mignonne. — Mais, chère Marcelle, tu me confonds !... et elles y consentiront ? — Avec bonheur ; tu verras, chérie, comme c'est bon de s'amuser en présence les unes des autres. Ce soir, avec Suzanne, nous arrangerons la partie. — Oh ! tu lui diras ce que nous avons fait toutes deux ? — Oui, car je n'ai rien de caché pour elle ; et crois bien qu'elle ne regrettera qu'une chose, savoir de n'avoir pas assisté à nos jeux : Aussi languira-t-elle d'être à demain !

Et la petite Joséphine, déjà corrompue, accepta avec joie la perspective d'être, le lendemain, témoin des plaisirs d'Anna et de Suzanne. À la pensée que peut-être on l'obligerait aussi à prendre part à l'orgie enfantine, elle eut un petit frisson très agréable dans la nuque, et se promit bien d'obéir à ce que la belle Marcelle lui ordonnerait, puisque il était bien vrai qu'elle s'était donnée à Marcelle corps et âme.

Le jour suivant, Suzanne et Marcelle, qui s'étaient données le mot, se rencontrèrent comme par hasard, chacune accompagnée de sa petite amie, dans l'allée retirée qui avait été témoin de l'im-

pudique attaque de Marcelle. Sans se gêner, devant Joséphine, Suzanne raconta à sa belle amie le rêve qu'elle avait eu la nuit précédente : — « Imaginez-vous que j'étais dans une verte clairière, au milieu de jolies petites filles toutes nues qui se livraient par couples, autour de moi, aux ébats les plus amoureux. Aussitôt qu'un couple avait joui, il venait me caresser pour me faire aussi jouir. Comme j'étais nue aussi, toutes ces petites folles se livraient sur mon corps à tous les caprices les plus étranges et les plus irritants… Le seul souvenir de ce rêve me met dans un état dont je rougirais si je n'étais pas avec mes bonnes amies… Marcelle lui ayant demandé si elle bandait ferme : « — Comme une petite cochonne ! » dit Suzanne en rougissant. Marcelle ne voulut pas s'en tenir à l'affirmation de Suzette, et s'en assura par elle-même. Cet examen, très original, s'accomplit très minutieusement sous les yeux brillants des deux petites qui purent, ainsi, admirer à l'aise la noire toison aux longues boucles frisottantes de Mademoiselle Suzanne Devaire… « — Pauvre chérie ! » dit, avec une affectueuse compassion, la jolie Marcelle ; elle est vraiment ; elle est vraiment d'une raideur inquiétante ! Et, sur son ordre, Anna et Joséphine s'assurèrent du bout des doigts que le bouton de Suzette était très rigide au toucher.

Pour se livrer à cet examen, les quatre jeunes filles s'étaient enfoncées dans le bosquet de lilas où nul regard indiscret ne pouvait venir les surprendre et troubler leurs confidences. Suzanne, les jupes relevées jusqu'au ventre, supplia la jeune Anna de calmer son irritation et ses souffrances. La petite Dumoulin se jeta au cou de son amie, lui fit mille baisers, préludes des plus tendres caresses, puis, se baissant tout à coup, elle saisit dans sa bouche de gamine le clitoris enflammé de sa grande amie qu'elle ne lâcha qu'après en avoir exprimé la divine essence. Ce fut vite fait et Su-

zanne, pleine de volupté, mais débarrassée de l'exubérance de sève qui la tourmentait, baisa longuement, bouche à bouche, la petite Anna, pendant que Marcelle la complimentait du plaisir qu'elle venait de prendre librement. — Eh ! bien, à vous, maintenant, chère Marcelle, de recevoir les amoureuses caresses de votre divine petite amie. Relevez en toute hâte ces blancs jupons, car nous languissons d'admirer votre jolie duvette et votre ravissant conin. Parions que vous bandez, vous aussi, coquine !... là !... que disais-je ?... Le petit museau rose se dresse de désirs... regardez-moi cela, petites !... Allons, charmante Joséphine, empoignez-moi cette moniche, et donnez-lui ce qu'elle attend avec impatience : si vous n'étiez pas là, c'est moi qui me chargerais de la faire jouir. Voyez comme elle vous regarde avec amour !

Et Joséphine, après quelques vifs baisers pris ou volés par Marcelle, se mit en posture, et commença à travailler sa grande amie sans éprouver la moindre honte. Elle éprouvait, au contraire, une joie intime à sentir que les regards des deux spectatrices jeunes et jolies, suivaient avec intérêt son voluptueux travail : Marcelle, sous les aiguillons de ce libertinage partagé, déchargea trop rapidement au gré de ses lascifs désirs. — Tout à l'heure, nous y reviendrons, ma toute belle, lui dit Suzanne en la baisant sur les lèvres et lui dardant une langue des plus amoureuses pendant qu'Anna et Joséphine, cédant à une attraction invincible, s'embrassaient avec une sorte de fureur. Les deux grandes se firent alors les plus intimes confidences sur leurs secrets les plus cachés. À entendre Suzanne, il n'y avait rien au monde d'aussi ravissant que le conin de la petite Anna Dumoulin... — Et celui de Joséphine ! reprenait Marcelle ; si vous voyiez, ma chère, comme il est charmant sous les boucles blondines qui l'ombragent, si peu fendu que mon petit doigt le pénètre avec dif-

ficulté… — C'est une coquille de nacre qu'Anna porte, incrustée, entre deux cuisses d'albâtre, disait Suzanne. — Vous prendriez celui de Joséphine pour un bouton de rose à peine ouvert, ou pour s'insinuer, il faut une langue pointue comme une aiguille, lui répliquait Marcelle en riant : je veux, du reste que vous en soyez juge !…

Et la pauvre Joséphine fut obligée de tenir ses jupes relevées et de se découvrir jusqu'à la ceinture devant les trois curieuses qui l'examinèrent longuement, en proie à une admiration lubrique qu'elles ne cherchaient point à déguiser. Anna, à son tour dut retrousser ses jupons et étaler son petit bijou d'enfant. Les deux grandes examinèrent, touchèrent, comparèrent, caressèrent tant et si bien que les deux enfants, exaspérées de désirs, leur déchargèrent copieusement dans les doigts ; — « Oh ! les polissonnes ! », dit Marcelle. — Il faut punir un pareil sans gêne, ajouta Suzanne en riant.

— Et pour les punir comme elles le méritent répliqua Marcelle, nous les condamnons à s'asseoir devant nous, là sur l'herbe, les jupes bien relevées de façon à ne rien nous cacher, les jambes aussi écartées que possible, et à se branler, chacune de son côté, aussi vigoureusement qu'elles pourront le faire. Joséphine aurait peut-être fait quelque difficulté à se livrer à la masturbation devant les deux grandes élèves, mais la petite Anna s'installant sans façon, se mit tout de suite à l'œuvre, et à deux pas d'elle, indiqua à Joséphine la place la plus propice. En un clin d'œil, la petite châtelaine, entraînée par l'exemple et désireuse aussi de prendre sa part de jouissances communes, offrit à Suzanne et à Marcelle le plus joli coup d'œil qu'on puisse rêver. Les regards enflammés, la gorge serrée, les seins palpitants, les deux

petites mamans suivaient d'un œil luisant tous les mouvements polissons des petites mains chatouilleuses. Lorsque les dociles victimes de leur lubricité succombèrent à la volupté et tombèrent à la renverse, pâmées, n'ayant pas même la force de rabattre leurs jupes sur l'étalage impudique de leur honte, Marcelle bondit comme une lionne sur la ravissante Joséphine, et haut troussée, colla son ventre nu sur le ventre blanc de sa petite amie qui, dans son voluptueux délire, trouva encore la force de branler sa « maman ». Suzanne, entraînée, se jeta aussi sur la délicieuse Anna et sollicita d'elle le doux service. Les deux couples amoureux se tordaient et se roulaient sur l'herbe dans les postures les plus propres à irriter les sens les moins inflammables. Ce fut une véritable et folle orgie virginale dont les ardentes actrices ne songèrent à se désunir que lorsque la cloche appela les élèves à l'office de Marie.

Il ne faudrait pas supposer, ma chère lectrice, que ces jeunes filles, en se livrant aux ardeurs de leur tempérament, risquaient de pervertir le couvent. Chez les Dames de l'Assomption, il était de règle, comme dans la plupart des couvents, du reste, que chaque nouvelle venue avait une petite maman choisie parmi les grandes, et il était aussi de règle, chez les petites mamans, vous venez de le voir, de réveiller, à la première occasion, la sexualité des petites encore innocentes : C'était là, pour les grandes, une délicieuse initiation qui facilitait singulièrement la satisfaction de leurs désirs amoureux, mais qui poussait totalement au libertinage le plus effréné. Suzanne avec Anna, Marcelle avec Joséphine, ne faisaient donc qu'imiter ce qui se faisait dans tout le couvent, presque avec l'assentiment des sœurs surveillantes qui fermaient les yeux sur ces petits accrocs à la morale, ou bien profitaient du secret surpris pour faire coucher avec elles une grande

élève dont elles avaient envie. Pour être sœur surveillante, on n'en est pas moins fendue entre les cuisses, et vous savez, Madame, combien sont impérieuses les exigences de cette petite fente rose aux lèvres appétissantes.

Mais si les amusements des jeunes élèves pourraient passer pour des enfantillages sans conséquence, il n'en était pas de même des longs tête à tête qui réunissaient dans un même lit surveillantes et grandes pensionnaires. Plus savantes, plus expérimentées, les nonnains qui, pour la plupart, avaient subi les approches de l'homme, avaient à combattre les plus rudes assauts de la chair révoltée contre les rigueurs du célibat. Aussi lorsqu'elles réussissaient à s'emparer nue à nue d'une de ces grandes et belles demoiselles qui faisaient l'orgueil du pensionnat, nos béguines endiablées entraient dans des rages amoureuses indescriptibles.

Elles ne lâchaient leur victime que les moelles vidées, les sens exaspérés et l'imagination en feu de toutes les lubricités subies et des aveux insensés qui échappaient aux religieuses au divin moment du bonheur suprême. C'est ainsi que les grandes élèves savaient parfaitement bien que leurs frères ou leurs cousins n'étaient pas tout à fait bâtis comme elles. Les friponnes ! elles savaient que l'homme porte entre les cuisses une corne très dure qu'il introduit dans la fente des filles pour les faire saigner, et leur planter un enfant : Dès que cette corne terrible touche le corps d'une fille vierge, la pauvrette devient enceinte avec des douleurs terribles. Heureusement que l'on peut éviter cet affreux danger en se tenant à l'écart des hommes, disaient en souriant les coquines. Oh ! entre femmes il n'y a rien à redouter : ni souffrances, ni péché, rien qu'une céleste jouissance qui étonne, en-

traîne et ravit. — Tels étaient les austères principes que recevaient les grandes de la bouche des chaudes nonnains, et qu'elles transmettaient fidèlement à leurs petites amies. De là, une crainte folle des approches de l'homme, crainte qui, pour la plupart des élèves, pouvait tenir lieu de vertu et devait décourager les audacieuses entreprises de plus d'un galant.

I. La Nounou · 06

Laissons pour le moment, élèves et nonnains se livrer à leurs passe-temps préférés, et revenons à la Vigeraie où nous attendent la marquise Éveline, le marquis Gilbert de la Vigeraie, et notre amie la Nounou. L'amour du Marquis pour la Nounou était si vif, que les rendez-vous furtifs ne lui suffirent bientôt plus, il voulait coucher avec Justine ; malheureusement Justine, par un reste de pudeur, n'avait pas encore voulu consentir à faire l'amour, avec le Marquis, dans le grand lit conjugal, qu'elle considérait comme l'apanage inviolable de la Marquise ; d'autre part, Nounou partageait sa chambre avec la jeune Herminie, que la comtesse Olympe avait prêtée pour quelques semaines à Éveline ; il ne fallait donc pas songer à se voir dans le lit de Justine. Ses désirs, exaspérés, triomphèrent enfin des scrupules de Nounou, et elle céda aux instances affolées du Marquis. Une nuit entière il allait enfin pouvoir presser dans ses bras la capiteuse beauté de la jolie Corse, une nuit entière ils allaient goûter les ineffables délices du coït, et faire craquer sous leurs amoureux ébats les ressorts fatigués du sommier nuptial.

Le Marquis, ayant remarqué depuis quelque temps un léger affaiblissement dans ses facultés viriles, avait profité de son dernier voyage à Toulouse pour se procurer une boîte de dragées fortifiantes, dont il n'avait pas encore fait usage : Justine ayant promis à son maître d'aller le trouver dans son lit quand tout le monde dormirait, le Marquis, pour tuer le temps, resta au salon jusqu'à onze heures, attendant avec une impatience fébrile l'heure fortunée qui allait lui livrer l'objet de ses brûlants désirs. À onze heures sonnants, il croqua allègrement une des fameuses dragées… et courut dans sa chambre attendre dévotement Nounou.

Tout était calme et silencieux, dans le manoir de la Vigeraie. La haute et vieille pendule avait lentement tinté d'heure en heure, rompant de son timbre sonore, le silence religieux de la nuit.

Seule dans son grand lit, un bras replié sous la tête, l'autre étalant sa blancheur sur le bord de la couche, sous la pâle et mourante clarté d'une veilleuse d'opale, suspendue au plafond comme un œuf d'autruche lumineux, la jeune Marquise dormait. Les seins d'Éveline pointaient sous la transparence des batistes qu'ils soulevaient en se gonflant sous l'effort d'une respiration rapide et comme oppressée… ; ses lèvres légèrement entr'ouvertes, comme si le sommeil l'avait surprise à sourire, ressemblaient à un écrin garni de perles mates… Des poussées subites faisaient affluer par intervalles un flot de sang purpurin sur les pommettes délicates de ses joues… Soudain, des petits frissons partis du fond de ses entrailles la secouèrent tout entière… des paroles entrecoupées venaient mourir sur les lèvres… Elle rêvait la belle Marquise… et, dans son rêve étoilé, il lui semblait savourer en-

core les plaisirs qu'elle avait goûtés la veille dans les bras de son époux…

Après la redoutable secousse infligée à son jeune corps par la crise de maternité, Éveline était restée longtemps dans un état maladif. Elle était mère et son corps était resté celui d'une vierge. Or, un beau jour, à la suite d'exercices violents, puisqu'elle était restée une journée entière à cheval, une crise eut lieu, Éveline perdit beaucoup de sang et se mit au lit, effrayée. Heureusement qu'elle sortit de cette épreuve plus forte, plus vaillante qu'elle ne s'était jamais sentie. Toute sa nature de femme venait de s'épanouir brusquement. À partir de ce jour, ce ne fut plus, chez la belle Éveline, des caprices malsains de petite pensionnaire qui la firent désirer les caresses amoureuses de son mari, c'était la soif immense d'un amour tout puissant aux étreintes affolées qui la jetait délirante dans les bras ds son infidèle Gilbert.

Et c'était Gilbert qui, de ses baisers de feu, secouait ainsi, de la tête aux pieds, la belle dormeuse. Involontairement et d'un mouvement brusque, elle rejette loin d'elle les voiles importuns dont le poids l'oppressait… Sa chemise en désordre ne cachait rien de ce qu'elle aurait dû voiler… C'était une savoureuse nudité que la nudité de la Marquise, et qui aurait inspiré d'étranges pensées à son ange gardien, s'il l'avait contemplée, étalant ainsi ses charmes les plus secrets…

Le rêve amoureux se poursuivait, et devait approcher d'une phase décisive ; la main de la dormeuse se crispa, se tordit, et vint, toute ouverte, se poser convulsée sur la forêt d'ébène qui s'étalait, impudique, juste au-dessus du point de jonction des belles cuisses potelées… Les doigts impatients s'agitaient dans les frisettes fouillait les boucles et finirent par rencontrer une petite

langue de chair, dressée entre deux langues vermeilles. Cette languette rigide frémissait sous l'attouchement des doigts légers qui froissaient tour à tour sa pointe raidie… À ce moment, dans une contraction voluptueuse de tout son être, sous l'aiguillon des désirs inassouvis, la Marquise se réveilla en pleine effervescence amoureuse. — Le rêve avait été d'une réalité si lascive, sa sexualité turgescente réclamait si impérieusement l'étreinte qui féconde, que la jeune femme, belle comme la reine des Amours, bondit hors de sa couche, revêtit en toute hâte sa longue robe de chambre bleue, et glissa ses jolis pieds mignons comme des pieds d'enfant, dans ses petites babouches garnies de peluche mauve.

Où court-elle la petite Reine, où vole-t-elle la Marquise, à travers les couloirs silencieux ? Quelle est cette porte que sa main frémissante vient d'ouvrir sans bruit ? Quel est ce grand lit aux rideaux de soie pourpre, vers lequel elle se dirige en toute hâte ?

Ciel ! qu'a-t-elle aperçu ?… Elle pousse un cri aigu et, pâle, inanimée, elle s'affaisse sur l'épais tapis, ce tapis fait pour amortir le bruit des pas et celui des baisers, fait pour étouffer les soupirs d'amour et les râles de volupté des deux nouveaux mariés. C'est dans la chambre nuptiale que vient d'entrer la Marquise palpitante ; c'est en ouvrant les rideaux du lit de son époux qu'elle a poussé ce cri en tombant à la renverse.

Vaincus par la fatigue en pleine lutte amoureuse, le Marquis et sa maîtresse, étroitement enlacés, en état complet d'innocence, dormaient du sommeil des bienheureux quand le cri fatal vint les arracher à leur coupable torpeur. Brusquement tirés de leur voluptueux sommeil, les deux amants s'élancèrent pour prodiguer à la Marquise leurs soins les plus empressés :

— « Éveline ! ma petit Éveline bien-aimée ! murmurait le Marquis confus, en couvrant de baisers le visage pâle de sa femme qu'il avait étendue sur le lit… reviens à toi, mon amour ! mon idole !… » Les caresses et ses baisers finirent par arracher à Éveline un long soupir. Les yeux s'entrouvrirent, les lèvres essayèrent de balbutier des mots incompréhensibles. Justine était allée à l'office chercher des sels anglais.

Les affectueuses démonstrations du Marquis redoublèrent de tendresse. Peu à peu, Éveline revenait à elle… mais chose étrange, au lieu de s'irriter de l'outrage qu'elle venait d'essuyer en trouvant une fille couchée avec son mari, sa pensée s'arrêtait avec complaisance sur les nudités surprises en ce tête à tête lubrique, lorsque, soulevant les rideaux pour s'y glisser elle-même, la couche nuptiale lui avait offert le spectacle de Nounou et de son mari, tout nus, et étalant, sans vergogne, dans un état de suprême indécence, leur belle et lascive impudeur. Ce souvenir trop séduisant, loin de l'irriter, raviva chez l'aimable Éveline toutes les érotiques ardeurs de son tempérament volcanique. Le rêve qu'elle avait eu, les attouchements involontaires qui en avaient été la conséquence, les pressants désirs qui l'avaient chassée hors de sa chambre, puis la découverte de ces deux corps accouplés, et maintenant les caresses langoureuses de son époux repentant, tout cela réveilla en elle l'impérieux besoin de se livrer à l'amour.

S'emparant avec frénésie du corps nu de son mari, elle l'attira sur elle et le pressa longtemps et follement contre sa poitrine. D'instinct, elle avait ouvert sa robe de chambre, découvrant ainsi tout son beau corps énamouré. Les cuisses vibrantes s'ouvrirent pour donner passage aux cuisses du Marquis, et se refermèrent aussitôt, sur ses fesses. Gilbert, enchanté, se mit immédiatement

en devoir de racheter sa faute par toute l'énergie et la fougue de son amour. Aussi Justine, lorsqu'elle revint avec les sels, ne fut-elle pas médiocrement étonnée d'apercevoir sur le lit les deux nobles époux se livrant avec ardeur au doux travail de la procréation. Gourmande de volupté comme une chatte, Nounou s'approche du couple en action, sans songer qu'elle est encore à l'état de demi-nudité et suit d'un œil lascif les péripéties de la lutte. La Marquise affolée de désirs, se livrait sans réserve à l'impérieux besoin de distiller sa liqueur sexuelle : Trois fois, sous les yeux ravis de Nounou, elle expira de bonheur pour revenir plus ardente à la charge. La curiosité perverse de cette fille, bien loin de la déranger ou de la modérer dans l'expression de ses ardeurs, était pour Éveline un ferment vicieux dont elle savourait impudiquement, pour la première fois, les voluptueuses effluves. Elle se souvenait, avec un frisson de bonheur, du jour où la soubrette s'était déshabillée sous ses yeux pour se mettre au bain : tous les détails de sa peau aux reflets fauves se représentaient à son esprit… et quand elle songea au trouble indicible qu'elle avait éprouvé en passant sa main curieuse sur les reins de Justine, la Marquise serra si vivement les cuisses que son amant légitime déchargea du coup, et qu'Éveline s'acheva elle-même à petits coups de derrière… La Corse, en chemisette de fine batiste, rendit à cet instant à la Marquise, la caresse qu'elle avait reçue de celle-ci, et promena lascivement sa main mignonne sur les flancs nus de sa maîtresse frémissante qui, telle qu'une cavale qui sent se poser sur elle la main qui va la dompter, tremble de tous ses membres en reconnaissant son maître. À ce moment délicieux, Nounou sentit qu'elle prenait possession des sens de la Marquise, et dans la joie de son triomphe, elle voulut voir sa belle maîtresse se pâmer encore une fois sous les saccades de son époux. Elle

n'eut, la coquine, qu'à saisir du bout des doigt les roupettes du Marquis pour l'émoustiller à nouveau de la façon la plus vive. L'effet de la dragée subsistait encore chez Gilbert et se manifestait par une turgescence inusitée de son gland, plongé pour l'heure dans la plus agréable occupation et dans la plus jolie gaine du monde.

Après une nouvelle crise à laquelle les doigts lascifs de Nounou n'avaient pu s'empêcher d'ajouter l'aiguillon d'une mystérieuse et discrète caresse, la belle Éveline, encore chevillée à son mari, attira Justine sur elle et la baisa longuement, bouche à bouche… la langue de Nounou, après quelques tentatives timides, trouva celle de sa maîtresse, et se livra sur elle à un tel dévergondage d'attouchements que la séduisante Marquise scella ce baiser d'une abondante émission de liqueur séminale à laquelle le gland du Marquis répondit par une nouvelle éjaculation.

Éveline eut alors une folle idée dont elle fut la première à rire, mais qu'il fallut réaliser séance tenante : Elle troussa brusquement la chemisette de Nounou et, après avoir longuement contemplé et admiré les charmes les plus secrets de la maîtresse de son mari, après avoir minutieusement comparé aux siens les appas de la jolie Corse, elle déclara qu'elle pardonnerait le crime des deux amants s'ils voulaient se montrer à elle pelotonnés l'un dans l'autre, dans la même posture où elle les avait surpris. À cette seule condition, elle consentait à être indulgente et à oublier la jolie faute qu'ils avaient commise dans le lit conjugal.

L'ardente Nounou qui, par les confidences du Marquis, savait que la jeune femme ne connaissait, des plaisirs d'amour, que l'accouplement naïf de son organe féminin avec le membre viril de son époux, résolut d'initier sur le champ la Marquise à tous les

ravissants mystères que depuis tant d'années elle brûlait de lui révéler. Et vraiment il eût été fort difficile, à la timide châtelaine, de trouver un professeur plus expert et plus séduisant que Nounou. La somme des connaissances qu'elle devait à la lubrique Clarisse et à l'effronté paillard qui avait eu son pucelage, était des plus satisfaisantes, et elle se promit bien de les infiltrer une à une dans le sein virginal de la belle marquise, de la façon la plus polissonne, c'est-à-dire la plus douce pour un professeur sérieux.

Pour le moment, il lui fallait retrouver, dans les bras du Marquis, la posture indécente qui avait séduit Éveline… Le Marquis se prêta de bonne grâce, et non sans une certaine jouissance, à ce caprice libertin, et après quelques tentatives charmantes, Éveline put contempler avec délices le ravissant tableau que formaient les amants enlacés. Elle ne put s'empêcher de caresser timidement ces chairs satinées, dont les capiteuses émanations réveillaient en elle des désirs inexplicables. Les mains innocentes encore dans leur impudicité, se mirent tout à coup à fouiller les sinuosités, les cachettes ombreuses et les retraits les plus mystérieux du groupe érotique. — Ayant rencontré dans ces délicates recherches le membre de son époux en complète révolte, elle déclara qu'elle était contente des deux amants et de leur docilité, mais que, pour punir son mari d'éprouver encore des désirs dans les bras de Nounou, désirs coupables, et que trahissait la raideur de son organe, elle voulait, avant de regagner son lit, faire chanter, encore une fois, le rossignol conjugal dans sa cage de satin rose.

Et comme, en plaisantant ainsi, elle s'était par caprice, allongée sur le corps appétissant de la soubrette, celle-ci en profita pour se mettre à branler d'un doigt léger le bouton turgide de sa

chaude maîtresse. Des soubresauts entrecoupés de soupirs émus accueillirent ces premiers attouchements. Mais quel ravissement pour les trois acteurs de cette scène charmante lorsque le Marquis, obéissant aux ordres amoureux de sa maîtresse, vint à genoux appliquer ses cuisses velues contre le cul mobile de son épouse qui savourait à cet instant les langues les plus cochonnes de la soubrette. Le Marquis prit son temps, et après avoir un bon moment savouré les heurts et les frottements de sa pine entre les cuisses potelées ou sur le beau fessier de sa femme, il la pénétra brusquement, en levrette, sans que les doigts agiles de Nounou eussent quitté un seul instant le boutonnet agacé : le boute-joie se mit allègrement à l'œuvre, et le nectar cher à Vénus ne tarda pas à jaillir à flots bouillants. L'heureuse Éveline savoura ce galant hommage sans quitter du regard les yeux noirs de la soubrette dont l'éclat luisant lui promettait des voluptés infinies. Lorsqu'elle s'affala, palpitante et toute mouillée, sur la nudité triomphante de la belle Nounou, la Marquise avait fait à jamais le sacrifice de ses virginales pudeurs. Ah ! ce n'était plus la jeune échappée du couvent ! Ce n'était plus la jeune épouse frémissante encore à la pensée des caresses conjugales à subir ; ce n'était plus la jeune mère ressentant pour la première fois les chastes ardeurs de son être fécondé… Éveline n'était plus Éveline : C'était la femme épanouie dans les délices lubriques de la pudicité perdue, dans la complicité vicieuse d'une fille amoureusement perverse ou perversement amoureuse ; c'était la femelle en rut, pantelante de désirs inassouvis, de voluptés étranges et inconnues… La Nounou était aux anges ! À son instigation la Marquise fit coucher son mari sur le dos et l'enjamba allègrement, pendant que Justine le branlait avec fureur pour lui rendre la vigueur nécessaire à l'introduction vaginale : Dès que le priape raidit sous ses habiles

secousses, Nounou le mit aux prises avec son gentil partenaire ; la Marquise se prêta gaiement à l'opération, et pour mieux jouer son rôle de cavalier, nouveau pour elle, elle se coucha étroitement sur la poitrine de son époux : De cette façon, elle donnait facilement à son derrière le voluptueux mouvement nécessaire à la consommation de l'acte. Justine profita de la posture abandonnée de sa maîtresse pour lui faire goûter une jouissance inconnue, et après lui avoir un moment postillonné l'entre-deux des fesses, elle lui enfonça profondément dans le cul le doigt le plus indiscret et le plus chatouilleur que je connaisse.

Éveline, pâmée de volupté sous cette attaque inattendue, avait à peine la force de s'agiter sur le pivot vivant que Nounou avait aidé à lui planter dans le bas du ventre.

Le Marquis étonné et subjugué par la lasciveté de sa femme, la laissait faire et se tenait immobile pour mieux savourer ce délectable coït. Quand la crise arriva, et qu'il sentit sa femme l'inonder de ses chaudes faveurs, il entra dans un délire impossible à imaginer. La décharge qu'il lança dans le conin de la Marquise fut si copieuse, si prolongée, que le paillard épuisé tomba sur le flanc, brisé de plaisir, de fatigue et de sommeil. Les jeunes prêtresses essayèrent vainement de rallumer une dernière fois le feu sacré. Mais voyant l'inutilité de leurs efforts et le profond assoupissement de leur trop heureuse victime, elles se mirent à rire en se regardant les yeux dans les yeux… puis sur l'ordre d'Éveline, Nounou la suivit dans sa chambre. Vous devinez, chère lectrice, que le même lit reçut nos deux bacchantes, et abrita jusqu'au lendemain leurs tendres confidences et leurs délirantes folies.

I. La Nounou · 07

Àpartir de cette nuit mémorable, commença pour la Marquise une existence nouvelle, dont l'unique but fut d'épuiser la coupe intarissable des voluptés les plus énervantes. À ce jeu, le Marquis ne tarda pas à voir ses forces viriles décliner et s'affaiblir graduellement. Mais on eût dit que l'ardeur sexuelle de sa femme s'enrichissait des forces perdues de son époux, tant elle était insatiable des plaisirs d'amour. Bientôt le pauvre époux reconnut qu'il y avait pour lui absolue nécessité de rationner les appétits de la trop brûlante Éveline, et après une orgie dans laquelle le Marquis resta en défaut, il fut décidé que Gilbert se contenterait désormais de deux nuits d'ivresse par semaine.

Régulièrement, le mercredi et le samedi soir, à la même heure, le Marquis voyait avec une lascive émotion, Éveline entrer dans sa chambre en compagnie de la belle Nounou. Celle-ci avait pour mission d'émoustiller les divertissements conjugaux de ses nobles maîtres. C'était d'abord au pied du lit une causerie légère, pas mal épicée. Tous les cancans, toutes les fredaines du voisinage servaient de texte à cette entrée en matière. On racontait, sans omettre un détail, comment telle fillette avait été troussée par un colporteur dans un champ de blé, et comment ses cris d'effroi s'étaient transformés en cris de plaisir ; comment telle femme mariée s'était prêtée aux désirs d'un valet de ferme, penchée à sa fenêtre, et sans interrompre la causerie commencée avec une voisine ; ce qui amusa le Marquis, ce fut l'étonnement de la voisine lorsque, vers la fin de l'affaire, entendit son amie déraisonner à mots entrecoupés comme si elle fût, tout à coup, devenue folle… On lui racontait encore comment telle veuve, qu'il connaissait, n'ouvrait aux amoureux la chambre de sa fille que

lorsqu'ils lui avaient payé à elle-même un amoureux tribut : la fille était consentante à la chose, et, par la porte entrebâillée, s'amusait à voir sa mère se livrer à l'amour avec l'autorité et le savoir-faire que donne l'expérience… Justine eut le plus vif succès en racontant aux deux époux comment s'y était pris le jardinier de la Cerisaie pour dépuceler sa jolie fiancée, Valentine Dumoulin, la veille de son mariage.

Comme le Marquis était chatouilleux à l'excès, nos luronnes, sous le prétexte de le faire rire, allaient, de temps en temps, voir et constater s'il ne bandait pas encore, et lui arrachaient des cris aigus et des torsions qui les faisaient pâmer de rire. Dès qu'il bandait, elles le découvrait entièrement. Alors elles se dépouillaient à la hâte des vêtements inutiles, et Nounou couchait sa maîtresse dans le lit où l'attendait le Marquis, impatient de coïter. C'est par les soins officieux de la soubrette que s'opérait la conjonction des sexes, et, grâce à ses réflexions et ses exhortations d'une licence inouïe, les deux époux, embrasés de désirs, goûtaient d'aiguillonnantes délices. Ne s'avisa-t-elle pas un jour de leur faire exécuter tour à tour les trente-deux postures de Piétro Arétino, postures que Clarisse et Ursino lui avaient enseignées à Cette ? Dociles à ses leçons de débauche raffinée, les deux nobles époux passèrent plusieurs mois à ces délicieux travaux et, sous les yeux de leur vicieuse institutrice, se livrèrent à toutes les gentillesses qu'elle leur enseignait. Nounou présidait à ces jeux toute nue ; ainsi l'avait voulu la Marquise qui se dépitait souvent des déplorables défaillances de son mari, au moment où elle avait besoin de la plus rigide fermeté, et qui espérait l'exciter par la vue des appas de Justine. — Plus d'une fois la belle Marquise s'amusa à fatiguer la gentille Nounou du bout des doigts, tandis que le Marquis, contemplant, à la dérobée, les charmes de la soubrette,

s'escrimait de toutes ses forces sur son épouse légitime. La complaisante Éveline tolérait ces infidélités du regard et, parfois, les provoquait elle-même. Chaque fois qu'elle attirait l'attention de son mari soit sur les formes gracieuses, soit sur les cuisses satinées, soit sur le clitoris turgescent de la soubrette, elle sentait redoubler en elle la raideur du Marquis, et une vigoureuse éjaculation suivait de près ses observations libertines.

Malheureusement le moment arriva où la jolie Éveline reconnut qu'il fallait à son mari de nouveaux et plus actifs stimulants. Un jour elle donna à Nounou l'ordre d'emprisonner le bijou du Marquis entre ses deux seins de neige, délicate opération qui rendit au libertin un éclair de vigueur. Ils usèrent de ce procédé pour goûter de nouvelles jouissances : le Marquis se délectait à voir enfermer son priape entre deux seins chauds et douillets, mollement pressés sur la verge d'amour, puis c'était un enlacement d'autant plus doux qu'ils avaient eu plus de peine à mettre, l'organe en état présentable. C'était alors, de la part de Justine, des attouchements délicats qui plongeaient les deux époux dans le ravissement. Et ce ravissement ne prenait fin que lorsque les doigts de la jolie complice abandonnaient, comme à regret, le siège des voluptés sexuelles. Encore le couple pâmé restait-il un long moment dans la posture où l'avait terrassé l'amoureuse convulsion.

Mais ces jouissances excessives hâtèrent l'épuisement du Marquis. Nounou déclara qu'il fallait recourir aux grands moyens. — Et quels sont ces grands moyens ? demanda la Marquise anxieuse. — Pour faire bander un homme, mon amie Clarisse m'a dit souvent que rien n'est aussi efficace que de lui tailler une plume. — Voilà une étrange bizarrerie ! dit Éveline, et je ne vois

pas comment… — Oh ! maîtresse, me permettrez-vous de tailler une plume au Marquis ? je vous promets de merveilleux résultats. Éveline consentit en riant de la chose, et vit avec le plus vif étonnement la soubrette s'emparer du membre de son mari, l'introduire entre ses lèvres, l'envelopper de sa langue et le branlotter doucement tout en le suçant avec ardeur. Au bout de quelques instants, les soupirs pressés et les contractions spasmodiques du Marquis témoignèrent du voluptueux effet produit par le manège de Nounou. Le succès dépassa les espérances des deux effrontées et, sous l'énergique stimulant, la pine se dressa gonflée, menaçante… Éveline profita immédiatement d'aussi belles dispositions et se la planta, avec une joie délirante, aux applaudissements lascifs de sa compagne de jeux, tandis que celle-ci promenait ses doigts folâtres tantôt sur les grelots ridés, tantôt sur le clitoris en érection, tantôt sur la verge elle-même lorsque, dans ses mouvements cadencés, elle sortait à demi du vagin pour s'y replonger plus profondément.

Pendant quelques mois encore, ce stimulant puissant suffit à contenter les exigences amoureuses d'Éveline qui trouvait, du reste, une large compensation dans les doux tête à tête que ne lui marchandait point l'amoureuse Justine. Mais il n'en était pas moins facile à constater que ses effets allaient s'affaiblissant. Certaines confidences échappées à Nounou dans le feu des orgies conjugales ouvrirent aux passions séniles du Marquis un nouvel horizon.

Il déclara un jour qu'il voulait voir aux prises la Marquise avec la soubrette, toutes nues.

En lesbiennes raffinées les deux coquines firent semblant de résister à ce caprice, puis sur l'ordre impérieux du mari, elles se

résignèrent à lui obéir, et prirent la place qu'il leur laissait libre, en se reculant lui-même dans la ruelle. Elles commencèrent à se faire d'innocentes caresses, mais bientôt le feu de la luxure les ayant maîtrisées, elles se livrèrent, devant le Marquis stupéfait, à toute leur tendresse, et donnèrent, sans la moindre pudeur, le spectacle galant de leurs criminels ébats. Dans une rage d'amour fou, Gilbert se jeta sur les deux femmes nues et voulait les enfiler en même temps… Éveline consentit à ce double exploit, à la condition qu'elle serait d'abord baisée en levrette, et qu'après ce beau coup, son mari enculerait la ravissante Justine : « Je n'ai jamais vu d'enculage, disait-elle en riant, je veux profiter de l'occasion pour voir comment ça se fait ».

Cette orgie fut la dernière à laquelle put prendre part le pauvre Marquis, dont les facultés intellectuelles et morales avaient d'ailleurs subi le contre-coup de sa débilité physique. Désormais relégué dans son appartement, il ne tarda pas à donner les marques d'un gâtisme achevé. C'est à peine s'il pourra reconnaître sa fille, lorsqu'après dix-sept mois d'internat, celle-ci reviendra au château de la Vigeraie, où l'affection très profonde de sa mère adoucira le chagrin qu'elle ressentira à la vue de son pauvre père tombé en enfance.

I. La Nounou · 08

Le malheureux état du Marquis avait profondément affligé la vieille douairière de Civray, qui éprouvait pour l'unique descendant des La Vigeraie une affection maternelle, et son chagrin avait été vivement partagé par la comtesse Olympe, dont le fils

Louis d'Aunac, avec son cousin Paul de Civray, après avoir subi avec éclat l'examen du baccalauréat, venaient de commencer à Toulouse leurs études de droit. Les vacances approchaient, et tous deux se faisaient une fête de venir passer deux mois de liberté et de repos, Paul auprès de sa grand'mère chérie. Louis avec Olympe, sa mère bien-aimée. Ce dernier avait un autre motif qui lui faisait attendre avec impatience les vacances. La petite châtelaine de la Vigeraie avait produit sur son cœur une impression étrange. Sans s'en douter encore, Louis était amoureux de Joséphine.

Cédant aux exhortations de la Douairière qui avait en vue l'établissement de Joséphine, la Marquise, après avoir un certain temps interrompu les réceptions du château, les avait reprises en les limitant aux relations d'intimité. Nounou vit avec joie revenir tour à tour le marquis Olivier d'Héricourt, le comte Léonce d'Ermenonville, et surtout le jeune vicomte Alfred de Lortara, tous les trois amoureux de la belle Marquise, et dont le dernier, Alfred, n'avait pu s'empêcher au dernier bal du château, de témoigner à Nounou, par ses regards, combien il la trouvait jolie.

Dans l'intimité absolue de ses relations amoureuses avec Éveline, la soubrette avait souvent essayé d'attirer son attention vers tous ces beaux Messieurs qui se consumaient d'amour pour elle. Mais elle eut beau lui dépeindre, sous les couleurs les plus séduisantes, les saveurs exquises de l'adultère, la jeune Marquise s'en tenait obstinément aux scènes de volupté dont le libertinage de son mari et celui de sa chère Nounou faisaient tous les frais. Son éducation première se dressait comme une barrière infranchissable devant les polissonnes tentatives de Nounou. Toutefois, celle-ci ne se laissait pas décourager, et, lorsque le Marquis fut

réduit à l'impuissance absolue, lorsque les ardeurs sexuelles de la Marquise n'eurent d'autre aliment que les stériles caresses de Justine, la jolie Corse attisa de plus belle les chastes feux de son adorable maîtresse. Elle aurait donné dix ans de sa vie pour contempler Éveline dans les bras du Vicomte. Dans ce but, elle ne repoussa les tentatives du bel Alfred que juste assez pour l'enflammer de désirs. Elle alla jusqu'à lui accorder un rendez-vous furtif sur les bords ombragés de la Biouze ; le Vicomte lui avait affirmé qu'il avait un secret à lui confier. Elle s'y rendit, parfaitement décidée à surchauffer les désirs du jeune homme sans les satisfaire. En effet, le tête à tête fut des plus intéressants, mais le beau Vicomte n'obtint de Nounou qu'un baiser à demi-dérobé. Par contre, il lui fit confidence que Miss Kate lui avait révélé tous les secrets de sa tendresse et de sa beauté… — Miss Kate ! s'écria Justine. — Oui, Miss Kate elle-même. Vous savez bien, mon enfant, qu'en sortant du château, lorsque le Marquis mit sa fille en pension, Miss Kate qui n'attendit pas d'être remerciée, vous annonça qu'elle avait trouvé une place à Toulouse. — Oui, chez Madame de Lorgemont, où je lui ai écrit plusieurs lettres, et où elle se trouvait très heureuse. — Et ne vous a-t-elle pas avoué qu'elle avait un amant ?… — Je ne sais, Monsieur, si je dois… — Soyez sans crainte, gentille Nounou, Madame de Lorgemont est ma sœur, et l'amant de Miss Kate, c'est… ou plutôt c'était moi. — Vous, Monsieur le Vicomte ! Et c'est l'amant de Miss Kate qui me demandait tout à l'heure d'être le mien ? — Ne nous emballons pas, ma chère, si j'étais encore l'amant de Miss Kate, je me ferais un ravissant régal de vous réunir toutes les deux dans mon lit de garçon ; là, vous m'apprendriez ces jolis jeux dont Miss Kate ne cessait de m'entretenir à toute occasion, et dont le souvenir seul la jetait, dès mon premier baiser, dans des crises folles. — Vous

vous moquez de moi, Monsieur, et vous inventez tout ce que vous me dites-là !... — Ah ! oui, j'invente ? Eh ! bien, direz-vous que j'invente si je vous dis que tout près du bijou secret de votre amie, dans le pli charmant que forme le bas de la fesse, à la jonction de la cuisse, se trouve encore profondément marquée, la trace de vos dents mignonnes ?... — Justine rougit, et ne répondit rien. — Direz-vous que j'invente, mignonne, si je vous dis que vous avez un grain de beauté placé de façon que vous ne pouvez l'apercevoir qu'à l'aide d'un miroir, et que ce grain de beauté est surmonté de trois jolis cheveux ?... Ciel ! s'écria la Nounou, la vilaine ! — Mais non, mais non, ma toute belle ; Miss Kate, à qui je n'avais point caché l'impression que vos attraits avaient produit sur moi, savait qu'elle ne pouvait me causer de plus vif plaisir que de m'entretenir de vos charmes, voilà tout... Et vous la traitez de vilaine, elle qui vous adorait !... — Oui, c'est une vilaine de vous avoir raconté de pareilles choses, et quand je la reverrai... — Hélas, depuis un mois, cette pauvre amie est en Angleterre, où l'a rappelée sa sœur mourante ; et il n'est pas probable qu'elle revienne jamais en France. Mais, chère Justine, ce n'est pas pour parler de Miss Kate que j'ai sollicité ce rendez-vous... Permettez-moi, mon ange, d'offrir à vos charmes l'hommage qu'ils méritent... — Eh ! quoi, Monsieur !... pour qui donc me prenez-vous ?... — Pour la plus adorable fille que je connaisse... Je vous aime, Justine, je vous aime d'un ardent et fol amour... — C'est ma maîtresse, et non pas moi que vous aimez, allez donc lui offrir vos hommages. — Je mentirais, ma chère, si je ne t'avouais pas que j'aime la Marquise d'un amour pur... — Et moi, d'un amour impur ?... C'est là un aveu flatteur pour votre servante, Monsieur le Vicomte !... — Oui, ma belle, toi je t'aime d'un amour brûlant, impur, passionné, ce n'est pas en soupirant à tes pieds, c'est en

poussant dans tes bras nus, sur ton corps nu, des râles et des sanglots, que je serais heureux d'expirer. À ces mots, le Vicomte enlaça Nounou de deux bras de fer et allait se mettre en mesure de la posséder de force lorsque, un bruit de voix qui se rapprochait l'obligea à lâcher sa proie… Justine s'enfuit effarée au château, tandis que le Vicomte se dérobait dans les grandes oseraies.

La Marquise attendait Nounou avec une impatience fébrile, et l'entraîna aussitôt dans sa chambre sous le prétexte de lui montrer des dentelles nouvellement reçues.

Justine, qui savait parfaitement ce que voulait d'elle sa maîtresse, la renversa brutalement sur le lit, et se mit à la fouetter du plat de la main, à coups redoublés, sur les fesses et à l'intérieur des cuisses… puis, saisissant à poignée la toison d'Éveline, elle se mit à la secouer avec une sorte de fureur qui arrachait à la jolie Marquise de charmants soubresauts…

Pendant ces agréables préliminaires, la soubrette racontait à sa maîtresse le danger que venait de courir sa vertu. Elle dépeignit les amoureux efforts du Vicomte d'une façon si lascive que la Marquise, impatiente, voulut se branler elle-même… Justine délogea la main coupable et se mit à gamahucher Éveline. Son feu calmé par la jouissance, la châtelaine voulut entendre à nouveau le récit du tête à tête, dans tous les détails. Sans vergogne, Nounou avoua tout… ses relations avec Miss Kate… la morsure à la cuisse, le grain de beauté si drôlement placé… et tout le reste. Éveline, qui jamais ne s'était avisée de regarder par là, rit comme une petite folle en découvrant, en effet, les trois petits cheveux si drôlement situés, à égale distance du temple de Vénus et de l'as de trèfle… — Chère Nounou, le Vicomte allait donc te faire ça, si l'on n'était pas venu te déranger ? — Oui, j'allais y passer sûre-

ment : je n'avais plus ni la force ni la volonté de me dérober à cette étreinte enivrante. — Je suis heureuse, ma chère, que tu lui aies échappé. — Je crains bien, Madame la Marquise, que je ne lui échapperai pas deux fois. — Mon intention n'est pas que tu lui échappes… au contraire ! Seulement, je veux être témoin de ton déshonneur… cela te fait-il de la peine ? — Bien au contraire, chère maîtresse, mais aurez-vous le courage de venir nous surprendre ? — Je ne me montrerai pas, chère Justine, mais je verrai et j'entendrai tout… Viens ici, mignonne, vois-tu ce bouton de cristal, dissimulé sous le bord de ce panneau de chêne ? — Je le vois. — Presse-le fortement. — Oh ! quelque chose glisse ? — Regarde ici, maintenant, Justine, que vois-tu ? — Un grillage… une chambre qui m'est inconnue. — En effet, c'est une pièce abandonnée, je ne sais pourquoi, depuis un temps immémorial. Cette pièce que j'ai curieusement visitée est capitonnée dans toutes ses parties, de façon à amortir et étouffer tous les bruits. On y accède par la petite porte qui s'ouvre à l'entrée du corridor. Désormais, mignonne chérie, c'est là que tu coucheras : ton lit sera bien en face, de façon que pour te voir dormir, je n'aurai qu'à m'accouder sur mon oreiller, comme ceci… — Ce sera charmant, Madame la Marquise, moi je vous verrai aussi ! — Ah ! pour cela non, tu ne pourras pas même apercevoir l'ouverture du panneau que commande ce ressort. Toutes les parois des murs de ta future chambre sont recouvertes d'un treillis, trompe-l'œil du plus joli effet, mais qui ne permet pas à la vue de pénétrer derrière, comme tu vas tout à l'heure t'en assurer. — Alors, c'est là que vous voulez… — C'est là que je veux que tu te livres à M. de Lortara, et cela le plus tôt possible, tu entends, Justine ? En attendant, nous allons organiser ta chambre. À ces mots, la maîtresse et la

soubrette descendirent du lit, et allèrent, de compagnie, faire le déménagement de Justine !

Au bout d'une heure tout était disposé pour recevoir le bel Alfred. Nounou fut fort surprise de voir qu'en effet rien ne pouvait laisser deviner l'existence de la mystérieuse ouverture. Quand tout fut en place, la Marquise alla s'assurer que rien de ce qui se passerait, entre le Vicomte et Justine, ne pouvait se dérober à sa curiosité. Nounou, enchantée des dispositions de sa belle maîtresse, se promit de ne pas la faire languir. Elle devinait que le Vicomte, après sa première tentative, n'attendrait pas longtemps pour l'attaquer de nouveau. Et, en effet, le soir même, elle se vit pour la seconde fois en butte aux obsessions passionnées d'Alfred. — Après une défense aussi habile qu'acharnée, la pauvre Justine se troubla sous les baisers de feu de son amant, et, comme poussée par une force invincible, consentit à le recevoir chez elle cette même nuit.

Le Vicomte triomphant attendait impatiemment l'heure fixée pour aller trouver dans son lit la délicieuse beauté dont il s'était amouraché. Il était tout troublé à la pensée des plaisirs intenses qu'il allait goûter dans les bras de l'affriolante Justine. — C'était par une belle et chaude nuit de juin. Mollement étendue sur les draps blancs de sa couche, en chemisette transparente, ses doigts mignons vagabondant entre deux cuisses légèrement écartées, la Marquise assista tout d'abord à la toilette intime et au coucher de Justine. Celle-ci mit, pour cette fête d'amour, sa chemisette la plus diaphane et la plus largement échancrée à la gorge. Rien qu'à la voir ainsi, Éveline était toute en feu… Soudain, la porte de la chambre glissa sans bruit sur ses gonds et le Vicomte Alfred entra dans la chambre de Nounou. À la pâle clarté de la veilleuse

suspendue au plafond, le nouveau venu put admirer tout à l'aise les charmes à demi-voilés de sa conquête, profondément endormie à en juger par les apparences.

Se précipiter sur le lit, enlacer la jolie fille dans ses bras vigoureux, la couvrir toute de baisers en relevant effrontément sa petite chemise, calmer ses cris d'effroi tout en lui enfonçant en plein conin un doigt expert et polisson, fut la première œuvre du galant Vicomte ; la seconde fut de se dévêtir en toute hâte, pendant que Justine cachait sous ses deux mains la honte et la rougeur de son visage. — Lorsque le Vicomte se retourna pour déposer sa chemise sur le canapé voisin du lit, la verge d'amour apparut dans toute sa gloire aux regards curieux de la Marquise aux aguets. Mais lorsque, brandissant son arme, le Vicomte, sans se douter qu'Éveline admirait la blancheur potelée de son derrière, se présenta de face à la charmante soubrette. — « Mon Dieu ! s'écria celle-ci, qu'est-ce que je vois ?... pour qui donc me prenez-vous, monsieur ? — Pour la plus jolie, la plus délicieuse, la plus désirable, et je l'espère, la plus polissonne des Nounous. Allons, place-toi bien ! ne vois-tu pas que je brûle de t'enfiler ?... — Eh ! quoi, Monsieur le Vicomte, vous auriez le courage d'enfiler une pauvre fille sans défense !... Et ma pudeur, et ma vertu ?... — Tu peux leur dire adieu, mon enfant ! Il n'y a pas en ce moment de puissance humaine qui fût assez forte pour protéger ton innocence contre mes furieux désirs. Regarde ! as-tu jamais vu une pine aussi raide que celle-là ?... — Mon Dieu ! vous voulez-donc m'éventrer ? — Élargis-toi le plus possible, Justine !... j'irai doucement... ne crains rien !... — Oh ! comme vous êtes dur ! — Tu trouves, chérie ? Serre-le moi fort dans ta petite main. — Vous me faites peur ! Jamais cela n'entrera ! — Pourquoi, mignonne, m'inspires-tu des désirs aussi ardents ? — Avec ça que vous ne

banderiez pas de même avec tout autre que moi ?... les hommes, vous êtes tous les mêmes ; quand cela vous prend, le premier chiffon venu, pourvu qu'il abrite un cul de femme, devient pour vous un manteau de déesse. — Garde-toi bien de croire cela, Justine ! Il n'y a qu'une femme au monde qui pourrait me faire raidir aussi amoureusement que je raidis sous tes doigts de fée... — Et cette femme, Monsieur le Vicomte ?... — C'est la Marquise, ton adorable maîtresse, la Marquise aux beaux yeux si purs et si langoureux, à la démarche si voluptueusement ondulée... Laisse, Justine, laisse-moi te chatouiller le clitoris avec le gland de ma pine en l'honneur de la Marquise. — J'aime trop ma belle maîtresse pour ne pas m'associer à l'hommage délicat que vous voulez lui rendre. Monsieur le Vicomte... Confiez-moi seulement ce joli gland rose et contentez-vous de fermer les yeux pour rêver à la belle Marquise. Tout en savourant mes impudiques caresses, figurez-vous que la belle Éveline est dans vos bras... je vais vous chatouiller comme si j'étais elle. — Coquine ! tu me transportes !... — Oh ! là là ! quelle ardeur, dans vos tortillements, Monsieur Alfred ! On voit bien que vous brûlez d'amour pour Madame la Marquise... Vous me serrez avec une fureur !... — Ah ! Justine, si je pouvais chatouiller ainsi le con de ta jolie maîtresse ! — Si vous y allez de ce train, cher Monsieur, le jeu sera trop court ! Modérez donc votre feu ! Et n'oubliez pas que ce serait un péché condamné par l'Église, de gaspiller les biens du bon Dieu... — Brûlante et lascive créature, comme tu me secoues les roupettes ! — C'est çà, Vicomte, que vous appelez vos roupettes ?... — Et toi, comment les appelles-tu ?... — Ce sont là vos couilles, vos grosses couilles, vos jolies couilles... — Que n'es-tu la Marquise, friponne ! quels ravissants tétons tu as ! quel cul ferme et potelé !... — Ah ! si vous voyiez celui de la Marquise !... — Que

je serais heureux, Justine, de voir les tétons de la Marquise, de voir son joli cul, de voir… son… joli… petit con !… ah !… ah !… je jouis dans… je coule dans… tes doigts !… Éveline !… ah ! Justine !… mon amour !… — Cochon d'amour ! je vous le disais bien, Monsieur Alfred, que nous allions gaspiller les biens du bon Dieu !… — J'ai déchargé, Justine, j'ai déchargé en plein, en pensant au con de ta maîtresse… Mais il me semble que toi aussi… tiens !… tiens !… que s'est-il passé par ici ?… — Croyez-vous donc que je sois de bois, depuis que vous me tripotez ?… — Laisse-moi te voir, Justine, comme il sent bon, ton foutre ! — Avec ça que vous n'aimeriez pas mieux sentir celui de l'adorable Éveline ? — Toutes les deux, ma belle ; ah ! vous posséder toutes les deux, nues et rieuses, là, dans ce lit !… — Vaurien que vous êtes ! songez à ces trésors que vous venez de gaspiller et qui tacheront mes draps… — Oh ! gaspiller !… pas tant que ça, délicieuse Nounou, car j'ai bougrement joui, en te déchargeant dans les doigts… Mais tu ne perdras rien pour avoir attendu. Vois ma pine comme elle reprend sa première vigueur ?… Est-ce que ce beau bâton de chair vive ne te dit rien, coquine ?… — Votre pine, Monsieur Alfred, est une petite cochonne… — Comme toi, alors, friponnette ?… Mais, dis-moi… et ton con ? — Mon con, Monsieur le Vicomte, devient lui aussi sous vos doigts un petit cochon. — Il n'y a donc ici, ma chérie, que des petits cochons… toi d'abord, puis moi, puis ma pine, puis ton con… et quoi encore ? — Peut-être aussi le con de la belle Marquise ? — Oh ! oui, Justine !… le con de ta jolie maîtresse, dame Éveline, que je voudrais bien chatouiller comme je te farfouille, polissonne !… — Aie !… ma motte !… je le lui dirai, à la marquise… — Que lui diras-tu, coquine ?… — Que vous avez envie de lui farfouiller sous les jupes, et lui faire des choses… — Tu pourras ajouter, chère Nounou, que

j'ai déchargé en pensée dans son joli con, en attendant que j'ai le bonheur suprême de lui faire…

I. La Nounou · 09

Àcette espérance, si menaçante pour sa vertu, Éveline, qui n'avait perdu ni un geste ni un mot du dialogue amoureux, Éveline, dont les regards plongeaient lascivement dans les retraits les plus cachés du corps des deux amants, et suivaient sur les deux sexualités le jeu incendiaire des mains friponnes, Éveline qui n'avait pu s'empêcher d'éprouver déjà deux crises très vives, reçut comme une commotion électrique qui lui arracha un long soupir, prélude de voluptés intenses.

Comment ! Dans les bras amoureux de Justine, au sein des plus aiguillonnantes voluptés, c'est d'elle que jouissait, en pensée, le beau Vicomte, et il l'avouait sans détour à la complaisante Nounou qui se prêtait à ce jeu… bien plus, il osait dire à Justine qu'il n'attendait qu'une occasion pour… fi !… le vilain ! traiter la noble Marquise comme une petite cochonne ! et Éveline répétait complaisamment ces mots : petite cochonne ! Elle ! une petite cochonne !… Et ses doigts mutins allaient plus rapides sur la fente entr'ouverte… Oh ! comme ce polisson de Vicomte farfouillait voluptueusement entre les jambes nues de la soubrette !… Telles délices, Éveline ne les goûterait donc plus, puisque son mari était réduit à l'impuissance. Heureuse ! trop heureuse Nounou de sentir cette main d'homme la provoquer au plaisir, pendant qu'elle s'amusait, la lubrique soubrette, à chatouiller d'un doigt libertin les appas étalés du gentilhomme.

L'éruption des sens, un moment suspendue par les réflexions lascives de la Marquise, éclata soudain avec une impétuosité foudroyante. Éveline poussa un cri de volupté et se fondit. Quand elle reprit connaissance, ses yeux se portèrent vivement sur le couple impudique.

— Que voulez-vous donc de moi, murmurait Justine pâmée de désirs, que cherchez-vous ? à quoi songez-vous ? Que faites-vous là ? — Je veux… je veux, Justine, te mordre… te sucer… te sucer le con… Il est si doux, ton foutre ! — Aïe !… aïe, Vicomte, vous m'ensorcelez. Je ne m'appartiens plus. Ah ! que vous sucez bien. Quelle volupté… ah ! je fais, je fais ! Vous me buvez ! — Oui, belle enfant, je t'ai bue, et avec délices. À moi, maintenant. Suce-moi, Justine. Veux-tu ? Veux-tu me sucer la queue ? — Oui, mon ami, oui, je veux vous sucer la queue, mais à la condition qu'après… vous me… foutrez ? — Oui, oui, ma toute belle… Aïe ! que ta langue est aiguillonnante et douce… Ah ! tu me mordilles les roupettes… — Si cela vous fait mal, Vicomte, je vais cesser ?… — Ah ! non ; continue, mignonne, continue !… Lèche… suce… mords !… tout ! — Là, là ; fais-je bien, mon ami ? — Ah !… j'y suis !… j'arrive !… Justine !… — Monsieur ?… — Que tu es cochonne !… — Vous trouvez, Vicomte ?… Moi, voyez-vous, rien ne m'excite comme de sucer une jolie pine.

Maintenant, j'ai une folle envie de baiser, Voulez-vous faire mon bonheur, Vicomte ? Voulez-vous ? Mettez-moi votre pine dans le con… — Oui, Justine, ma pine, ma grosse pine là, dans ton con de fille ; et nous jouirons, et nous culetterons et nous foutrons ensemble… Écarte bien les cuisses, ma belle, il n'y a que le museau dedans… — Aïe !… mon ami, vous y voilà… en plein ; enfoncez ! plus encore ! Avez-vous peur de me transpercer ?… — Je

le voudrais, mignonne, et que ma pine, entrée par ton con, sortit par le trou de ton cul. — Touchez avec le doigt pour vous assurer si elle n'a vraiment pas commis déjà cette sottise ? — Oh ! le joli petit trou du cul que tu as, mignonne. Impossible d'y faire entrer le doigt. — Vous n'avez donc pas à craindre que le reste y passe, mon ami ? — Qui sait, coquine ? Nous essayerons, si tu veux ? Veux-tu que nous essayons « si le reste » y passe ? — Je veux bien, mon ami. — Adorable petite putain, mets-toi à genoux… le cul en l'air. Attends, que je te fasse ton affaire… Euh !… euh !… — Je crains, Vicomte, que vos efforts ne restent sans résultat… aïe ! que me faites-vous ?… C'est trop gros… Vous me ferez mal… Voulez-vous bien revenir par devant… — Relève un peu plus le cul, ma chérie, ouvre à présent le voisin. M'y voilà. Je ne voulais qu'essayer, ma toute belle, ce sera dur, mais je crois tout de même que nous y arriverons. Là… Là !… mon amour, en cadence. Je te baise en levrette. Jouons en mesure le joli jeu du croupion… — Délicieuse ivresse ! je crois, cher Vicomte, que… je sens… oh ! je sens que ça vient. — Modère-toi, petite reine. Attends-moi… Encore ! encore ! ah !… ah ! là, foutons, Justine, foutons ensemble ! — Aïe !… Vicomte… que me faites-vous ? je ne… puis pas… me retenir… ça vient !… ça y est ! oui, ça y est… euh ! euh !… Et vous ?… — Aussi pour moi, mignonne, ça… vient… là… sens-tu… ça y est ! dans ta matrice. — Ça coule ! c'est chaud… — C'est mon foutre, Justine… — C'est votre foutre, Monsieur ? Il m'entre dans les moelles… — Je décharge encore… comme je jouis !… ça y est… en plein !… Veux-tu que je sorte, mignonne ?… — Sortir ?… et pourquoi ? Auriez-vous peur de m'engrosser ? — Cela pourrait bien t'arriver, ma chère, si tu laisses jeter mon bouillon dans ta jolie marmite. — Qu'importe ? n'éprouvez-vous pas une plus vive jouissance, de penser que votre jet amoureux

peut rendre enceinte la fille que vous exploitez ? — Je t'avoue, Justine, qu'il y a dans ce cas un double plaisir à décharger dans un con de fille… — Jouissez donc doublement à la pensée que peut-être, en ce moment, vous me faites un enfant, et laissez votre bel oiseau dans ma cage… Si je deviens grosse, Vicomte, ce sera une preuve que vous avez du foutre dans les couilles. — Je n'en ai plus pour le moment, coquine, tu l'as tout pompé. — Je m'en aperçois, Monsieur, vous m'avez tout inondée. Mais je vous pardonne. C'est trop bon. — Si nous recommencions, Justine ? — À votre service, Vicomte. — En gamin ? chère minette ? — En gamin, si c'est votre fantaisie. — Adorable friponne ; quels jolis nénés que tu as là ?… — Allons, Monsieur le Vicomte, placez-vous sur le dos. — Que veux-tu me faire ? — Vous enfourcher, puisque vous me voulez en gamin. Ciel ! quelle raideur ! — Et qui donc ne banderait pas devant toi, jolie coquine ?… Mais… que fais-tu là ?… — Cher Monsieur Alfred… j'ai honte, laissez-moi l'épousseter en me branlant un peu le bouton avec votre grosse et chaude fève. — C'est mon gland que tu appelles une fève ?… Branle donc, mon amour, branle !… Ça me fait autant de bien qu'à toi. — Ah ! que vous vous tortillez !… modérons, modérons nos élans ; là ! là !… — Assez !… assez, petite folle ! Enfonce-le, je le veux ; enfonce ! — L'y voilà tout entier, le vaurien ! quel polisson !… — Remue ! agite-toi, Justine… joue… vite !… — Moi je veux pas, na !… — Polissonne, veux-tu jouer du cul ! et vite ! — Je veux pas ! c'est une sottise que vous voulez que je fasse. Je dirai à maîtresse que vous avez dit à moi de jouer du cul… moi j'ai jamais joué du cucu… Je sais pas, na !… — Cochonnette ! en attendant, elle me postillonne l'œil de bœuf… mais son immobilité m'exaspère. Ah ! je sens que la sève monte… je vais jouir ! Ciel ! jamais la volupté n'a été précédée chez moi de pareils aiguillons… Cochon, cochon,

cochon d'amour ! je coule… je meurs ! — C'est vrai que tu meurs, vilain ? Ze te sens dedans moi !… Tu fais la sottisette dans mon cul… grand vaurien, tu la fais… toute… Ah !… Monsieur le Vicomte, t'y voilà ?… attends !… attends-moi, petit coçon !… tu veux, ah ! tu veux que je joue du cul !… je t'en jouerai du cul… Et tiens !… Et tiens ! — Oh ! Justine, arrête, arrête de grâce, je ne puis plus ! Tu me fais mal… Je suis mort. Tu m'as fait couler les moelles. — Allez, beau galant, un bon sommeil vous remettra de tout le mal que je viens de vous faire ; allez vite, cher vicomte, retrouver votre chaste dodo, mais évitez les rêves dorés qui suivent les amoureux exploits… il pourrait renaître de nouvelles envies… — Et alors ?… — Et alors… vous me tueriez, cher Vicomte. — Dieu m'en garde, mon amour !

Et, après un long baiser qui n'en finissait plus, les deux amants se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

Brisée de fatigue par les plaisirs contre nature qu'elle n'avait cessé de provoquer à l'aide d'attouchements continuels, la belle Éveline, aussitôt que le Vicomte eut pris congé de sa brûlante compagne, appela Nounou dans sa chambre. Pour obéir à l'appel de sa maîtresse, Justine cherchait en hâte un vêtement… — Inutile, ma chère, de faire le tour par le corridor. Ouvre le grand placard de gauche, tu n'auras qu'à pousser le fond pour être chez moi. — En effet, la soubrette émerveillée se trouva en présence de la Marquise.

En voyant le désordre du lit de sa maîtresse, et le panneau grand ouvert, elle ne put s'empêcher de rougir à la pensée que sa maîtresse avait été témoin de toutes ses libertines folies avec le Vicomte ; mais elle se remit bien vite en réfléchissant combien ce délicieux spectacle avait dû enflammer les sens de la jeune et

tendre Marquise. Et d'ailleurs si le désordre du lit n'en avait pas été l'indice suffisant, l'accueil d'Éveline ne lui avait laissé aucun doute à cet égard : — « Accours dans mes bras, coquine, j'ai tout vu ! Tu étais adorable ! Viens ici, plus près, prends-moi dans tes bras comme je te prends dans les miens. Comme tu dois être lasse, ma belle ? le charmant Vicomte ne t'a pas épargnée. Tu ris, friponne… Aïe !… que me veux-tu ? Non ! oh ! non, laisse-moi, je t'en supplie ; je me suis trop fatiguée… Nous allons dormir ensemble ; veux-tu m'amour ? bien enlacées ?… Dis-moi combien de fois que tu es arrivée au bonheur ? J'ai compté jusqu'à cinq, puis je me suis… perdue… Dis-le moi, mignonne. — Vous voulez donc ma confession, Marquise ? — Oui, ma chérie, combien de fois as-tu joui ? — Le compte est facile, chère maîtresse : deux fois que le vicomte m'a branlée, trois fois qu'il m'a fait minon-minette, et sept fois qu'il m'a aspergé la matrice, ça fait, si je ne me trompe, douze coups que j'ai tirés, et tous de franc jeu, je vous prie de le croire. — Sept fois lui ? — Oui, ma chère Marquise, pas une de moins, et aussi raide à la fin qu'au début. Aussi, mes draps de lit en portent les marques : Ils sont inondés — Polissonne ! comme tu as dû jouir ?… — Surtout que M. Alfred a un jeu ravissant. — Oh ! je l'ai bien vu, libertine, comme tu lui ouvrais toutes les portes du plaisir. — Toutes les portes, et à grands battants, Madame, — Aussi l'as-tu mis hors de lui. — Oh ! que serait-ce, divine Marquise, s'il vous tenait un jour entre deux draps toute nue ou en chemise ! — Il n'en ferait peut-être pas autant que ce qu'il a fait avec toi, friponnette ! — Je parierais, Marquise, qu'il vous fera ça au moins dix fois si ce n'est douze, tellement il bande rien qu'en prononçant votre nom. — Allons, tais-toi, vilaine, tu me fais rougir. — Avec ça, tendre et chaste maîtresse, que vous n'avez pas envie de sentir sa pine frétiller entre vos

cuisses ? — Ma chère Justine, je ne te cacherai pas que si ce n'était le péché d'adultère, je serais peut-être assez faible pour succomber. — Et surtout si vous pouviez soupçonner la volupté que vous procureront, au moment du bonheur, les contractions finissantes qui font du vicomte le prince des fouteurs. — Qu'appelles-tu les contractions finissantes ?

— Vous savez bien, Madame, qu'au moment de la douce crise, l'homme reste immobile dans les bras de la femme, pour lancer et darder en nous le jet brûlant du plaisir. Eh ! bien à ce moment-là, où vous savourez avec une indicible ivresse, l'anéantissement délicieux de votre cavalier, le membre du Vicomte semble s'indigner contre l'immobilité de son maître, et tout en projetant, tout en dardant en voluptueuse éjaculation, il est agité de petites torsions convulsives qui vous ravissent et, bon gré, mal gré, vous arrachent des cris de jouissance en même temps qu'une abondante liqueur : Voici, chère maîtresse, qui vous donnera une idée de ce jeu.

Et joignant l'exemple à la parole, la soubrette rieuse, fit avec le doigt comprendre à son amoureuse maîtresse, la nature de ces voluptueuse torsions. Éveline en fut enchantée, et s'endormit, baignée de bonheur aux bras de la lascive camériste, pour rêver de l'élégant Vicomte.

I. La Nounou · 10

Tendrement enlacée dans les bras satinés de Nounou, la Marquise dormait. Mais son sommeil agité par des rêves érotiques, était si léger qu'elle s'éveilla en sursaut, prête à pousser un cri

d'effroi. Un faible bruit venait de se faire entendre dans la pièce voisine. Quelle ne fut pas sa satisfaction, en y jetant les yeux, de voir le Vicomte, en toilette de nuit, qui venait, sans aucun doute, se payer une nouvelle tranche de l'appétissante Nounou. Rien ne peut exprimer la surprise qu'il ressentit quand il trouva le lit vide et déjà refroidi. Ses regards firent le tour de l'appartement. Alors seulement la Marquise songea que la porte secrète était restée ouverte. C'était trop tard pour aller la fermer. Déjà le Vicomte dirigeait ses pas vers l'issue mystérieuse. La Marquise ferma vivement le panneau mobile, mais essaya en vain de se débarrasser de l'étreinte de Nounou. Celle-ci qui rêvait de coït l'enlaça avec rage. Le Vicomte pénétrait à ce moment chez la châtelaine qui n'eut que le temps de jeter de côté, sur l'oreiller sa tête blonde, et de feindre un profond sommeil.

Àla vue de ces deux beautés amoureusement enlacées, le Vicomte éprouva une joie intense. La position des deux corps lui révélait la nature des relations qui unissaient la camériste à la belle Marquise. Certain que les deux coquines n'avaient rien de caché entre elles, il examina amoureusement le visage de la jolie Éveline, et à sa rougeur, il devina qu'elle ne dormait pas. Bien plus, il surprit sous les cils noirs de la belle un long regard voilé se glisser de son côté. Prêt pour l'amour, impatient de se satisfaire, il s'approcha du lit et, glissant sous les draps une main audacieuse, il constata que les doigts de la mutine Nounou tenaient prisonnière la toison foisonnante d'Éveline. Saisissant aussitôt la main tremblante de la Marquise, il la dirigea sous sa propre chemise avec tant d'adresse que son priape en fureur se trouva soudain prisonnier de cinq doigts émoustillants et aristocratiques. Laissant son innocence aux prises, avec cette main ingénue, Alfred découvrit insensiblement la nudité frissonnante des deux jolies

libertines, et put bientôt se plonger dans la contemplation ardente de leurs charmes les plus cachés. À cette vue, son organe, transporté de désirs, sursauta dans les doigts de la Marquise, en même temps que ses lèvres lascives se collaient avidement sur le téton gauche de la délicieuse châtelaine. À ce contact, Éveline ne put se maîtriser, et, serrant ardemment le membre impudique du Vicomte, elle coula sur lui un regard dont la langueur exprimait les lubriques désirs… Écartant alors avec une sorte de rage toutes les couvertures, repoussant Justine encore endormie, l'heureux Vicomte se logea en un clin d'œil entre les cuisses impatientes de l'objet de son ardent amour. Éveline n'avait pas lâché prise… de ses doigts, la verge en feu pénétra directement dans le sanctuaire de l'amour…

Quand Justine s'éveilla aux cris de volupté que poussait sa folle maîtresse, elle ne fut pas peu surprise de voir à ses côtés les deux athlètes au plus fort de l'action ; la couche craquait sous les élans passionnés des amants heureux. La jolie soubrette tout en simulant le sommeil, ne perdait rien de ce délicieux spectacle. Allongée sur le flanc, elle suivait anxieusement les péripéties de la jolie lutte, et, à la vivacité de ses coups de cul, jugeait du degré des plaisirs goûtés par sa maîtresse.

Lorsque le spasme suprême cloua les amoureux interdits sous le coup d'une aussi complète jouissance : — « Éveline !… Éveline adorée !… » murmura le Vicomte — « Alfred… Alfred… qu'avez-vous fait ? » balbutia la Marquise en pressant dans ses bras le corps de son amant. Et cette pression fut le signal d'un nouvel assaut : — « Ne craignez-vous pas, ravissante Marquise, que votre soubrette ne s'éveille et ne nous surprenne ? — « Votre scrupule est bien tardif, Vicomte. C'est tout à l'heure, quand vous m'avez

violée, qu'il fallait songer à la présence de Nounou ». Maintenant que mon déshonneur est consommé, que m'importe ? Je n'ai plus qu'un espoir, c'est qu'elle partage ma honte en servant à son tour de jouet à votre libertinage. — Me permettrez-vous, chère Marquise, de lui gratter le bouton pour la réveiller ? Il le faut bien, Monsieur, pour l'empêcher de parler… Allons, houspillez-moi cette jolie fille. Cette fois, Justine n'y tint plus, et partant d'un éclat de rire sous les attouchements intimes du héros de cette fête, elle se mit, sans façon, à rendre aux deux amants les caresses lascives que lui avait, en pareille occasion, enseigné l'ardente Clarisse. La Marquise éperdue de bonheur, se livrait avec emportement. Pour la première fois, son vagin ressentait les délices brûlantes de ces contractions finissantes dont lui avait parlé Justine, et qui avaient piqué sa curiosité. Chaque crise, au lieu de calmer ses sens, faisait naître en elle de nouveaux et plus lubriques désirs.

L'heure était avancée lorsque les amants, épuisés de volupté, se résignèrent à une séparation rendue nécessaire pour ranimer la chaude vigueur du priape indomptable. Justine qui, après avoir vu consommer à plusieurs reprises le savoureux adultère, s'était levée pour surveiller les apprêts du déjeuner, vint annoncer aux jolis coupables que la table était servie. Ces Messieurs étaient partis pour la pêche et ne tarderaient pas à rentrer : il fallait se hâter. La soubrette apportait les vêtements du Vicomte qui s'habilla en toute hâte, et prenant un fusil de chasse, sortit par une porte dérobée pour aller rejoindre ses amis. Il les rencontra bientôt. On se moqua de son carnier vide ; on lui montra les résultats d'une pêche merveilleuse, puis on regagna le château. La Marquise toute rose de santé et de bonheur, attendait ses hôtes sur le perron, en compagnie de la baronne Gabrielle d'Haricourt,

belle-sœur d'Olivier, et des deux comtesses Olympe d'Aunac et Nathalie de Rifray. Tout le monde entra avec empressement dans la salle à manger, Gabrielle avec le Vicomte, Olympe avec le comte d'Ermenonville, Nathalie avec Georges de Brueil, et la Marquise au bras d'Olivier d'Haricourt. Les soins aussi délicats qu'empressés dont le fier Marquis l'entourait avec amour avaient produit sur Éveline une sincère impression. Elle ne put s'empêcher d'admirer pendant le repas, l'esprit fin et la noble prestance d'Olivier. Aussi, lorsque ce dernier, à la faveur d'une serviette tombée, lui glissa furtivement dans la main un billet plié en quatre, Éveline, tout en fixant sur lui ses grands yeux candides, fit-elle prestement disparaître le poulet compromettant.

Le déjeuner terminé, la Marquise rendit à ses hôtes leur pleine liberté d'action comme c'était l'habitude au château. Une fois seule, elle s'empressa de lire le billet du Marquis : — « Adorable châtelaine, je ne veux plus parler de mon amour puisque vous m'avez, cruelle que vous êtes, interdit tout espoir. Je vous appartiens, corps et âme, pour la vie, vous le savez, Madame, mais puisque vous m'avez défendu de vous exprimer encore mon ardente passion, je garde au fond du cœur la blessure adorée dont la mort seule pourra me guérir. Et pourtant, Madame la Marquise, il faut que vous m'accordiez un rendez-vous sans témoins. Le hasard m'a rendu maître d'un secret qui n'appartient qu'à vous et que je désire remettre entre vos mains. Il y a peut-être de la sécurité du château. Je vous attendrai au fond du parc, à l'extrémité de l'Allée des Roses, derrière le massif de marronniers ».

Un petit frisson secoua la Marquise à cette lecture. Son premier mouvement fut de ne pas se rendre à l'appel d'Olivier, mais un secret orgueil d'affronter le danger d'un pareil tête à tête la

poussa dans le parc. Elle gagne lentement l'allée des Roses… le cœur lui battait fort… Elle était toute rouge… Olivier la vit venir ; il s'aperçut de son trouble, des effluves voluptueuses s'épandaient autour de lui… Sa passion se réveille impérieuse… Il s'élança au devant d'Éveline qui tomba sans force dans ses bras : Entraînée par son tempérament de feu, grisée par sa première faute avec Alfred, Éveline, folle d'Amour, n'eut pas l'énergie de s'arracher aux baisers embrasés d'Olivier… Elle s'abandonna frissonnante et ne se rendit compte de sa chute que lorsque le Marquis, heureux et confus de ce triomphe inespéré fut contraint par la nature de lâcher sa victime. — Oh ! Marquis, s'écria Éveline, c'est là une action infâme de votre part. — Je vous aime, Marquise ! Je vous adore ! Mon amour pour vous m'entraînerait au crime… Pardonnez-moi, Madame, pardonnez à ma folle et invincible passion !… — Oh ! Monsieur le Marquis, m'attirer dans un pareil guet-apens, moi, la marquise de la Vigeraie ?… — Dieu m'est témoin, Marquise, que mes intentions étaient pures. C'est la fatalité qui a tout fait. Quand je vous ai vue venir à moi si belle, si noble, si chastement idéale, j'ai perdu la raison. — Eh ! quoi, Monsieur !… encore !… — Oui ! oui ! encore !… toujours !… À toi, mon ange, à toi ma vie !… Oh ! Éveline, un baiser ! un baiser de toi !… un baiser, ou je meurs !… À ces mots, l'heureux fripon introduisit complètement son priape dans le mignon bijou de la Marquise. Sous ce nouvel attentat, Éveline emportée par les désirs, obéit à l'appel de l'amour. Ses lèvres brûlantes se collèrent sur les lèvres d'Olivier dont ce baiser, à la fois chaste et passionné, provoqua l'extase. La Marquise était hors d'elle. Ses mouvements, sans doute involontaires mais qui ne pouvaient échapper à son galant vainqueur, firent connaître à celui-ci que l'amour agréait son offrande. Les lèvres d'Éveline ne quittaient plus les

siennes… bientôt, dans les bouches entr'ouvertes, les langues se cherchèrent, se heurtant, s'aiguillonnant, s'enlaçant dans la fièvre du bonheur.

Après plusieurs libations offertes de part et d'autre, avec une égale ferveur, à la déesse de Cythère, Olivier eut une folle envie de considérer à loisir les charmes livrés à ses ardeurs, mais qu'il n'avait pu qu'entrevoir dans l'emportement forcené du viol accompli. La Marquise, pantelante, le laissa faire… À deux genoux, prosterné devant sa conquête éperdue, il dévorait des yeux toutes ses beautés dévoilées : il buvait les ondulations noires et frisées de la mystérieuse toison, la blancheur alléchante des cuisses satinées, l'incarnat virginal de la fente d'abricot-pêche qui venait d'agréer son impudique hommage… Il eut un caprice, et voulut déposer un baiser reconnaissant sur chaque cuisse de sa victime. La Marquise, pour lui permettre cette lubrique fantaisie, fut obligée de s'élargir. L'écartement des jambes permit à l'heureux Olivier de mieux contempler la délicate ouverture du bonheur… la languette rose surgit soudain dans l'écartement des grandes lèvres. À cette vue Olivier n'y tint pas. Sa langue hardie se porta sur les secrets appas d'Éveline qui se soumit, sans protester, à ce nouvel outrage, et endura jusqu'à la consommation de son déshonneur, cet hommage lascif.

Revenus à eux, les deux amants se dévorèrent de baisers. On eût dit deux tourterelles amoureuses se disposant à commettre une nouvelle polissonnerie : — Est-ce là, dit enfin la Marquise, le secret mystérieux que vous aviez à me confier ? — Pardonnez-moi, ravissante amie, répondit Olivier en la pressant sur son sein, pardonnez-moi si votre angélique beauté et mon ardent amour

m'ont fait oublier le motif grave pour lequel j'ai osé solliciter de vous un rendez-vous dont je remercie le ciel.

Ma bien-aimée, le hasard a voulu que je découvre, dans un vieux in-folio de la bibliothèque un parchemin qui témoigne de l'existence d'une grotte souterraine communiquant avec le château par des galeries secrètes. Connaissiez-vous ces souterrains, Marquise ?... — Vous m'effrayez, cher Marquis ; jamais je n'ai entendu parler de ce secret. — Ce n'est pas étonnant, chère Éveline ; les Carbonari ne livraient rien de leurs mystères, et celui des La Vigeraie qui faisait partie de l'association a emporté son secret dans la tombe. — Non, Marquis, puisque vous avez trouvé ce parchemin. Mais j'ai peur... — « — Peur et de quoi, Marquise ? Nous allons nous mettre à la recherche du mystérieux souterrain, et nous l'explorerons ensemble, voulez vous ? — Oh ! tout de suite, Marquis. — Il s'agit, avant tout, de trouver la pièce que le parchemin qualifie de « chambre princière » — Je me rappelle que la comtesse douairière de Civray a, un jour, appelé de ce nom ma chambre à coucher. — En ce cas, nous voilà sur la voie... Vite, Madame, allons dans votre chambre. — Oh ! Marquis, y songez-vous ?... — Il le faut, Madame... il le faut, mon amour... Et, comme en disant ces mots, le Marquis chatouillait sans façon le petit bouton d'Éveline. — S'il le faut... c'est différent...

Inutile cher lecteur de suivre pas à pas le noble couple dans ses minutieuses recherches, interrompues par de fréquentes stations sur le lit moelleux de la Marquise. Il s'en fallut de bien peu que l'indiscrète Nounou ne les surprit sur le fait, ce qui les fit rire tous trois, et inspira au Marquis l'indécente envie de faire l'amour à Éveline en présence de sa jolie femme de chambre. Justine qui se plaisait nous le savons à jouir de ce spectacle lascif,

attisa les désirs d'Olivier et l'amena par degrés charmants à violer la Marquise Éveline, déjà savante dans l'art d'aimer, et qui savait ce que la résistance ajoute à la volupté, feignit de ne pas vouloir se livrer au Marquis devant la Nounou ; mais dans ce combat inégal où se liguaient contre elle une soubrette friponne, un amant vigoureux, et ses propres ardeurs sexuelles, la pauvrette succomba délicieusement… — Oh ! la vilaine ! criait Justine, fi donc ! la polissonne qui, devant moi, fait son mari cocu ! Bravo, Marquis, tapez dru !… Enfoncez jusqu'à la matrice ! Transpercez-là, cette vilaine, avec votre grosse pique… moi, je vais lui fouetter le cul !… plic ! plac !… sur les fesses satinées de la chaste et pure châtelaine. — Sous ces stimulants polissons, Éveline se mit à pousser des cris aigus de jouissance, auxquels s'associèrent les râles lascifs de son amant. — Oh ! qu'ils jouissent ! qu'ils jouissent, criait Justine, en patinant avec ardeur les fesses crispées du Marquis et les pressant par moments avec rage comme si elle eût voulu le faire pénétrer plus profondément dans la sexualité de sa maîtresse. Éveline ravie, s'aperçut qu'Olivier regardait, de côté, la charmante Nounou avec une convoitise marquée. Elle s'amusa à attiser ses désirs en lui promettant tout bas de le faire jouir de sa soubrette au fond du souterrain.

I. La Nounou · 11

Les recherches du galant trio furent couronnées d'un plein succès. Sous la pression simultanée de deux gros clous dorés, un panneau de chêne s'ouvrit devant le Marquis qui poussa un cri de joie, C'était l'entrée d'un long escalier aux parois lambrissées. Les deux jolies femmes et leur aimable compagnon se hâtèrent d'al-

lumer des bougies et, bravement, descendirent l'escalier mystérieux. Un caveau complètement fermé les arrêta quelque temps ; mais le Marquis découvrit bientôt le jeu d'une autre porte secrète. Un nouveau corridor, plus large et plus haut que celui qu'ils avaient parcouru, s'ouvrit devant leurs pas. Après quelques minutes de marche, ils se virent encore arrêtés par une muraille formée de blocs de granit. Nouvelles recherches couronnées par la découverte de deux autres clous dorés : Un bloc bascula sous la double pression et ouvrit une large baie par laquelle nos explorateurs pénétrèrent dans une salle aux murs scintillants de paillettes de mica. Là encore le Marquis chercha, mais en vain, des clous dorés. La paroi de granit ne présentait que les fissures naturelles qui caractérisent cette roche. La Marquise ayant glissé sur le sol merveilleusement poli, se cramponna à la muraille. Son doigt s'étant logé dans une fente du roc, elle ne fut pas peu surprise de sentir le bloc céder sous ce léger effort… Elle le renouvela avec précaution et appela joyeusement le Marquis et Nounou qui, depuis un moment, exploraient côte à côte un angle de la salle. Accourus à l'appel d'Éveline, ils considérèrent l'ouverture qui venait de s'opérer et qui donnait accès sur les premières marches d'un large escalier de marbre blanc. Ils escaladèrent rapidement les vingt degrés et se trouvèrent dans un corridor circulaire. Ce corridor était, d'un côté, percé d'arcades surbaissées qui semblaient plonger sur un puits profond. Des balustrades de porphyre à hauteur d'appui permettaient de se pencher sur ce gouffre, que la faible lueur des bougies ne pouvait éclairer. Après avoir fait le tour de cet étrange corridor, ce qui les ramena à leur point de départ, c'est-à-dire au sommet de l'escalier de marbre blanc, le Marquis déclara qu'ils étaient dans le fameux chemin de ronde des chefs du Carbonarisme, et que ce puits insondable sur

lequel plongeaient les arcades surbaissées n'était autre chose que la grande salle des réunions de l'Ordre, que le mystérieux parchemin désignait sous le nom de « Rotonde sacrée ». — Il nous faut redescendre l'escalier et chercher l'entrée de l'immense salle. Les voici de nouveau dans la grotte tapissée de mica. Chacun de son côté se mit à sonder les interstices du rocher. Tout à coup Justine poussa un cri de joie, une large porte à deux battants s'ouvrait devant elle, donnant sur un riche vestibule percé de trois grands portiques ogivaux richement ciselés dans le chêne massif. À peine le Marquis eut-il ouvert à demi le portique de droite qu'un spectacle extraordinaire le frappa d'admiration ainsi que ses deux compagnes. Un lustre gigantesque descendait lentement du milieu de la voûte, éclairant peu à peu d'une étrange et mystérieuse lueur, l'immense rotonde.

Oui, cher lecteur, un modeste savant, devançant les progrès de notre siècle, avait réalisé là l'invention de l'éclairage électrique.

Sortant du repos après un sommeil séculaire, les générateurs et les accumulateurs projetaient en gerbes lumineuses les trésors éclatants de la lumière la plus pure. Nos trois explorateurs furent surpris de ne pouvoir distinguer les balustres de porphyre de la galerie supérieure. Mais ayant eu la curiosité de remonter l'escalier de marbre, ils se rendirent compte que c'était à dessein que les balustres étaient dissimulés derrière des rideaux métalliques. C'est, en effet, de ces balcons, que les chefs du Carbonarisme assistaient, invisibles, aux réunions de la Société secrète. Une issue donnant dans une grotte de la forêt, livrait accès aux soldats ; quant aux chefs, ils suivaient la route que nous venons de parcourir avec Olivier, Éveline et Nounou.

Le premier moment de stupéfaction passé, la Marquise fut rappelée par un regard d'Olivier au souvenir de sa promesse. Le désir de la jolie camériste avait mordu les sens du Marquis. Les lueurs électriques donnaient au brun visage de la belle Corse un velouté mat et chaud qui appelait les baisers de feu. Sa robe, gentiment troussée d'un coup de main expert, laissait voir une si jolie bordure de jupe et parfois même un bout de cheville ravissant, surtout quand elle se penchait sur les balcons pour admirer la rotonde. Le bouillant Olivier se sentait dans un état de d'inquiétante surexcitation, dont s'aperçut sans peine la chaste Éveline.

Pour donner au Marquis toute facilité de se satisfaire, elle s'accouda au balcon à côté de Nounou : — Comme on serait admirablement placés ici, si cette belle salle était une scène et que l'on y jouât la comédie ! — Par ma foi, dit Nounou, je serais ravie d'y voir représenter la scène du bain de la « chaste Suzanne ». — Et qui donc jouerait le rôle de la vierge Juive ?... — Vous, Madame ! — Merci, ma belle, moi je me soucie médiocrement des vieillards, tu le sais... — Oh ! Marquise, des vieillards qui seraient représentés par Monsieur le Marquis ici présent et un de ses amis ?... Tais-toi, friponne ! tu me fais rougir !... — « Laissez-la dire, chère Marquise ; vous ne sauriez croire combien me plaît l'idée charmante de Nounou ! Cette conversation me rappelle une délicieuse soirée que je passai dans une loge du Grand Théâtre de Toulouse... ». Et à ces mots le bel Olivier se pencha sur l'épaule des deux amies. — « Racontez-nous cela, cher Monsieur, et bien vite, s'il vous plaît ». — « Figurez-vous que j'étais en compagnie de deux dames dont l'une avait sur moi des droits incontestés... ». — « C'était votre maîtresse ? » — « Vous l'avez dit, Marquise, c'était ma maîtresse depuis deux nuits... » — « Et son amie ?... » — « Son amie était si séduisante qu'elle m'avait

aussi inspiré les plus vifs désirs ; mais je n'avais pas encore… » — « Vu l'envers de ses jupes ?… — « Vous l'avez dit, Nounou… » — « Et alors ?… » — « Je profitai de ce que les deux belles étaient captivées par le spectacle… » — « Comment étaient-elles placées ? — Comme vous en ce moment. — « Et vous ? — « Moi, debout, derrière elles. — « Elles devaient vous gêner pour voir ce qui se passait sur la scène ? — « Le spectacle que j'avais sous les yeux était bien plus enchanteur ! » — Des détails, Marquis ! des détails ! — « J'avais là, sous ma main deux croupes ravissantes dont je sentais la ferme rotondité sous la courbe provocante de la robe. L'amie de ma maîtresse faisait des petits mouvements si gentils, que j'éprouvai une folle envie de voir son joli derrière jouer son jeu au naturel… — Oh le polisson ! — Je saisis le moment favorable et je la troussai délicatement jusqu'aux reins. La crainte d'une scène, avec ma maîtresse, l'empêcha de se plaindre. Elle espérait, sans aucun doute, que j'allais rabattre ses jupes dès que je l'aurais assez regardée dans cet état de délicieuse indécence. — Et son espoir fut trompé, grand vaurien ?… — Je ne sais trop, Marquise, seulement la vue d'un gros derrière si blanc, si frais, si potelé, si frétillant, me fit perdre la tête… mes regards ne pouvaient s'en détacher… je me déboutonnai prestement… — « Aïe ! » — Et ma grosse affaire se logea béatement entre les deux cuisses écartées de la mignonne… — « Et votre maîtresse ?… — Comme si elle avait tout deviné, ma maîtresse, à ce moment, plaça les abat-jours de façon à nous mettre dans l'ombre. — « Et l'amie se laissa faire sans crier au viol ? — « Bien loin de là ; elle continua à causer en riant avec ma maîtresse. Quelle présence d'esprit ! moi, j'aurais crié ; et toi, Justine ?… — « Moi, Madame, je… je ne sais… Je crois que j'aurais d'abord profité de l'aubaine, quitte à crier après… — « Coquine !… le fait est que ce devait être

là un impromptu du dernier piquant. Que n'aurais-je pas donné pour voir comment vous faisiez cela dans une position si délicate !... — Oh ! Marquise, ce fut très simple... supposez pour un instant que vous soyez ma maîtresse... Justine est votre amie... voilà un bon moment que je lui ai retroussé ses jupes... je lui caresse doucement les fesses... ma main se glisse par ici, ce qui lui fait involontairement écarter les jambes... je me déboutonne, je sors mon braquemard en révolte... et je le plante !... là » — « Qu'est-ce donc, Monsieur le Marquis ?... que faites-vous à Mademoiselle Justine ?... — « Je lui fais exactement ce que je faisais à l'amie de ma maîtresse, euh !... euh !... — « Est-il drôle ? Est-ce vrai, Justine, qu'il y soit ?... — « Il y est, Madame, il y est, gros et chaud !... touchez-le. — « C'est vrai... il y est plongé jusqu'à la garde... Sens-tu ses breloques ?... — « Oui, Madame, elles me chatouillent la motte de la plus cochonne façon. — Quelle impression ressens-tu, mon enfant ?... — Oh ! Madame la Marquise, une impression si agréable que je ne puis l'exprimer... Aïe !... aïe !... arrêtez-vous !... Marquis, arrêtez !... de grâce !... Si vous continuez je vais... je vais... — « Petite coquine ! Elle décharge. Et vous, paresseux ? — « Eh ! eh ! divine Marquise, moi... moi aussi !... Que c'est bon !... chère Éveline, en berçant entre vos doigts les globes de l'amour, vous doublez mon bonheur. Quelle volupté dans ces pressions répétées !... — Quel effet, Marquis cela vous fait-il ? — « Il me semble, Marquise, que je décharge en même temps par la pine et par le cul !... — « Oh ! Monsieur, quel dévergondage dans vos expressions !... Si la comtesse Nathalie vous entendait !... — « Bien sûr qu'elle irait aussitôt trouver dans son lit la jeune baronne Gabrielle, votre cousine, pour lui dénoncer votre conduite. — Il est vrai qu'elles sont d'une intimité !... — Que j'aimerais, Marquise, qu'elles fissent partie de notre associa-

tion lubrique ! — « Je comprends, Marquis… vous avez envie de les mettre au balcon ?… Peut-être y arriverons-nous un jour ?… — « Et plus tôt que vous ne croyez !… dit en riant Justine qui venait de jouir pour la troisième fois sous les efforts amoureux du Marquis, et dont l'organe lubréfié servait encore de fourreau au membre viril d'Olivier. — Bien sûr que Nounou sait quelque chose sur le compte de Nathalie et de Gabrielle ? dit la curieuse Éveline ». — Oh ! c'est le hasard seul qui m'a fait découvrir le pot aux roses : hier matin, je surpris la baronne occupée à se branler sur le bord de son lit. Je m'empressai de lui offrir mes services discrets qu'elle accepta avec reconnaissance ; et c'est dans la vivacité de la jouissance qu'elle m'avoua que j'étais plus habile que la comtesse Nathalie. Lui ayant alors parlé de ces messieurs, je vis, au plaisir qu'elle prenait à la conversation, que celui qui aurait l'audace de la violenter un peu, serait vite le maître de ses sens. — Avez-vous parlé de moi, friponne ? — « Oui, Monsieur le Marquis, même que la Comtesse est arrivée au bonheur quand je lui ai dit que vous deviez avoir un bel instrument au bas du ventre… — Petite cochonne, qu'en savais-tu ?… — Oh ! Monsieur le Marquis, nous autres, femmes, nous devinons cela… N'avez-vous jamais remarqué que si en présence d'un homme nous baissons modestement les yeux, nous ne les baissons jamais plus bas que l'endroit de sa personne qui nous intéresse le plus ?… — Et que pouvez-vous voir ?… — Il est bien rare, en ces cas là, que le petit oiseau ne dresse pas la tête sous notre regard qui l'appelle, et c'est très joli de suivre, sous l'étoffe, ses mouvements d'impatience. Or, vous ne sauriez croire combien nous sommes flattées de cet hommage sincère rendu à nos charmes. — « Allons, Marquis, je vois à vos saccades véhémentes que la beauté de Nathalie, ne vous laisse pas indifférent, et j'ai bien peur qu'après avoir

triomphé de ma vertu et de celle de Justine, vous ne rêviez une nouvelle victoire sur Madame de Rifray ?… Avouez-le, fripon ? — « J'avoue, Marquise, qu'il me serait fort agréable d'examiner à loisir les dessous de Nathalie ; elle doit être diablement amoureuse la petite Comtesse. — Et votre cousine, donc ?… — Ma cousine aussi, je crois. — « Allons, il faudra les essayer toutes les deux !… — Savez-vous, Madame la Marquise, à quoi je pensais ? — À quelque polissonnerie, sans doute, petite dévergondée… Allons, confesse-toi, mignonne ; je suis indulgente aujourd'hui ! — « Je pensais qu'il serait charmant de transformer cette vaste salle en un magnifique temple d'amour. Pour cela, que faut-il ? De riches tentures tapissant les murailles, d'épais tapis couvrant tout le parquet, un calorifère caché pour entretenir ici une température favorable aux jeux de Vénus, des divans et des lits de repos garnis de velours sombre, des fouteuses artistement groupées, des grandes glaces ciselées destinées à multiplier à l'infini les images de la beauté et du bonheur… Et avec cela, une société choisie de baiseuses et de fouteurs émérites, dont vous seriez la Reine… aïe !… aïe !… Marquis… vous… vous me faites trop jouir… assez !… vous me tueriez !… — Belle Marquise, s'écria Olivier, en déconnant après avoir exprimé sa dernière goutte, l'idée de Nounou est ravissante et nous la réaliserons ! En attendant, permettez-moi de vous confirmer le titre que vous a donné Justine, et daignez agréer le « Salut de la Reine ! ». Voici l'hommage de mes sentiments aussi vifs que respectueux… — « Vifs ! je le crois… je le sens !… mais respectueux ?… M'enfiler ainsi en levrette !… oh ! que c'est bon !… — Je vois, chère Marquise, que vous avez agréé le respectueux hommage de votre galant sujet… quel bonheur ! Fondons en cet heureux jour les bases de l'association la plus lubrique qui ait jamais existé !… — « Par ma foi, dit Éveline entraî-

née, je veux bien !... Quelle riche pine, Marquis... on dirait une barre de fer... Dis-moi, Nounou, comment l'appellerons-nous, notre association libertine ?... — « Nous pourrions lui donner le titre de : « Chevaliers de la Pine ». — « Ce serait trop cru, il me semble... oh ! Marquis, comme vous me chatouillez !... J'aimerais mieux l'appeler : la Société de l'Aubépine... Aïe !... ça vient... Olivier ! mon ami !... — Et pourquoi l'Aubépine, Marquise ? — « Parce que l'Aubépine, c'est l'épine blanche ! — « Oh ! les Pines blanches !... dans un conin rose tendre !... ah ! ah !... chère Marquise !... mon amie !... ça y est !... — Vivent les pines blanches, s'écria Justine enthousiasmée. — « Vive l'Épine blanche ! », murmure à son tour Éveline pâmée.

Et voilà comment la marquise Éveline de la Vigeraie, en compagnie du marquis Olivier d'Haricourt et de Nounou fondèrent l'association de l'Aubépine.

Le Marquis, ayant déclaré que, bien loin d'être jaloux, il éprouverait le plus vif plaisir de voir Éveline faire l'amour avec un homme nu, il fut décidé à l'instigation de Nounou, que le vicomte Alfred de Lortara serait, à la première occasion, provoqué par la Marquise en combat singulier, et que la gente soubrette, en compagnie du bel Olivier, seraient les juges du camp. — « Pour moi, dit la Nounou, je propose de ne pas limiter le nombre des adhérents à l'Aubépine. — « Gourmande ! Et qui donc veux-tu y admettre ? — « Toutes celles et tous ceux que le Marquis, vous ou moi, honorerons de nos faveurs amoureuses. — « C'est une bonne idée, Justine, mais mon avis est que nous pourrions admettre ceux ou celles dont l'un de nous répondrait corps pour corps, sans exiger que nous ayons déjà fait l'amour ensemble. De cette façon, nous pourrions avoir en spectacle des cueillettes de

virginité, ce qui est toujours joli et intéressant à contempler. Rien ne serait aussi piquant que d'assister à l'association des néophytes qui posséderaient encore leur pucelage. — « J'approuve l'idée du Marquis, appuya Éveline, qui jouait gentiment du cul. Nos réunions n'en seront que plus agréable… Or ça, mon seigneur et maître, marquis Olivier d'Haricourt, aurez-vous bientôt fini de me faire jouir et de m'inonder, comme vous le faites de votre bouillante liqueur ?… — Êtes-vous donc si pressée. Marquise ! Ou bien le jeu ne vous plaît-il pas ? — Le jeu ne me plaît que trop, mon cher Olivier, mais n'oubliez pas que c'est demain que je vais chercher ma fille au couvent, et j'ai besoin de tout préparer pour ce départ… — Marquise, je prends Nounou à témoin : il ne m'est pas possible de vous lâcher dans l'état où je suis… je brûle, Éveline !… ma pine réclame une consolation, la lui refuserez-vous, méchante ?… — « Allons, Marquise, un peu de pitié pour sa fantaisie… Ce sera le dernier coup, le coup de l'étrier !… — Aïe ! aïe !… Olivier !… vous êtes plus gros que tout à l'heure ! Vous allez me fendre en deux, mon ami !… Oh ! mon Dieu !… Cessez !… mon ami, mon… Ah ! ah !… je sens que je vais mourir de plaisir… Justine, fais-le cesser !… — « Comme il vous pressure, Madame !… On dirait un poulpe vorace suçant le sang de sa victime ». — « Oh ! Marquise, à moi… à moi !… j'arrive ! » s'écria Olivier en s'affalant sur Éveline, dont le voluptueux désordre et l'éjaculation brûlante venait de porter à son paroxysme la jouissance de son galant partenaire. — « Et maintenant que vous avez tiré le coup de l'étrier, dit Nounou en riant, il est temps de rabattre les jupes et de rentrer au château ! »

I. La Nounou · 12

Deux semaines se sont écoulées depuis la découverte des souterrains mystérieux. Éveline, Olivier, Nounou et le vicomte Alfred, unis par les liens de l'Aubépine, ont travaillé et travaillent encore avec une ardeur sans pareille à l'ornementation luxueuse du temple de l'amour. Comme il avait été convenu entre Olivier et Nounou, le vicomte de Lortara se vit un jour directement provoqué par Éveline, de la façon la plus brûlante… La châtelaine de la Vigeraie ne trouva rien de mieux que de poser son petit pied sur le genou d'Alfred, pour rattacher sa jarretière dénouée.

Àla vue de ces dessous affriolants, le beau Vicomte, sans plus songer à la présence du Marquis et de Nounou, s'empara d'Éveline, la renversa sur le lit voisin, et, ayant sorti de sa culotte son vit tout nu, jouit, sans déconner, cinq fois de suite, de la délicieuse Marquise, dont les extases délirantes contraignirent Olivier et Nounou à satisfaire ensemble leurs ardeurs réveillées, sur le souple divan d'où ils admiraient les péripéties de la lutte lascive. C'est à l'issue de cette épreuve charmante, dont il se tira avec tous les honneurs de la guerre, que le Vicomte fut proclamé de l'Aubépine, et prit une part très active aux travaux d'installation du sanctuaire de l'amour.

L'arrivée de Joséphine au château a bien apporté quelques entraves aux fréquents tête à tête de la Marquise avec ses amis ; mais la visite du cousin Louis d'Aunac qui a, sans façon, accaparé son amie d'enfance, n'a pas tardé à rendre à Éveline une sécurité suffisante pour aider de toute son activité à l'achèvement des travaux et aux amoureuses obligations de l'Aubépine. Il est question d'une fête galante pour l'inauguration de la voluptueuse Rotonde,

et nos amis ne perdent pas une occasion de s'entraîner aux luttes chères à Vénus.

Ce n'était pas sans de vifs regrets que Joséphine avait quitté le couvent. Sa douleur fut grande quand il lui fallut se séparer de sa chère Marcelle. Une promesse de fréquentes visites, solennellement échangée, put seule calmer le désespoir de ces deux cœurs passionnés. — Joséphine a tenu tout ce que promettait sa jeunesse : ses seize ans sont aujourd'hui en pleine fleur de sève printanière et de beauté du diable. Les plaisirs goûtés sous les caresses et les baisers de Marcelle lui ont donné cette aimable assurance de la femme qui sait ce qu'elle vaut. Les confidences du couvent, en éveillant ses sens, ont ouvert sa jeune et vive intelligence. Dès son arrivée au château, elle a deviné les paroles d'amour murmurées à sa mère par ces beaux messieurs qui l'admirent. Malheureusement, elle ne se fait qu'une idée confuse de cette intime union des deux sexes dont Marcelle lui a inspiré une salutaire terreur en lui dépeignant le membre sexuel des hommes comme une barre de fer rigide destinée à éventrer les vierges pour les rendre grosses, c'est-à-dire laides. La triste situation de son pauvre père qui ne l'a pas même reconnue à son arrivée lui a inspiré une grande tristesse qui se dissipe peu à peu grâce aux incessants hommages que chacun adresse avec empressement à la jeune héritière, ce trésor de grâce et de beauté. Mais à tous ces hommages, Joséphine préfère au fond du cœur les audaces et les baisers furtifs de son cousin Louis, qui profite de la liberté des vacances pour faire à Joséphine une cour brûlante. À tout propos il la pousse ou l'entraîne dans les pièces désertes ou dans les coins obscurs pour l'embrasser goulument. Ces jeux n'ont pas tardé à exciter les jeunes gens, et bientôt Louis ne s'est plus contenté de baisers furtifs. Un soir qu'il a trouvé sa cousine

seulette dans le salon bleu, il l'a vivement embrassée et tout à coup, pris d'un désir insensé, il a essayé de lui retrousser les jupes. Rougissante et confuse, Joséphine a déjoué la tentative et s'est enfuie dans le parc, laissant son cousin penaud dans le salon. Mille pensées confuses agitent la jeune vierge : Elle est furieuse contre Louis, et pourtant au fond du cœur, elle ne lui en veut pas trop de son audace. La grille du parc a arrêté sa course : Elle admire l'immense prairie et les vieux saules tordus ; l'odeur des foins coupés jette autour d'elle des parfums suaves. Le hasard, ou plutôt la Providence, a résolu ce jour-là de mettre à l'épreuve les sens surexcités de la fillette : une servante lui apparaît soudain, en compagnie de son galant, un vigoureux garçon de ferme. Jugeant l'endroit suffisamment solitaire, et ne voyant pas Joséphine cachée derrière les clématites qui s'enchevêtrent à la grille, les deux amants se préparent à goûter les douceurs de l'amour. Le garçon trousse les cotillons de la fille en la renversant sur un tas de foin. Là, mettant à nu le gros cul de sa bonne amie, il prend plaisir à le considérer un bon moment ; Joséphine ne peut, de son côté, s'empêcher d'admirer ce derrière étalé en plein air… Soudain l'amant se met à claquer d'une main, avec énergie, les deux grosses fesses, pendant que l'autre farfouille par dessous… La servante, émoustillée, se roule en gigotant. Joséphine ne perd rien de ces préliminaires lascifs… par malheur, en se jouant amoureusement, les deux amants disparaissent de l'autre côté du tas de foin. Impossible de franchir la grille pour aller voir… Joséphine ne peut que prêter une oreille attentive. Pendant un long moment encore elle entend des claques, des cris étouffés, et des soupirs… puis les claques cessent, les soupirs deviennent plus rapides et plus profonds, entrecoupés d'exclamations étranges et de râles plus étranges encore… Joséphine, s'ap-

puyant d'une main à la grille, l'autre passée sous ses jupes, écoute en se branlant doucement, et rêve de son amie Marcelle. Décidément, pense-t-elle, les hommes sont bien méchants !... Et son imagination lui offre, tout palpitant, le gros cul de la fille de service, tout rouge et gigotant sous les claques viriles du valet de ferme.

Le lendemain, Louis essaya de nouveau de la trousser. Elle le repoussa avec emportement, malgré le désir qu'elle éprouvait de se laisser embrasser par lui. Elle aimait son cousin, la naïve fillette, mais la crainte des claques sur son joli derrière et de la honte qu'elle en ressentirait, l'irritait contre lui et contre elle-même, et la faisait rebiffer contre ses friponnes tentatives. Elle devinait que Louis brûlait de la traiter comme elle avait vu traiter la servante ; peut-être même méditait-il, le sacripant, de lui déchirer le conin et de l'engrosser avec la barre de fer vivante que tous les hommes ont au bas du ventre.

Pendant que l'amour des deux jeunes gens croît et se développe comme une plante sauvage au grand soleil, Nounou se délecte, tantôt à jouer en tête à tête le joli jeu avec la brûlante Éveline, tantôt à livrer celle-ci, déjà surexcitée, aux ardeurs d'Alfred ou d'Olivier, tantôt enfin à prendre elle-même, tour à tour, ces messieurs pour amants selon ses lubriques fantaisies. Le gentil manège de Joséphine avec Louis ne lui a pas échappé. Elle a surveillé les jeunes gens, et vu avec quelle passion Louis, en embrassant sa cousine, la presse contre les murs afin de mieux sentir vibrer, sous ses mains, tout le jeune corps de la vierge. Plus d'une fois, la complaisante Nounou a ménagé habilement au jeune homme l'occasion de surprendre sa jolie cousine loin de tous les regards indiscrets : Le salon bleu, peu fréquenté, est le plus

souvent témoin de ces innocents et piquants tête à tête dont Éveline et Nounou suivent à travers la mince cloison, et d'une oreille attentive, les diverses péripéties. C'est Nounou qui a découvert, derrière un vieux placard condamné, l'endroit d'où l'on entend tout ce qui se dit, même à voix basse, dans le salon bleu. Ce flirtage juvénile se déroule donc sous la surveillance maternelle d'Éveline. Elle sait, la gentille maman, que Joséphine n'est pas insensible aux amoureuses avances de son cousin, mais elle ne peut comprendre les terreurs secrètes de sa fille, tant les plaisirs d'amour sont devenus, pour la chaste Marquise, chose naturelle et nécessaire à la vie : — « Quelle farouche vertu ! » dit-elle souvent à la rieuse Nounou. — « Oh ! Marquise, votre fille fait des petites mines effarouchées, mais la coquille lui démange… Elle ne recule que pour mieux sauter. Soyez sans inquiétude, ma belle maîtresse ; bientôt votre adorable enfant ne s'enfuira plus quand son cousin aura envie de voir les dentelles de ses jupons… — « Tu crois donc, Nounou, qu'ils y viendront, à la fin des fins ? — « Ils y viendront, Madame, ils y viendront, croyez-moi ! Le salon bleu ne tardera pas à être témoin du doux sacrifice !… — « Quel dommage, Nounou, que l'acte charmant ne s'accomplisse pas dans ta chambre !… là, au moins, de mon lit, nous verrions tout ! » — « On tâchera, Marquise, de satisfaire votre libertine fantaisie : Foi de Nounou, c'est dans mon lit que Joséphine sera dépucelée, je vous le jure ! Vous avez donc bien envie, chère maîtresse, de voir ce fripon de Louis introduire son membre dans le conin de votre mignonne fille ?… » — « Tu ne saurais croire, Nounou, combien j'en languis. Je ne voudrais plus avoir à me gêner devant cette jolie enfant. J'ai toujours peur qu'elle me surprenne. Tiens, pas plus tard qu'hier matin, elle est entrée à l'improviste dans ma chambre où se trouvait le Marquis qui était

venu me dire bonjour en passant. Olivier cause admirablement, tu le sais : il tenait le fil, moi l'aiguille, et, de fil en aiguille, la conversation avait fini par s'engager à fond quand ma fille entra dans ma chambre. Heureusement qu'Olivier avait tiré les rideaux du lit. Comme il était sur moi, je le secouai brusquement dans la ruelle, l'arrachant et m'arrachant moi-même à la plus douce occupation… Joséphine vint m'embrasser, et me trouva si rouge qu'elle me demanda si je n'avais pas de fièvre. Quand elle fut sortie, nous fermâmes la porte à clef, mais tu vois que nous l'avions échappée belle ! » — « Tandis que si la petite avait été à l'œil !… » — « Bien sûr que nous n'aurions pas interrompu la conversation au point où elle en était ! » — « Vous étiez donc au bon moment ?… » — « Il arrivait ; depuis un petit moment le Marquis ne parlait plus et redoublait ses coups de cul… moi je me laissais doucement décharger, je n'attendais, pour éclater, que le jet brûlant de mon cavalier. » — « Que je vous plains tous deux !… Mais si vous aviez tenu bon, et que Joséphine, mieux instruite, eût eu le caprice de se mêler à votre conversation ?… » — « Tais-toi, vilaine, tu me rappelles ce matin où tu eus le toupet de venir te mêler à la causerie que nous tenions avec le Vicomte !… » — « Mais moi, Madame, vous m'aviez pris mon amant et j'avais le droit de réclamer, même dans votre lit, mes droits violés… Et si je me mêlai à votre causerie impudique, qui s'en plaignit ? » — « Pas moi, en tout cas, ma chérie. » — « Et le Vicomte ?… » — « Lui non plus, mignonne, car il me déclara que tu étais la plus gentille putain qu'il eût jamais enfilée. » — « L'insolent ! attendez que je le tienne entre deux draps, et vous verrez l'air de danse que je lui jouerai !… » — « À propos de danse, Nounou, nous ne tarderons guère à voir arriver les mandolinistes annoncées par ton amie de Cette ? » — « Elles seront là au premier jour. » — « Nous en pro-

fiterons pour nos soirées ; nous danserons, ce sera charmant ! qui sait si elles sont jolies ? » — « N'ayez à cet égard aucun souci : les trois mandolinistes et les joueurs de guitare ne me seraient pas si instamment recommandés par ma chère Clarisse, si ce n'étaient trois adorables filles et deux galants « di primo cartello », comme disent les Italiennes. Il y a aussi, me dit Clarisse, la directrice de la troupe qui est danseuse émérite et qui nous réserve d'étranges surprises... » — « Qu'il me tarde de les voir arriver : Je me fais une fête de danser avec nos amoureux aux sons de la guitare. » — « Et moi, Marquise, de me livrer à l'amour aux accords langoureux des mandolines. Si vous saviez ce que c'est bon, Marquise, et comme ça vous transporte, vous et votre cavalier !... C'est une joie que me donnait Clarisse chaque fois qu'il lui prenait la fantaisie de m'exaspérer de jouissance ». — « Je viendrai donc, moi aussi, coquine ! te voir jouir en musique ? — « Ah ! dans ce cas, Madame, quel que soit le cavalier que vous rencontrerez sur moi, n'hésitez pas à lui enfoncer profondément un doigt dans le derrière ; vous doublerez ses désirs et vous triplerez mon bonheur. »

— « Petite cochonnette que tues ! Il me semble que ton amie Clarisse t'a éduquée d'une façon bien peu morale ! En fin de compte qu'est donc ton amie, et que fait-elle à Cette ? » — « La joie de tous ses amis et de toutes ses amies, sans compter le bonheur de son amant en titre ». — « C'est donc une femme entretenue, ton amie Clarisse ? » — « Oui, Marquise ! » — « Oh ! fi donc, faire métier de son corps !... » — « Il faut bien vivre, madame, la nécessité excuse bien des choses !... » — « Tu as raison, Nounou ; ton amie après tout ne fait pas autre chose avec monsieur le Public que ce que toi et moi faisons avec le Marquis et le Vicomte ! Mais ce que je ne crois pas, c'est qu'un homme bien élevé

éprouve du plaisir avec des femmes si faciles ». — « Vous vous trompez étrangement, Marquise, une femme honnête ne peut pas donner à l'homme les jouissances qu'il trouve chez une jouisseuse de profession ». — « Cela me semble difficile, Nounou, car enfin… suppose que je sois un homme ». — « Parfaitement, madame, je le suppose… et que vous avez envie de… baiser, de foutre, si vous préférez, car c'est dans le réservoir du foutre que vous sentez des démangeaisons… » — « Eh ! bien, Nounou, je m'adresse à une jolie et honnête personne, et je la prie si instamment de me soulager que… » — « Cette jolie et honnête personne vous rira au nez si elle ne vous fait pas jeter à la porte par ses laquais, parce que l'usage veut qu'une femme ne « succombe » qu'après un siège assez long pour refroidir les plus galantes ardeurs ». — « Ceci peut arriver, il est vrai !… » — « Or, si vous êtes homme, et que vous ayez des désirs pressants à satisfaire, c'est chose toute simple… » — « Soyons un peu comme tu l'entends : j'ai des désirs pressants ?… » — « Oui ! vous avez l'envie de foutre une femme !… » — « Eh ! bien ?… » — « Vous entrez au bordel ! » — « J'entre au bordel ! » — « Une foule de femmes demi-nues vous entourent, vous caressent… » — « Et moi, qu'est-ce que je fais, pendant que ces femmes cherchent à me séduire ? » — « Commodément installée sur un canapé ou sur un moelleux fauteuil, vous faites approcher de vous celles dont la figure ou les formes vous paraissent les plus agréables. D'une main, passée sous la robe, vous leur caressez les fesses et le gras des cuisses, de l'autre main vous prenez à poignée la motte velue, puis dirigeant un doigt léger vers le centre des désirs, vous inspectez la sensibilité et la fraîcheur de la fille. Du côté des tétons, pas de déceptions à craindre parce que, dans un bordel qui se respecte, les nénés sont toujours à nu. Ces préliminaires vous ayant pas mal sur-

excitée, vous faites votre choix et, sous l'œil maternel de la Maquerelle, vous désignez la femme que vous voulez, à moins que vous n'en preniez deux à la fois : Certains hommes ne trouvent rien d'aussi joli que l'amour à trois. Les prêtresses de Vénus vous conduisent dans une chambre où elles s'empressent de vous déshabiller en se mettant elles-mêmes à poil, et vous vous faites servir suivant vos goûts, en vrai sultan ! Il y en a qui baisent purement et simplement, d'autres qui exigent de la femme des postures bizarres, d'autres qui préfèrent se faire sucer le dard, d'autres enfoncer des bougies dans le derrière… Les femmes de bordel sont, en général, expertes à deviner les goûts du client, et le servent en conséquence. Il en est qui font le métier par intérêt et sans goût ; ce sont, en général, les plus dévergondées. Il en est d'autres qui se livrent par goût et avec passion aux actes obscènes qu'exigent d'elles les galants de passage. Il en est, enfin, et ce sont les plus recherchées, qui, malgré leur déchéance, ont conservé des restes de leur pudeur native, et qui ne se prêtent qu'avec mille résistances aux exigences impudiques des clients.

— « Mais qui donc t'a si bien renseignée, coquine ? »

— « Mon amie Clarisse avait une compagne d'enfance qui venait très souvent chez elle. Comme cette compagne était la mère abbesse d'une de ces galantes maisons, elle nous parlait souvent de ses pensionnaires, et j'aimais à me faire donner toute espèce de détails sur les mœurs et les occupations de ce curieux harem. — « Les femmes y sont-elles reçues ? » — « Certes oui ! Une fois avec Clarisse, nous avons eu cette fantaisie ». — « Et qu'avez-vous fait ?… Dis-moi tout ! » — « Madame Picard, c'est le nom de la mère abbesse, nous reçut avec la plus vive joie ; et après nous avoir offert à toutes ses dames, ainsi que deux jeunes garçons de

quinze à seize ans attachés à l'établissement, elle nous invita à faire notre choix à loisir. Clarisse prit le plus jeune des garçons, et moi une petite Napolitaine qui avait des yeux pervers. J'avais hésité entre cette dernière et la jolie bonne qui nous avait servi. Comme si elle avait deviné mon envie, l'aimable matrone ordonna à la jolie bonne de nous accompagner pour nous assister dans nos amoureux divertissements. Je baisai Madame Picard sur les deux joues, et nous partîmes pour Cythère, accompagnées de joyeuses plaisanteries et d'éclats de rire : — « Je viendrai vous surprendre, prenez garde ! nous dit la matrone en me menaçant du doigt, tandis que je serrais la taille de la jolie bonne en robe noire et tablier blanc, et que, fermant la marche, la petite Nina fouillait lascivement sous nos jupes. Clarisse qui marchait devant avec le jeune garçon n'attendit pas d'être dans la chambre pour sortir du pantalon la queue mutine de son cavalier. — La pièce dans laquelle nous entrâmes était grande et magnifiquement meublée. Mises par nos partenaires à l'état de nature, nous ordonnâmes au jeune garçon de jouir devant nous de la petite Napolitaine. Ils s'accouplèrent gentiment sous nos yeux, et perpétrèrent l'acte sexuel avec une adorable impudeur. Excitée par ce spectacle, je suppliai la gentille bonne de me faire minette. Clarisse, assise à côté de moi sur la fouteuse, me regardait avec curiosité tressauter sous l'habile languéyage de la bonne. Je lus le désir dans ses yeux noirs, et je me mis à la branler. Ce fut le premier acte de l'Opéra. Puis Clarisse se fit exploiter par le gamin, tandis que je recevais avec volupté les caresses napolitaines de Nina. Ensuite, ce fut mon tour de loger la jolie petite pine et d'en tirer mon profit. En même temps que l'adolescent s'escrimait de toutes ses forces contre ma vertu et me secouait son goupillonnet dans le ventre, je suçais la petite Nina. Nina de son côté, faisait

mimi à la bonne ; la bonne à son tour gougnottait ardemment Clarisse, dont les deux mains libres et voluptueuses se jouaient sur le cul potelé de mon jeune fouteur. Appelée par nos cris de volupté, Madame Picard assista à ce dernier acte de notre jolie débauche, et pour nous donner la fête complète, ordonna à tout son personnel féminin de nous offrir le grand jeu des puces savantes. C'est, paraît-il, le spectacle préféré, le jeu de prédilection des belles et honnêtes dames qui, de temps à autres, viennent visiter le couvent de Madame Picard. Sept couples de jolies jeunes femmes, se tordant, échevelées et enlacées sur le tapis étendu à nos pieds, tantôt s'égratignant et se mordant de rage amoureuse, tantôt râlant de bonheur sous les coups de langue victorieux, nous forcèrent, Clarisse et moi, à nous faire encore une fois chevaucher par les deux pensionnaires mâles de notre amie, ce qu'ils firent du reste avec une aimable désinvolture… » — « Friponne de Nounou, comme tu dois jouir ! Tu me donnes une envie folle de voir arriver nos amis. Sais-tu bien, Justine que je ne comprends pas la froideur du comte d'Ermenonville, lui qui, au début, me faisait une cour si empressée ! » « — Je crois, Marquise, sans en être absolument sûre, que votre belle-sœur, la chaste Olympe, n'est pas étrangère au refroidissement du comte ». — « Olympe ! la beauté la plus froide que l'on puisse rêver ! » — « Ah ! Madame, ne vous fiez pas aux apparences ! C'est précisément à ces vertus farouches, que la volupté arrache les haut-le-cul les plus savoureux. Depuis quelques jours, j'ai remarqué chez la comtesse Olympe certains symptômes qui ne trompent jamais et qui me font supposer qu'elle a un amant… » — « Et cet amant heureux, tu crois que c'est le comte Léonce ? » — « Sa froideur à votre égard d'un côté, de l'autre ses fréquentes visites à la Cerisaie m'inspirent les soupçons les plus sérieux ». — « Nous allons

surveiller cela, Nounou et si nous étions assez heureuses pour les prendre sur le fait… » — « Vous en seriez presque aussi heureuse que de surprendre votre fille dans les bras du vicomte Louis, son cousin ? » — « Presque autant, ma chérie. Il me tarde qu'il n'y ait autour de nous que des membres de l'Aubépine ; c'est-à-dire que des fouteurs et des baiseuses libres de tout préjugé, de façon à pouvoir, à tout instant du jour et de la nuit, se faire enfiler n'importe où, sans redouter une surprise. Ah ! voici le Marquis ! quel bonheur ! à moi, Marquis ! je vous attendais avec une impatience ! » — « Mon Éveline ! » — « Cher Olivier ! » — Et à ces mots l'heureux couple s'unit amoureusement… — « Les voilà à l'œuvre, nos jolis tourtereaux, s'écria Justine, sont-ils à croquer quand ils baisent !… »

I. La Nounou · 13

Pendant qu'au château de la Vigeraie, l'Amour soumettait tour à tour à son doux empire vierges naïves, soubrettes délurées, grandes dames et seigneurs, la Cerisaie, peut-être en sa qualité de ferme seigneuriale, subissait de son côté l'influence tyrannique du petit dieu fripon. Depuis son mariage avec Dumoulin, le jardinier-chef, la jolie Valentine avait été remplacée comme femme de chambre auprès de la douairière de Civray par la Catalane Mercédès, et la belle comtesse Olympe avait à son service la jeune Herminie. Olympe, sous son apparente froideur, cachait le cœur le plus aimant du monde ; aussi lui fut-il impossible de rester insensible aux assiduités, galantes et respectueuses à la fois, du comte d'Ermenonville. Repoussé dès ses premières tentatives auprès d'Éveline, le comte, qui était doué du tempérament le plus

amoureux du monde, s'empressa d'adresser ses hommages à la belle veuve de la Cerisaie. Habile dans l'art de la galanterie, il cacha, sous une apparence de respectueuse adoration les desseins les plus pervers, puisqu'il n'avait pas d'autre but que de devenir l'amant en titre de l'impeccable comtesse. Le siège qu'il dirigea contre cette austère vertu fut habilement et supérieurement mené ; ainsi que l'exigent les convenances, des escarmouches courtoises furent le signal des hostilités ; des attaques légères d'abord, ensuite plus sérieuses, permirent aux deux adversaires de mesurer leurs forces respectives. Olympe ne put s'empêcher de constater une infériorité réelle de son côté : Il est vrai, mesdames, que l'assaillant a toujours une supériorité sur l'assailli. La belle comtesse ayant constaté les avantages marqués de son adversaire, envisagea froidement les conséquences d'une défaite possible, et le résultat de ses réflexions l'amena simplement à une ferme résolution : elle se mit à désirer de tous ses vœux l'assaut définitif, rêvant de ces capitaines héroïques qui, après une résistance désespérée, laissent l'ennemi s'introduire dans la place, pour l'y terrasser définitivement et le réduire à leur merci. De son côté, le beau Léonce se préparait à tenter le dernier effort, et ne se cachait pas le bonheur qu'il éprouverait à planter sa hampe victorieuse dans le corps même de son ennemie vaincue. Avec de telles dispositions de part et d'autre, l'assaut était imminent.

Par un beau soir d'été, la chaste Olympe revenait d'une excursion dans la forêt, en compagnie du brillant Léonce. La bride lâchée sur le cou de leurs montures, ils cheminaient côte à côte, heureux de ce long tête à tête aux silences éloquents. Le comte ayant remarqué chez Olympe des signes de lassitude, lui proposa de laisser reposer un instant leurs chevaux. Elle accepta avec em-

pressement, et Léonce attacha les deux belles bêtes à un tronc d'arbre voisin. Offrant alors le bras à sa compagne, il la conduisit vers un tertre gazonné où ils s'assirent l'un auprès de l'autre.

Un calme délicieux régnait dans la forêt, le murmure de la brise dans les feuilles, le gazouillis des petits oiselets, troublait seul le silence de ce délicieux désert. Des senteurs embaumées flottaient dans l'air. Léonce surprit les deux beaux yeux de la Comtesse fixés sur lui et semblant le défier avec orgueil : leurs regards se croisèrent comme deux épées luisantes, comme une cavale sous le coup d'éperon, le comte bondit sur Olympe.

L'attaque fut aussi brusque que la victoire décisive. Ah ! c'est que dame Nature avait supérieurement doté le comte d'Ermenonville dans ses apanages personnels : Et quand Olympe, préparée par le mariage, aux prérogatives les plus volumineuses, sentit pénétrer et s'agiter en elle le monstre redoutable qui faisait de Léonce la terreur de toutes les femmes étroites ; elle fut séduite, domptée et conquise avant même d'avoir put se rendre compte de la façon dont elle avait été renversée et troussée. Bien qu'elle s'attendit, depuis quelques jours à la catastrophe prochaine de ses pudeurs, elle cria, pleura et se désola, tout comme une jeune pucelle violée pour la première fois. Elle savait bien, la comtesse d'Aunac, qu'en faisant cela elle avivait et aiguisait ses propres jouissances autant que celles de son heureux vainqueur. Fier de son triomphe, le comte d'Ermenonville, loin de se laisser désarçonner par le touchant désespoir de sa victime, s'amusa à jouir d'elle sans déconner, cinq coups à la file. À la cinquième extase, Madame d'Aunac, qui avait jusqu'à ce moment dissimulé ses défaites, s'abandonna frémissante à la voluptueuse étreinte, et laissa échapper de ses lèvres crispées le cri charmant qui an-

nonce d'ordinaire la première jouissance d'une vierge : À moi !... sois à moi !... toute !... mon ange !... murmurait l'heureux Léonce. — À toi !... oui !... à toi !... pour la vie !... — Es-tu heureuse ? — Oh ! trop heureuse ! c'est trop, trop de plaisir !... tu me tues ! je le sens ! Et je suis heureuse de mourir !

Les amants ne rentrèrent qu'après avoir épuisé leurs forces dans ces jeux que rien n'égale. Le même soir, le comte espérait coucher avec Olympe, mais la crainte d'être surprise avec son amoureux empêcha la comtesse de se prêter à son désir. Force lui fut d'aller coucher au château. Quant à la belle veuve, pour la première fois, à l'heure de se mettre au lit, elle refusa les services de sa camériste. Elle craignait, que les traces trop visibles de ses exploits amoureux, ne frappassent les yeux de la jeune Herminie, si celle-ci lui aidait à quitter sa chemise comme elle en avait l'habitude. Un amant ! Elle avait donc un amant ! Elle, l'impeccable comtesse d'Aunac ! Un amant ! Après dix-huit années de vertu sans tache et de fidélité absolue au souvenir de son époux ! Elle s'était livrée à un homme. Cet homme avait joui d'elle, de son corps de femme chaste, et l'avait forcée, quelle honte ! à jouir follement de lui, de ses mâles caresses ! Comment cela s'était-il fait ? comment ses sens endormis depuis la mort de son époux s'étaient-ils soudain réveillés, et avaient-ils impérieusement imposé ces étreintes et ces spasmes coupables à la chair immaculée de la belle veuve ? Olympe s'interrogeait, mais ne pouvait trouver une réponse aux mille questions qu'elle se posait. Ce corps adorable que le comte avait pressé de tout son être et couvert de tous ses baisers, Olympe voulut l'examiner en détail, peut-être avec le secret espoir d'y découvrir la trace encore brûlante de quelque voluptueux suçon. Nue des pieds à la tête, elle vint se placer devant la grande glace de son armoire, et dans cette glace étince-

lante, sa suave beauté l'émerveilla elle-même. Elle se trouva idéalement désirable et, après avoir tâté la fermeté de ses hanches et la rigidité de ses seins, elle souleva les bras très haut pour comparer le duvet d'or de ses aisselles à la fauve toison de ses appas secrets. À cette vue, elle ne put s'empêcher de pousser un soupir de regret en regardant les draps blancs de sa couche virginale. Jamais la comtesse n'avait, comme à ce moment-là, éprouvé l'ardent désir de l'homme. Vous la comprenez bien, n'est-ce pas, chère lectrice, vous dont je ne vois qu'une main feuilleter ces pages, tandis que l'autre, perdue je ne sais où, s'agite fiévreusement sous le retroussis de vos jupons.

La comtesse passa une nuit agitée et ne s'endormit qu'à l'aurore. On s'étonna, ce matin, de ne pas la voir apparaître de bonne heure avec Herminie ou Anna Dumoulin au trousseau de laquelle, travaillaient depuis quelques jours, les deux plus habiles couturières de la région. Souvent la belle-sœur d'Anna venait passer quelques heures avec les couturières Lucy et Fernande Féraud, et justement ce jour-là, la jolie Valentine Dumoulin était présente. Vous auriez éprouvé, cher lecteur, un contentement infini à assister, invisible, à ces causeries intimes entre femmes ou filles qui toutes, possédaient certains secrets du pays, et s'en faisaient part mutuellement avec le plus charmant laisser-aller. En l'absence de la Comtesse, la conversation dépassait plus d'une fois les limites autorisées de la gaillardise : Lucy Féraud ayant malicieusement rappelé à Madame Dumoulin l'accident de ses joyeuses fiançailles, Valentine éclata de rire à ce souvenir, et se fit un malin plaisir d'exciter les sens inexpérimentés des deux jeunes sœurs, en leur racontant, avec la plus grande liberté de paroles, comment son fiancé ayant été pris de coliques subites, elle avait été forcée de lui frictionner le ventre, comment ces fric-

tions n'avaient eu d'effet que lorsqu'elle les avait faites directement avec la main sur la peau nue ; qu'alors il s'était produit un phénomène extraordinaire. Elle avait, à son tour, ressenti des coliques étranges, en même temps que, du bas du ventre de son fiancé sortait une pièce de chair longue et raide. Dumoulin lui assura que c'était là un clysopompe perfectionné quoique naturel, avec lequel il allait lui faire passer ses coliques. Prenant alors la pauvrette à bras-le-corps, il la coucha sur le ventre et, lui ouvrant les fesses, introduisit dans son derrière le gland rubicond du clysopompe qu'il enfonça jusqu'à la garde. Il pompait depuis un moment, et Valentine commençait à éprouver quelque peu de soulagement lorsqu'ils furent surpris dans leur occupation par l'entrée brusque de Justine, la Nounou du château, qui était venue de la part de la marquise Éveline apporter une commission à la douairière de Civray. La Nounou, voyant ce que Dumoulin faisait à sa fiancée, lui adressa les plus vifs reproches. Il lui avoua tout bonnement, et sans changer de place qu'il croyait, en agissant ainsi, respecter le pucelage de sa jolie petite femme. Nounou n'eut pas grand peine à lui démontrer que c'était là un acte égoïste et coupable ; égoïste parce qu'il était seul à prendre un plaisir dont il privait volontairement sa fiancée, coupable parce que le premier devoir des époux c'est la procréation. « Et, ajouta Nounou, vous pouvez et vous devez vous considérer aujourd'hui comme époux ». — Touché par ces reproches mérités, Dumoulin lâcha sa proie et demanda à Nounou de lui pardonner sa faute, en lui gardant le secret. Nounou ne voulut pardonner qu'après que le jeune homme eut bel et bien dépucelé Valentine, et obtenu de celle-ci l'aveu de sa jouissance. Cet aveu naïf de la vierge qui vient pour la première fois de goûter les douceurs de l'amour enflamma Dumoulin, qui mérita le pardon de Nounou, grâce à l'ardeur qu'il té-

moigna dans le second assaut. Malheureusement les sens surexcités de Valentine produisirent chez elle, au moment du plaisir, une telle contraction des muscles et, par répercussion, chez son fiancé un tel grossissement du gland, qu'après une jouissance infinie les deux amants confus sous les regard curieux de Justine essayèrent, mais en vain, de se séparer. Le renflement de la verge d'une part, et de l'autre la crispation nerveuse du collier virginal, s'opposèrent absolument à la désunion des deux parties sexuelles amoureusement collées l'une à l'autre. Chez les jeunes gens, cette volupté prolongée, d'abord délicieusement lascive, ne tarda pas à devenir excessivement douloureuse si bien que Nounou effrayée, courut pour implorer le secours de la mère de Valentine. Celle-ci, devant le spectacle qui s'offrit à ses yeux, commença par s'emporter en injures contre sa fille et son futur gendre en les traitant de saligauds éhontés ; mais en entendant leurs cris de douleur elle finit par se calmer et leur administra le seul remède usité en pareil cas. Ayant rempli d'eau froide un arrosoir de cuisine à très petit orifice, elle fit couler le frais liquide entre les deux fesses de Dumoulin un peu au-dessus de l'anus. L'eau, suivant la ligne séparative des fesses arrosait les grelots gonflés du jeune homme et, de là, retombait sur le périnée brûlant de la jeune fille. Cette fraîcheur continue ne tarda pas à calmer l'érotisme des deux amants qui, rendus enfin à eux-mêmes, se dégagèrent au comble de la confusion et tirèrent chacun de son côté, laissant en tête à tête Nounou et la vieille qui éclataient de rire.

Ce récit, convenablement épicé par l'héroïne elle-même, jeta les deux couturières dans une hilarité polissonne. Elles voulurent plus de détails, et employèrent des mots crus qui les émoustillaient, Lucy voulait savoir si vraiment ça leur avait fait bien mal, et si Dumoulin lui avait encore fait mal de la même façon ;

Fernande demanda si Valentine, la nuit de noces, n'avait pas eu peur de recommencer le joli jeu ; les deux sœurs demandaient si c'était l'indiscrète Nounou qui avait ébruité la chose. La rieuse Valentine ne fit aucune difficulté pour avouer que les plaisirs de la nuit de noces la dédommagèrent amplement des souffrances terribles de la veille, et eurent vite raison de ses appréhensions ; elle ajouta que depuis ce jour, à son regret, Dumoulin n'avait plus montré la même raideur à son égard. Ce n'était pas Justine qui avait commis l'indiscrétion, mais son propre mari, par fanfaronnade polissonne, au cabaret d'où l'histoire s'était répandue dans le pays : jusqu'à sa petite sœur Anna, tout le monde connaissait cette amusante aventure.

Àce moment, l'entrée du vicomte Paul de Civray, qui venait faire raccommoder la filoche de son carnier, mit un terme aux confidences : — Ainsi donc, Madame Dumoulin, j'ai appris que vous allez quitter la Cerisaie pour le château ? dit Paul à Valentine. — Oh ! pour quelques jours seulement, et rien que la semaine prochaine. — Et vous y allez en famille ? — Mon mari et moi ; quant à Anna elle gardera sa vieille grand'mère. Nous attendons que Fernande et Lucy aient fini leur travail pour les accompagner, au hameau d'Arvan, chez leur mère et de là nous nous rendrons à la Vigeraie. Voici votre carnier réparé, monsieur le Vicomte ; vous aviez fait partir trois mailles. — C'est qu'il y a tellement de gibier dans le pays ! — Et puis, vous tirez si bien ! — Oh ! cela dépend du gibier, je suis loin d'être aussi habile à la plume qu'au poil. — Monsieur le Vicomte préfère donc ?... hasarda timidement Lucy. — Le poil, mademoiselle, le poil !... s'écria Paul, aux éclats de rire de Valentine et de Fernande. Vous ne sauriez croire, mademoiselle Lucy, le plaisir que j'éprouve à passer les doigts dans la bourre soyeuse d'un jeune lapin... — C'est un

plaisir, dit Fernande, que vous devez souvent éprouver ? — Pas plus tard qu'hier, mademoiselle, j'ai eu ce bonheur : j'ai forcé le lapin et je l'ai pris au gîte, là-bas dans la Fénière : — Et alors vous avez pu le caresser à votre aise ? dit Lucy. — Il était si effronté, si mignon, avec un petit museau rose, que j'ai passé plus d'une heure à lui prodiguer mes caresses. À ces mots, une vive rougeur couvrit le visage de Valentine. — Pourtant reprit Fernande, il a bien fallu vous résigner à le dépouiller de sa bourre soyeuse, pour le mettre à la broche. — Pas du tout, mademoiselle, moi j'aime surtout à embrocher le lapin vivant. — Et avec toute sa bourre ! dit Valentine émoustillée. — Mais la pauvre bête doit gigoter ! dit Lucy. — Oh ! il a beau gigoter, la broche de monsieur Paul est solide, et toutes les contorsions du lapin ne servent qu'à lui enfoncer la broche un peu plus profondément. — Comme il doit souffrir ! — Mais pas du tout, mademoiselle. — J'aimerais voir ça ! — Et moi aussi ! — Mes amies, vous n'avez qu'à accompagner un jour monsieur le Vicomte à la chasse, et je vous donne ma parole d'honneur qu'il ne vous refusera pas ce joli spectacle. — Oui, Valentine à la condition qu'il prenne un lapin ce jour-là ?... — Venez avec moi, mesdemoiselles, et si avant une heure je n'ai pas attrapé deux petits lapins sous vos yeux, je consens à ne plus regarder de ma vie une jolie fille ! — Et il vous en coûterait, monsieur le Vicomte ? — Oui, car je les adore ! — Vous adorez donc Fernande et Lucy, puisqu'elles sont jolies filles ? — Je les adore toutes les deux, et vous pareillement, belle Valentine. — Voici votre carnier réparé, Monsieur Paul, vous pouvez partir pour la chasse ! — Pas avant de vous avoir embrassées toutes trois, puisqu'il est bien entendu que je vous adore ! Et commençant par Valentine, il l'embrassa longuement dans le cou et sur la gorge ; puis passant à Lucy, il lui pelota les tétons en la baisant serrée sur les lèvres...

Excitée par l'exemple, Fernande ne fit aucune difficulté pour se laisser embrasser, si tendrement, que si la rieuse Valentine n'était intervenue en se jouant, Fernande allait voir attraper le petit lapin.

Un bruit de pas mit le Vicomte en fuite. C'était Mercédès qui venait chercher le corset de sa maîtresse. — Avez-vous remarqué, dit Valentine, avec quelle ardeur il disait : « le poil ! mademoiselle, le poil ! » — Comment, dit Lucy, vous croiriez qu'il avait l'idée… — Je ne suppose rien, ma mie, mais je sais que Dumoulin, pour s'exciter à l'amour, me fait souvent mettre à nue en criant : « À poil ! Valentine, à poil !… cela, du reste, ne me surprend pas, car j'éprouve la même chose quand il m'arrive de le regarder tout nu ». — Je comprends, dit Lucy, que cela doit beaucoup exciter ». — Vous le comprendrez bien mieux, mes enfants, quand vous serez mariées, et qu'en tête à tête, avec un fringant amoureux, loin de tous les regards indiscrets, vous vous amuserez ensemble à prendre le costume primitif de nos premiers parents dans le Paradis !… Ah ! voici Herminie avec la comtesse d'Aunac. Comme elle est belle notre maîtresse !

Olympe avait l'habitude, chaque jour de faire à ses couturières une amicale visite. Arrachée enfin à la paresse amoureuse de sa couche virginale, elle s'installa sans façon à côté de Valentine, et annonça aux jeunes femmes qu'André Gelin les accompagnerait en voiture à Arvan et de là au château, où il laisserait sa jeune sœur Emma qui entrait au service de la Marquise. Le respect dû à la Comtesse changea immédiatement la conversation des jeunes ouvrières qui se mirent à parler d'Emma, du château et des fêtes qui s'y donnaient. Elles enviaient la sœur d'André qui allait se

trouver au milieu de toutes ces joies. Olympe n'osa pas les gronder d'être aussi mondaines.

Peut-être, ma chère lectrice, avez-vous été étonnée de la liberté de langage de Madame Dumoulin à l'égard du jeune Vicomte ? Vous n'en serez plus surprise lorsque vous saurez ce qui s'était passé la veille : Pendant que sa tante Olympe parcourait la forêt avec M. d'Ermenonville, le jeune Paul, qui était vivement épris de la jeune Anna, s'était, par hasard, rencontré dans les prés avec Valentine, la belle-sœur d'Anna, et cheminant ensemble, il n'avait pu s'empêcher d'éprouver une amoureuse tentation pour la jolie Dumoulin. Celle-ci devina facilement les désirs du Vicomte et, loin de s'en formaliser, les attisa de son mieux par des œillades incendiaires, par des jolis haussements de robe destinés à éviter une rosée absente, et par des petits cris de frayeur quand un lézard courait sous l'herbe. Paul buvait les regards, dévorait des yeux le blanc des jupons ou la naissance de la cheville, et s'empressait, à chacune de ses frayeurs, de prendre Valentine par la main. Je puis vous certifier, madame, qu'à ce moment le polisson bandait ferme. Oubliant complètement sa chère Anna, il força sa compagne à faire un détour pour passer par la grande Fénière, où tous les foins étaient rassemblés en tas. Valentine savait que l'endroit était désert et que plus d'une fille y avait perdu son pucelage. Elle suivit néanmoins le Vicomte, sans manifester la moindre appréhension. Ils venaient d'arriver aux premiers foins : le soleil était parsemé de belles digitales pourprées, Valentine voulut cueillir un bouquet. Profitant du moment où elle se baissait, Paul lui fourra vivement la main sous les jupes relevées et saisit à poignée, par derrière, la motte touffue de Madame Dumoulin. Prise par les poils, Valentine essaya de se redresser, mais la douleur la força de rester à demi-inclinée. Paul profita de cette

posture pour lui manger le con de baisers. Ses lèvres cherchèrent les lèvres de sa compagne qui ne se détourna point. Un baiser fougueux réunit les deux bouches muettes, et Paul, lâchant la toison de Valentine, renversa brusquement celle-ci sur le dos dans une meule odorante de foin fraîchement coupé. C'est là que la belle jardinière, après avoir honnêtement défendu sa pudeur, fut contrainte de céder à la force de son adversaire : — Vous avez consommé ma honte, Monsieur Paul ! dit-elle après la première extase. — Pas encore, ma belle ! attends que je t'achève, chérie !... Et une nouvelle lutte s'engagea, bientôt suivie de plusieurs autres ; Valentine, complètement affolée, permit à Paul, après avoir consommé son déshonneur par devant, de le compléter par le revers de la médaille, et lui accorda gaiement le seul pucelage dont la chasteté d'une femme puisse disposer après la consommation du mariage. Malgré la difficulté qu'il éprouva à la posséder de cette piquante façon, Paul prit un plaisir des plus vifs à enculer sa conquête. Après avoir copieusement baisé, joui, déconné et enculé à maintes reprises, nos deux galants se séparèrent pour rentrer chacun de son côté, Paul à la ferme et Valentine dans la petite maison qu'elle occupe avec son mari au milieu des jardins. Voilà pourquoi Valentine et le jeune Vicomte étaient si libres de langage. Comme en amour il n'y a que le premier pas qui coûte, la jolie jardinière était désormais à l'entière disposition de Paul de Civray, et le Vicomte eût pu se considérer comme le plus heureux des coquins du monde, si le désir d'Anna Dumoulin ne l'eût mordu au cœur. En baisant amoureusement Valentine, c'est de la nudité d'Anna qu'il rêvait. Il s'amusait à peloter en attendant partie.

I. La Nounou · 14

Pendant que Paul de Civray, épris de la beauté d'Anna Dumoulin, attendait avec impatience l'heureux moment de s'emparer de ce jeune et frais pucelage, et qu'il s'amusait, en attendant, à jouir sans crainte et sans le moindre remords, des plaisirs exquis que lui faisait goûter l'amoureuse Valentine, de graves événements se produisirent au château.

Les mandolinistes, annoncées par Clarisse, étaient enfin arrivées, sous la direction de deux charmants guitaristes à la figure fine et plutôt efféminée que virile. Nounou n'eut pas beaucoup de peine à reconnaître ces messieurs pour les deux anciens pensionnaires mâles de Madame Picard. Ils suivaient, en qualité d'accompagnateurs et d'intendants, les quatre jeunes filles. Parmi celles-ci, Nounou remarqua tout d'abord deux jolies tziganes au teint bronzé, aux yeux chargés d'éclairs. Elle reconnut bien vite, à côté des tziganes, Nina, la petite Napolitaine du couvent de Cette, au costume étrange et pittoresque. Se voyant reconnue, Nina se jeta au cou de Justine et l'embrassa joyeusement en lui présentant la plus jeune des mandolinistes. C'était une délicieuse fille de seize à dix-huit ans à peine, aux traits fins et distingués, une brune aux yeux vifs et noirs dont les cheveux d'ébène, tranchant sur le brun mat de la chair, dénotaient une origine italienne de Corse.

— C'est ta fille ! murmura Nina à l'oreille de Nounou, c'est la petite Fiorella dont te gratifia ce coquin d'Ursino ! Madame Clarisse a voulu te la faire admirer. — Ma fille ! s'écria Justine dans un accès de tendresse passionnée, ma fille adorée !... — Et digne de sa mère ! ajouta Nina en riant. Voilà déjà plusieurs années

qu'elle fait la joie du couvent ! — Ma fille ! ma fille ! répétait Nounou, extasiée de la beauté de Fiorella.

Nous ne voulons pas entrer ici dans une infinité de détails inutiles au cours de notre récit. Le bal, si impatiemment attendu par nos amis du château a été brillant et enchanteur : guitares et mandolines ont fait merveille. Éveline a apprécié les délices de l'amour goûté aux accords de la musique et en a été ravie. Invitée par Nounou, la Marquise a consenti à se livrer aux deux ardentes tziganes dont les fureurs lui ont arraché des rugissements de volupté. Il a fallu que Nina et Fiorella vinssent, par de douces caresses, calmer les sens de la châtelaine. Fiorella ayant exprimé le libertin désir de gamahucher sa mère, les deux guitaristes aidés de la Marquise ont eu raison de la résistance folle de Nounou, dont l'amoureuse fille a bu le foutre bouillant. Il est cependant indispensable à nos lectrices de savoir que ni les hôtes étrangers, ni Louis d'Aunac, ni la jeune Joséphine ne se doutèrent des actes lubriques dont fut complice l'harmonie enivrante des mandolines et des guitares. À minuit les étrangers prirent congé : Louis se retira chez lui au vif regret de la Marquise qui avait espéré, assister ce jour-là, à la dévirgination de sa fille. L'innocente Joséphine, après avoir embrassé sa mère, regagna vite sa chambre et se mit vite au dodo pour rêver de Louis et des sensations exquises qu'elle avait éprouvées en dansant avec lui. C'est alors qu'invités et musiciens se réunirent dans le grand salon du premier étage, où le champagne était servi à profusion. Bientôt, aux chaudes mélodies de cette musique étrange, les fumées du champagne montèrent les esprits et les sens des danseurs. Mais une pudique réserve présida à cette première partie de l'orgie. Ce fut en cachette que les deux Bohémiennes accompagnèrent Éveline dans sa chambre et, pour la seconde fois, la firent pâmer de volupté Ce

fut dans la chambre de Nounou que celle-ci voulut rendre à sa divine progéniture les délices dont l'avait enivrée Fiorella. Éveline seule fut témoin de cette scène ravissante entre la mère et la fille. Après l'affaire, on retournait au salon. Mais les désirs exaspérés ne tardèrent pas à étouffer la protestation de la pudeur. Piqué au jeu par la jolie Napolitaine et excité par sa belle-sœur, qui ressentait joyeusement l'effet du champagne, le marquis Olivier s'empara de Nina pour s'assurer, disait-il, de son sexe en présence de toute l'assemblée. Au même moment, Madame de Rifray essayait de se dérober à la même constatation qu'Éveline voulait opérer sur cette aimable invitée. Tous les assistants ravis prirent part au double examen, qui ne s'accomplit point sans de jolis retroussis de jupes et écartements de pantalons. Il fut reconnu à l'unanimité que chez la mandoliniste comme chez la Comtesse, rien ne manquait de ce qui, chez la femme, assure à l'homme amoureux une jouissance exquise. Le Marquis prit alors Nina à califourchon pour en jouir-là, devant tous. Le vicomte de Lortara profita de ce que tous les regards étaient fixés sur le couple en action pour entraîner la délicieuse Nathalie dans la chambre d'Éveline, où il l'exploita sur le champ, à la grande satisfaction de la Comtesse. Quand ils en eurent tous deux pris à leur entier contentement, ils rentrèrent au salon, où les applaudissements rieurs les accueillirent, en même temps que les félicitations égrillardes. Nathalie était trop heureuse du plaisir goûté, aux bras d'Alfred, pour se formaliser de ces petites taquineries. Aussi, saisissant son cavalier à bras-le-corps : — Messieurs et Madame, dit-elle gentiment, « si vous continuez vos moqueries, nous allons, le Vicomte et moi, retourner d'où nous venons : si vous avez constaté tout à l'heure qu'il ne manquait rien de ce qui caractérise notre sexe, je vous affirme sur l'honneur qu'il ne manque rien non plus au Vi-

comte, de ce qu'une femme est en droit d'attendre d'un homme ». Des bravos enthousiastes accueillirent cette sortie de Nathalie : Fiorella avec la petite Napolitaine confirmèrent aussitôt l'assertion de la Comtesse en étalant à tous les regards la virilité turgescente qu'elles venaient de sortir du pantalon d'Alfred. Mal en prit à la jeune Corse, car le Vicomte, lâchant Nathalie, renversa Fiorella sur un large canapé en se couchant sur elle après l'avoir dûment troussée. L'orgie battait son plein. Un complot organisé par Éveline et Nounou permit à la bande joyeuse de surprendre chez lui le Comte d'Ermenonville au moment où il se faisait sodomiser par l'un des guitaristes, tandis que l'autre s'amusait de lui par devant. Sa honte et sa confusion disparurent lorsqu'après l'avoir contraint de subir en public la consommation de l'acte obscène, il reçut de Nounou l'agréable mission d'accompagner la Marquise dans sa chambre où elle allait changer de linge. Ce ne fut qu'à une heure très avancée de la nuit que l'on songea sérieusement au repos. Les artistes allaient regagner leurs appartements, sauf la gentille Fiorella que le marquis d'Haricourt entraîna dans sa chambre, ce qui fit rire aux éclats sa belle-sœur Gabrielle qui voulait à tout prix les suivre. Pour la consoler, on la confia à l'un des jeunes guitaristes qui se chargea d'aller la coucher. La comtesse Nathalie qui comptait passer avec Gabrielle le reste de la nuit, n'était pas satisfaite de cette combinaison ; mais la jolie Napolitaine lui ayant proposé à l'oreille d'aller faire dodo ensemble, Madame de Rifray s'en accommoda gaiement. Éveline s'empara sans façon du jeune guitariste restant, ainsi que d'une brune tzigane et les emmena sur le champ dans sa chambre. Alfred prit avec empressement l'autre bohémienne, tandis que Nounou offrait la moitié de son lit au comte d'Ermenonville, avec l'agréable perspective d'aller surprendre la Marquise endormie

aux bras de la chaude bohémienne ou du jeune guitariste qu'elle avait admis à l'honneur de sa couche. Le beau Léonce, au mépris de ses belles amours avec la chaste Olympe, accepta l'offre de Justine avec une joie indicible. Telle fut, en résumé, la dernière partie de ce bal mémorable dont Joséphine et son cousin n'avaient vu que le commencement.

Et pourtant, s'ils n'avaient pas, au grand regret d'Éveline, pris part aux scènes de débauche qui avaient suivi le départ des hôtes étrangers au château, ils y avaient, de leur côté, trouvé des joies infinies dont le brûlant souvenir émailla leur sommeil de rêves couleur de rose. Je veux, à l'appui de mes paroles, vous faire connaître la lettre que, le lendemain, le vicomte Louis d'Aunac, adressait à son cousin Paul de Civray.

Comme cette lettre nous fait connaître à fond l'intimité des deux jeunes amis et nous donne sur leur caractère et leurs mœurs de précieux renseignements, je ne me permettrai pas d'en supprimer une ligne. La voici en entier :

La Vigeraie, 24 mai 189…

« Heureux coquin ! Que ne donnerais-je pas pour te suivre sur les rives ombragées qui livrent à tes regards curieux les retroussis de laveuses, et où tu as déclaré ton amour à cette charmante fille qui a excité tes désirs ! Anna : quel joli nom pour une amoureuse, et c'est la jeune sœur de votre jardinier. Elle est sage, me dis-tu ? trop sage à ton gré ?… Je ne m'étonnerais point qu'elle eût déjà cessé de l'être en faveur de tes beaux yeux et qu'elle t'eût permis de cueillir la plus jolie fleur de son parterre. Elle t'a résisté le premier jour, cela se comprend ; tu allais trop brutalement au but. La petite a voulu se faire valoir, et elle a eu raison. Mais je crois

bien que depuis votre première rencontre elle s'est apprivoisée, la mignonne, et qu'il s'est passé entre vous deux, à l'abri des regards indiscrets, mille choses charmantes, dont je brûle d'avoir, de ta main, le croustillant récit. C'est si gentil l'envolée d'un jeune et frais pucelage.

Te souviens-tu, cher, du jour où nous offrîmes à Vénus le premier sacrifice ? Cet exploit mémorable a laissé dans mon cœur d'ineffables souvenirs. C'était à Toulouse, chez maman Févart, que se passa la chose, il y a presque un an déjà. Nous entrâmes le chapeau sur l'oreille, l'air fanfaron, mais le cœur ému de cette première équipée. À notre gaucherie, ces dames devinèrent notre inexpérience, et ce fut à qui aurait la primeur de notre noviciat.

Àdemi-nues, dans une atmosphère de parfums troublants, les unes couchées en des poses alanguies, d'autres se bécotant deux à deux, quelques-unes examinant en connaisseuses des photographies obscènes, qu'un vieillard à cheveux blancs faisait lentement passer sous leurs yeux ; une autre se faisant attacher des jarretières de soie par deux petites filles qui ne les attachaient jamais assez haut… histoire de se faire tripoter les cuisses par des menottes d'enfant. La vue de ces jambes découvertes m'embrasa. Toutes ces femmes avaient le regard provoquant, des sourires plein les lèvres et de la chair à pleins corsages. Et c'étaient de gracieuses sollicitations, des sous-entendus émoustillants, puis des chuchotements plus significatifs à l'oreille, et enfin de petits suçons dérobés, et des attouchements expressifs qui, malgré l'interposition de l'étoffe du pantalon, auraient réveillé un mort.

C'en était trop pour deux enfants sans expérience. La noueuse de jarretières repoussa les petites gamines pour me saisir à bras-le-corps, et m'emporta sans résistance de ma part. Une grande et

belle brune s'empara de toi, et nous montâmes tous les quatre au milieu des applaudissements et des rires de l'assemblée émoustillée par cet enlèvement.

Ta conquête proposa en riant de nous amuser ensemble dans la même chambre. Ma noueuse de jarretières applaudit à cette idée. Tu y consentis aussi. Malgré ma honte, je me déshabillai comme vous sous les regards libertins de ces deux effrontées, et le même lit nous reçut tous à l'état de nature ; séduites par la jeunesse et la raideur de nos appas virils qu'elles ne se gênaient pas de palper et d'agacer d'une main hardie, les deux nymphes nous firent perdre pour toujours le goût de la chasteté. La sous-maîtresse de l'établissement étant montée pour garnir les cuvettes, nous surprit dans un tel dévergondage de postures, qu'elle en rougit et détourna de nous ses pudiques regards.

Une heure après, la toilette faite, la matrone soldée, les filles embrassées, nous nous échappions l'oreille basse, honteux de ce fangeux exploit, mais enchantés au fond d'être enfin des hommes. — Te rappelles-tu que le lendemain, en nous faisant nos confidences de nos impressions, nous nous excitâmes tellement que le même besoin se fit sentir à tous deux d'aller éteindre nos ardeurs, dans quelque asile hospitalier du genre de celui où nous avions sali notre blanche robe d'innocence.

Ce fut sous les arcades de la Place du Capitole que nous rencontrâmes cette délicieuse grisette qui devait nous donner notre seconde leçon. Sa démarche provocante et modeste nous frappa. Elle lut dans nos yeux un si fiévreux désir qu'elle se mit à rire en nous croisant. Ce fut une commotion électrique. Sans nous concerter, nous rebroussons chemin et suivons, d'un pas délibéré, la jolie luronne. Après quelques jolies façons, l'apprentie mo-

diste consentit en riant à la dînette d'enfants que nous lui proposions. Gâteaux et vin blanc s'entassèrent dans son carton de modiste, si bien que Clara — elle s'appelait Clara — affirma que si nous ajoutions un biscuit de plus, elle tomberait avant d'arriver chez elle. Nous escaladons trois ou quatre étages sur les talons de la fillette. La raideur de l'escalier nous permit d'admirer à notre aise des dessous très appétissants. Nous arrivons enfin dans une chambrette joyeusement fleurie, à l'ameublement modeste mais élégant. Le petit lit à rideaux blancs attira le premier mes regards, ce qui fit d'abord rougir, puis sourire Clara qui dressait notre dînette sur la nappe blanche. Bientôt l'orgie commença. D'abord en paroles, puis en actes, Clara fit preuve d'une complaisance à toute épreuve… Ah ! Mademoiselle Clara ! votre chambrette était bien gaie, vos chardonnerets bien amoureux, vos livres bien polissons ; mais vous étiez, mademoiselle, plus gaie que votre jolie chambrette fleurie, plus libertine que vos chardonnerets amoureux, plus lascive que vos livres les plus dévergondés.

Quelle adorable dînette, et quels ravissants intermèdes ! Et la première visite que tu fis à la couchette sur laquelle tu conduisis Clara, les jupes troussées, les rideaux entr'ouverts ! La vue de vos plaisirs m'irrita si fort que je m'emparai de la grisette toute mouillée de toi. Te souviens-tu de tout ce qu'elle imagina, au dessert, de tout ce qu'elle nous força de faire, malgré la fausse honte qui nous retenait ? comme elle nous excitait, nous raillait, nous poussait et, toujours rieuse, finissait par nous faire obéir à tous ses caprices érotiques. S'étant aperçue que j'éprouvais de la honte quand tu me regardais la caresser, elle t'obligea à me dévêtir complètement pour me livrer à ses titillations libertines. Et de rire tous deux en voyant chez moi l'organe de la volupté relever

fièrement le front ou baisser humblement la tête suivant que la pudeur de mon naturel ou la lubricité de la jeune fille l'emportait sur mes sens en feu… Puis ce fut ton tour de te mettre nu, ce que tu fis en plaisantant. Clara était aux anges : ses menottes allaient de l'un à l'autre, comme sur un piano. Elle s'assit sur une chaise longue et, nous faisant placer debout, en face d'elle, elle glissa avec décence sa fine main sous ses jupons relevés : — « Je suis la mère Abbesse de Clairvaux, et vous êtes, vous, les deux Carmes devant la nudité desquels l'Abbesse aimait à s'amuser comme je le fais… ». Ces paroles, ce spectacle nous embrasèrent. Clara t'ordonna de prendre en main mon membre révolté, puis elle me donna le même ordre à ton égard. Elle nous défendit de secouer nos petits frères. Ton affaire était si jolie et si grosse que je ne pus m'empêcher de la presser dans mes doigts. Tu me rendis cette pression lascive. Je la renouvelai et tu y répondis… Clara, déjà pâlie par l'approche du plaisir redoubla d'activité dans le léger mouvement de ses doigts voluptueux. Nous voyant électrisés, elle se leva dans un ravissant désordre de jupes, nous sépara, puis me faisant mettre à genoux devant la chaise-longue, la poitrine appuyée sur les coussins, elle se plaça sur mon dos pour te recevoir. La croupe en s'agitant sous tes efforts me secouait délicieusement les fesses, je sentais tous les coups que tu lui portais et leur raideur. Vos amoureux mouvements finirent par m'exaspérer, et je te suppliai de hâter l'affaire pour, à mon tour, prendre ton poste.

Ah ! cher ami, si l'un de ces jours tu veux jouir de ta jolie jardinière, de ta charmante Anna, dans cette libertine posture, je m'offre avec empressement à te la tenir sur mon dos, tout le temps qu'il te faudra pour lui administrer tous ses sacrements. Mais je suppose que tu n'as pas eu besoin de moi pour la gratifier

déjà de l'extrême-onction. Le gazon de la prairie doit en voir de belle quand tu tiens Anna seul à seul derrière les saules ! Quel excellent professeur ! et que j'aurais voulu assister à la première leçon ! La petite a-t-elle des dispositions naturelles ? Sait-elle réagir quand tu la trousses ? A-t-elle serré bien fort, la première fois que tu lui as glissé la main entre les cuisses !... Est-elle fournie ?... Touffue ?... Frisée ?... Blonde ou brune ?... Les nénés, petits ou déjà formés ?... La charnière est-elle agile dans le petit jeu du croupion ?... J'attends avec impatience tous ces détails, car tu m'as donné une envie folle de ta petite jardinière... Fais donc, cher ami, que je m'imagine jouir d'elle en lisant ta lettre remplie de détails affriolants.

Moi aussi, je suis amoureux, cher Paul !... amoureux fou de ma jeune cousine Joséphine de la Vigeraie. Elle vient, tu le sais, de sortir du couvent. Nous ne l'avons connue qu'enfant. Aujourd'hui c'est une délicieuse brune, à la taille fine ; de ces grands yeux noirs qui font partir seuls les boutons de culottes, comme disait La Vallière ; une croupe qui ferait raidir un saint et des froufrous de jupons qui chatouillent en laissant deviner d'adorables dessous ; deviner, ai-je dit, car je n'en suis encore qu'aux présomptions. Ce n'est pas qu'à diverses reprises je n'aie pas essayé de soulever un peu ces agaçants jupons, mais la friponne a l'œil, et, sans la complicité d'un coup de vent que je bénis, j'ignorerais encore que ma cousine ne porte pas de pantalon, et que son jupon de dessous est garni avec une fine dentelle dont le dessin représente des petites fleurs piquées d'étoiles, je lui ai dit qu'elle avait des yeux à damner mon âme et elle a ri. Ne pouvant d'aucune façon réussir à la trousser, je me suis replié sur les terres permises. C'est incalculable ce que je lui ai donné de doux baisers amoureusement reçus. Elle se laissait faire, complaisante... J'ai essayé de

glisser ma main, un violent coup d'éventail m'a fait pousser un cri de douleur : — « Aussi, m'a dit Joséphine, tu dois savoir que je ne veux pas ». — Moi, de dépit, j'ai pleuré. Toute émue de mon chagrin elle m'a embrassé, la mignonne. Alors je l'ai serrée dans mes bras. Ah ! mon cher, quelle sensation !... Nous étions seuls... dans la chambre bleue, Justine était éloignée, ma tante aussi... Et je serrais ma cousine à l'étouffer. Soudain ses deux cuisses ont saisi ma jambe, et la friponne, à son tour m'a pressé contre elle. Mon ardeur réveillée a voulu profiter des dispositions de la belle. Mais celle-ci s'est fâchée toute rouge en me repoussant et a glissée entre mes bras. Cela se passait mardi. Je crois que l'aimable Justine cherche à favoriser mon amour. Quelle aimable confidente j'aurais avec Nounou !

Hier soir, il y avait grand bal au château. Ma tante avait fait venir un orchestre de mandolines et de guitares. On a dansé dans le grand salon et sur la terrasse du jardin. Presque tout le temps j'ai tenu la belle Joséphine dans mes bras. Je t'assure que je la serrais ! Sous l'étoffe légère, je sentais la chaleur de la chair ! J'étais tellement excité que j'ai entraîné ma jolie danseuse loin de l'éclat des lumières, qui auraient trahi à tous les yeux mes dispositions trop visiblement malhonnêtes. Joséphine s'est sentie fatiguée ; et nous nous sommes assis côte à côte sur un banc. Les couples passaient légers, devant nous, comme pour nous protéger de leur ombre. Ma belle cousine avait-elle remarqué le trouble et la révolte de mes sens ? A-t-elle été curieuse ou seulement distraite ?... Le fait est que sa petite main, finement gantée, s'est posée comme par inadvertance sur la turgescence effrontée de mon pantalon et y est restée malgré les contractions et petits soubresauts causés par cet attouchement aussi délicieux qu'inattendu. La douce pression exercée à travers l'étoffe sur mon or-

gane révolté, a produit sur moi un tel effet que je me suis senti défaillir dans une douce angoisse de la chair. Inconsciemment j'ai repris la taille de ma cousine et, tout en valsant, je l'ai entraînée dans une allée sombre. Là encore, la tenant étroitement pressée dans mes bras, j'ai senti à nouveau ses genoux me serrer nerveusement la cuisse. Je me suis prêté à cette fantaisie de pucelle et j'ai enfoncé mon genou prisonnier entre les siens, exerçant ainsi sur l'organe sexuel de la jeune vierge la même pression qu'elle exerçait instinctivement et sans s'en douter, sur le mien.

Ainsi accolés, c'est à peine si un léger balancement, accompagnant de loin la musique laissait supposer que nos deux corps suivaient le mouvement de valse. Tout à coup, Joséphine a poussé un long et profond soupirs. Toute crispée, elle m'a pressuré comme un étau ; et moi, dans une délicieuse crise, j'ai senti que je partageais l'ineffable jouissance de ma valseuse. Oui, cher, c'est ainsi que je te le dis : j'ai gâté ma chemise !... et Joséphine aussi, j'en suis certain ! Imbécile que j'étais, c'était le moment de trousser la fillette. Dans mon trouble innocent, je me suis contenté de la voir jouir dans mes bras, pâle de volupté.

L'acte consommé, quand j'ai voulu profiter de l'émotion de ma belle, c'était trop tard. Elle s'est dérobée, peureuse et confuse, et m'a forcé de revenir, en valsant, sur la terrasse. Ses yeux étaient cernés de bistre, et je sentais, à son abandon, qu'elle partageait ma voluptueuse lassitude.

Il était près de minuit. Heureusement que les étrangers se retiraient. J'en ai profité pour m'esquiver et regagner mon domicile et ma couchette, témoin de mes soupirs, de mes désirs, et pourquoi te le cacher ? de mes tendres égarements.

N'est-ce pas, Paul, que ce mélange de pudeur et de volupté chez ma cousine m'a fait bien augurer de l'avenir ? J'espère, cher ami, pouvoir, dans ma prochaine lettre, te donner tous les détails désirables sur la façon dont j'aurai cueilli cette rose de mai. Je te décrirai tout, n'est-ce pas ? La blancheur et la finesse de cette peau virginale, la couleur de ses poils mignons, la longueur des frisettes, le calibre de la fente d'amour, les petits cris de la pucelle, son allure sous l'éperon, toutes les impressions, enfin, que nous aura procurées à elle et à moi le viol que je suis décidé à commettre sur cette délicieuse virginité.

Adieu, cher ami. Écris-moi bientôt, et parle-moi longuement d'Anna et de vos mutuelles jouissances. Ma réponse ne te fera pas languir.

Je t'embrasse sur les deux joues, et ta maîtresse sur les deux cuisses.

Tout à toi,

Louis d'Aunac ».

I. La Nounou · 15

Joséphine. — Non ! non ! je ne veux pas. Laisse-moi, Louis !

Louis. — Si tu savais combien tu es jolie ce matin… De grâce, ma chérie, au nom de mon amour, aie pitié de moi. Joséphine, mon ange, permets-moi donc de faire ton bonheur et le mien.

Joséphine. — Mais laisse donc mes jupes en paix. Tu es insupportable avec ta manie de les soulever. Je t'ai dit que je ne voulais

pas, mais là, pas du tout, de ces libertés. Eh ! bien, que ce soit fini !

Louis. — Oh ! mon ange adorée, ma petite chérie… si tu savais…

Joséphine. — Si je savais ?… Va, mon pauvre cousin, quoique je sois une petite fille, je sais bien des choses, et je sais surtout ce que toi tu voudrais, mauvais sujet… Oh ! encore ? À bas les pattes, monsieur, non, non, pas même les chevilles, c'est défendu, monsieur le polisson. Causons, si cela te plaît, tant que tu voudras, et… de tout ce que tu voudras, j'y consens. Ici, dans la chambre bleue, personne ne peut entendre notre conversation, profitons-en, mon ami. Ne suis-je pas encore trop bonne, après l'aveu que tu viens de me faire, cet aveu me couvre de honte ?

Louis. — Mais dis-moi, Joséphine, avoue ceci à ton petit cousin qui t'aime : tu l'as bien senti, hier soir, dans le jardin, quand tu me serrais contre toi, que je goûtais dans tes bras le bonheur suprême, un bonheur fou, délirant, qui m'a fait perdre connaissance ?

Joséphine. — Je t'assure, Louis, que je n'ai rien soupçonné de plus que ce que je voyais. Tu étais ému, troublé, tout rouge et palpitant…

Louis. — Toi aussi, cousine, tu étais troublée et palpitante. Conviens-en ?

Joséphine. — Tu me pressais si fort ! Ton émotion m'a émue malgré moi ; je me suis sentie presque défaillante… Qu'est-ce que cela signifie ?

Louis. — Cela signifie, ma chère âme, que nous nous aimons d'amour, puisque j'ai amoureusement joui quand nous nous sommes étroitement enlacés, et que, malgré tes protestations, tu as partagé mon délire.

Joséphine. — Oh ! c'est bien involontaire ce que j'ai éprouvé de si étrange.

Louis. — Pourquoi me faire ainsi de la peine, mon ange ? C'est donc involontairement que tu m'as pressé contre toi, cruelle ? Tu ne l'aimes donc pas, tu le détestes peut-être, ton petit cousin qui t'aime tant ?

Joséphine. — C'est toi qui es cruel, de me parler ainsi. Tu sais bien, Louis, que j'ai toujours eu de l'affection pour toi, et que toujours tu as été le petit ami de ta Joséphine !

Louis. — Pourquoi donc, ma chérie, ne veux-tu pas me rendre tout à fait heureux en m'avouant que, hier soir, tu as partagé mon amoureux plaisir ?

Joséphine. — Méchant ! tu veux donc me couvrir de honte ? ne vois-tu pas que je serais déshonorée par cet aveu que tu sollicites ? Une fille honnête ne convient jamais de chose pareille, Louis !

Louis. — Mais, folle que tu es, je l'ai bien senti, moi, quand tu jouissais.

Joséphine. — Pourquoi donc exiger de moi un aveu qui révolte ma pudeur ? Ôte-donc, ôte ta main de là… Dieu, que tu es insupportable !

Louis. — Que ces baisers sont doux, qu'ils sont délicieux, Joséphine ! Ah, si tu voulais… Eh ! bien, chérie, je me contenterai de te demander un simple tour de valse, ici, en tête à tête… comme hier soir, veux-tu ?

Joséphine. — Valser sans musique ? non Louis ; tu attendras le prochain bal, mon ami ; nous risquerions trop de ne pas garder la mesure, tous deux.

Louis. — Je te suis donc odieux, Joséphine ! me torturer ainsi, toi pour qui je donnerais ma vie avec bonheur, toi qui es mon tout sur cette terre. Tu ne m'aimes donc pas, tu ne m'as jamais aimé ! Ce n'était donc pas vrai ce que je lisais de tendresse dans tes beaux yeux noirs ? Ils mentaient donc, ces baisers d'amour que tu me laissais cueillir sur tes lèvres roses ? Il était donc simulé, ce spasme divin dans lequel tu te laissas tomber mourante et pâmée sur mon sein ! Oh ! je pleurerais.

Joséphine. — Mais que veux-tu donc, Louis ? Après l'aveu de mon affection pour toi, que veux-tu, qu'exiges-tu encore de ta petite Joséphine ?

Louis. — Ce que je veux, mon idole ? C'est que tu m'avoues que cette suave volupté que nous avons goûtée ensemble a été aussi divine pour toi qu'elle l'a été pour moi, et que tu brûles des mêmes feux dont tu as embrasé tout mon être. Joséphine, toute la nuit, vois-tu, j'ai rêvé de toi, et mes mains impatientes étaient trop lentes au gré de mon ardeur.

Joséphine. — Mon pauvre petit chéri ; tu l'aimes donc bien passionnément ta cousinette, pour oser lui faire une pareille confidence et exiger d'elle un semblable aveu ? Bien sûr, Louis, que je ne devrais t'obéir ; je sens que je commets une faute grave,

mais je t'aime, mon ami, et je ne veux pas t'attrister davantage. Oui, je t'aime ! autant, peut-être plus que tu m'aimes… Je suis follement amoureuse de toi mon beau cousin, et puisque tu l'exiges, cet aveu qui me déshonore, ma passion foule au pieds ma pudeur virginale. Oui, Louis, cette jouissance imprévue, cette extase folle dont je rougis encore devant toi, fut pour moi un ravissement céleste. Oui, toute la nuit ton image chérie a flotté devant mes yeux au gré de mon imagination enivrée… Je ne veux pas, Louis, je ne puis pas, mon amour, t'en dire davantage.

Louis. — Enfin !… suprême bonheur… âme de ma vie… Ah ! ne les dérobe pas à mes baisers, ces boutons de rose que je sens raidir ! Mon amour, mon âme, ma vie !… ne retarde plus mon bonheur et le tien, Joséphine.

Joséphine. — Aie pitié de moi, mon bien-aimé. Aïe !… où vas-tu ?… où vont tes baisers de feu ?… Épargne-moi ! Vois, je suis sans force contre toi, mon amour ! Ce n'est pas le désir qui me manque de te livrer tout mon être, de m'abandonner tout entière et sans réserve à tes brûlantes caresses… Même en te résistant j'éprouve des chatouillements intolérables… Aïe ! aïe ! ta langue qui m'aiguillonne encore !

J'ai peur, Louis, j'ai peur. Laisse-moi. Tu me fais mourir, Que j'ai peur !…

Louis. — Peur ?… Et de quoi, petite folle ? Regarde, mon amie, ce petit oiseau que je mets dans ta main. Vois comme il est coquet. Est-ce de ce bijou que tu as peur ? Je suis sûr que non, car tu le regardes et tu le presses avec trop de complaisance… N'est-ce pas qu'il est gentil ?

Joséphine. — C'est le premier que je vois. Qu'il est joli !

Louis. — Méchante, pourquoi le lâcher ? Il était si bien dans ta main ! Eh ! bien, chérie, n'auras-tu pas le même courage que moi… et ce bijou que mes lèvres viennent de caresser, cet adorable bijou que j'aiguillonnais tout à l'heure à coups de langue, ne consentiras-tu pas à le livrer sans voiles à mes amoureux regards ?

Joséphine. — Non, non, Louis, c'est déjà trop que tu l'aies touché des doigts et de la langue, et c'est beaucoup de trop pour une honnête fille, que de regarder ce que je vois là, se dresser entre tes jambes.

Louis. — Pourquoi, ma toute belle ? Ce n'est donc pas joli, ce que tu vois ?…

Joséphine. — C'est si joli, mon ami, que je ne l'ai lâché qu'à regret. Oh ! que c'est séduisant !… Ça donne envie de l'attraper le petit oiseau.

Louis. — Attrape-le, touche-le ma jolie Joséphine, touche tant qu'il te plaira ! Aurais-tu honte ?…

Joséphine. — Non, mon ami, ce n'est plus de la honte ; tu en as triomphé, je n'en éprouve plus devant toi ; mais j'ai peur qu'à force de te toucher et de te caresser si librement… mes désirs s'irritent comme hier soir.

Louis. — La belle affaire ! je me charge, moi, de les calmer, et de la bonne façon ! Souviens-toi comme nous les avons calmés, là-bas, au jardin. Ce ne sera pas plus difficile aujourd'hui que la nuit passée ?

Joséphine. — Pardon, mon ami, ce serait impossible ; car nous n'avons pas aujourd'hui la ressource du dodo pour y aller cher-

cher l'apaisement.

Louis. — Cet apaisement, rien ne nous empêche, mon amie de le trouver ici sur ce large canapé : Je te prêterai ma main, tu me livreras la tienne.

Joséphine. — Y songes-tu ? Le remède serait pire que le mal… Vois dans quel état t'a mis le simple contact de ma main. Et moi aussi je me sens dans le même état. Je ne veux plus que tu me touches.

Louis. — Dans ce cas, ma chérie, pardonne-moi, mais j'ai trop envie ; je vais me secouer…

Joséphine. — Tu es fou, Louis !… Quoi, là, sous mes yeux…

Louis. — Vois, Joséphine, regarde-moi faire, ma petite amie… C'est ainsi que les garçons s'amusent. Vois-tu comme je le secoue, le polisson ?

Joséphine. — Malgré moi, je me sens émue. Quelles voluptueuses saccades et quel joli va-et-vient ! Oh, que n'es-tu là, ma tendre Marcelle !

Louis. — Tu supposes donc que ça lui ferait plaisir, à cette jeune fille, de me voir faire ce que je fais ? Ça l'amuserait ?

Joséphine. — Bien sûr que ça l'amuserait, elle qui n'a jamais vu que des filles s'amuser à ce jeu !

Louis. — Et toi, ma chérie, tu t'amusais ainsi avec elle ?

Joséphine. — Tu le devines bien. Mais ce que Marcelle aimait plus que tout, c'était de voir une autre élève s'amuser toute seule sous ses yeux.

Louis. — Te forçait-elle, toi aussi, à lui offrir ce joli spectacle ?

Joséphine. — Souvent, mon ami ; et nous étions si intimes que je ne pouvais refuser.

Louis. — Oh ! Joséphine ! dis-moi comment elle te forçait de faire ?

Joséphine. — Elle m'obligeait à me toucher moi-même avec les doigts, devant elle.

Louis. — Et tout en te regardant chatouiller ta monichette, je suis bien sûre que la coquine finissait plus d'une fois par se chatouiller elle-même ?

Joséphine. — Pas toujours ; elle prétendait mieux jouir en me voyant jouir, mais souvent au milieu de nos folies, elle me disait ; « Que n'es-tu un garçon, Joséphine ! » — Pourquoi ? demandais-je innocemment. — Pour te sucer les couillettes et le bout de ta quéquette ! Cela me faisait rire, mais tu ne saurais croire combien ces paroles hâtaient mon plaisir.

Louis. — Prends-moi la quéquette, Joséphine… Là… dans ta petite main blanche. Et après ?… Que faisait cette polissonne de Marcelle ?… Serre-moi mignonne.

Joséphine. — J'ai peur de te faire mal… Comme ça remue dans mes doigts !… Après, quand j'avais fini… la passion de Marcelle était de me boire.

Louis. — Marcelle te suçait donc, avec ses lèvres, la fente rose ?

Joséphine. — Le dehors et le dedans, et avec une ardeur… si tu avais vu !…

Louis. — Et toi, ma mie, ne lui rendais-tu pas ses douces caresses ?

Joséphine. — J'aurais été bien ingrate ! Et puis, vois-tu, elle est si jolie !

Louis. — Serre-moi, Joséphine ; presse plus fort ! n'aie pas peur de me faire mal, mon amour. Et Marcelle déchargeait-elle bien, en jouissant ?

Joséphine. — Oh ! la coquine ; elle avait des saccades qui lui secouaient tout le corps.

Louis. — Elle ne se gênait pas, devant toi ? tu la voyais éjaculer ?...

Joséphine. — Pourquoi se serait-elle gênée devant moi ? Oui je la voyais éjaculer, comme tu dis. Elle lançait son jet très loin... Mais mon ami, est-ce qu'en t'agitant tu ne risques pas de m'éjaculer dans les doigts ?

Louis. — Joséphine, de grâce, montre-moi ce que te montrait Marcelle ! Ce ravissant bijou rose... laisse que mes yeux le voient... entre tes adorables cuisses de vierge !... Oh ! Dieu, permets, Joséphine, permets que je le touche !

Joséphine. — Encore mes jupes ! L'insupportable garçon ! Je ne veux pas. N'est-ce donc pas assez que tu aies triomphé de ma pudeur au point de me faire caresser, ce que je tiens dans ma main ? Tu mériterais que...

Louis. — Cruelle ! cruelle Joséphine ! me lâcher la queue au moment où j'allais... Pitié, pitié pour mon amour ! De grâce, achève-moi...

Joséphine. — Non ! non, Louis, je n'en ai pas le courage… Mais je veux être aussi gentille que possible, sans rien risquer de toi… Assieds-toi là, vis-à-vis, sur ce canapé… Tu seras très bien placé pour me regarder en te remuant toi-même le petit oiseau… Je consens, mon ami quoi qu'il en coûte à ma pudeur, je consens à te regarder faire…

Louis. — Oh ! mon amour… si tu savais ce que c'est bon !… Tu pâlis ? tu rougis aussi, Joséphine ?… N'as-tu pas envie, toi aussi ?… Joséphine… Que tu es jolie, ainsi émue !… ah !… ah !… que c'est bon de se branler ainsi devant une adorable fille !… Joséphine… au nom de Dieu… partage mes plaisirs… Branle-toi aussi… branle-toi, Joséphine !…

Joséphine. — Tu le veux, Louis ?… Tu l'exiges ?…

Louis. — Je t'en supplie, ma petite adorée… Et, s'il le faut, je te l'ordonne.

Joséphine. — Méchant !… Que ta volonté s'accomplisse.

Et glissant pudiquement une main sous ses jupes, la charmante pucelle se met en train, sous les yeux émoustillés de Louis. Celui-ci, étalant toutes les prérogatives de son sexe, s'amuse du bout des doigts. Pâle de désirs, dévorant de ses regards étonnés le membre viril dressé dans sa juvénile raideur, la fille d'Éveline sent approcher la crise délicieuse, sans se douter que, par le trou de la serrure, sa maman se délecte à suivre du regard tous les détails de cet enfantillage, offrant de temps en temps la place à la curieuse Nounou, dont sa main lascive a mis au pillage les appas brûlants. Louis se secoue avec fureur… ses regards dévorent toutes les beautés secrètes de Joséphine… Soudain, sa main se crispe, immobile, il pousse un râle profond et trois jets consécu-

tifs lancent au milieu du salon les preuves de sa virilité. À cette vue, Joséphine perd toute pudeur ; elle se retrousse brusquement jusqu'au nombril, et, dans un voluptueux soupir, porte sa moniche en avant. La décharge part, intense, convulsive, et le lait de la vierge vient tomber sur le tapis, à côté du sperme viril. Par une étrange coïncidence, Nounou, exaspérée depuis quelques minutes par les titillations de sa maîtresse, pousse un profond soupir et, toute crispée, décharge dans la blanche main de la Marquise.

Revenus à eux, Joséphine et Louis éprouvent une indicible confusion, et restent longtemps immobiles sans oser se regarder.

— Qu'avons-nous fait, Louis ?... murmura enfin la jeune fille, en rabattant ses jupes, et effaçant à petits coups les plis de sa robe.

Encore sous le coup de fouet énervant de la crispation, Louis, roulé sur le tapis, contemplait de près la virginale liqueur lancée par l'organe exaspéré de la jeune fille.

— « Voilà donc, dit-il, les germes brûlants de l'existence humaine ; voilà la source de la vie ».

— Est-ce bien vrai, Louis ? Est-ce là ce qui produit un enfant ?

Louis. — Oui, mon ange, c'est du mélange de ces deux liqueurs que sont nés tous les hommes, mais il faut, tu le devines, que ce mélange s'opère dans le sein de la femme.

Joséphine. — Mais ce mélange fécond, comment s'opère-t-il, mon ami ?

Louis. — C'est bien simple : l'homme introduit son membre dans le bijou de la femme, et en même temps qu'il lui darde sa liqueur au fond du ventre, il empêche la liqueur de la femme de s'échapper…

Joséphine. — Tu crois donc, Louis, que pour te procréer, il a fallu que ton père introduisît son membre viril dans le ventre de ta maman ?

Louis. — Sans cette opération préliminaire, je n'aurais jamais vu le jour.

Joséphine. — Que c'est drôle ! quelle étrange chose… Dis-moi, t'en souviens-tu ?

Louis. — Pas plus que tu ne te souviens toi-même, petite cousine chérie, de l'étreinte voluptueuse et passionnée dans laquelle ta maman se sentit imprégnée jusqu'aux entrailles du suc viril que lui distillait joyeusement entre les cuisses la queue frétillante de ton papa.

Joséphine. — Qui sait si papa, en ce moment, pensait à moi ?

Louis. — Oh ! que non pas. Il avait trop à faire de caresser les ravissants appas de sa belle Éveline. Il ne songeait qu'à jouir.

Joséphine. — Que j'aimerais de savoir si papa et maman étaient tout nus pour faire l'amour ensemble.

Louis. — C'est très probable, mon adorée. Ta maman doit être si jolie toute nue. Elle est si gracieuse ! Et puis, chérie, pour se coucher on se déshabille… Nue à nu, rien n'empêche les mains de parcourir, dans tous les sens, le corps avide de brûlantes et lascives caresses.

Joséphine. — Cela me paraît si étrange de penser que maman et papa se mettaient tout nus pour se caresser amoureusement !

Louis. — Ne t'est-il jamais arrivé de les épier ?… n'as-tu jamais rien surpris ?

Joséphine. — Cela m'intriguait toujours quand ils s'enfermaient dans leur chambre, souvent avec Justine. Un jour il s'en fallut de bien peu que je ne satisfisse ma curiosité. J'entrai brusquement dans la chambre de maman : je la vis très distinctement étendue sur le dos, toute rouge, les jambes découvertes jusqu'au ventre. Justine, agenouillée tout près d'elle, la recouvrit immédiatement, tandis que papa me tournait le dos avec obstination. Nounou m'expliqua que le docteur avait ordonné des sangsues pour maman, et que papa allait lui placer la première quand j'étais entrée. Comme j'avais peur des sangsues, je m'enfuis aussitôt. Mais aujourd'hui, je sais quelle sangsue papa s'apprêtait à placer entre les cuisses de maman… Et pourtant, mon cher Louis, maman n'est pas devenue enceinte ? je n'ai pas eu de petit frère.

Louis. — C'est que tous les coups ne portent pas, mon amour. Qui sait combien de nuits ton papa s'est escrimé sur ta maman pour confectionner le gracieux bébé, qui devait devenir ma sémillante Joséphine !

Joséphine. — Que me dis-tu ? que tous les coups ne portent pas ?…

Louis. — Tu n'ignores pas, chérie, ce que c'est qu'un coup. Chaque fois que ton papa a introduit sa queue dans l'ouverture naturelle que porte ta maman au bas du ventre, et y a déchargé sa semence de mâle, il a tiré un coup. Tirer un coup est la jouissance la plus vive que l'on puisse goûter sur la terre. Toutes les pensées,

toutes les aspirations, tous les rêves des amoureux ne tendent qu'à ce but. Dieu n'a créé la femme que pour recevoir le membre viril, et n'a créé l'homme que pour tirer des coups avec la femme, en lui infusant sa liqueur sexuelle jusqu'aux derniers replis de la pudeur. Le but du Créateur a été d'assurer ainsi la conservation de l'espèce humaine, qui finirait bientôt par disparaître si un invincible attrait ne poussait les deux sexes au coït. — C'est le nom que l'on donne à l'union amoureuse. — Seulement, Joséphine, la liqueur de l'homme n'est pas toujours d'humeur prolifique, puis la nature sexuelle de la femme n'est pas constamment disposée à recevoir la fécondation, soit par suite de sa conformation, soit pour des irrégularités dans les écoulements mensuels. Enfin, il arrive trop souvent que les amoureux, désireux de faire durer leurs plaisirs, retardent volontairement la conception. Pour cela, ma chère, il suffit de certaines précautions…

Joséphine. — Comme tu m'expliques bien tout cela, mon ami, c'est un plaisir de t'écouter. Mais ces précautions ?… dis-les moi, petit cousin.

Louis. — Oh ! c'est bien simple ! Et cela n'empêche pas les amants de goûter d'ineffables plaisirs. Ils peuvent, grâce à ces précautions, se prodiguer sans crainte les plus brûlantes caresses, se livrer l'un à l'autre dans un absolu abandon, soit en chemise, soit tout nus…

Joséphine. — Tu me fais rougir !… Moi, quand je me marierai et que mon mari voudra… ce que tu sais… je ne consentirai jamais à quitter ma chemise.

Louis. — Ton mari te la quittera bien de force, petite peureuse, et tes caresses n'en seront que plus ardentes. Je voudrais te mon-

trer deux amoureux tout nus. Ils se dévorent l'un l'autre de baisers depuis la tête jusqu'aux pieds, sans oublier la plus petite place sur le corps ; ils se pressent, ils se crispent, ils se tordent… les plaisirs de l'un redoublent les transports amoureux de son partenaire.

Joséphine. — Cela, je n'ai aucune peine à le croire, petit cousin.

Louis. — Qu'est-ce qui te le fait croire si facilement, ma toute belle ?

Joséphine. — Ce que tu m'as fait éprouver toi-même, Louis. Va, j'ai bien compris hier soir au jardin, que mon plaisir redoublait d'intensité quand j'ai senti, à tes ardentes pressions que tu jouissais aussi. Et, tout à l'heure encore, là, sur le fauteuil… Ce qui m'as fait commettre si vite la sottise, c'est quand je t'ai vu succomber à la volupté.

Louis. — Délicieuse enfant ! que ne donnerais-je pas pour t'éprouver, là !…

Joséphine. — Parle-moi encore des précautions que prennent les amants prudents.

Louis. — Où donc en étais-je ? Ah ! j'y suis ; je te parlais des préludes, des caresses préparatoires, je te montrais les amoureux se pressant, se tordant… N'est-ce pas, Joséphine, qu'il te semble les voir ; ils s'étreignent, ils se repoussent, ils s'enlacent ; puis ils se séparent pour mieux se contempler l'un l'autre et s'enlacer à nouveau le plus étroitement possible, frôlant chair contre chair…

Joséphine. — Aïe !… je t'en prie, Louis, ôte donc ta main de là ! Tes paroles ne m'excitent que trop… que c'est joli ce que tu me

dis !...

Louis. — Chair contre chair ; leurs deux corps vont n'en faire qu'un tellement ils se serrent... L'organe mâle, gonflé de désirs, multiplie ses attouchements, les mains de l'amour fouillent tous les appas secrets de la belle énamourée... Celle-ci, sentant s'ébattre contre elle le petit oiseau galant, le taquine du bout des doigts comme pour l'attirer plus vite vers l'étroite ouverture de la cage qui brûle de l'emprisonner...

Joséphine. — Et puis ?... Dis-moi ce qu'ils font après, Louis ?...

Louis. — Ce qu'ils font, petite curieuse ? Tu l'as déjà deviné. Ils tombent affolés aux bras l'un de l'autre... la brûlante amoureuse ouvre largement les cuisses... le galant, qui l'a longuement caressée, la contemple avec ardeur, mais bientôt ses désirs surexcités demandent un doux soulagement. Il se poste sur sa compagne ventre contre ventre, lui enlaçant les reins, lui tapotant les fesses ou les tétons... puis, lèvres contre lèvres, en une délicieuse lutte de langues lascives, il dirige l'oiseau sémillant vers l'entrée de sa cache satinée... Alors, dans un baiser de feu, il force brusquement le passage et pénètre profondément sa bien-aimée, et ce sont des soubresauts convulsifs, des soupirs ardents et des râles de volupté.

Joséphine. — Oh ! Louis, tais-toi ; c'est trop doux !... j'ai une honte !...

Louis. — Où loge-t-elle ta honte, dis Joséphine ?... Permets que je la chatouille.

Joséphine. — Laisse... laisse-moi, mon bien-aimé... laisse-donc, ou je vais me mettre en colère... Continue, mon ami, ce que

tu m'expliques si bien.

Louis. — Étroitement unis, nos amants savourent par tous les pores les plus délirantes sensations… ils ne s'appartiennent plus… ils vont mourir…

Mais le galant est prudent. Il veut avant tout sauvegarder l'honneur de sa jeune amie ; ou bien, si la chose se passe entre époux, il ne veut pas encore engrosser sa chère petite femme ; et, alors…

Joséphine. — Ne me fais pas languir ainsi. Dis vite ce qu'ils font.

Louis. — Au moment où l'homme sent monter en bouillons ardents la lave du plaisir suprême, au moment où, dans un dernier effort, son organe va lancer dans le sein de la vierge le jet brûlant et lascif, il se dérobe brusquement à la chaude étreinte du bijou féminin et éjacule avec rage dans le duvet soyeux ou sur le ventre satiné de son heureuse amie. Parfois celle-ci, compatissante au sacrifice de son amant, lui saisit la verge au sortir du vagin, et de ses doigts mignons la presse bien tendrement contre le satin de son ventre, et offre ainsi à la pauvrette un bijou artificiel, un conin factice, dans lequel l'amant éperdu goûte, sans danger pour sa compagne, la plénitude de la volupté.

Joséphine. — Sans danger, dis-tu ; mais cela est-il bien sûr ?

Louis. — Absolument sûr, mignonne. Jamais femme ou fille n'a été rendue grosse de cette façon. Et pourtant, chaque jour, chaque nuit, il y en a qui font avec bonheur cette douce expérience.

Joséphine. — Cependant, mon ami, les grandes nous disaient, au couvent, qu'il suffit que la verge de l'homme touche le ventre d'une femme pour la rendre enceinte. Marcelle me l'a juré bien des fois.

Louis. — Cette coquine de Marcelle craignait que si tu goûtais une fois les caresses d'un joli garçon, tu trouverais les siennes fades. Elle t'effrayait exprès.

Joséphine. — Pourtant, Louis, toutes les grandes disaient comme Marcelle.

Louis. — C'est que peut-être chaque grande avait une petite amie qu'elle tenait à conserver pour ses amoureux plaisirs ? N'est-il pas vrai, ma chère cousinette, que chaque grande avait sa petite bonne amie ?

Joséphine. — Ta supposition est juste, mon ami, nous étions toutes accouplées.

Louis. — Et je suis certain que les grandes devaient être jalouses de leurs compagnes ?

Joséphine. — Très jalouses ! au point de ne les jamais souffrir en tête à tête avec une autre... Accorde-moi un instant, Louis ; je vais revenir.

Louis. — Veux-tu que je t'accompagne, mon ange ?

Joséphine. — Non ! non ; attends-moi ; je vais être là à l'instant.

Louis. — Je devine bien ce que tu vas faire. Veux-tu que je vienne monter la garde ?...

Joséphine. — Tais-toi, polisson, et attends-ici

Cette dispute comique donna aux deux spectatrices le temps de s'éclipser dans une pièce voisine, pendant que Joséphine allait dans sa petite chambre faire pipi, loin des regards indiscrets. Éveline était si surexcitée par tout ce qu'elle venait de voir et d'entendre, que Nounou dût la branler à la hâte. Lorsque Joséphine revint auprès de Louis, Éveline était en train de se soulager avec vigueur.

Louis. — Enfin ! te voilà, chère mignonne. Je veux te faire un baiser dans le cou, un autre dans les yeux… oh ! que c'est bon !… Tu as fait, dis ?…

Joséphine. — Tu es indiscret ? Reprenons notre conversation de tout à l'heure.

Louis. — Tu me disais que les grandes, au couvent, étaient jalouses de leurs petites amies. Dis-moi si Marcelle était jalouse de toi ?

Joséphine. — Elle était d'une jalousie terrible et qui m'effrayait.

Louis. — Peut-être avait-elle des soupçons sur ta fidélité ?

Joséphine. — Plus que des soupçons, mon cher ; je puis bien t'en faire ici la confession. Un jour elle me surprit avec Angélique, une adorable fillette de mon âge qui avait voulu, avec une insistance si passionnée, que je n'aurais pu lui refuser sans cruauté, certaines petites privautés que tu devines…

Louis. — Et cette gêneuse de Marcelle vous surprit en besogne ?

Joséphine. — J'en ris encore ! Elle nous surprit au bon moment. Notre désordre était à son comble. Il t'aurait fallu voir la rage de Marcelle, ma peur et la confusion d'Angélique. Celle-ci se mit à pleurer. Elle était mignonne au possible. Marcelle s'en aperçut et, prise d'une fantaisie subite, elle voulut comparer nos jambes. Très satisfaite de la tournure que prenaient les évènements, je séchai les larmes d'Angélique et je la découvris, en me découvrant moi-même. Marcelle put à loisir mesurer le haut de nos jambes étalées de la plus indécente façon… Il me semble encore la voir mesurer et remesurer les cuisses d'Angélique.

Louis. — Coquine ! Comme tes paroles respirent la volupté !… Continue !…

Joséphine. — Après s'être suffisamment excitée à ce jeu, Marcelle renversa ma petite compagne, et la força à être heureuse trois fois de suite sous des coups de langue dont je connaissais bien la douceur. J'ajoutai moi-même aux plaisirs de Marcelle en lui rendant très consciencieusement les caresses qu'elle prodiguait à Angélique.

Louis. — Heureuse Marcelle ! devait-elle jouir d'avoir à sa disposition deux fillettes si jolies et si complaisantes ? Comme elle devait te caresser !

Joséphine. — Elle ne m'épargnait guère, il est vrai, quand l'occasion se présentait.

Louis. — Et avec la jolie Angélique, avez-vous dû en faire des sottises ?

Joséphine. — De toutes les façons et aussi souvent que nous le pouvions. Tantôt Angélique était mon petit mari, tantôt ma petite

femme, et je me laissais traiter ou bien je la traitais en conséquence.

Louis. — Marcelle est-elle bien fournie de frisettes ?

Joséphine. — Encore plus que moi ! Et d'un noir, d'un frisé !... Angélique, au contraire, avait des petites boucles frisottantes...

Louis. — Alors, mon amie, elle ne devait pas satisfaire tes ardeurs ?...

Joséphine. — Quelle erreur, mon ami. Il t'eût fallu assister à nos badinages quand nous étions seules, quand Angélique m'enfourchait et que nos corps se collaient étroitement l'un à l'autre... Oh ! Louis, cache ce membre... il aurait fait peur à Angélique, tellement il est gros !

Louis. — Pauvre Angélique ! Elle s'agitait après t'avoir enfourchée cuisses contre cuisses, moniche contre moniche ?

Joséphine. — Nous nous agitions ensemble, et nous ne consentions à nous séparer que brisées de fatigues et... dans un état !... Halte-là ! Louis ; non, non, laisse-moi... oh ! que tu es... où vas-tu mon ami ?

Louis. — Aïe ! polissonne !... Je ne me trompais pas. Tu as joui en me parlant d'Angélique... c'est en vain que tu le nieras ; j'ai plein les doigts de ta liqueur. Aussi, vois... comme je suis raide ! Oh ! petite coquine, si je vous avais surprises, Angélique et toi ?

Joséphine. — Je doute fort qu'en ce moment nous eussions pu résister à un joli garçon comme toi. Oh ! Louis... Cesse donc de me branler. Aïe ! comme tu enfonces ton doigt !... Tu me fais mal !

Louis. — Prends ma queue dans ta main ; prends-là, mon idole !

Joséphine. — Quelle belle queue !... qu'elle est grosse ! mon chéri, comme tu t'agites !... Oh ! je ne veux pas ! je te défends de décharger dans mes doigts... Quel beau membre !... Louis mon cher Louis, en voyant son joli museau rose, j'ai une folle envie de lui faire un baiser de nourrice.

Et, sans attendre la réponse de son amant, les lèvres amoureuses de la jeune pucelle engloutissent avec fureur la virilité triomphante de l'éphèbe qui s'allonge lascivement sur le sopha. C'est en vain qu'il se tord et qu'il se crispe sous le libertinage déjà savant de deux menottes impudiques qui le fouillent jusque dans le fondement. — Les lèvres de Joséphine se sont refermées sur l'organe englouti, lui donnant un doux collier d'amour. De la langue et des dents, la timide jouvencelle harcèle si gloutonnement le membre viril, que le Vicomte au comble de la confusion et de la volupté, se sent fondre dans un spasme délirant. — Comme une chatte gourmande qui savoure une tasse de lait sucré, la belle absorbe, sans en perdre une goutte, la liqueur brûlante de son amoureux compagnon et ne consent à lâcher le membre convulsé que lorsqu'elle le sent entre ses lèvres dans un état de flaccidité absolue.

I. La Nounou · 16

Louis semblait mort tant il était pâle. Joséphine, fière de son triomphe, se penche sur lui et couvre son visage de baisers de feu. Instinctivement la main du jeune homme disparaît sous les

jupons de la vierge. Au lieu de le repousser, Joséphine s'élargit comme pour donner plus de facilité à la main audacieuse qui l'outrage : — « Louis !... Louis !... murmure-t-elle, est-ce ainsi que tu respectes la pudeur de ta cousine ? » Au contact des appas féminins livrés pour la première fois à ses caresses, Louis se sent revivifier ; sa verge s'agite, se gonfle, se dresse, heurtant les doigts curieux de Joséphine déjà à demi-pâmée sous les doigts agiles de son amoureux...

Joséphine. — Mon ami ! mon doux ami !... Que me fais-tu ? méchant !... Oh ! que c'est doux, Louis. Cette main... comme elle est effrontée ! comme elle me fouille toute... Aïe ! Louis, je meurs de honte.

Louis. — Que tes petits cheveux sont fins, ma bien-aimée. Tu as un conin d'enfant. Quelle différence avec un conin de femme ! Sens-tu, mignonne ? Je cherche l'ouverture... et j'ai peine à la trouver. C'est à peine si tu es fendue.

Joséphine. — C'est en vain que je voudrais résister. C'en est fait de ma vertu. Je le sens bien ! Oh ! je brûle ; Louis, mon ami, mon amant, je meurs de plaisir.

Louis. — Oui, ma belle ; oui, tu vas mourir de volupté, mais pour renaître plus amoureuse et plus ardente... Laisse-moi faire... ne t'agite pas si fort...

Joséphine. — Mon amour ! je ne me connais plus ; tu m'embrases toute. Viens, tiens, je me donne à toi !... Prends-moi, Louis ; fais de moi à ta fantaisie... fais-moi tienne, toute tienne ! je brûle.

Louis. — Comme tu es étroite, Joséphine ! Je ne puis plus entrer… C'est trop mignon !

Joséphine. — Essaye, essayons ensemble ; veux-tu, mon amour ? Mets-le, tout ! Force donc l'entrée, méchant que tu es ! je brûle de désirs. Oh !

Louis. — J'ai envie de voir tes seins que je n'ai encore pu que toucher à peine.

Joséphine. — Les voilà nus sous tes yeux ; regarde à ton aise, mon amour. Aïe, tu me les mords… Tu les suces… Comme tu m'irrites ! Finis, Louis, je t'en supplie, ou je vais devenir folle…

Louis. — Ma chérie, ma toute belle, mon adorée… je veux…

Joséphine. — Que veux-tu, Louis ?… Dis-moi ce que tu veux, mon ange.

Louis. — Je veux, ma mignonnette, te voir en chemise ?… Laisse-moi faire.

Joséphine. — Tu es mon roi, tu es mon Dieu, Louis, fais ce que tu veux de moi. Es-tu content de me voir ainsi en chemise ? Mais tu me la soulèves, coquin. Comme tu me regardes ! Oh ! Louis, cesse de me regarder avec ces yeux brillants, il me semble qu'ils me déshabillent encore, et pourtant je suis toute nue.

Louis. — Que tu es belle ainsi, cousinette ; quels frais appas, quelles blanches et fermes rondeurs, quels adorables contours ! Tu es belle, belle à rendre fou ; quelles ondulations gracieuses, quelle ravissante nudité !

Joséphine. — Toi aussi, mon amant ; toi aussi, mon roi, tu es beau !

Louis. — Aimerais-tu, Joséphine, de me voir, tout nu devant toi ?

Joséphine. — Oui !... Oh ! non !... non, je n'ose pas. Que fais-tu, Louis ? À quoi songes-tu, de te déshabiller ? Fi ! le vilain !... Que veux-tu ?...

Louis. — Je veux, mon idole, te montrer les beautés mâles de mon corps amoureux de toi. Je veux irriter tes ardeurs par la vue de ma chaude nudité ; je veux que tu me voies tout nu, comme ceci... Viens, regarde !

Joséphine. — Que tu es beau, mon ange, mon prince, ma vie... Oui, presse-moi dans tes bras, contre ton corps nu... Je t'aime, je t'aime, Louis !

Louis. — Je t'adore, Joséphine. Oh ! maintenant tu es bien à moi, n'est-ce pas ? Rien ne te ravira à mes amoureux transports ! À moi ! toute à moi !

Joséphine. — Oh ! oui, toute... toute à toi ! Il me semble rêver ! est-ce possible, mon ami ? N'est-ce pas un songe ? Jouissance divine !... Viens, Louis, mon roi, mon sauveur, mon Dieu !... c'est ma virginité que tu désires ? c'est mon innocence que tu veux ?... Prends-la ! mon amour ; viens, Louis, prends-le ce pucelage que je t'offre... toi seul es digne de le cueillir... je l'abandonne, prends-le ! tu as allumé en moi un volcan ; la bave bouillonne, fais-la jaillir ! Viole-moi, Louis ! Viole-moi !

Sous le coup de fouet de cette luxurieuse provocation, Louis s'élance sur la jeune fille et, toute troussée, la renverse brutalement sur le sopha : Joséphine transportée de désirs, ouvre instinctivement les cuisses.

L'œil collé aux ouvertures traîtresses de la porte, Éveline et Nounou se pressent la main dans un transport lascif : — Vite, vite ! balbutie Nounou… cette fois il est temps ! Marquise, chère Marquise, regagnez à la hâte votre chambre ! moi je vais surprendre nos deux tourtereaux, et, après les avoir grondés, je leur offrirai mon lit pour s'y ébattre en toute liberté, sans se douter que vous les regardez faire de votre lit.

Pendant que la Marquise obéit au lubrique conseil de Nounou, la scène d'amour se corse : Louis, d'une main savante, parcourt les frisettes de la vierge, et bientôt, deux doigts expérimentés écartent les grandes lèvres du bijou naïf. La jeune fille frissonne et saisit brusquement le membre viril de son ami. Une effluve de volupté les entoure. Les deux sexes vont se confondre, Joséphine se porte en avant… impatiente…

Tout à coup la porte s'ouvre ! Louis pousse un cri ! Joséphine se cache la figure dans les mains. Nounou, brusquement entrée, feint de s'arrêter stupéfaite devant le spectacle qui frappe ses regards : — Oh ! Monsieur le Vicomte ! Dans quel état faut-il que je vous surprenne, que je vous voie !… Moi qui avais pour votre honnêteté le plus profond respect. Et vous, Joséphine ! Vous, mon enfant… Est-ce donc là le résultat de mes conseils vertueux, des leçons de votre chaste maman, de la pieuse éducation que vous avez reçue au couvent ?… Fi ! Mademoiselle, comme vous voilà ! Quelle honte pour vous ! quelle honte pour votre pauvre Nounou qui vous aimait tant !… Quel coup pour votre vertueuse maman qui mourra de douleur en apprenant votre conduite.

Louis. — De grâce, Mademoiselle Justine, ne nous perdez pas : oh ! soyez indulgente !… Ce n'est pas pour moi que je vous supplie, c'est pour cette innocente et adorable enfant que j'ai entraî-

née au mal. C'est moi seul qui suis coupable, ce n'est donc pas elle qui doit être punie. Soyez miséricordieuse, chère demoiselle Justine. Vous êtes trop belle, trop gracieuse, trop séduisante, pour ne pas avoir été aimée et adorée vous aussi… Oui, Justine, vous avez aimé vous-même, j'en suis sûr ! Au nom de vos plus belles, de vos plus chères amours, pardonnez à notre égarement passager.

Joséphine. — Pitié, pitié, ma Nounou chérie ; toi qui sais combien je t'aime, au nom de la honte que j'éprouve, pitié !… Ne me perds pas !

Nounou. — Ah ! Joséphine, qui eût supposé une pareille conduite ? Qui vous eût soupçonnée ? Moi qui vous croyais la pureté même, un ange de candeur, l'innocence en personne !

Louis. — Elle est pure encore, mademoiselle Justine, je vous le jure ! aussi pure que l'enfant qui vient de naître !

Nounou. — À d'autres, mon ami. Je vous ai trop bien vus quand j'ai ouvert la porte.

Louis. — Je vous jure, sur l'honneur, que Joséphine est encore vierge.

Joséphine. — Oui, chère Nounou, je te le jure aussi ! Je suis vierge !

Nounou. — Friponne ! Vous auriez le front de me soutenir que vous êtes encore pucelle, alors que moi, j'ai vu de mes propres yeux, le membre de votre cousin à demi-enfoncé dans votre fente de fille ?…

Louis. — Vous l'avez vu, Justine ; et je ne veux pas le nier, cela n'empêche pas que ma chère Joséphine est encore vierge. Oui, quand vous nous avez surpris, il avait commencé à pénétrer ma bien-aimée, et certainement sans votre arrivée soudaine elle aurait, à cette heure, perdu ce qu'une fille, avec la meilleure volonté du monde, ne peut donner qu'une fois… Seulement je pénétrais avec beaucoup de difficulté. Elle est si étroite, si vous saviez ! La tête seule de mon affaire était dedans. Joséphine avait beau s'élargir, j'avais beau pousser de toutes mes forces… Voilà que vous ouvrez la porte avant que je sois au fond… Je vous le jure, ma chère Justine.

Justine. — Serait-ce vrai, ma pauvre enfant ? Est-il bien vrai que vous avez encore votre pucelage ?

Joséphine. — Je te le jure, ma bonne Nounou ; c'est la vérité ! Oh, je t'en supplie… pardonne, pardonne à ton enfant !

Louis. — Pardon, Mademoiselle Justine ; pardon !… Nous vous aimerons tant ?

Justine. — Les voilà qui pleurent, maintenant : Allons, mes enfants, séchez vos larmes. Si ce que vous avez fait est l'œuvre de l'amour, je n'ai pas le courage d'être sans pitié. Est-il vrai, Monsieur le Vicomte, que c'est l'amour seul qui vous a poussé à séduire ma fille ?

Louis. — Oh ! oui, c'est l'amour, l'amour seul ! Si vous saviez combien je l'aime, comme je l'adore… je donnerais pour elle ma vie avec joie !

Justine. — Et vous, ma fille, est-ce l'amour ou le libertinage qui vous a fait prêter l'oreille aux séductions de votre amant, et

vous a jetée dans ses bras ?

Joséphine. — Comment peux-tu me poser une si affreuse question, Nounou ; douter de mon honnêteté !... Oui, je l'avoue, j'aime Louis. Je l'aime au point de mourir s'il me fallait renoncer à son amour, mais...

Justine. — Allons, mes enfants, je vois que j'ai commis une sottise d'intervenir si mal à propos, et surtout de vous gronder comme je l'ai fait. Il faut me pardonner, mes chéris. Je vois bien que le bon Dieu vous a créés tous deux l'un pour l'autre et pour l'amour. Continuez donc à vous aimer, mes chérubins. Que vous êtes beaux tous deux à l'état d'innocence ! Me pardonnez-vous ?... Ne m'en voulez-vous pas ?

Louis. — Aimable Justine !... Laissez-moi vous embrasser !

Joséphine. — Chère, chère Nounou !... Un baiser aussi à moi !

Justine. — Quels délicieux chérubins ! Je crois que j'en suis amoureuse. Je vais donc me retirer, mes beaux amours, à moins que vous ne preniez plaisir à m'avoir pour confidente de votre tendresse et à me rendre témoin des jolies caresses que j'ai interrompues si mal à propos ?

Joséphine. — Oh ! Justine, y songes-tu ? J'aurais trop de honte devant toi !

Louis. — Non ! tu n'éprouveras pas la moindre honte, mon amie. Le plus fort n'est-il pas fait ?... Justine n'a-t-elle pas vu mon membre dans ton joli petit conin ?... Moi je veux que ta charmante petit Nounou soit témoin de la première jouissance d'amour que nous goûterons aux bras l'un de l'autre. Allons, chérie, du courage... Place-toi bien ; comme tout à l'heure.

Joséphine. — Je n'ose pas, Louis !... Aïe !... Aïe !... Vois comme Justine nous regarde.

Justine. — Vous verrez, mes enfants, jusqu'où ira mon dévouement pour vous. Mais... j'y songe. Quelqu'un pourrait rentrer plus tôt que nous le supposons. Soyons prudents, mes petits anges, et allons vite dans ma chambre. Je me charge de vos vêtements... Vous, Vicomte, prenez ma fille dans vos bras, toute nue, et suivez-moi avec votre joli fardeau. Je porte tous vos vêtements, n'ayez crainte,

Louis a soulevé dans ses bras Joséphine qui lui enlace le cou de ses deux bras blancs. Justine, suivie des deux amants, se glisse rapidement dans sa chambre, tandis que la Marquise, allongée sur sa couche, les jupes retroussées, se chatouille en attendant avec une impatience fébrile, le ravissant spectacle auquel elle va assister invisible.

Justine. — Déposez sur le trône du plaisir votre charmant fardeau, Monsieur le Vicomte, tandis que je ferme la porte à clef, et que je tire la lourde portière qui intercepte tous les bruits. Vous pouvez, maintenant, pousser en toute sécurité vos cris de volupté et d'amour, personne ne peut vous entendre. Vous êtes ici chez vous mes anges, et puisque vous m'avez acceptée pour confidente de vos tendresses vous allez goûter ici, sous mes yeux, les divines voluptés. Vous, ma chère Joséphine, vous allez pour la première fois, sentir le frétillement d'un membre viril au fond de vos entrailles délirantes... Vous, cher Vicomte, vous allez arroser (permettez-moi le langage libre de l'amour), vous allez arroser de votre foutre écumant le plus délicieux pucelage qui se soit jamais blotti dans un conin de fille. Ayez confiance en moi, mes chéris, et ne vous inquiétez point des suites de vos baisers d'amour ; je

me charge, moi, de toutes les précautions voulues… Car, il faut bien vous l'avouer, petits polissons, je n'ai ouvert la porte qu'après avoir écouté curieusement votre intéressante et libertine conversation.

Louis. — Oh ! oh !… mademoiselle Justine… Vous saviez donc, en entrant, que Joséphine n'était pas encore dépucelée ?

Justine. — Certes, je le savais… Mais ne fallait-il pas vous inquiéter pour gagner votre confiance, mes amis ? Surtout que je brûlais d'envie d'assister à la divine opération, pour vous aider de mes conseils et de mon expérience sur ce sujet.

Louis. — Vous êtes une franche coquine, Mademoiselle Nounou ; mais tant mieux !… Vous m'aiderez à éduquer ma jolie petite cousine ?

Justine. — De tout mon cœur, cher Vicomte, Allez-y carrément. Je veux que vous goûtiez et que vous fassiez goûter à ma mignonne la jouissance complète, longuement désirée, plus longuement savourée en plein conin.

Regardez-moi donc ces cuisses écartées, ce velouté de la peau, ces petits tétons si durs sous la main qui les presse. Tout cela est à vous, heureux coquin. Ces flancs d'albâtre, ces fesses satinées, cette toison d'ébène, ces lèvres de corail qui semblent sourire à vos désirs, et ce con d'enfant qui s'entr'ouvre sous mes doigts comme un bouton de rose à demi-éclos pour recevoir la douce rosée de l'amour. Vite, vite. Louis, Mademoiselle Joséphine mouille… Jésus Maria !…

Joséphine. — Aussi, vilaine, depuis que tu me chatouilles !…

Justine. — Dépêchez-vous, Vicomte ; profitez de ce que la serrure est mouillée… votre clef pénétrera avec plus d'aisance. Grimpez sur ma fille, à genoux sur le lit !… la pique en avant… Penchez-vous sur elle. Embrassez-la vivement, et laissez-moi saisir cette barre vivante que je veux moi-même introduire… Vous, ma chérie, élargissez vous bien… Écartez… écartez… les cuisses… Encore, mon enfant. Seigneur Dieu quel gros engin pour une si petite fente !…

Le Vicomte, heureux et fier, se démène avec frénésie sur la jeune vierge qui soupire et se plaint lascivement. Éveline contemple cette scène d'un regard enflammé et suit dans les contorsions de sa fille le degré de volupté qu'elle ressent avant d'engloutir l'organe viril.

Joséphine. — Tu me blesses… tu me fais mal, Louis !… oh que tu es cruel ! Tu vois bien que c'est trop gros.

Justine. — Courage, Joséphine, la tête de l'instrument est logée à moitié… Poussez donc Monsieur le Vicomte, poussez fort !… Oh… quelle ardeur !

Louis. — Aïe !… aïe !… c'est que… ça vient… ; je ne puis !… aïe !… je jouis !…

Justine. — Eh ! bien, en v'là une ! Monsieur le Vicomte qui fait… tout seul, sans se gêner… là, sous mes yeux !… le polisson !… Allons, ma chère Joséphine, suivez mon exemple ; je veux que vous jouissiez aussi ! Est-ce que je ne vous branle pas bien la motte avec cette pine mouillée ? Laissez-vous aller ma chérie, foutez, foutez… sans vous gêner… C'est si bon !…

Joséphine. — Tais-toi !... folle, tais-toi !... aïe ! maman !... quelle honte !...

Justine. — Qu'elle est jolie ! et comme son petit minet sort gentiment la langue... Regardez la donc jouer des fesses, bel amoureux. Et maintenant que vous voilà quittes, grands vauriens, nous allons continuer la grande œuvre... Holà ! comme la jouissance a dilaté cet amour de conin ! Vite, Monsieur le Vicomte, abaissez !... que je prenne votre affaire dans mes doigts... abaissez encore... ici... Allez ! poussez ferme !

Joséphine. — Ciel !... au secours ! maman !... Louis !... tu m'as toute déchirée !... ah !... ah !... ah !...

Justine. — Enfin, victoire !... Vous y voilà, cher Vicomte ?

Louis. — Oui, oui ! Chère Justine, j'y suis ! et que c'est bon ! Joséphine, mon ange, quelle volupté ! Tiens, tiens, j'y suis !

Joséphine. — Oh !... oui... méchant !... oh !... oh !... tu y es !...

Louis. — Mon amour, me sens-tu dans ton ventre, me sens-tu ?

Joséphine. — Vilain ! si je te sens... Tu me chatouilles d'une façon !... Tu m'exaspères tellement je te sens... Tu me brûles comme un fer rouge.

Louis. — Veux-tu, chérie, que je reste immobile, comme ceci... Le veux-tu ?

Joséphine. — Oh ! tu es insupportable ! non, chéri, remue, remue fort !... de toutes tes forces ! C'est si doux ! N'est-ce pas que c'est doux, mon bien-aimé ?

Louis. — Bien-aimée de mon cœur ! Ô Joséphine !...

Joséphine. — Mon Dieu !... maman !... que m'arrive-t-il ?...

Louis. — Ça va venir... je le sens venir... je t'assure que je le sens...

Joséphine. — Ô, mon ami !... mon doux ami !...

Louis. — Je le sens !... ô ma Joséphine adorée... ça vient !... ça vient !...

Joséphine. — Méchant que tu es !... attends !... oui, ça approche... ça vient. Comme je le sens !... mon amour... Et Justine qui me chatouille !

Louis. — Moi aussi... elle me chatouille partout... partout !

Joséphine. — Oh !... oh !... que... fais-tu ?... que fais-tu, mon ami ? aïe !...

Louis. — Chérie... mon ange !... ça y est ! Je fous, tiens, je fous !...

Joséphine. — Mon amour !... mon trésor !... mon roi !...

Justine. — Délicieux murmure d'une vierge qui se pâme pour la première fois sous les ardents baisers du mâle qui a réveillé ses désirs !

Louis. — Ma princesse !... ma déesse !... ma vie !...

Joséphine. — Mon doux ami, je n'éprouve plus la moindre honte ni la plus petite douleur. C'est un plaisir ineffable qui me chatouille et m'envahit. À chacune de tes secousses il me semble

que je vais mourir de volupté. Mais je ne puis m'empêcher de rire en sentant sur moi les doigts de Nounou.

Justine. — Laissez-moi faire, moqueuse ; je veux aiguillonner vos délices…

Joséphine. — Que c'est bon, Louis ! Ah ! ah !… plus vite ! Redouble, chéri !…

Louis. — Modère-toi plutôt, ma petite reine ! Modère tes élans, mon amour, pas si vite, je t'en supplie : Filons-nous une douce et longue jouissance.

Justine. — Ah ! pour ceci, je le défends ! Vilain gourmand, qui voudrait se ménager ! Mais je n'entends pas de cette oreille, moi. Ah ! Monsieur le Vicomte, vous voudriez ménager ces jolis réservoirs de l'amour ? Eh ! bien, moi, je veux que le bijou de ma fille absorbe votre dernière goutte avant de vous amuser ensemble à filer à loisir la libertine quenouille de la volupté. Je vais vous aider, ma chère Joséphine. Vous, de votre côté, ne le ménagez pas, et secouez-le vigoureusement… Nous allons voir le temps qu'il pourra résister à nos efforts réunis…

Louis. — Aïe !… Joséphine, aïe !… Nounou !… Oh, si vous vous mettez deux… comment voulez-vous… que… je résiste ?…

Joséphine. — Oh ! chère Nounou… il coule, je le sens en moi ! oh ! comme ça coule chaud… Nounou, à mon secours !… Il me tue !…

Louis. — Heu ! heu !… Cette coquine de Justine m'a tellement chatouillé. Chère Joséphine, je n'ai pas pu me retenir… te voilà femme, mon amie, pardonne-moi !… Oh ! je crois que ça coule encore…

Justine. — Et vous, chère maîtresse, le ruisseau de Vénus est-il donc tari entre vos cuisses de jouvencelle ? Friponnette, vos yeux se voilent. Ça vient, n'est-ce pas ?... je le vois venir... Aidez-lui donc, grand paresseux ! Ne voyez-vous pas qu'elle fait tous ses efforts et qu'elle se crispe pour jouir ? Aidez-lui à se soulager... Poussez ! poussez vigoureusement !

Joséphine. — Oh ! oh ! Louis ; qu'est-ce que je sens ? heu !... heu !... ça y est ! Mon... ami... mon... doux ami !... Tu me fais mourir, méchant, je ne m'appartiens plus !... Viens... à toi... à toi !... oh ! Louis !

Justine. — La sentez-vous décharger, heureux coquin ?

Louis. — Oui, ma chère, le jet brûlant m'a enveloppé la queue comme un bouillon de lave. Que c'est bon ! Encore ! encore Joséphine !... Veux-tu ? Vois comme je joue bien du cul !... Et Justine qui me regarde !...

Justine. — Aussi, Monsieur le Vicomte, il n'est pas possible de faire aussi gentiment l'amour. Quelle agilité dans vos fesses, quelle agréable raideur dans vos grelots. Il n'est pas étonnant que Mademoiselle vous presse avec une ardeur... une passion !... Mais je veux, cette fois, que vous arriviez en même temps tous les deux. Je veux que vos deux organes s'étreignent dans la même jouissance ; que vos deux décharges n'en fassent qu'une, et que pas une goutte ne se dérobe au devoir amoureux. Pour cela, mes amis, modérez-vous... Vous allez trop vite ; vous, Vicomte, que vos coups de reins soient énergiques, un peu brusques, mais... espacés. Vous, Joséphine, cessez de vous agiter comme une torpille... restez immobile...

Joséphine. — Crois-tu donc, Nounou, que je suis maîtresse de mes mouvements et que je puisse rester immobile dans un pareil moment ?

Justine. — Je ne veux qu'augmenter votre bonheur, mon amie. Obéissez-moi et vous éprouverez la jouissance la plus folle que puisse procurer l'amour.

Joséphine. — Mais je ne puis pas m'agiter… tu le vois bien.

Justine. — Vous voyez pourtant que le Vicomte m'a obéi : voyez comme ses mouvements sont lents, espacés…

Joséphine. — Ils sont lents, c'est vrai ; mais d'une vigueur !…

Justine. — Ou, tout au moins, abstenez-vous des haut-le-cul ; et contentez-vous d'un léger mouvement de roulis… comme ceci, mignonne !

Joséphine. — Oh ! Nounou… Ce que j'éprouve… est encore plus lascif que tout à l'heure !… Aïe !… Je sens… ça vient !… je le sens venir !…

Louis. — Attends-moi, petite reine… attends-moi ! Partons ensemble !

Justine. — Hardi ! beau Vicomte… Allez-y !… Ah ! quelle ardeur ? quels élans ! Comme le lit craque et gémit !…

Joséphine et Louis. — Heu !… Heu !… j'expire !… je meurs !

Justine. — Enfin ! grâce à Dieu, voilà le train en gare… Messieurs les voyageurs pour Cythère ! Cinq minutes d'arrêt, buffet !

Deux heures entières s'écoulèrent dans ces tendres fureurs dont Justine redoublait à plaisir le libertinage, sachant bien

qu'elle ne pouvait faire de plus grand plaisir à la vicieuse Éveline. Celle-ci, excitée au plus haut degré, fut plusieurs fois sur le point de venir surprendre le joli trio ; mais un reste de pudeur l'en empêcha, lorsque Justine, après avoir séparé de force les jeunes amants, vint retrouver sa chère maîtresse, elle la trouva dans un tel état d'exaltation érotique, qu'elle fut obligée, pour la calmer, de mettre en œuvre toutes les ressources des caresses lesbiennes les plus raffinées.

Pendant ce temps, Joséphine et Louis, qui n'avaient pas eu de peine à se rejoindre, s'égaraient dans les taillis les plus épais du parc pour y compléter l'éducation entreprise par Nounou, et se livrer à toutes les impulsions de leur curiosité juvénile mais déjà perverse.

I. La Nounou · 17

Louis semblait mort tant il était pâle. Joséphine, fière de son triomphe, se penche sur lui et couvre son visage de baisers de feu. Instinctivement la main du jeune homme disparaît sous les jupons de la vierge. Au lieu de le repousser, Joséphine s'élargit comme pour donner plus de facilité à la main audacieuse qui l'outrage : — « Louis !... Louis !... murmure-t-elle, est-ce ainsi que tu respectes la pudeur de ta cousine ? » Au contact des appas féminins livrés pour la première fois à ses caresses, Louis se sent revivifier ; sa verge s'agite, se gonfle, se dresse, heurtant les doigts curieux de Joséphine déjà à demi-pâmée sous les doigts agiles de son amoureux...

Joséphine. — Mon ami ! mon doux ami !... Que me fais-tu ? méchant !... Oh ! que c'est doux, Louis. Cette main... comme elle est effrontée ! comme elle me fouille toute... Aïe ! Louis, je meurs de honte.

Louis. — Que tes petits cheveux sont fins, ma bien-aimée. Tu as un conin d'enfant. Quelle différence avec un conin de femme ! Sens-tu, mignonne ? Je cherche l'ouverture... et j'ai peine à la trouver. C'est à peine si tu es fendue.

Joséphine. — C'est en vain que je voudrais résister. C'en est fait de ma vertu. Je le sens bien ! Oh ! je brûle ; Louis, mon ami, mon amant, je meurs de plaisir.

Louis. — Oui, ma belle ; oui, tu vas mourir de volupté, mais pour renaître plus amoureuse et plus ardente... Laisse-moi faire... ne t'agite pas si fort...

Joséphine. — Mon amour ! je ne me connais plus ; tu m'embrases toute. Viens, tiens, je me donne à toi !... Prends-moi, Louis ; fais de moi à ta fantaisie... fais-moi tienne, toute tienne ! je brûle.

Louis. — Comme tu es étroite, Joséphine ! Je ne puis plus entrer... C'est trop mignon !

Joséphine. — Essaye, essayons ensemble ; veux-tu, mon amour ? Mets-le, tout ! Force donc l'entrée, méchant que tu es ! je brûle de désirs. Oh !

Louis. — J'ai envie de voir tes seins que je n'ai encore pu que toucher à peine.

Joséphine. — Les voilà nus sous tes yeux ; regarde à ton aise, mon amour. Aïe, tu me les mords… Tu les suces… Comme tu m'irrites ! Finis, Louis, je t'en supplie, ou je vais devenir folle…

Louis. — Ma chérie, ma toute belle, mon adorée… je veux…

Joséphine. — Que veux-tu, Louis ?… Dis-moi ce que tu veux, mon ange.

Louis. — Je veux, ma mignonnette, te voir en chemise ?… Laisse-moi faire.

Joséphine. — Tu es mon roi, tu es mon Dieu, Louis, fais ce que tu veux de moi. Es-tu content de me voir ainsi en chemise ? Mais tu me la soulèves, coquin. Comme tu me regardes ! Oh ! Louis, cesse de me regarder avec ces yeux brillants, il me semble qu'ils me déshabillent encore, et pourtant je suis toute nue.

Louis. — Que tu es belle ainsi, cousinette ; quels frais appas, quelles blanches et fermes rondeurs, quels adorables contours ! Tu es belle, belle à rendre fou ; quelles ondulations gracieuses, quelle ravissante nudité !

Joséphine. — Toi aussi, mon amant ; toi aussi, mon roi, tu es beau !

Louis. — Aimerais-tu, Joséphine, de me voir, tout nu devant toi ?

Joséphine. — Oui !… Oh ! non !… non, je n'ose pas. Que fais-tu, Louis ? À quoi songes-tu, de te déshabiller ? Fi ! le vilain !… Que veux-tu ?…

Louis. — Je veux, mon idole, te montrer les beautés mâles de mon corps amoureux de toi. Je veux irriter tes ardeurs par la vue

de ma chaude nudité ; je veux que tu me voies tout nu, comme ceci… Viens, regarde !

Joséphine. — Que tu es beau, mon ange, mon prince, ma vie… Oui, presse-moi dans tes bras, contre ton corps nu… Je t'aime, je t'aime, Louis !

Louis. — Je t'adore, Joséphine. Oh ! maintenant tu es bien à moi, n'est-ce pas ? Rien ne te ravira à mes amoureux transports ! À moi ! toute à moi !

Joséphine. — Oh ! oui, toute… toute à toi ! Il me semble rêver ! est-ce possible, mon ami ? N'est-ce pas un songe ? Jouissance divine !… Viens, Louis, mon roi, mon sauveur, mon Dieu !… c'est ma virginité que tu désires ? c'est mon innocence que tu veux ?… Prends-la ! mon amour ; viens, Louis, prends-le ce pucelage que je t'offre… toi seul es digne de le cueillir… je l'abandonne, prends-le ! tu as allumé en moi un volcan ; la bave bouillonne, fais-la jaillir ! Viole-moi, Louis ! Viole-moi !

Sous le coup de fouet de cette luxurieuse provocation, Louis s'élance sur la jeune fille et, toute troussée, la renverse brutalement sur le sopha : Joséphine transportée de désirs, ouvre instinctivement les cuisses.

L'œil collé aux ouvertures traîtresses de la porte, Éveline et Nounou se pressent la main dans un transport lascif : — Vite, vite ! balbutie Nounou… cette fois il est temps ! Marquise, chère Marquise, regagnez à la hâte votre chambre ! moi je vais surprendre nos deux tourtereaux, et, après les avoir grondés, je leur offrirai mon lit pour s'y ébattre en toute liberté, sans se douter que vous les regardez faire de votre lit.

Pendant que la Marquise obéit au lubrique conseil de Nounou, la scène d'amour se corse : Louis, d'une main savante, parcourt les frisettes de la vierge, et bientôt, deux doigts expérimentés écartent les grandes lèvres du bijou naïf. La jeune fille frissonne et saisit brusquement le membre viril de son ami. Une effluve de volupté les entoure. Les deux sexes vont se confondre, Joséphine se porte en avant… impatiente…

Tout à coup la porte s'ouvre ! Louis pousse un cri ! Joséphine se cache la figure dans les mains. Nounou, brusquement entrée, feint de s'arrêter stupéfaite devant le spectacle qui frappe ses regards : — Oh ! Monsieur le Vicomte ! Dans quel état faut-il que je vous surprenne, que je vous voie !… Moi qui avais pour votre honnêteté le plus profond respect. Et vous, Joséphine ! Vous, mon enfant… Est-ce donc là le résultat de mes conseils vertueux, des leçons de votre chaste maman, de la pieuse éducation que vous avez reçue au couvent ?… Fi ! Mademoiselle, comme vous voilà ! Quelle honte pour vous ! quelle honte pour votre pauvre Nounou qui vous aimait tant !… Quel coup pour votre vertueuse maman qui mourra de douleur en apprenant votre conduite.

Louis. — De grâce, Mademoiselle Justine, ne nous perdez pas : oh ! soyez indulgente !… Ce n'est pas pour moi que je vous supplie, c'est pour cette innocente et adorable enfant que j'ai entraînée au mal. C'est moi seul qui suis coupable, ce n'est donc pas elle qui doit être punie. Soyez miséricordieuse, chère demoiselle Justine. Vous êtes trop belle, trop gracieuse, trop séduisante, pour ne pas avoir été aimée et adorée vous aussi… Oui, Justine, vous avez aimé vous-même, j'en suis sûr ! Au nom de vos plus belles, de vos plus chères amours, pardonnez à notre égarement passager.

Joséphine. — Pitié, pitié, ma Nounou chérie ; toi qui sais combien je t'aime, au nom de la honte que j'éprouve, pitié !... Ne me perds pas !

Nounou. — Ah ! Joséphine, qui eût supposé une pareille conduite ? Qui vous eût soupçonnée ? Moi qui vous croyais la pureté même, un ange de candeur, l'innocence en personne !

Louis. — Elle est pure encore, mademoiselle Justine, je vous le jure ! aussi pure que l'enfant qui vient de naître !

Nounou. — À d'autres, mon ami. Je vous ai trop bien vus quand j'ai ouvert la porte.

Louis. — Je vous jure, sur l'honneur, que Joséphine est encore vierge.

Joséphine. — Oui, chère Nounou, je te le jure aussi ! Je suis vierge !

Nounou. — Friponne ! Vous auriez le front de me soutenir que vous êtes encore pucelle, alors que moi, j'ai vu de mes propres yeux, le membre de votre cousin à demi-enfoncé dans votre fente de fille ?...

Louis. — Vous l'avez vu, Justine ; et je ne veux pas le nier, cela n'empêche pas que ma chère Joséphine est encore vierge. Oui, quand vous nous avez surpris, il avait commencé à pénétrer ma bien-aimée, et certainement sans votre arrivée soudaine elle aurait, à cette heure, perdu ce qu'une fille, avec la meilleure volonté du monde, ne peut donner qu'une fois... Seulement je pénétrais avec beaucoup de difficulté. Elle est si étroite, si vous saviez ! La tête seule de mon affaire était dedans. Joséphine avait beau s'élargir, j'avais beau pousser de toutes mes forces... Voilà que

vous ouvrez la porte avant que je sois au fond… Je vous le jure, ma chère Justine.

Justine. — Serait-ce vrai, ma pauvre enfant ? Est-il bien vrai que vous avez encore votre pucelage ?

Joséphine. — Je te le jure, ma bonne Nounou ; c'est la vérité ! Oh, je t'en supplie… pardonne, pardonne à ton enfant !

Louis. — Pardon, Mademoiselle Justine ; pardon !… Nous vous aimerons tant ?

Justine. — Les voilà qui pleurent, maintenant : Allons, mes enfants, séchez vos larmes. Si ce que vous avez fait est l'œuvre de l'amour, je n'ai pas le courage d'être sans pitié. Est-il vrai, Monsieur le Vicomte, que c'est l'amour seul qui vous a poussé à séduire ma fille ?

Louis. — Oh ! oui, c'est l'amour, l'amour seul ! Si vous saviez combien je l'aime, comme je l'adore… je donnerais pour elle ma vie avec joie !

Justine. — Et vous, ma fille, est-ce l'amour ou le libertinage qui vous a fait prêter l'oreille aux séductions de votre amant, et vous a jetée dans ses bras ?

Joséphine. — Comment peux-tu me poser une si affreuse question, Nounou ; douter de mon honnêteté !… Oui, je l'avoue, j'aime Louis. Je l'aime au point de mourir s'il me fallait renoncer à son amour, mais…

Justine. — Allons, mes enfants, je vois que j'ai commis une sottise d'intervenir si mal à propos, et surtout de vous gronder comme je l'ai fait. Il faut me pardonner, mes chéris. Je vois bien

que le bon Dieu vous a créés tous deux l'un pour l'autre et pour l'amour. Continuez donc à vous aimer, mes chérubins. Que vous êtes beaux tous deux à l'état d'innocence ! Me pardonnez-vous ?... Ne m'en voulez-vous pas ?

Louis. — Aimable Justine !... Laissez-moi vous embrasser !

Joséphine. — Chère, chère Nounou !... Un baiser aussi à moi !

Justine. — Quels délicieux chérubins ! Je crois que j'en suis amoureuse. Je vais donc me retirer, mes beaux amours, à moins que vous ne preniez plaisir à m'avoir pour confidente de votre tendresse et à me rendre témoin des jolies caresses que j'ai interrompues si mal à propos ?

Joséphine. — Oh ! Justine, y songes-tu ? J'aurais trop de honte devant toi !

Louis. — Non ! tu n'éprouveras pas la moindre honte, mon amie. Le plus fort n'est-il pas fait ?... Justine n'a-t-elle pas vu mon membre dans ton joli petit conin ?... Moi je veux que ta charmante petit Nounou soit témoin de la première jouissance d'amour que nous goûterons aux bras l'un de l'autre. Allons, chérie, du courage... Place-toi bien ; comme tout à l'heure.

Joséphine. — Je n'ose pas, Louis !... Aïe !... Aïe !... Vois comme Justine nous regarde.

Justine. — Vous verrez, mes enfants, jusqu'où ira mon dévouement pour vous. Mais... j'y songe. Quelqu'un pourrait rentrer plus tôt que nous le supposons. Soyons prudents, mes petits anges, et allons vite dans ma chambre. Je me charge de vos vêtements... Vous, Vicomte, prenez ma fille dans vos bras, toute nue,

et suivez-moi avec votre joli fardeau. Je porte tous vos vêtements, n'ayez crainte,

Louis a soulevé dans ses bras Joséphine qui lui enlace le cou de ses deux bras blancs. Justine, suivie des deux amants, se glisse rapidement dans sa chambre, tandis que la Marquise, allongée sur sa couche, les jupes retroussées, se chatouille en attendant avec une impatience fébrile, le ravissant spectacle auquel elle va assister invisible.

Justine. — Déposez sur le trône du plaisir votre charmant fardeau, Monsieur le Vicomte, tandis que je ferme la porte à clef, et que je tire la lourde portière qui intercepte tous les bruits. Vous pouvez, maintenant, pousser en toute sécurité vos cris de volupté et d'amour, personne ne peut vous entendre. Vous êtes ici chez vous mes anges, et puisque vous m'avez acceptée pour confidente de vos tendresses vous allez goûter ici, sous mes yeux, les divines voluptés. Vous, ma chère Joséphine, vous allez pour la première fois, sentir le frétillement d'un membre viril au fond de vos entrailles délirantes… Vous, cher Vicomte, vous allez arroser (permettez-moi le langage libre de l'amour), vous allez arroser de votre foutre écumant le plus délicieux pucelage qui se soit jamais blotti dans un conin de fille. Ayez confiance en moi, mes chéris, et ne vous inquiétez point des suites de vos baisers d'amour ; je me charge, moi, de toutes les précautions voulues… Car, il faut bien vous l'avouer, petits polissons, je n'ai ouvert la porte qu'après avoir écouté curieusement votre intéressante et libertine conversation.

Louis. — Oh ! oh !… mademoiselle Justine… Vous saviez donc, en entrant, que Joséphine n'était pas encore dépucelée ?

Justine. — Certes, je le savais… Mais ne fallait-il pas vous inquiéter pour gagner votre confiance, mes amis ? Surtout que je brûlais d'envie d'assister à la divine opération, pour vous aider de mes conseils et de mon expérience sur ce sujet.

Louis. — Vous êtes une franche coquine, Mademoiselle Nounou ; mais tant mieux !… Vous m'aiderez à éduquer ma jolie petite cousine ?

Justine. — De tout mon cœur, cher Vicomte, Allez-y carrément. Je veux que vous goûtiez et que vous fassiez goûter à ma mignonne la jouissance complète, longuement désirée, plus longuement savourée en plein conin.

Regardez-moi donc ces cuisses écartées, ce velouté de la peau, ces petits tétons si durs sous la main qui les presse. Tout cela est à vous, heureux coquin. Ces flancs d'albâtre, ces fesses satinées, cette toison d'ébène, ces lèvres de corail qui semblent sourire à vos désirs, et ce con d'enfant qui s'entr'ouvre sous mes doigts comme un bouton de rose à demi-éclos pour recevoir la douce rosée de l'amour. Vite, vite. Louis, Mademoiselle Joséphine mouille… Jésus Maria !…

Joséphine. — Aussi, vilaine, depuis que tu me chatouilles !…

Justine. — Dépêchez-vous, Vicomte ; profitez de ce que la serrure est mouillée… votre clef pénétrera avec plus d'aisance. Grimpez sur ma fille, à genoux sur le lit !… la pique en avant… Penchez-vous sur elle. Embrassez-la vivement, et laissez-moi saisir cette barre vivante que je veux moi-même introduire… Vous, ma chérie, élargissez vous bien… Écartez… écartez… les cuisses… Encore, mon enfant. Seigneur Dieu quel gros engin pour une si petite fente !…

Le Vicomte, heureux et fier, se démène avec frénésie sur la jeune vierge qui soupire et se plaint lascivement. Éveline contemple cette scène d'un regard enflammé et suit dans les contorsions de sa fille le degré de volupté qu'elle ressent avant d'engloutir l'organe viril.

Joséphine. — Tu me blesses… tu me fais mal, Louis !… oh que tu es cruel ! Tu vois bien que c'est trop gros.

Justine. — Courage, Joséphine, la tête de l'instrument est logée à moitié… Poussez donc Monsieur le Vicomte, poussez fort !… Oh… quelle ardeur !

Louis. — Aïe !… aïe !… c'est que… ça vient… ; je ne puis !… aïe !… je jouis !…

Justine. — Eh ! bien, en v'là une ! Monsieur le Vicomte qui fait… tout seul, sans se gêner… là, sous mes yeux !… le polisson !… Allons, ma chère Joséphine, suivez mon exemple ; je veux que vous jouissiez aussi ! Est-ce que je ne vous branle pas bien la motte avec cette pine mouillée ? Laissez-vous aller ma chérie, foutez, foutez… sans vous gêner… C'est si bon !…

Joséphine. — Tais-toi !… folle, tais-toi !… aïe ! maman !… quelle honte !…

Justine. — Qu'elle est jolie ! et comme son petit minet sort gentiment la langue… Regardez la donc jouer des fesses, bel amoureux. Et maintenant que vous voilà quittes, grands vauriens, nous allons continuer la grande œuvre… Holà ! comme la jouissance a dilaté cet amour de conin ! Vite, Monsieur le Vicomte, abaissez !… que je prenne votre affaire dans mes doigts… abaissez encore… ici… Allez ! poussez ferme !

Joséphine. — Ciel !... au secours ! maman !... Louis !... tu m'as toute déchirée !... ah !... ah !... ah !...

Justine. — Enfin, victoire !... Vous y voilà, cher Vicomte ?

Louis. — Oui, oui ! Chère Justine, j'y suis ! et que c'est bon ! Joséphine, mon ange, quelle volupté ! Tiens, tiens, j'y suis !

Joséphine. — Oh !... oui... méchant !... oh !... oh !... tu y es !...

Louis. — Mon amour, me sens-tu dans ton ventre, me sens-tu ?

Joséphine. — Vilain ! si je te sens... Tu me chatouilles d'une façon !... Tu m'exaspères tellement je te sens... Tu me brûles comme un fer rouge.

Louis. — Veux-tu, chérie, que je reste immobile, comme ceci... Le veux-tu ?

Joséphine. — Oh ! tu es insupportable ! non, chéri, remue, remue fort !... de toutes tes forces ! C'est si doux ! N'est-ce pas que c'est doux, mon bien-aimé ?

Louis. — Bien-aimée de mon cœur ! Ô Joséphine !...

Joséphine. — Mon Dieu !... maman !... que m'arrive-t-il ?...

Louis. — Ça va venir... je le sens venir... je t'assure que je le sens...

Joséphine. — Ô, mon ami !... mon doux ami !...

Louis. — Je le sens !... ô ma Joséphine adorée... ça vient !... ça vient !...

Joséphine. — Méchant que tu es !... attends !... oui, ça approche... ça vient. Comme je le sens !... mon amour... Et Justine qui me chatouille !

Louis. — Moi aussi... elle me chatouille partout... partout !

Joséphine. — Oh !... oh !... que... fais-tu ?... que fais-tu, mon ami ? aïe !...

Louis. — Chérie... mon ange !... ça y est ! Je fous, tiens, je fous !...

Joséphine. — Mon amour !... mon trésor !... mon roi !...

Justine. — Délicieux murmure d'une vierge qui se pâme pour la première fois sous les ardents baisers du mâle qui a réveillé ses désirs !

Louis. — Ma princesse !... ma déesse !... ma vie !...

Joséphine. — Mon doux ami, je n'éprouve plus la moindre honte ni la plus petite douleur. C'est un plaisir ineffable qui me chatouille et m'envahit. À chacune de tes secousses il me semble que je vais mourir de volupté. Mais je ne puis m'empêcher de rire en sentant sur moi les doigts de Nounou.

Justine. — Laissez-moi faire, moqueuse ; je veux aiguillonner vos délices...

Joséphine. — Que c'est bon, Louis ! Ah ! ah !... plus vite ! Redouble, chéri !...

Louis. — Modère-toi plutôt, ma petite reine ! Modère tes élans, mon amour, pas si vite, je t'en supplie : Filons-nous une douce et longue jouissance.

Justine. — Ah ! pour ceci, je le défends ! Vilain gourmand, qui voudrait se ménager ! Mais je n'entends pas de cette oreille, moi. Ah ! Monsieur le Vicomte, vous voudriez ménager ces jolis réservoirs de l'amour ? Eh ! bien, moi, je veux que le bijou de ma fille absorbe votre dernière goutte avant de vous amuser ensemble à filer à loisir la libertine quenouille de la volupté. Je vais vous aider, ma chère Joséphine. Vous, de votre côté, ne le ménagez pas, et secouez-le vigoureusement… Nous allons voir le temps qu'il pourra résister à nos efforts réunis…

Louis. — Aïe !… Joséphine, aïe !… Nounou !… Oh, si vous vous mettez deux… comment voulez-vous… que… je résiste ?…

Joséphine. — Oh ! chère Nounou… il coule, je le sens en moi ! oh ! comme ça coule chaud… Nounou, à mon secours !… Il me tue !…

Louis. — Heu ! heu !… Cette coquine de Justine m'a tellement chatouillé. Chère Joséphine, je n'ai pas pu me retenir… te voilà femme, mon amie, pardonne-moi !… Oh ! je crois que ça coule encore…

Justine. — Et vous, chère maîtresse, le ruisseau de Vénus est-il donc tari entre vos cuisses de jouvencelle ? Friponnette, vos yeux se voilent. Ça vient, n'est-ce pas ?… je le vois venir… Aidez-lui donc, grand paresseux ! Ne voyez-vous pas qu'elle fait tous ses efforts et qu'elle se crispe pour jouir ? Aidez-lui à se soulager… Poussez ! poussez vigoureusement !

Joséphine. — Oh ! oh ! Louis ; qu'est-ce que je sens ? heu !… heu !… ça y est ! Mon… ami… mon… doux ami !… Tu me fais mourir, méchant, je ne m'appartiens plus !… Viens… à toi… à toi !… oh ! Louis !

Justine. — La sentez-vous décharger, heureux coquin ?

Louis. — Oui, ma chère, le jet brûlant m'a enveloppé la queue comme un bouillon de lave. Que c'est bon ! Encore ! encore Joséphine !... Veux-tu ? Vois comme je joue bien du cul !... Et Justine qui me regarde !...

Justine. — Aussi, Monsieur le Vicomte, il n'est pas possible de faire aussi gentiment l'amour. Quelle agilité dans vos fesses, quelle agréable raideur dans vos grelots. Il n'est pas étonnant que Mademoiselle vous presse avec une ardeur... une passion !... Mais je veux, cette fois, que vous arriviez en même temps tous les deux. Je veux que vos deux organes s'étreignent dans la même jouissance ; que vos deux décharges n'en fassent qu'une, et que pas une goutte ne se dérobe au devoir amoureux. Pour cela, mes amis, modérez-vous... Vous allez trop vite ; vous, Vicomte, que vos coups de reins soient énergiques, un peu brusques, mais... espacés. Vous, Joséphine, cessez de vous agiter comme une torpille... restez immobile...

Joséphine. — Crois-tu donc, Nounou, que je suis maîtresse de mes mouvements et que je puisse rester immobile dans un pareil moment ?

Justine. — Je ne veux qu'augmenter votre bonheur, mon amie. Obéissez-moi et vous éprouverez la jouissance la plus folle que puisse procurer l'amour.

Joséphine. — Mais je ne puis pas m'agiter... tu le vois bien.

Justine. — Vous voyez pourtant que le Vicomte m'a obéi : voyez comme ses mouvements sont lents, espacés...

Joséphine. — Ils sont lents, c'est vrai ; mais d'une vigueur !...

Justine. — Ou, tout au moins, abstenez-vous des haut-le-cul ; et contentez-vous d'un léger mouvement de roulis… comme ceci, mignonne !

Joséphine. — Oh ! Nounou… Ce que j'éprouve… est encore plus lascif que tout à l'heure !… Aïe !… Je sens… ça vient !… je le sens venir !…

Louis. — Attends-moi, petite reine… attends-moi ! Partons ensemble !

Justine. — Hardi ! beau Vicomte… Allez-y !… Ah ! quelle ardeur ? quels élans ! Comme le lit craque et gémit !…

Joséphine et Louis. — Heu !… Heu !… j'expire !… je meurs !

Justine. — Enfin ! grâce à Dieu, voilà le train en gare… Messieurs les voyageurs pour Cythère ! Cinq minutes d'arrêt, buffet !

Deux heures entières s'écoulèrent dans ces tendres fureurs dont Justine redoublait à plaisir le libertinage, sachant bien qu'elle ne pouvait faire de plus grand plaisir à la vicieuse Éveline. Celle-ci, excitée au plus haut degré, fut plusieurs fois sur le point de venir surprendre le joli trio ; mais un reste de pudeur l'en empêcha, lorsque Justine, après avoir séparé de force les jeunes amants, vint retrouver sa chère maîtresse, elle la trouva dans un tel état d'exaltation érotique, qu'elle fut obligée, pour la calmer, de mettre en œuvre toutes les ressources des caresses lesbiennes les plus raffinées.

Pendant ce temps, Joséphine et Louis, qui n'avaient pas eu de peine à se rejoindre, s'égaraient dans les taillis les plus épais du parc pour y compléter l'éducation entreprise par Nounou, et se li-

vrer à toutes les impulsions de leur curiosité juvénile mais déjà perverse.

II. L'Épine blanche · 01

L'initiation de Joséphine s'étant accomplie — à l'heure de la sieste, c'est ce qui explique la facilité avec laquelle le fait avait pu se produire sans attirer l'attention des invités. Car sous le prétexte commode de la sieste, plus d'un couple amoureux avait réussi à se blottir sous les mêmes courtines : Au lieu de dormir, la rieuse Nathalia jouait dans son lit avec le vicomte Alfred qui la défiait d'avoir la peau plus blanche que lui. — Dans le dortoir des mandolinistes, le beau Léonce, avec le marquis Olivier, se livraient à tout le laisser aller d'un effréné dévergondage, ne quittant Fiorella que pour s'emparer de Nina, ne lâchant la brune Tsilla que pour happer au passage les charmes nus de Nitza. Quant aux deux guitaristes, Gabrielle d'Haricourt les avait invités à venir goûter dans sa chambre les charmes de l'hospitalité la plus écossaise. Malheureusement pour elle, l'imprudente baronne n'avait pas tiré le verrou ; ce qui permit à Éveline et Louis, de surprendre l'amoureuse Gabrielle au moment où Abel, en vrai costume d'Highlander, se livrait sur elle à une gymnastique des plus significatives. Ouvrir la porte, la refermer sans mot dire, se coucher auprès de la jolie Baronne, les jupes haut troussées, et ouvrir bras et jambes à l'étreinte de Calvi, fut pour Éveline l'affaire d'un clin d'œil. Fiers d'exploiter deux nobles dames, nos jeunes héros se plurent à les outrager de la façon la plus lubrique, et les abreuvèrent d'impudicités, jusqu'au moment où Nounou vint interrompre la fête joyeuse, pour annoncer à Éveline l'arri-

vée de la comtesse Olympe d'Aunac. La Marquise se hâta de réparer le désordre de sa toilette pour aller recevoir sa cousine qu'elle trouva au salon en tête-à-tête avec le comte d'Ermenonville.

Éveline exprima à Olympe la joie qu'elle éprouvait à la revoir, et la conduisit aussitôt dans la chambre qui lui était destinée, et qui n'était séparée, de l'appartement du beau Léonce, que par une porte condamnée par deux verrous respectifs. Vous devinez bien, chères lectrices, que les deux verrous ne furent qu'un faible obstacle aux désirs des deux amants : sur la prière pressante du Comte, la belle Olympe fit glisser la tige protectrice, et se trouva aussitôt, toute émue et un peu honteuse, dans les bras de son amant ; celui-ci, dans un élan passionné emporta la comtesse dans son lit, et là, en la dévorant de baisers et de caresses, la dépouilla un à un de tous ses vêtements. Alors, ivre de désirs devant les beautés de son amoureuse, Léonce, déshabillé d'un tour de main, bondit sur son amie, la caresse, lui sourit, la taquine, la chatouille, l'excite et la pénètre enfin dans un accès de délire érotique.

Avec l'assentiment de Nounou, Louis passa la nuit dans la chambre de Joséphine, d'où il ne sortit, le lendemain matin, que pour seller et brider son cheval pour se rendre à la Cerisaie en cachette.

Éveline ne fut que médiocrement étonnée lorsque, au sortir de son appartement, elle apprit de Nounou que le lit du Comte n'avait pas été défait de la nuit, mais qu'en revanche celui de la comtesse Olympe était, dans un tel désordre, qu'il n'y restait pas même un pouce de drap pour voiler l'impudique sommeil des deux amants enlacés. Nounou ayant exprimé à la Marquise sa

surprise de la voir levée de si bonne heure : « C'est que, ma fille, moi j'ai été très sage cette nuit. Et puis, j'attends mes chers pupilles qui vont arriver ce matin.

Justine. — Eh ! quoi ; Étienne et Robert, déjà en Vacances ?

Éveline. — Ils les devancent de quelques jours. Il paraît qu'ils ont fait là-bas quelque sottise qui empêche qu'on les garde plus longtemps au séminaire, les pauvres petits. Écoute, du reste, la lettre du supérieur :

« Vous savez aussi bien que moi combien la chair est faible. Vos deux charmants pupilles, Étienne et Robert, en font l'expérience à leurs dépens. Ils ont été surpris, par le Grand Vicaire Inspecteur, qui a exigé leur renvoi immédiat. Il n'y a qu'à s'incliner, Madame et chère sœur en Christ, devant les ordres d'en haut. Je vous prie de rendre la paix à ces deux pauvres cœurs froissés. Les enfantillages qui leur sont reprochés, ne leur font rien perdre de mon estime.

Recevez, etc., etc. ».

Justine. — Quels enfantillages coupables ont-ils bien pu commettre, ces mignons chérubins ? Faut-il que ce Grand Vicaire soit bête et méchant !...

Éveline. — Ils ne peuvent tarder à arriver, nous apprendrons par eux ce qu'ils ont fait de si immoral... À ce propos, Nounou, où en sommes-nous avec la vertu de cette délicieuse fillette que tu m'as promis de catéchiser ?

Justine. — Vous avez donc bien envie de lui voir sauter le pas ?

Éveline. — C'est si joli de voir une jeune et jolie pucelle se transformer si rapidement sous nos doigts en chaude et libertine jouisseuse !

Justine. — Et la petite Emma est : 1 pucelle ; 2 très jeune ; 3 très jolie. Eh ! bien, chère maîtresse, ayez bon espoir : Mademoiselle Emma Gelin m'a pardonné l'espèce de violence que je lui fis avant hier dans le parc. Elle ne m'en veut plus de l'avoir fouettée comme une petite enfant et d'avoir, dans l'ardeur de la flagellation, introduit mon doigt dans son innocence. Tout à l'heure, en sortant de chez le Comte, je suis entrée par curiosité dans la chambre d'Emma : Elle a rougi, mais en souriant, quand je lui ai longuement baisé les paupières. Vous eussiez dit qu'elle s'attendait à un nouvel assaut, elle n'a pas caché ses deux petits tétons presque entièrement découverts. Ma main s'est posée par mégarde sur sa cuisse, dont la chaleur m'a pénétrée aussitôt. Emma n'a pas bougé. Ses regards plongeaient dans les miens comme ceux d'une jeune mariée le matin de sa nuit de noces…

Éveline. — Et alors, friponne, tu as pris en pitié cette délicieuse et craintive enfant.

Justine. — Non, j'ai attisé le feu en lui murmurant à l'oreille combien je la trouvais jolie, et quelle intense jouissance j'éprouverais à la mettre nue… Ma main avait remonté le long de la cuisse jusqu'à un certain obstacle, au contact duquel l'innocente petite s'est tordue comme anguille. Sa petite poitrine était dans une terrible agitation. Moi, je brûlais. Et ma foi, vous m'avez appelée… pardonnez-moi, bien mal à propos !

Éveline. — C'est donc moi qui retarde le bonheur d'Emma ? Cours, Nounou, cours satisfaire les tendres désirs de cette belle…

Donne à ses sens surexcités les ivresses de la lutte et puis le calme légitime. Va !... si j'ai besoin de toi, je vous appellerai toutes deux.

Justine. — J'y vole ! Et Madame la Marquise peut compter sur mon zèle.

Éveline restée seule s'avance sur la terrasse qui sépare le château des grandes allées du parc. Elle sourit à la pensée de ce qui va se passer dans la chambrette d'Emma. Puis sa pensée retourne aux jeunes pupilles qu'elle affectionne particulièrement.

« Ces chers enfants, murmurait-elle, ces pauvres innocents ! À quelle tentation ont-ils cédé ?... Sans doute aux suggestions des premières effluves de la puberté... Oh ! le réveil du sexe !... Je me rappelle l'effet que produisit dans tout mon être le premier... attouchement, presque involontaire...

Mais !... non, je ne me trompe pas !... il arrive deux jeunes gens !... Ce sont eux. Ils marchent lentement, la tête baissée comme des coupables. Les voici ; ils approchent... Prenons un air sévère :

— Eh ! quoi, Robert !... Et vous, Étienne !... La voilà, la récompense des soins que j'ai pris pour vous ! Renvoyés du séminaire ! Quelle honte ! Mais quel crime avez-vous donc commis, malheureux enfants !

Robert. — Chère, chère maman, vous nous voyez humiliés et désespérés, ne nous accablez pas !

Étienne. — Il paraît que nous sommes bien coupables, petite mère chérie ; mais nous sommes si malheureux !

La Marquise. — Pauvres petits ! les voilà qui pleurent maintenant. Non ! non, je ne le veux pas. Séchez ces larmes. Votre désespoir m'émeut malgré moi. Déposez ces bagages dans le vestibule : il fait beau ce matin ; venez avec moi faire un tour de parc ; il faut que je sache le motif exact pour lequel on a pris à votre égard une mesure si sévère.

Les jeunes gens ont obéi avec empressement à l'ordre d'Éveline. Au détour d'une allée cachée à tous les regards, ils tombent à genoux aux pieds de la Marquise toujours digne et froide.

« Petite Mère ! Maman ! oh ! maman chérie ; pardon, pardon ! »

La Marquise. — Encore faut-il, pour vous pardonner, que je connaisse votre crime ? Voyons, Robert, mon ami, dites-moi ce que vous avez fait ?

Robert. — C'est que… à vous… je n'ose pas. Maman ! maman !

La Marquise. — Alors, Étienne, à toi de me renseigner. C'est donc bien affreux, que vous n'osiez pas même l'avouer à votre petite mère ?

Étienne. — Puisque vous l'exigez chère maman, je vais tout vous dire : Ne suivant pas les mêmes cours il y avait deux jours que je n'avais vu Robert, lorsque, jeudi matin, me rendant aux cabinets, le hasard a fait que j'ai rencontré mon ami qui s'y rendait aussi. Nous nous sommes embrassés, et nous avons pénétré ensemble dans le petit local. À peine y étions-nous entrés, que l'inspecteur Vicaire, pénétrant à son tour, nous surprenait à nous embrasser encore : cela l'a mis dans une colère, maman, oh, quelle colère !

La Marquise. — Dis-moi tout : Ne faisiez-vous que vous embrasser ? Aviez-vous fini ce que vous alliez faire aux cabinets ?

Étienne. — Nous n'avions pas tout à fait fini : nous finissions…

La Marquise. — Je dois tout savoir, mon ami : vous finissiez ? le gros… le petit ?…

Étienne. — Le tout petit, maman : Moi, je faisais faire à Robert, et lui, me rendait le même service ; comme font les nourrices aux petits enfants qu'elles aiment… Et nous nous aimons tant, Robert et moi !

La Marquise. — Je présume que c'est là une marque de tendre affection. Mais je ne comprends pas bien comment vous pouviez faire ? Mes enfants ! Pour juger de la légitimité des reproches qui vous sont adressés ; il faut que je sache comment vous étiez placés. Nous voici dans une allée bien solitaire ; voyons, mes amis, faites comme si je n'étais pas là, et placez-vous comme vous étiez quand l'inspecteur vous a surpris.

Étienne. — Approche-toi, Robert ; il faut obéir. Voici, petite mère chérie, comment Robert me tenait la taille, du bras gauche, et moi la sienne du bras droit… comme ceci… Vous voyez, maman, comme nous nous baisons facilement dans cette position ?

La Marquise. — Oui, mes chéris, mais… de l'autre main ?… Allons, montrez-moi comment vous faisiez, bien exactement ; faites… de la même façon.

Robert. — Vous l'exigez donc, maman ?

Étienne. — Eh ! oui, elle le veut ! Allons, prends-moi ! Viens… voici mon affaire… Mais donne-moi donc la tienne !… maman le

veut.

Robert. — C'est que… il m'est impossible, Étienne, de faire pipi…

La Marquise. — Ce sont là des idées, mon enfant. Vois Étienne qui te donne l'exemple : Vois comme son jet va loin !

Robert. — Ah ! ah ! moi aussi, à présent… Voyez !

La Marquise. — Par ma foi, je ne vois rien là que de fort innocent. Restez ainsi, mes amis ; que vous êtes mignons, dans cette jolie posture ! Vrai, je ne puis comprendre le Vicaire Inspecteur !…

Étienne. — Il faut tout vous dire, petite mère : Le Vicaire a sorti, lui aussi, son affaire, et a abaissé les pantalons de Robert par derrière, sans doute avec l'intention de s'amuser avec lui. Mais Robert qui savait que cela me ferait beaucoup de peine, n'a pas voulu s'y prêter, et c'est cela qui, en frustrant les envies de l'inspecteur, l'a si fort irrité contre nous.

La Marquise. — C'est un vilain, ce monsieur là ! Mais, je devine, mes amis, que si vous êtes ainsi jaloux l'un de l'autre, vous devez vous aimer beaucoup et par suite, vous amuser ensemble ?

Robert. — Étienne est si aimable, chère maman !

Étienne. — Et Robert ! Comment ne pas l'aimer chère maman !

La Marquise. — Mais… pour vous amuser ensemble, comment faites-vous !

Étienne. — Nous nous pressons, nous nous baisons, nous nous caressons partout…

La Marquise. — Et cette chose que serrent vos doigts, qu'en faites-vous ?

Robert. — Ah ! ça, nous la logeons partout où nous pouvons ; c'est si bon de la sentir se promener sur la chair nue… Et que j'aime, moi, lorsque Étienne en arrive à loger la sienne dans mon… derrière !

La Marquise. — Et qui donc vous a appris ces choses-là, mes enfants ?

Étienne. — Entre élèves ça s'apprend… Mais c'est surtout le père Ambroise…

La Marquise. — Eh ! quoi, le père Ambroise s'amusait ainsi avec vous ?

Étienne. — Oh ! oui, qu'il l'aimait à s'amuser avec nous !

La Marquise. — Mais comment ?… Dites-moi comment il faisait !

Étienne. — Il commençait par nous déboutonner lui-même ; puis quand il avait sorti sa grosse affaire, il nous sortait les nôtres. Alors il se faisait toucher par Robert et par moi, à la fois : Robert le fouettait, moi je le chatouillais, et cela le faisait rire. Alors, il nous faisait poser les pantalons et il nous épousait…

La Marquise. — Il vous épousait ! lui, si gros !…

Robert. — Oh ! oui, qu'il est gros ! Les premières fois ça nous faisait un mal !

La Marquise. — Ainsi, mes chers enfants, vos deux pauvres derrières servaient tour à tour de gaine au gros instrument du père Ambroise ?

Étienne. — Oui, maman, mais nous l'épousions aussi à notre tour, et alors nous lui faisions de tout, dans son derrière… et il criait !

La Marquise. — Le satané coquin ! Et vos jeux duraient-ils longtemps ?

Robert. — Aussi longtemps que l'instrument du père raidissait sous nos caresses… Une fois il nous tint dans sa cellule toute l'après-midi.

La Marquise. — Père Ambroise a eu de graves torts à votre égard. Au lieu de vous exciter à commettre ces actes qui ne sont excusables que dans un cas d'inadvertance ou de plaisanterie enfantine entre garçons du même âge, il aurait dû vous apprendre combien ils sont répréhensibles quand on vient à les considérer comme le but légitime des instincts sexuels.

Robert. — Chère maman, il nous assurait que, loin de les condamner, Dieu lui-même approuvait ces marques de fraternelle affection.

La Marquise. — Aimable ignorance ! Vous ne savez donc pas, mes enfants, que cet instrument dont Dieu a voulu décorer votre corps charmant, il vous l'a donné en vue d'un usage bien différent que celui que vous enseignait Père Ambroise ?… Ne le savez-vous pas ?…

Robert. — Nous ne savons, maman, que ce que le Père nous a dit.

La Marquise. — Allons ! je vois qu'il faut que je vous parle comme à des hommes que vous êtes… Promettez-moi le secret le plus absolu, et je vais vous instruire complètement, mes chéris, il en est temps !

Étienne et Robert. — Sur notre honneur, chère maman, nous vous jurons de garder le secret de ce que vous allez nous dévoiler.

La Marquise. — C'est bien !… Mais j'entends un bruit de voix… Vite ! remettez-vous en état de décence… cachez bien cette jolie marchandise et boutonnez-vous soigneusement. Qui donc vient ici ?… Oh ! c'est Nounou, avec sa cousine Emma Gelin… Dieu ! quelle idée ! Elles ne pouvaient arriver mieux à propos… Bonjour ma chère Justine ; bonjour gentille Emma !… Toujours fraîche comme un bouton de rose ?

Emma. — Madame la Marquise veut me flatter !

Nounou. — Non ! non ; elle ne te flatte pas, mignonne !… Et elle ne connaît pas encore, comme moi, tout ce que tu vaux !… Ah ! chère Marquise, quand vous connaîtrez son talent au piano ! Elle vient de me ravir au troisième ciel… je ne pouvais m'en arracher !

Emma. — Tais-toi donc !… tais-toi, Nounou !… Folle que tu es !…

Nounou. — Un doigté, chère maîtresse ! un doigté merveilleux !… Et des arpèges !…

La Marquise. — Tant mieux, ma belle enfant ! Aucune nouvelle ne pouvait m'être plus agréable. Ne rougissez donc pas, ma charmante, je suis enchantée, je suis ravie de ce que m'apprend cette coquine de Justine. Ah ! Mesdemoiselles, puisque vous voici

auprès de nous, je vais vous soumettre une question des plus sérieuses, à laquelle vous devez répondre en votre âme et conscience : — Est-il bon qu'un garçon arrive à l'âge de se marier, sans savoir ce qu'est le mariage ? Et si cet accident se produit, est-il prudent de lui permettre le mariage en état d'innocence !

Justine. — Pour moi, je n'hésite pas à déclarer que je considérerais comme absolument ridicule un homme qui serait dans ce cas !... Et toi, Emma ?... Ne rougis donc pas ainsi, à tout propos, et réponds à la question ?

Emma. — Moi, je n'ai aucune expérience ; mais il me semble qu'une nouvelle mariée doit recevoir la leçon et non pas la donner.

La Marquise. — Je suis de votre avis, mes amis. — Eh ! bien, voici mes deux pupilles, Robert et Étienne, qui seront bientôt en âge de chercher femme, et qui ignorent encore quelle différence il y a entre leur sexe et le nôtre. Quelle honte pour eux, n'est-ce pas, s'ils arrivaient à la nuit de noces sans savoir ce que le marié doit faire à sa jeune épouse ? J'ai pensé mes amies, et j'espère que vous serez de mon avis ; que nous ne devons point les laisser exposés à pareille mésaventure, et que notre devoir est de les instruire : voulez-vous, ma chère Emma ?

Emma. — Mais, chère Madame, moi je serais en ces matières le plus mauvais professeur du monde, car vraiment... je ne sais pas...

Justine. — Laissez-la dire, chère Marquise, et comptez sur elle comme sur moi pour la jolie leçon que vous avez envie de donner à ces jeunes gens.

La Marquise. — Étienne et vous Robert, comment trouvez-vous mes deux compagnes ?

Étienne et Robert. — Belles ! très belles ! Presque aussi jolies que vous, maman !

La Marquise. — Vous, Étienne, au-dessous du fichu rose de Justine, là où la peau apparaît si blanche, posez vos lèvres et donnez-lui un baiser dans le cou. Très bien, mon enfant. Passez à Mademoiselle Emma, et donnez-lui le même baiser… Oh ! laissez-le faire, Emma !… oui, bien dans le cou ; Étienne, appuyez fort… Voilà qui est bien !… Venez, à présent, m'en faire autant… Pas si bas ! là !… Or ça, voyons un peu, maintenant l'effet que vous a produit ce premier exercice… laissez-moi toucher… Ciel !… Nounou, touche toi aussi ! Venez toucher, Emma… là !… Hein ! sentez-vous toutes deux… sous l'étoffe du pantalon ?

Justine. — Rien qu'à voir l'émotion d'Emma, je suis sûre qu'elle mouille.

La Marquise. — À votre tour, Robert ; baisez Justine dans le cou. Ça la fait rire, la coquine, que votre baiser ait descendu… À Emma, à présent. Oh ! quelle ardeur, Robert ! pas si bas !… À moi, mon enfant… Voulez-vous bien, petit polisson, ne pas me dégrafer ! Voyons un peu… le petit frère ? Ouf ! Quelle révolte !… Venez toucher, Mesdemoiselles, la nature parle avec éloquence. L'éducation sera facile et agréable. Voyons, mes amis, dites-moi, là, très franchement, ce que vous avez éprouvé en baisant à nu le cou de trois jeunes femmes les plus complaisantes du monde !

Robert. — Chère maman… Cela m'a jeté dans un état !… si vous saviez !…

Étienne. — Moi, petite mère, je crains d'avoir gâté ma chemise… je me sens tout mouillé… et j'éprouve une honte !…

La Marquise. — Point de honte entre nous. C'est la nature qui a parlé chez vous, mes pauvres chéris… Et nous ne sommes qu'au début de la très intéressante leçon que je veux vous donner. Passons, Mesdemoiselles, à la seconde partie : Étienne, à vous de commencer. Toi, Justine, ouvre ta guimpe et livre tes jolis tétons aux premiers baisers de ce cher Étienne… Oh ! le vilain gourmand, voyez donc comme il tette !… comme il lèche la pointe !… Assez !… à la douce Emma de donner ses nénés !… Ah ! Mademoiselle, inutile de résister, car il faut y passer !… Fi, le vilain goulu ! il s'est fourré, là, jusqu'au nez dans ce corsage de vierge… Vite, à moi Étienne… Aïe ! à mon secours, vous autres… Ne voyez-vous pas qu'il me mord les bouts ? Aïe ! mes seins… Étienne ! pourquoi les sortir ?… Voulez-vous donc que je me venge ?… Prenez garde ! je vais, moi… vous sortir… autre chose !… Ah !… ah !… Regardez, Mesdemoiselles… regardez-moi ça ! Quel coquin !… quel effronté !… Et vous, cher Robert, qu'attendez-vous donc pour empoigner les tétons de Justine ?… Ah ! bravo !… quel plein corsage ! quelles pleines mains !… Puis, chéri, fourragez-moi cette mignonne gorgerette de Mademoiselle Emma. Que c'est donc joli !… Aïe ! Eh ! quoi, Robert ? Moi aussi ! Vous voulez me fouiller ! Oh ! tous deux à la fois ?… Mais je tiens Étienne… Et je le tiens bien ! À mon secours, Justine, accours ! Déboutonne-moi ce polisson de Robert, et… sors-lui, je te prie, son affaire. Ah ! ah ! Mesdemoiselles, voyez donc ces deux beaux membres au soleil. Sont-ils assez impertinents ! Voyez comme ils sont quillés.

Justine. — Ne croyez-vous pas, chère Marquise, que le moment serait bien choisi pour compléter l'éducation de vos jeunes pupilles ?

La Marquise. — Vous savez, maintenant, Étienne et Robert, combien une poitrine d'homme diffère d'une gorge de femme ?... Ces seins frais et blancs que pressent encore vos mains désireuses mais inexpérimentées : ces globes à l'enveloppe satinée, si mignons chez Mademoiselle Emma, comme du reste chez toutes les vierges, si fermes et si provocants chez la brune Justine, si chatouilleux sur la poitrine de celle que vous appelez petite mère... Ces nénés, dont la voluptueuse rondeur et l'agréable raideur charment vos regards et appellent vos lèvres avides, apprenez que Dieu les a créés pour l'agrément de l'homme et pour la surexcitation de sa virilité. En les regardant comme vous le faites, n'est-il pas vrai que vous ressentez des chatouillements et des titillations... ici... dans votre organe sexuel ? Mais, ce n'est pas tout, mes enfants, et je puise dans mon amour pour vous le courage de continuer ma leçon ; ce n'est pas seulement par la beauté de nos seins que Dieu a voulu séduire l'homme, tout le corps de la femme, dans son ensemble harmonieux, ce chef-d'œuvre de grâce et de volupté, Dieu en a combiné toutes les parties pour réveiller les désirs du mâle. Chez notre sexe dont la pudeur est l'apanage, la nudité, surtout quand elle apparaît dans l'envolée des vêtements troussés, est la provocation la plus irritante, le défi le plus puissant que puisse jeter la nature à l'organisme amoureux de l'homme... Vous allez à l'instant, mes amis, éprouver cette sensation. Justine... tourne-toi de ce côté pour que je puisse te trousser commodément... et leur montrer ta croupe.

Justine. — Ma croupe ! toute nue !… à des Messieurs !… Quelle n'est pas ma confusion !… Aïe ! Comme vous me troussez, Marquise !

La Marquise. — Admirez, mes amis, cette finesse et cette blancheur de satin vivant ; cette harmonie des contours ; cette chute de reins ; ces fesses de marbre qui donnent envie de pincer… ; ces cuisses brunes !…

Étienne. — Que c'est joli ! Maman, j'ai une envie folle de manger de baisers toute cette chair de femme !

Robert. — Il me semble que maman doit être encore plus satinée…

La Marquise. — Au tour de Mademoiselle Emma… Elle va aussi vous montrer… Ah ! inutile de résister, ma belle :

Car c'est au nom de la Vertu
Qu'il faut ici montrer son cul.

Robert. — Et le vôtre, chère maman ? je suis sûr que c'est le plus beau.

La Marquise. — Ce n'est donc pas assez de Justine et d'Emma ? Vous êtes d'une exigence, mon cher Robert ! Allons, puisque vous le voulez, mes enfants… Voilà !… Admirez à votre aise le cul de trois jolies personnes du sexe… Admirez et comparez, Messieurs !… Oh ! Robert, que vois-je ? Vous vous remuez avec les doigts ! vous serez puni !

Robert. — Pardonnez-moi, petite mère chérie, adorée !… Ce que je vois est si joli, si séduisant que… ma main… malgré moi…

La Marquise. — Si c'est involontaire, je pardonne. Eh ! bien, mes chers amis, ceci n'est pas tout… Rabattons nos jupes, Mesdemoiselles ; Messieurs, vos regards impatients n'ont pu, de ce côté, trouver ce qu'ils cherchent. Ce n'est pas entre les fesses d'une femme qu'est situé le nid de votre rossignol… Allons, Justine, puisqu'il faut y arriver, autant vaut tout de suite, ma fille !… Couche-toi sur le dos, ma chérie… Écarte légèrement cette cuisse… Venez, Robert ! et vous, Étienne !… Venez-voir, venez, toucher le bijou cher à l'amour, et que votre chaste et timide innocence ne connaît pas encore…

Robert. — Quelle fente rose !… et comme elle s'entr'ouvre !… Vois donc Étienne ! Ne dirait-on pas la fente d'un abricot mûr ?…

Étienne. — Oui, avec tout son velouté… oh ! quel plaisir j'ai à regarder ça !… Cela me fait un effet !… Et ces petites boucles noires ?…

La Marquise. — Regardez attentivement, mes amis. Vous pouvez même toucher sans crainte… Le voilà, le véritable sanctuaire de l'amour, l'autel et le trône de la volupté. Dieu n'a pas seulement paré la nudité de la femme, de tous les attraits destinés à irriter les désirs du mâle, il a voulu, dans son infinie bonté, que le mâle pût éteindre ses ardeurs dans le corps même de celle qui les a fait naître. À cet effet, il a profondément et étroitement fendu la femme au bas du ventre, entre les cuisses, de façon que le pénis, ou membre viril, trouve là, à sa portée une gaine naturelle pour s'y ébattre en toute liberté et y épancher, à son gré, la surabondance de sève qui le tourmente… Ne la sentez-vous pas, votre sève, mes amis ?

Étienne. — Chez moi elle bouillonne, petite mère. Oh ! combien il me serait agréable de calmer chez moi les ardeurs que m'a inspiré l'aimable Justine… Cette fente est pour ma queue un aimant !…

La Marquise. — Adressez-vous à ma chère Nounou ; et si vous êtes habile à vous servir des prières et des caresses, je vous garantis qu'elle n'aura pas la force de repousser votre gentille requête…

Nounou. — Holà ! Monsieur Étienne !… Que faites-vous ?… Que voulez-vous, Monsieur ?… Quelles caresses !… Et ma vertu, polisson ?…

Étienne. — Adorable Justine !… Laissez-moi faire, je vous en prie ! oh que je suis maladroit ! Aidez-moi… aidez à mon amour !

Justine. — Ah ! Monsieur Étienne ! Que me mettez-vous dans les doigts ? Mon Dieu, la gentille chose !… Mais pourquoi m'embrasser si fort ? Que voulez-vous que je fasse de ça dans ma main ?… C'est votre petite queue, Monsieur ?… que voulez-vous que j'en fasse de cette jolie quéquette ?… Ah ! voulez-vous bien respecter ma pudeur grand vilain !… me trousser ainsi devant le monde ?… Encore si nous étions tous les deux seuls, dans une chambre bien close, à l'abri des regards indiscrets… mais voyez Mademoiselle Emma, comme elle regarde avec curiosité ce que vous me faites… Eh ! quoi, impudent vaurien ! Que moi je l'introduise ?… moi !… votre jolie petite queue ? où donc ? dans ma fente de fille ! Et mon honneur, Monsieur ? Ah ! quelle agréable raideur ! comme elle me chatouille les grandes et les petites lèvres à la fois, avec son museau rose et fin… Emma ! oh, ne regarde pas ainsi… j'éprouve une honte !… je suis sûre que mes

cuisses sont toutes rougissantes… Ah ! Étienne, que faites-vous là ? Vrai ! vous me pénétrez ?… me voilà déshonorée !

La Marquise. — Emma, ma chérie, voyez-vous ce qu'il lui fait ? Et comme il est affairé, le fripon !… et comme Justine le seconde admirablement !… Regardez-les donc faire, cher Robert. Est-ce que ce spectacle ne vous dit rien ?… Ça ne vous démange pas, par ici ? Ignorez-vous donc que la jolie Emma a aussi une jolie petite fente entre les cuisses tout comme Justine, regardez ! regardez-moi ça…

Robert. — Que c'est frais, que c'est rose et séduisant !… Mais, que la gentille Emma me pardonne… c'est… vous surtout, chère maman, que je brûle de voir sous votre linge, telle que vous a faite le bon Dieu. De grâce, petite mère, soyez bonne pour moi et indulgent, à mes désirs. Voyez donc, maman, comme ma queue devient grosse et toute raide à la pensée que vous lui accorderez peut-être l'insigne faveur de se glisser entre vos blanches cuisses…

La Marquise. — Oh ! mon Robert ! à ta maman !… une prière semblable… me demander de glisser ta queue entre mes chastes cuisses ?…

Robert. — Oui, maman ; nue à nu, bien enlacés ! Puisque c'est votre beauté qui a excité mes ardeurs, il est juste que je les apaise dans votre beauté même, maman chérie !… Oh ! de grâce ! fermez les yeux, si votre pudeur l'exige, mais laissez-moi jouir avec vous comme ce fripon d'Étienne jouit depuis un long moment avec Mademoiselle Justine !

La Marquise. — Est-il ardent, mon bébé chéri !… Dieu ! Robert !… que fais-tu !… Tu me découvres toute ?…

Robert. — Oui, maman… oh ! que vous êtes jolie !

La Marquise. — Vrai ! tu me trouves jolie sous mon linge ?… Allons, petit ami, puisqu'il faut que je me résigne à mon sort, contente-toi donc et traite mes charmes en pays conquis. Ah ! tu me renverses sur le dos ?… Ciel, quel est ce monstre qui heurte l'entre-deux de mes fesses ? Halte-là ! traître ; c'est à la porte défendue que tu heurtes ! Me prendrais-tu pour Père Ambroise, cher petit coquin ?…

Robert. — À Dieu ne plaise, adorable maman. Mais je suis si inexpérimenté !… Je vous en prie, petite mère adorée… prenez ma queue entre vos doigts mignons… Voulez-vous, mon amour ?…

La Marquise. — Encore !… confier à mes doigts la garde du pèlerin !… Eh !… bien, j'y consens, polisson ! Aidez-moi, seulement, chère petite Emma, et que votre menotte fine prête dans l'œuvre lascive son doux concours. Retroussez seulement vos jupes… votre chemisette aussi, ma fille… de façon que les regards de Monsieur Robert ne se posent que sur de charmantes choses… pourquoi rougir ainsi, fillette ?… Allons, vivement ! mettez-moi tout ceci bien à l'air ! Robert, regardez quelle fine petite barbiche… Ah ! le gredin ! le sentez-vous raidir à la vue de la jolie toison qui décore le bas de votre ventre, chère Emma !

Justine. — Dieu de Dieu !… je le tiens !…

La Marquise. — Qu'est-ce que tu tiens ? folle !…

Justine. — Ce que… je tiens ? Euh ! euh !… c'est… le pucelage de Monsieur Étienne !

La Marquise. — Prends bien garde, au moins, qu'il ne s'envole :

Justine. — Pas de danger !... Il tient la porte trop close.

Étienne. — À mon secours ! petite mère !... Nounou... me fait... mourir !...

La Marquise. — Cher Étienne, excusez-moi, je ne puis... venir... en ce moment... car moi-même... oh ! ce coquin de Robert ! comme il m'exploite effrontément ! Dieu... que c'est bon ! Attends, Robert ; ah !... attends-moi donc ! Quelle jouissance j'éprouve !

Robert. — Oh, moi aussi, petite maman. Comme votre peau est fine, que c'est doux et chaud là dedans !... ah ! ah !... Me sentez-vous ?

La Marquise. — Si je te sens ?... Ah !... vilain, petit vilain !

Justine. — Quel libertin ! et comme il traite sa maman chérie ?

Robert. — Tout comme je vais, tout à l'heure, te traiter, toi aussi, friponne !

Emma. — Oui bien, Monsieur le polisson ! ce n'est pas assez de débaucher une honnête femme ?... Il en faudrait deux, peut-être, pour vos lascives ardeurs ?

Robert. — Va, je sens bien que ce ne serait pas trop de deux.

La Marquise. — C'est que, tout en parlant, il y va avec une vigueur !...

Emma. — Quels élans ! Prenez garde, Marquise, qu'il ne vous transperce !

La Marquise. — Je l'en défie !... Ma chère petite, fouette-le sur le cul du plat de la main ! Hardi, Robert !... Hardi, mon joli page ! À la rescousse ! Sens-tu comme mes secousses répondent à tes saccades ?

Robert. — Que ces haut-le-cul me plaisent, chère maman, et comme ces claques qu'Emma applique à mon pauvre derrière m'excitent ! Mais !... mais !... oh, ma chère !... ah, ah, ah ! ça part ! je me fonds !... Dieu du ciel, j'entre dans le Paradis... J'y suis, Emma !... Justine !... Étienne !... maman ; oh ! que je jouis ! ça va toujours... ça ne finit pas, oh !

La Marquise. — Sang-Dieu, je crois, que c'est l'éruption du Vésuve. Que fais-tu, Robert, grand vilain ! veux-tu finir ?

Justine. — Étienne, mon bel amant, regardez comme votre ami est en train de décharger... Ah, ah, mon amour ! j'arrive encore... Vite ! redoublez !... ah !... faites-moi jouir ! Euh !

La Marquise. — Robert, mon beau Robert, que fais-tu ?... Le foutre ! Il coule, ton foutre !... je le sens, Robert !... oh ! Justine, regarde !...

Étienne. — Elle serait bien en peine de vous regarder, petite mère, elle a fermé les yeux. La voilà comme morte sous moi, et je coule encore, je ne cesse pas de couler, petite mère !

La Marquise. — Coule à ton aise, mon ami, mais vois-tu comme ce fripon de Robert me traite ?... Dis-moi, Étienne, en voyant Robert s'agiter ainsi sur moi, les fesses en l'air, n'as-tu pas envie d'échanger la petite fente de Justine pour le cul de ton ami ?

Étienne. — Non, non ! c'est plus voluptueux, une fente de fille !

La Marquise. — Petit coquin ! Une fente de fille, apprends que ça s'appelle un con, mon chéri… Le mien est tout inondé. Oh ! que c'était bon, cher Robert. Tu m'as rendue, tu m'as achevée, tu m'as tuée ! j'ai besoin de repos. Voyons-la cette queue qui m'a si bien travaillée et qui m'a rendue si heureuse… C'est qu'elle est encore menaçante, la luronne ! Est-elle assez mignonne… en érection, Vois comme Emma sourit et rougit en la regardant… Oh ! Robert, j'ai une idée délicieuse ; il faut me prouver que tu as profité de ma première leçon ?

Robert. — Petite maman, si vous avez le moindre doute, recommençons !…

La Marquise. — Non, mon ami, je suis trop lasse… mais tu me le prouveras en faisant profiter la charmante Emma, ici présente, de tes nouvelles connaissances. Je veux que tu fasses à cette gracieuse fille l'hommage de tes amoureuses dispositions… Bravo, petit libertin, tu m'as comprise ; houspille cette jeunesse ! Emma, ma charmante, ne vous débattez que juste assez pour mieux lui faire savourer la victoire. Eh !… quoi ?… Mademoiselle, vous faites la renchérie ?… Oh ! c'est bien inutile, ma fille… Vous y passerez, et… vous me remercierez après. Courage, Robert ! Et toi, Nounou, qui joue si bien du derrière, lâche un instant ton agréable occupation pour nous aider… Viens ! à nous deux nous lui tiendrons les jambes écartées, pendant que Robert… s'arrangera. Viens donc !

Justine. — Oh ! Étienne ! Un viol… Vite, lâchez-moi, mon ami ; sortez votre affaire, je vous en prie ; nous l'y remettrons

tout à l'heure plus voluptueusement, je vous jure ! Je veux aider au viol !... Venez voir... Ah ! quelles jolies jambes ! Tenez ferme, Marquise. Comme nous l'écartons, la pauvrette !... Je parie qu'elle en a une envie folle, et qu'elle ne résiste que pour se donner des gants d'avoir été forcée. Nous allons l'en punir. Vous, Monsieur Robert, ne la pénétrez pas encore. Laissez-moi seulement effleurée, du bout de votre queue, les lèvres roses de ce conin de vierge. Mettez ces jolis nénés à nu, amusez-vous à les téter, à les sucer...

La Marquise. — Quelle scène ravissante ! mais quoi ?... déjà la catastrophe ? Non, non, je ne puis m'y tromper... Ça y est !... La chaste Emma se crispe !...

Justine. — À présent elle brûle de désirs... son conin suinte de volupté. Mais pour punir sa résistance, nous allons l'empêcher de... jouir.

Emma. — Ah ! de grâce, par pitié ! frottez !... plus fort !... je meurs !...

Nounou. — Voyez-la donc faire, Marquise, elle décharge ! Oh ! la libertine !... Lâchons-lui à présent les jambes... Voyez-vous qu'elle attend... les cuisses ouvertes, la moniche en avant... Elle brûle !... allons cher Monsieur Robert, nous vous l'abandonnons. Faites-en à votre fantaisie.

Robert. — Voici la verge qui va la châtier...

Emma. — Robert, mon Robert !... mon doux ami... qu'est-ce donc que je sens ?

Robert. — Ce n'est rien, mignonne !... C'est seulement le bout de ma queue qui donne un baiser de frère à l'ouverture de ton joli

con.

Emma. — Oh ! mon amour, mon amant, mon roi ! je te sens bien, Robert !... que tu es gros !... à toi... tiens... à toi !

Robert. — Oui, à moi. Tu es à moi, Emma ! Toute !... mon âme !... ma vie !...

La Marquise. — Leurs baisers d'amour me mettent en feu... j'essayerais en vain de résister à l'impulsion de mes sens, il me faut faire aussi l'amour... Viens ici, Étienne ; viens sur moi, chéri ! que je me branle avec ta belle queue !

Étienne. — Touchez-la donc, maman ; voyez comme elle est grosse !... Aïe ! vous la serrez !... maman chérie, je désirerais, pour jouir, que vous prissiez la peine de l'introduire vous-même dans votre adorable bijou ?

Nounou. — Le polisson !... il lui dit sans la moindre gêne les choses les plus lascives... Et elle obéit à son caprice libertin... Elle s'enfonce elle-même le dard brûlant... Malgré sa grosseur l'y voilà jusqu'à la garde !...

La Marquise. — Que c'est bon, Étienne, de te sentir tout dans mon corps ! Jouis-tu comme ta maman ? jouis-tu bien, mon ami ?...

Étienne. — Oh ! oui, je jouis... quelles délices !... Vous me pressez la queue, chère maman ? Comment faites-vous pour me serrer ainsi dans le con ? Ah !... j'arrive... oh ! j'arrive trop vite !... ah !... maman... maman !

La Marquise. — Ça y est, mon ami... fous ! fous à discrétion... Ah ! moi aussi j'arrive... ça part !... je fous !... Étienne, sens-tu

notre foutre qui se mêle ?…

Emma. — Oh ! Robert, entendez-vous ce que dit Madame la Marquise ?… Mon beau Robert, je suis folle de vous, mais… épargnez-moi, mon chéri ! Ah ! Robert, je vous sens raidir, vous allez faire ?… Non, non ! ne faites pas ! Pitié pour mon innocence, sortez ! sortez donc ! Ah !… méchant, c'est trop tard !… Oh ! que c'est mal, Robert, de traiter ainsi une pauvre fille ! Vous m'inondez, mon ami, mon doux ami ! Oh !… Dieu ! quel délire s'empare de moi ?… Pressez, pressez-moi fort ! Exprimez tout mon être dans cet amoureux enlacement ! Je jouis !… oh, je meurs. Ah, méchant, vous… m'avez… perdue ! Maman ! ah, maman, je jouis encore… Ciel ! quelle est donc cette fureur qui m'agite et me force à ces mouvements dont je rougis ?…

La Marquise. — Est-elle assez mignonne dans l'aveu de son bonheur ! Voyez donc comme elle essaie de résister à la volupté qui la maîtrise. C'est en vain, ma petite, que vous vous débattez contre la crise ineffable. Vous succombez, ma belle ! En vain vous essayez de rattraper votre pucelage par la queue ; il bat des ailes pour s'envoler, le fripon !

Emma. — Robert, mon bien-aimé, ne le laissons pas envoler, empêchez-le de sortir !… Je le sens qui veut s'échapper ; prenez garde ! Enfoncez-le très profondément. Oh ! voilà que vous me mouillez encore ?

Robert. — Mignonne ! tes recommandations lascives feraient décharger un saint ! Voilà trois fois que je distille le bonheur sans sortir de toi !… Je suis mort.

La Marquise. — En voilà assez pour une fois, mes chérubins ; je crois que nous ne nous sommes pas trop mal acquittées de nos

fonctions d'institutrices ; vous êtes les élèves les plus dociles du monde, et votre bonne volonté n'a d'égale que notre complaisance, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas là un motif pour vous tuer de jouissance. Je n'ai qu'un regret : c'est de n'avoir pas appelé à cette petite fête de famille ma chère Joséphine. Ses dispositions amoureuses et son précoce talent auraient ajouté à vos jeux un charme de plus. Mais heureusement que ce qui est différé n'est pas perdu. De mon autorité royale je vous déclare tous dignes d'entrer dans la Société de l'Aubépine : Robert, Étienne et vous gentille Emma je vous proclame Chevaliers de cet ordre secret dont vous ne tarderez pas à recevoir l'initiation complète. En attendant, Messieurs, veuillez vous retirer. J'ai besoin d'être seule avec Emma et Nounou. Embrassez vos dames, petits vauriens, et ménagez-vous pour les futurs exploits que vous réserve l'avenir. — Vous, Justine, priez Monsieur le vicomte Louis d'Aunac de venir auprès de moi, j'ai à lui parler.

Nounou. — Madame la Marquise, le Vicomte a sellé Bruno ce matin et est parti du côté d'Arvan. Il n'est pas encore rentré.

La Marquise. — Quel contre temps ! Moi qui me faisais une fête de lui révéler le plaisir que j'ai pris au spectacle charmant qu'il me donna hier ? Que l'on me prévienne de son retour. En attendant, mes mignonnes, allons rendre visite à nos paresseuses : Je ne sais vraiment ce que Joséphine, Nathalie et Gabrielle peuvent faire encore dans leur lit, à onze heures du matin.

II. L'Épine blanche · 02

Pendant qu'au château Étienne et Robert recevaient leur première leçon et cueillaient la virginité de la jeune Emma ; pendant qu'Éveline et Nounou se délectaient à cette débauche de pucelages, la ferme de la Cerisaie était témoin de plus d'une fredaine depuis que Paul de Civray avait pour maîtresse la sœur de Robert, la jeune et jolie Anna Dumoulin. Laissée seule par le départ de Valentine et de son mari, Anna en profitait pour faire coucher l'heureux Paul dans sa virginale chambrette. Son amant lui a annoncé l'arrivée du vicomte Louis et ses projets amoureux : La lascive fillette brûle d'assister aux jeux qu'on lui a promis, mais elle est un peu honteuse :

Anna. — Que dira de moi votre ami ? Monsieur Paul ! Vous n'auriez pas dû lui donner ce rendez-vous ! Que va-t-il penser ? Quelle honte pour moi !... Je ne veux pas qu'il me voie !...

Paul. — Petite sotte adorée ! Ce que pensera Louis, ce qu'il dira ?... c'est que tu es jolie à croquer. Tu le sais bien, coquine, car ton miroir te l'a dit, et moi je te l'ai prouvé, qu'il ne pourra voir ta ravissante frimousse sans brûler d'envie de te couvrir et de te dévorer de baisers.

Anna. — Je ne le permettrai pas, Paul ! mais y songes-tu ?

Paul. — Tu permettras bien autre chose, mignonne ; et ces petites pommes de fesses dures que je presse sous mes doigts, et cette cuisse fine et potelée, et cette duvette frisée, tout ton adorable corps enfin, dans quelques heures peut-être, sera au pouvoir de mon frère chéri ; du joli Vicomte qui a envie de toi.

Anna. — Paul, mon ami, vous voulez donc me couvrir de honte ?…

Paul. — C'est là en effet, ma chère, le vêtement le plus apte à faire valoir tes charmes ravissants… Tu verras comme mon ami est aimable avec sa timidité de fillette innocente.

Anna. — Lui, timide ! Voilà, mon ami, une timidité qui ne s'accorde guère avec l'effronterie de sa lettre !…

Paul. — Et sa queue !… Quand tu verras cet amour de queue !… Heureuse Joséphine, doit-elle l'avoir assez manipulée, caressée et baisotée…

Anna. — Croyez-vous que Joséphine a fait avec lui tout ce que j'ai fait avec vous, mon amour ?… peut-il y avoir une… queue plus belle que la vôtre ?

Paul. — Tu les verras toutes les deux à nu, ma chère ; tu les compareras, et, les pièces en main… tu jugeras avec impartialité nos deux pines.

Anna. — Voulez-vous bien vous taire effronté ? Si Madame la comtesse de Civray vous entendait ?

Paul. — Elle me croit dans les prés à visiter les foins nouveaux.

Anna. — Comme moi à la couture. Faut-il que je vous aime, mon Paul !

Paul. — Quel bonheur que ton frère ait été appelé au château et que Valentine l'y ait accompagné, mon amour !

Anna. — Hélas ! j'ai peur à tout instant de les voir revenir…

Paul. — En attendant, mignonne, profitons de leur absence. Cette nuit encore nous coucherons ensemble… et si Louis arrive ? Oh ! quelle nuit ! comme ta petite couchette va craquer sous nos élans !…

Anna. — Oh ! le mauvais sujet ! Je rougis à la pensée que vous ne vous gênerez pas davantage en présence de Monsieur Louis !

Paul. — Si tu savais Anna, comme tu excites mes désirs… Oh ! laisse-moi, mon amie, laisse-moi me satisfaire… Veux-tu, Anna ?…

Anna. — Oh ! pas ici, Paul ! quelqu'un pourrait nous voir… Eh !… N'est-ce pas un cavalier là-bas sur la route ?… lâchez-moi.

Paul. — Un cavalier ? C'est lui, c'est lui, ma toute belle. Je te lâche, mais à regret. Pendant que je vais à sa rencontre, dirige-toi vers le bosquet où nous viendrons te rejoindre ; tu sais bien, chérie, là-même où je te dépucelai ?… un bécot, mignonne, à tantôt.

Anna. — J'obéis à votre volonté, mon ami, mais la honte que j'éprouve en ce moment est extrême.

La jolie jardinière vient à peine de disparaître derrière une haie de clématites que l'alezan apparaît à un détour rapproché.

Paul. — Par ici, Louis ! Arrive vite ! Que je suis content de te revoir. Je t'attendais avec une impatience ! Laisse-moi t'embrasser.

Louis. — Cher ami, moi aussi, je languissais d'arriver. Et ta conquête ?…

Paul. — Rassure-toi ; il ne nous faudra pas aller bien loin pour trouver la jolie Anna. Confie-moi la bride de ton alezan. En un

clin d'œil il va être soigné comme il le mérite, sans que la Comtesse soupçonne ton arrivée, ce qui dérangerait mes plans. Voici la stalle qui l'attend : Bruno trouve le foin à son goût ; voilà qui est parfait : Fermons la porte et filons, car la pauvre Anna doit languir seulette !

Louis. — Croirais-tu, mon ami, que je me sens ému ?

Paul. — Tu te sens ému ? mais de quoi donc mon ami !

Louis. — Je ne sais. Mais quelle charmante aventure que celle-ci !

Paul. — Attends, pour te prononcer, d'avoir vu de près notre gentille petite jardinière… alors, peut-être…

Louis. — Mon cher, sans l'avoir vue j'en suis amoureux fou !…

Paul. — Que sera-ce donc quand tes indiscrets regards vont se glisser sous ses jupes, et la fouiller dans les replis ?…

Louis. — Je t'avoue, ami, qu'à cette pensée je me sens…

Paul. — Tu te sens ? Oh ! c'est ma foi vrai ! On le voit !… Que tu es charmant !…

Louis. — C'est que… ça me gêne. Arriverons-nous bientôt ?

Paul. — Avant que tu aies cessé de te sentir, puisque nous voici au rendez-vous où elle devait nous attendre… Anna !

Anna. — Me voici, Monsieur le Vicomte ; que désire Monsieur ?

Paul. — Ma chérie, j'ai l'honneur de te présenter mon ami le plus intime, presque mon frère, le vicomte Louis d'Aunac.

Anna. — Monsieur le vicomte d'Aunac est le bienvenu ; et je le prie d'accepter mes très humbles salutations.

Paul. — Ami, je te présente ma maîtresse, Mademoiselle Anna Dumoulin.

Louis. — Soyez bénie, Mademoiselle, pour le gracieux accueil que vous me faites ; sans vous avoir vue je connaissais votre beauté et votre distinction ; et maintenant que j'ai eu le bonheur de vous voir, j'éprouve la plus vive jalousie du bonheur de mon ami Paul.

Anna. — Vicomte, je suis confuse de ces compliments que je ne mérite certes pas.

Louis. — Eh ! qui les mériterait si ce n'est vous, belle entre les plus belles ; vous dont le sourire enchanteur m'éblouit et m'enivre ; vous dont les lèvres roses respirent l'amour ; vous dont les fines mains de duchesse appellent mes baisers… permettez-vous, Mademoiselle ?

Paul. — Eh ! bien chérie, as-tu peur de mon ami, à présent ?

Anna. — Votre ami, Monsieur Paul, est un charmant moqueur de me traiter en grande dame ; mais je ne suis que votre humble servante.

Paul. — Bravo, ma toute belle ! Et puisque ma petite reine veut être notre humble servante, je la supplierai respectueusement de vouloir bien nous cueillir quelques cerises pour rafraîchir notre ami.

Anna. — Ce sera pour moi un plaisir et non un devoir, Messieurs, mais qui se charge de tenir l'échelle ?

Louis. — Nous la tiendrons tous deux, adorable enfant.

Paul. — Allons donc, Anna, grimpe vite ! nous attendons.

Anna. — Quel empressement ! Vous me faites rire, Messieurs ; mais les cerises cueillies, où les mettrai-je ?

Louis. — Retroussez simplement votre robe ce sera une jolie corbeille.

Anna. — Excellente idée, Monsieur ! Est-ce ainsi que vous voulez dire ?

Louis. — Oh ! Mademoiselle, quel ravissant jupon !...

Paul. — Si tu voyais, ami, tout ce qu'il cache de joli, ce jupon !...

Anna. — Taisez-vous, Monsieur Paul, ou bien je redescends !

Louis. — Non ! non ; nous tenons bien l'échelle, allez !

Anna. — Je ne puis atteindre aux plus belles...

Paul. — À ta gauche ! Appuie le pied sur cette branche...

Anna. — Comme il me faut écarter !... ah !... je vois, je vois !... quel bouquet !

Paul. — Moi aussi, je vois... un beau bouquet... Et toi, Louis, vois-tu ?...

Louis. — Cher !... je suis tout ému !... je vois... je vois le Paradis ouvert !...

Anna. — Aïe ! je sens remuer l'échelle ! Paul, prenez garde !

Paul. — Moi aussi, je sens remuer… quelque chose… je crois que c'est un échelon.

Louis. — Comme ça remue ! Mais… ce n'est pas l'échelle…

Anna. — Messieurs, avant de la cueillir, je veux que vous admiriez cette branchée de fruits… Voyez-vous ?…

Louis et Paul. — Oui, oui ! nous voyons, très bien ! chère mignonne !

Anna. — N'est-ce pas un ravissant coup d'œil ?…

Louis. — Adorable, chère Anna, adorable !…

Paul. — N'as-tu pas peur de te fendre, ma petite chérie ?…

Anna. — Voyez-vous le bouquet de cerises à demi-caché sous cette touffe noire ?

Louis. — Oui, oui… tout juste au-dessous de la touffe ! Quelle ravissante perspective ! Vois, Paul, comme c'est rose et frais !… Cher ami, quelle délicieuse maîtresse ! et comme j'envie ton sort !

Paul. — Pauvre ami, tu as donc bien envie ?… Allons, Anna, descends. Impossible à Louis d'attendre plus longtemps : Descends vite !

Anna. — Eh ! quoi, Monsieur Louis, déjà fatigué de me tenir l'échelle ? Excusez-moi, je descends. De grâce, mes amis, ne me regardez pas. Ciel ! j'y songe… Paul, mon cher, rassurez-moi !… j'ai peur que votre bon ami ait entrevu mes mollets ?

Louis. — Oh ! chère demoiselle, je vous jure que ce n'est pas vos mollets que j'ai dévorés des yeux… Je suis bien trop timide.

Anna. — Si vous êtes si timide que cela, ôtez donc vos mains de cet échelon, car je ne puis passer si vous restez là !

Paul. — Passe toujours, minette, n'aie pas peur des mains de Louis.

Anna. — Aïe ! Paul ! que me fais-tu ?... Oh ! vous aussi, Monsieur Louis ? Voulez-vous bien laisser tomber mes jupes ! Retirez votre main, Vicomte ! Eh ! quoi... devant mon amant ! Pour qui me prenez-vous donc ? Lâchez-moi, je le veux !

Louis. — Que vous êtes mignonne et jolie dans votre colère ! Je veux bien vous lâcher ; mais votre amant ne vous lâche pas, lui, petite friponne !

Paul. — Si tu savais, Anna, tout ce que Louis voyait tantôt sous tes jupons !...

Anna. — Vous êtes deux polissons, Messieurs ! Je vois que vous avez étrangement abusé de mon innocence ! Que Paul se fut permit une indiscrétion, je le comprends à la rigueur ; mais vous, Monsieur Louis, l'heureux amant de ma chère Joséphine ? Oh, j'en suis honteuse pour vous.

Louis. — Calmez-vous, adorable Anna ; je n'ai rien vu que de ravissant ; et je ne m'étonne pas qu'à la pension, Joséphine fût si follement éprise de sa chère petite Anna, la bonne amie de Suzanne !

Anna. — Comment, Vicomte !... Joséphine a osé vous dire...

Louis. — Elle m'a tout dit, mignonne ; vos amours et vos jeux. Vous savez bien qu'une femme ne peut rien avoir de secret pour celui à qui elle vient de faire l'inappréciable don de sa virginité ?

Pourriez-vous cacher une pensée à Paul, depuis que vous lui avez livré le trésor précieux de votre innocence et de votre pucelage ?

Anna. — D'abord, Vicomte, je ne lui ai pas livré. C'est par une surprise bien inattendue qu'il a triomphé de ma vertu.

Louis. — La première fois, je l'admets, mais ensuite, les autres coups ?

Anna. — Oh ! l'oiseau parti, à quoi bon fermer la cage où il chantait !

Louis. — Avouez-moi, chère Anna, que si le vôtre s'est envolé, celui de mon ami ne vous laisse guère le loisir de regretter la place vide ?...

Anna. — J'en conviens, Vicomte ; et ce n'est pas surprenant, car son chant est si mélodieux qu'il endort mes regrets dans une émotion aussi tendre et aussi douce qu'elle est vive et touchante. C'est une mélodie que l'on voudrait toujours entendre, tant elle plaît !

Paul. — Anna, mon rossignol est prêt à chanter ?...

Anna. — Ah, Monsieur Paul ! me parler ainsi devant votre ami ?...

Paul. — Je te répète, Anna, que mon rossignol est impatient de te chanter sa chansonnette ; il fait le beau, en attendant. Mais avant de l'emprisonner dans ta gentille petite cage, je veux te montrer le moineau de Louis...

Anna. — Ciel ? que faites-vous là, Paul ?... Vous déboutonnez le vicomte d'Aunac ?... Eh ! quoi ?... Vous lui sortez... oh ! le bel oiseau ! Ah ! je ne plains pas le sort de ma chère Joséphine,

d'avoir à sa disposition un pareil trésor. Coquin de Paul, comme tu t'amuses à le presser dans tous les sens : tu me donnes envie de le caresser aussi… Voyons s'il est apprivoisé ? Vous permettez, Vicomte ?… Pcht ! Pcht !… petit oiseau !… Dieu qu'il est bien élevé ! Mademoiselle Joséphine doit en raffoler… Oh, mon ami Paul, regardez comme il se perche sur le doigt ! Il sautille. Qu'il est gracieux dans tous ses mouvements ! Mais que faites-vous, Paul ?… Cessez, je vous en prie… Quoi ! me trousser ?…

Paul. — Petite reine de mon cœur, laisse-moi montrer à mon frère la jolie cage où chantera tout à l'heure son bel oiseau.

Anna. — Je vois bien, maintenant, que tous les deux vous m'avez regardée par dessous quand j'étais sur le cerisier, sans me douter de votre effronterie. Ah ! vous me découvrez tout !… Paul !… tu me mets toute nue devant ton ami ! que c'est mal !… Monsieur Louis, cessez ! vous allez me renverser… oh ! Paul…

Paul. — Bravo, Louis ! la voilà sur le dos !… Vas-y hardiment, et ne crains pas de la blesser ; le gazon est épais pour amortir les coups.

Anna. — Au secours ! Paul !… Mon Dieu, Vicomte !… et mes cerises ?…

Paul. — Laisse-le faire à sa guise, ma chérie. Puisque c'est pour lui que tu les as cueillies, tes cerises, qu'il les croque, le gourmand !

Anna. — Aïe ! ce n'est pas les cerises qu'il croque, c'est bien autre chose. À mon secours, Paul, où je ne réponds plus de moi ! Au secours, mon ami, mon amant !… je sens… que je vais… te faire… une infidélité. Je ne puis pas m'en empêcher ! Paul, je

vais… jouir !… Défends-moi, chéri, repousse-le ! gronde-le de me sucer comme il fait… Oh ! qu'il suce bien !… le vaurien, qu'il est aimable ! Le vois-tu faire, Paul ? Oh ! que me fait-il de si bon ? Paul, fouette-le ! Mon ami, euh ! mon ange… fouette-le fort… Euh ! mon amour ! Ah, ah !… Paul, ça vient… je fais… Pardonne… pardonne-moi !… je… fais !…

Louis. — Et moi aussi, Anna, moi aussi… je fais !… Oh ! Paul, vilain, vilain que tu es ! que m'as-tu fait, quand je ne pouvais me défendre ?

Paul. — Tu étais si gentil en suçant Anna, ta pine sortait si bien de ton pantalon… elle était si provocante… que mes doigts… malgré moi…

Louis. — Tu m'as délicieusement secoué !… ah !… tu me branles encore ?

Paul. — Si tu voyais cette belle pine, Anna. J'en ai une pleine main. Regarde, minette ! Pourquoi rire ainsi coquine ? Je le devine : Tu penses à ce que te promet cette raideur ? — Eh ! bien, mes enfants, ces préludes me plaisent infiniment, mais j'ai hâte d'en venir aux affaires sérieuses, et je sais une retraite sûre qui protégera sûrement le secret de nos amoureuses folies. Cachez-donc, pour le moment, cet étalage de jolies choses… embrassez-vous, mes amis, bien fort ! puisque vous avez foutu ensemble… Suivez-moi, et vive l'amour !

Louis. — Vive, vive l'amour ! et vive la belle Anna !… Viens, ma belle. Nous te suivons, Paul, mais où nous conduis-tu ?…

Paul. — Tout près d'ici, curieux ! Tu languis, je le vois, de soulever à nouveau les jupes de cette enfant. Ça se voit à tes regards

qui la déshabillent. Elle aussi a envie de toi, la petite polissonne ! Ses yeux mourants la trahissent.

Anna. — Que vous êtes fous tous deux ! et quelle honte j'éprouve ! Je devrais m'enfuir ! Je sens que je ne suis plus maîtresse de moi… ces caresses criminelles m'ont embrasée !… oh ne m'excitez plus, cher Louis !

Paul. — Tu brûles, ami ; nous allons arriver. As-tu vu, chère Anna, comme je l'ai branlé tout le temps qu'il te faisait mimi avec la langue ?…

Anna. — Non, je n'ai pas pu te voir, et je le regrette. Mais tu le lui feras encore pour venger mes pudeurs de jeune et honnête fille indignement outragées… N'est-ce pas, Paul, que tu le feras encore ?

Paul. — Et à… couilles rabattues, chérie… Mais nous voici arrivés. Entrez, beaux amoureux, c'est ici le pavillon de chasse où personne ne viendra troubler nos galants plaisirs ; grâce à la jolie fille qui nous a séduit, l'asile de Saint-Hubert va se transformer en sanctuaire de Vénus. Fermons sur nous la porte et allumons les bougies, de façon que nous n'ayons pas besoin d'ouvrir les fenêtres. J'ai pensé à tout.

Anna. — Que c'est drôle ! L'illusion est complète ; on se dirait au milieu de la nuit plutôt qu'en plein jour. Cher Monsieur Louis, comme vous m'embrassez fort ? Aïe ! Ôtez donc votre main… Paul nous regarde.

Paul. — Laisse donc sa main où elle est, chère Anna. Nous voici à l'abri des indiscrets ; ne crains rien ! laisse-nous faire, et songe que plus nous aurons de plaisir avec toi, plus tu recevras

de jouissance. Vois cet épais tapis, vois ce lit dans l'alcôve. Tout nous invite à la volupté. Ça, mignonne, il s'agit maintenant de mettre bas, robe et jupon… Louis et moi voulons te voir toute nue, chère belle !

Anna. — Non, non ! je ne veux pas !… Laissez-moi !… Paul, ce n'est pas là ce que tu m'avais promis !… Souviens-toi !…

Paul. — C'est vrai, chaste et timide enfant. Tu veux donc absolument que nous te donnions l'exemple ? Cela me va. Commençons par déculotter ce coquin de Louis… Viens donc m'aider, Anna ?

Anna. — Je n'oserais pas, mon ami. Et puis, je vois que vous faites cela mieux que moi… Mon Dieu, le voilà nu !… Comme vous avez été leste, Paul ?… Oh ! quel beau corps. Il est tout nu !

Paul. — Approche, ma chère, touche-le ! N'est-ce pas, petite Anna, que mon ami est beau à faire bander une sainte ?

Anna. — Combien cette peau si blanche est douce et fine !

Paul. — Caresse-la, mamour ! caresse-la amoureusement !… Et cette queue ?

Anna. — Qu'elle est grosse !… Voyons la vôtre, Paul ?… Quoi ! vous feriez des façons ?… Cher Vicomte, venez m'aider à déshabiller mon petit homme. Je veux comparer vos deux… choses. Bravo ! le voici tout nu, lui aussi ! Cela le fait rire, le polisson ! Et il est d'une indécence !…

Louis. — Quel corps admirable !… Blanc et frais !…

Anna. — N'est-ce pas qu'il est charmant et qu'il mérite l'amour que j'ai pour lui ? Franchement Vicomte, si vous étiez une fille ?…

Louis. — Je serais déjà couché le ventre en l'air, les cuisses bien écartées pour mieux le recevoir… mais comme je ne suis pas une fille…

Anna. — Oh ! vous pouviez vous dispenser de cette affirmation !

Louis. — Pourquoi, ma belle ?

Anna. — Parce que cela se voit du reste, que vous n'êtes pas une fille !…

Louis. — À quoi donc vois-tu cela, mignonne ?

Anna. — Jamais une personne de mon sexe n'a montré ce qui se dresse là, au bas de votre ventre, Monsieur le libertin !

Louis. — Crois-tu que Paul ait quelque chose à m'envier ?

Anna. — Oh ! non ! Il vous égale en impudicité, le petit vaurien ! Ah, que vous êtes raides tous les deux ! J'y songe… je veux savoir quel est le plus gros… Me permettez-vous, mes amis, cette innocente fantaisie ?

Paul. — Fais de nous tout ce que tu auras envie de faire, mon amour. Plus tes fantaisies seront vicieuses, et plus nous y prendrons de plaisir.

Anna. — Placez-vous bien en face l'un de l'autre. Quelles jolies queues ! quelles adorables breloques !… Rapprochez-vous, mes amis, le ventre en avant ! Venez ici, dans ma main !… C'est à peine si elles tiennent entre mes dix doigts… Là !… jolies petites… qu'elles se pressent l'une contre l'autre… Oh ! elles se cabrent ! Halte là ! Petites révoltées, je vais vous châtier… une calotte… deux calottes ! pif, paf, mesdemoiselles !

Paul. — Petite coquine adorée !...

Louis. — Ravissante et délicieuse gamine !

Anna. — Là, là ! petites indisciplinées ! comme elles font les belles !

Paul. — Anna, si tu continues ce jeu, je décharge !... je te préviens.

Louis. — Oh ! coquine ! Heu ! heu !... ça vient ! Pardonne-moi, Paul !... Ça y est... Chère Anna... oh ! que c'est bon !... Ah !... Paul, je te salis... Pardonne !... Mais... mais... toi aussi ! tu fais, mon mignon !... Tu m'arroses les cuisses ?

Paul. — C'est le contact de ta jolie queue et les pressions libertines de cette diablesse d'Anna, qui m'ont fait succomber malgré moi... En attendant, friponne, voilà deux bons coups perdus pour toi ?

Louis. — Qu'Anna se rassure, elle ne perdra rien pour attendre ! Voilà que ton bijou se redresse avec fierté... et vois le mien !

Anna. — Mes amis, mes chéris, jamais je n'ai rêvé un spectacle pareil. Que vous êtes gentils tous deux ! Je ne sais lequel admirer le plus.

Paul. — Eh bien ! mignonne ? À ton tour de te déshabiller !

Louis. — Déshabillons-la plutôt ; nous y aurons plus de plaisir. Aide-moi.

Anna. — Jamais princesse n'a eu de femmes de chambre si empressées ! Ah ! c'est donc vrai ?... Quoi ! vous voulez à tout

prix me voir telle que m'a faite le bon Dieu ?... Oh ! là, là, comme vous y allez ! Au secours, maman !... Laissez-moi au moins ma chemise... Ah ! ils sont impitoyables. Me voilà toute nue et tremblante comme une faible victime aux serres de deux vautours impatients.

Louis. — Oh ! Quelle est belle à l'état de nature ! quelle perfection de formes !... Paul, je ne m'étonne pas de ton enthousiasme amoureux. Il est impossible de voir un corps de femme plus joli que celui-ci !

Paul. — Je veux que tu touches la provocante fermeté de cette gorge enfantine.

Louis. — Quelle peau blanche et satinée ! on y mordrait avec rage !...

Paul. — Faut pas ! ça lui ferait mal... Admires-tu ses fesses de marbre ?...

Louis. — Oui, mon ami, quelles délicieuses rondeurs !... Et ces cuisses d'albâtre ?

Anna. — Ah !... je n'y tiens plus !...

Paul. — Bravo ! ma chère Anna... tu viens de l'empoigner par où il faut. Je parierais, coquine, qu'il te serait, en ce moment bien pénible de lâcher ce que tu tiens ?... N'est-il pas vrai, mon amour, qu'en pressant cette queue dans tes doigts, tu éprouves des chatouillements quelque part ?

Anna. — Vous me voyez toute confuse devant vous, mon cher Paul ! Mais vous me provoquez vous-même à l'infidélité, méchant que vous êtes !...

Paul. — Méchant ?... moi ?... de te procurer les plus doux plaisirs qu'il y ait au monde ?... de pousser dans tes bras amoureux un beau jeune homme bien fait et ardent qui ne demande qu'à distiller toute sa sève printanière entre les deux lèvres nacrées de ton virginal bijou ? Regarde-le, Anna, mon ami n'est-il pas admirable des pieds à la tête ? Vois ces jambes élégantes, cette mâle poitrine, ces cuisses nerveuses, ces reins musculeux, et sous cette épaisse crinière virile qui décore le bas de son joli ventre, cet adorable bijou que tes doigts caressent avec la plus tendre complaisance, et qui se dresse sous tes caresses comme un serpent révolté...

Anna. — Oh ! Paul, mon cher Paul, tais-toi !...

Paul. — N'admires-tu pas comme moi son air fier et conquérant, ses frissons extatiques, présages de voluptueuses défaillances ?... N'admires-tu pas ces blanches et fines mains de duchesse qui englobent tour à tour toutes les lascives proéminences de ton corps divin ?... Et ces belles fesses ?... ces hanches adorables que ta petite main caresse et fouette tour à tour ? On dirait, Anna que tu veux, en le manipulant ainsi sous mes yeux, m'inspirer aussi le désir de le caresser amoureusement. Et va, coquine, c'est ce que je me propose de faire sans façon, dès que ce cher Louis sera, grâce à tes tendres caresses, dans l'impossibilité de défendre sa vertu contre mes attaques impudiques. Allons, finirez-vous enfin de pigeonner ? Ne voyez-vous pas que vos libertines familiarités exaspèrent mes amoureux désirs... ? Louis, qu'attends-tu donc pour calmer les ardeurs de cette adorable enfant... ?

Anna. — Ah !...ah !... Louis !... que voulez-vous faire, mon ami ?...

Louis. — Chère, chère Anna… Je ne puis plus attendre… j'ai trop envie… maintenant il le faut !… Pardonnez-moi, mon âme, ma vie !…

Anna. — Aïe !… me voilà renversée !… Que faites-vous là ?… Ciel ! Vous voulez donc me transpercer avec cette barre vivante ?… Paul !… Paul à mon secours ! il me déchire… c'est un fer rouge !… Dieu, quelle honte pour moi !… tu le laisses faire… Paul, je te dis que ça entre, à présent.

Paul. — Friponne ! comme elle s'y prête ! Et lui ! oh, brigand !… quels coups saccadés !… Est-il gentil dans cette posture ! Quelle souplesse de reins ! quelle mobilité dans les fesses !… Voyons ça de près ?…

Louis. — Ça est entré, Anna ! j'y suis ! oh, que j'y suis bien !… Mais, toi, mon ami, toi mon frère… oh, Paul ! que me fais-tu ?… que me veux-tu ?… Ta queue, je la sens ! Aïe ! Eh, quoi ! tu veux me… pénétrer ?…

Anna. — Ne le sens-tu pas qu'il veut te pénétrer ?… laisse… laissez-le donc faire, cher Vicomte !… je vous laisse bien faire, moi ?… Vous vous amusez de moi, eh bien ! que mon Paul s'amuse de vous !… Ô délices du ciel !… poussez, Vicomte, poussez vivement !

Louis. — Ah ! que je jouis !… Paul, mon ami !… Paul… fi, le vilain !

Paul. — Pardonne-moi, mon ami, mon frère. La vue de ton beau et blanc derrière m'a mis dans une rage amoureuse que je ne puis calmer que dans l'anneau voluptueux de ta virginité. Que tu es étroit mon ami ? Ne t'agite donc pas tellement, ou bien il

m'est impossible de te violer… Euh ! euh !… Cher Louis… je crois que j'entre ?

Louis. — Moi, je te sens, ami ; tu me pénètres comme j'ai pénétré la délicieuse Anna, jusqu'à la garde… Quelle ineffable jouissance j'éprouve !… oh ! ma belle Anna !… ma chérie, mon amour !…

Anna. — En m'exprimant si vivement ton bonheur, cher Louis, tu redoubles le mien. Que je jouis ! que c'est bon… quand je pense que Paul… oh mes deux amoureux !… Paul ! es-tu bien ?

Paul. — C'est le ciel !… je nage dans la volupté. Anna… ma pine tout entière… dans lui ! jusqu'aux poils ! Ô divin plaisir… Louis, mon pauvre ami… je ne puis maîtriser mes désirs… je te viole !

Louis. — Je te sens bien, fripon ! Tu me fais ce qui plaisait tellement aux jeunes gens de Gomorrhe… mais cette sensation mêlée de honte triple le plaisir que je savoure dans le chaud conin de ta belle maîtresse. Remue, remue fort ! jouis de mon cul !… ah !…

Anna. — Paul ! mon Paul adoré… quelle délicieuse infidélité ! Remuez, agitez-vous tous deux sur moi le plus vivement possible… je sens tous vos coups. Si vous saviez comme vos élans amoureux excitent mes ardeurs.

Paul. — Mignonne chérie, la liqueur bouillonnante de Louis va bientôt t'inonder et calmer ton prurit amoureux, je le sens…

Anna. — Quels élans, mes chéris !… Oh ! que je me sens heureuse. Nous allons mourir ensemble ; le voulez-vous mes beaux amoureux ?… Ah ! Paul, je te vois faire ! Vilain, tu triches ! À ton

immobilité et à tes yeux voilés je comprends que tu décharges… tu jouis dans le cul de ton ami.

Louis. — Oh ! Anna ; il coule !… il coule dedans !

Anna. — Et toi, polisson ? où coules-tu ? Je te sens, va ! tu coules. Tu me fais ça, coquin… Ouf ! quelle fontaine ! Ça ne cesse pas. Euh !… euh ! que sens-je ? Louis !… oh ! Louis… je… je… meurs !…

Anna (après un extatique et long silence). — Oh ! Vicomte, vous n'avez pas eu pitié de mon innocence ! Paul, mon ami, je viens d'être heureuse, et ce n'était pas dans tes bras. Pardonne-moi, mon amour ?

Paul. — Mon amie, pardonne-moi, toi aussi. J'ai déchargé… là… sous tes yeux adorés… et ce n'est pas ton joli conin qui a bu ma jouissance…

Louis. — C'est mon pauvre derrière qui a reçu la sauce… et tu n'y allais pas de main-morte !… mais, je me vengerai, polisson !

Anna. — Oui ! vengez-vous, cher Louis, et vengez-vous bien ! moi je serai si heureuse de vous sentir enclouer mon amant.

Paul. — C'est enculer et non pas enclouer qu'il faut dire, innocente.

Anna. — Eh ! bien mes amis, voulez-vous que nous nous séparions pour recommencer. C'est un jeu trop joli pour nous amuser à perdre notre temps.

Paul. — Inutile de se séparer… moi je suis bien où je suis… recommençons.

Louis. — Non, mon très cher ; tu m'as suffisamment violé. À toi d'enfiler la petite friponnette. Quant à moi je me charge de ton postérieur.

Paul. — Allons, chère Anna, puisqu'il le veut ainsi, procédons-y sans tarder… ouvre-moi largement tes cuisses chéries…

Anna. — Seigneur, que votre volonté soit faite. Me voilà prête au sacrifice. Que tu es arrogant, Paul ?… quelle raideur, mon chéri !

Paul. — Ton clitoris, ma belle, est au moins aussi raide que ma pine. Mais quoi !… déjà ?… tu mouilles, petite coquine ?

Anna. — Quelle femme à ma place ne mouillerait pas ? Aussi, mon ami, me pénètres-tu sans effort !… C'est ton pauvre cul que je plains… Prends-garde à Louis qui s'apprête ! moi, je veux cette fois, diriger l'opération… Vicomte, me permettez-vous de diriger votre dard ?…

Louis. — Excuse-moi, Paul ; ah ! la coquine… quelle manœuvre lubrique ! Va mon chéri, ce n'est pas moi qui te… oh ! Anna !…

Paul. — Non, ce n'est pas toi ? C'est ta queue ! Et cette friponne qui s'en amuse ; qui y prend plaisir… Quels délicieux chatouillements ! Par devant, par derrière ! Ami, tu entres ! Pousse fort dans mon cul, moi, je pousse fort dans le con d'Anna. Je te tiens ! t'y voilà ! que c'est chaud ! et gros !

Anna. — Ah ! j'arrive ! j'arrive malgré moi, malgré ma honte… Comme nous nous agitons tous les trois ! Oh ! quelle volupté. Coule, coule, mon bien-aimé Paul. Coule dans moi, là-bas… au fond… coule donc !

Paul. — Ô Dieu ! ça y est !... Foutre ! m'y voilà. Ça part trop vite ! Ah, je me fonds ! Et ce vaurien de Louis ! ah, Anna, quelle est donc cette sensation brûlante et délicieuse ?... Mon pauvre cul !... Il décharge,

Anna. — Que ne puis-je voir notre groupe ! À vous voir là immobile et radieux on devine la jouissance que vous devez éprouver. Et c'est de Paul, de mon amant que vous jouissez... oh ! je suis jalouse de vous.

Louis. — Il est vrai ma belle, que je suis admirablement logé... Mais il me semble que Paul aussi savoure en gourmand les dernières gouttes de votre virginité expirante, Mademoiselle la jalouse !...

Anna. — Oh ! méchant, voilà que vous le faites sortir au moment où j'allais encore battre de l'aile... Mes envies renaissent plus chatouilleuses...

Paul. — Ne me gronde pas, Anna... si tu sentais le désir que j'éprouve !...

Anna. — Parle, chéri, j'obéirai. Veux-tu sur le grand lit de l'alcôve ?

Paul. — Pas encore, mon amour, nous serons mieux ici pour ce que je veux faire, tu vas voir. Toi, Louis, allonge-toi de dos, sur le moelleux tapis, à côté d'Anna de façon que ton membre la provoque en faisant sous nos yeux le petit obélisque... là... parfait, mon ami.

Anna. — Vois donc, chéri, comme le petit scélérat se dresse ?...

Paul. — Tu vas lui rabattre le caquet, ma poulette, et de la bonne façon.

Anna. — Comment m'y prendre, mon cœur, pour lui rabattre le caquet ?

Paul. — Enjambe-le, mignonne, comme ceci… à califourchon. Que la pointe de son dard effleure les lèvres roses de ton bijou virginal… Prends-le entre tes doigts, ce membre superbe !… maintenant baisse la croupe pour l'introduire… très bien, il y est… allonge-toi complètement sur lui, ventre contre ventre… bravo, mignonnette ! Et en avant les coups de cul. Je vois que tu es aussi experte écuyère que docile monture. Spectacle enchanteur… quelle croupe agile et souple ! Quelle adorable chute de reins… quelle courbe gracieuse dans cette séparation lascive des fesses qui me laisse entrevoir l'orifice d'un pucelage encore plus mignon que celui que je viens de cueillir dans le joli pétoir de ton aimable coursier. Ce pucelage, Anna, voilà plusieurs nuits que j'en rêve sans oser te le dire… j'en ai envie, je le veux !

Anna. — Oh ! cruel ! ce n'est donc pas assez d'avoir reçu tour à tour dans ma fente de jeune fille, la lave impudique du Vicomte et la tienne ? Il me restait donc un nouvel outrage à subir de ta pique amoureuse ? Il faut donc que mon cul… Mon pauvre cul… Ciel !… quelle honte ! Cher, cher Louis !… te fais-je du bien ?… comme ça ?… Ah !… mon bien-aimé Paul… cesse de m'exciter… je me soumets, vilain chéri !… ne me chatouille plus. Tiens, fais… fais d'Anna à ta fantaisie, fripon que tu es… je suis tienne… Louis, mon tendre Louis, oh que je jouis !… mais je vais me venger sur vous des coups que je reçois par derrière. Il faut que je vous arrache la moelle et que j'abaisse l'orgueilleuse fierté de ce membre impudique auquel je suis enchevillée…

Louis. — Jouissances divines ! Jamais une femme n'a inspiré à un homme des transports pareils aux miens ! Anna, tu es la déesse de la volupté… Mais… je veux rester immobile pour mieux savourer tes savantes et lascives manœuvres… Ah ! Mademoiselle Anna ! oh ! ce mouvement vicieux ! On dirait que vous maniez la manivelle d'un moulin.

Anna. — Ai-je réussi à te donner autant de joie que j'en ressens ?… c'est que, ce coquin de Paul me chatouille par derrière d'une façon !… Je crois Dieu me pardonne ! qu'il veut exécuter sa menace… Paul, de grâce !

Paul. — Comme tu es étroite du cul, ma chère petite ?

Anna. — Tu ne t'en étais donc jamais avisé, vaurien ? tu n'en auras que plus de plaisir si tu réussis à le mettre dedans… Mais tu m'exaspères… Pousse donc ! Pousse dur !… Vois comme je te l'offre… Ah !… Paul… t'y voilà ! Dieu, qu'il est raide et gros !… que me reste-t-il maintenant de mon innocence enfantine ? Ô volupté ! voluptés infinies, célestes, divines ! Je jouis, je… meurs, je… suis morte !

Paul et Louis (en même temps). — Euh ! euh !… ah ! Anna !… ah !… Je fais, je coule, je décharge, je fous ! À plein cul !… à plein con !… Euh !… foutre !…

Àcette triple extase émaillée de libertines exclamations et de soupirs plus libertins encore a succédé un long et délicieux silence pendant lequel nos trois héros, étroitement collés, savourent l'excès de plaisir qui vient de les anéantir si amoureusement. Mais bientôt les jeunes Vicomtes recommencent à tâter le terrain. Ils n'ont point lâché prise, et leurs ardeurs se réveillent…

Anna. — Oh ! mes amis, je finis à peine de jouir et vous m'excitez encore, méchants que vous êtes ? Quel acharnement, Messieurs, contre une pauvre fille sans défense ! quel scandaleux abus de votre force ! C'est en vain que j'essaye de résister, vous me transpercez de deux côtés à la fois, vauriens ! N'avez-vous pas peur que vos membres se heurtent en allant ainsi dans mon corps au devant l'un de l'autre ? À chaque élan, leurs museaux roses doivent se toucher… Ah !… voilà maintenant que vous me saccadez en mesure… ô ma pudeur ! Paul… Louis… mes bien-aimés, que c'est gentil ce que vous me faites là ! Tous mes désirs renaissent.

Paul. — Ça me donne envie de vous chanter une chanson lascive dont le rythme accompagnera nos mouvements.

Louis. — Chante ami, je me charge de battre la mesure.

Anna. — Ô le joli chef d'orchestre ! On ne verra même pas votre bâton.

Louis. — Mais tu le sentiras, mignonne, et c'est tout ce que je veux.

Paul (chantant) :

Ôma blanche et douce amie,
Tant que ta cuisse polie
Provoquera mes amours,
Je t'enfile… file… file… je t'enfilerai toujours !

Anna (sur le même air) :

De ta blanche et douce amie,
Tant que la cuisse polie

Provoquera tes amours,
Tu m'enfile… file… file… tu m'enfileras toujours !

Paul et Louis :

Tant que notre vit folâtre,
De tes deux fesses d'albâtre

Pourra lécher les contours,
Nous t'enfile… file… file… nous t'enfilerons toujours !

Anna :

Tant que votre vit folâtre,
De mes deux fesses d'albâtre
Viendra lécher les contours,
Vous m'enfile… file… file… vous m'enfilerez toujours !

Paul et Louis :

Tant que la fente ingénue
D'une fille toute nue
À nos vits fera la cour,
Nous t'enfile… file… file… nous t'enfilerons toujours !

Anna :

Tant qu'à ma fente ingénue,
Votre pine toute nue
En bandant fera la cour,
Vous m'enfile… file… file… vous m'enfilerez toujours

Paul et Louis :

Tant que les vits des bons drilles
Serviront aux belles filles

De baguettes de tambour…
Nous t'enfile… file…
Euh !… euh !… Aïe !… Anna !

Anna. — Oh ! que vous êtes vicieux !… Cela vous a transportés de sacquer en mesure ?… Ah ! De grâce… achevez-moi !…

Tant que les vits des bons drilles
Serviront aux jeunes filles
De baguettes de tambour,
Vous m'enfile… file… file… vous m'en…

oh ! Dieu du ciel, je fous encore !… j'en ai honte !… Et vous ?… Paul ! Louis ! faites comme moi !… foutez ! foutez librement, mes amis ! J'en ai plein le con et plein le cul, et j'en veux encore ! J'en veux encore Paul ?… j'en veux encore beau Vicomte ?… Si vous saviez comme mon corps de vierge a soif de foutre mâle !… Paul, place-moi sur le dos de Louis… comme Claire ? Louis me portera pendant que tu me feras la sottise de toutes tes forces.

Louis. — Viens, ça, ma belle ! tes reins contre mes reins, tes jolies fesses rebondies bien appliquées contre les miennes… laisse-toi aller sur moi… Écarte les cuisses ! Vite, Paul, viens la secourir… Ouf ! quelle secousse ! Comme tu remues les hanches, coquine d'Anna ! Eh ! quoi, déjà vous jouissez ?… déjà, polissons que vous êtes !… vous coulez ?…

Anna. — Oh ! Paul, que tu es cruel de sortir si vite ton affaire !… Rentre-la, mon ami ! Ne vois-tu pas que je ne m'appartiens plus, mes sens sont embrasés !… Voudriez-vous tous deux, en exaspérant ainsi mes amoureuses ardeurs, me contraindre à me branler devant vous ?

Paul. — Viens donc sur mon dos, polissonne, tes fesses entre mes fesses, je veux que Louis goûte entre tes cuisses les voluptés que je viens d'éprouver. Mets-toi bien !... que tes fesses sont chaudes !...

Anna. — Allons, paresseux Vicomte, me voici en posture : approchez, je ne vous redoute pas, malgré votre pique dressée... N'est-ce pas que je vous l'offre aussi beau que cette coquine de Claire ?... Aïe ! mon ami, vous y voilà !... nous y voilà tous deux... vous, mon roi, et moi, vos amours... comme je me sens bien enchevillée !... Si j'avais besoin de faire pipi, Vicomte, voilà certes un bouchon qui m'en ôterait l'envie.

Tels étaient les jeux et les propos du trio amoureux, qui ne s'arrêta dans ses libertins divertissements, que lorsque la fatigue imposa silence aux sens surexcités. Accablés de plaisirs, les trois amis reposèrent deux heures côte à côte sur le grand lit. Après quoi ils s'habillèrent et retournèrent à la Cerisaie. Anna avait promis de laisser sa porte ouverte, afin qu'à la faveur de l'obscurité, Paul et Louis pussent aller passer la nuit dans sa chambre.

Ils ne se doutèrent guère en ce moment, nos heureux Vicomtes, que leur tendre escapade avait eu un témoin, et que ce témoin venait d'avoir un entretien confidentiel au château de la Vigeraie, avec la tendre Joséphine. Aussi, quelle ne fut pas leur surprise et leur confusion, lorsqu'à la nuit tombante, ils reçurent la lettre suivante adressée par Joséphine à son amant, et apportée du château par André, le jeune groom, qui était allé faire une visite à sa jeune sœur Emma :

« J'en apprends de belles ! Me voilà donc déjà oubliée, moi qui me suis donnée à vous, comptant sur votre fidélité ! Les doux bai-

sers et les tendres abandons de votre petite Joséphine n'étaient donc pas assez capiteux pour votre libertinage ? Non ! Il faut à Monsieur les polissonneries d'une dévergondée, il lui faut les aperçus folichons d'une luronne qui, perchée sur son cerisier, ne se doute pas, la rouée, que, en écartant les jambes d'une branche à l'autre, elle livre aux convoitises viriles de deux galants restés au pied de l'arbre, les secrets les plus mignons de sa pudeur. Je vous vois d'ici, polissons, le nez en l'air, vos regards fouillant les dessous de la jeune Anna... sans doute pour vous renseigner sur la couleur de ses jarretières... Ah ! coquins que vous êtes tous les trois, toi, Paul et cette fille ! Quelle scène je vous ferais si je n'étais pas si bonne ! Comment pardonner une pareille conduite ? Hélas, il faut bien m'y résoudre ! Malgré vos infidélités, peut-être à cause d'elles, je vous aime Louis, et j'ai soif de vos baisers. Louis, Louis, tu m'as ensorcelée... j'ai envie de toi ! viens me faire jouir de tes amoureux transports... viens, ami, essayer d'éteindre le feu que tu as allumé dans tout mon être ! Amène Paul et Anna si tu veux, je me livre à vous... vous ferez de moi à votre fantaisie, je me sens la force d'obéir à tous vos caprices... Tout m'est égal, pourvu que je sente dans mes heureuses entrailles la chaleur de ton membre révolté. Oh ! de grâce, qu'Anna modère l'expression de votre tendresse et n'oublie pas que je suis aussi friande qu'elle du nanan que vous lui prodiguez à foison. Pas de gêne entre nous, mon ami. Si Paul ou toi connaissez quelques filles jolies, amoureuses et discrètes, amenez-les au château. Maman m'a fait confidence d'un projet enchanteur qu'elle a rêvé avec Justine, ma chère Nounou, et qui va se réaliser au premier jour : La vie n'ayant d'autre raison d'être que la jouissance d'amour, amenez garçons et filles beaux et vigoureux, et

nous allons organiser ici des orgies auprès desquelles vos ébats dans le Pavillon de Chasse vous paraîtront des enfantillages.

Et je signe, ta cousine et ta maîtresse,

Joséphine de la Vigeraie ».

Paul. — Voilà qui est parler ! Tudieu, quelle luronne que ta cousine, et comme il me tarde de la tenir en tête-à-tête !

Louis. — Tu veux dire « poil à poil », polisson. Mais comment, diable, Joséphine a-t-elle appris notre rendez-vous avec Anna ? Qui nous a vus ?... Je n'en reviens pas.

Paul. — Qu'importe ! Elle sait tout, tu le vois. Moi, ce qui me plaît surtout, c'est l'idée de cette association libertine de jolies filles et de bons drilles.

Louis. — Ce qui me plaît à moi, c'est ce que Joséphine me dit de sa maman : Que de fois j'ai rêvé de la beauté sculpturale de ma noble tante !

Paul. — Pendant que ta noble tante se chatouillait le bouton en rêvant de son côté, à la beauté de tes formes juvéniles. Sois donc heureux, ami, puisque dans quelques heures vous allez pouvoir l'un et l'autre vous livrer en toute liberté à vos plus tendres fureurs... Mais Joséphine réclame de joyeux compagnons.

Louis. — N'avons-nous pas, Anna ? Il faut que demain matin André la conduise au château, pendant que nous passerons tous deux par le village d'Arvan.

Paul. — Ah ! nous allons voir les jolies couturières ! Dieu de Dieu, il me semble que l'aînée n'est plus aussi farouche avec moi... si demain je pouvais...

Louis. — C'est cela ! Fais-lui faire le saut, et je me charge de Fernande : Si tu m'avais vu l'embrasser l'autre jour derrière une porte !

Paul. — Je suis sûr que la coquille leur démange, à ces deux petites couturières ! Elles ont des yeux passionnés qui inspirent tout autre chose que la chasteté.

Louis. — Quel plaisir de les faire mordre au fruit défendu !

Paul. — Moi, j'ai bon espoir pour demain ! Mais voilà la nuit venue !

Louis. — Vite, allons rejoindre la délicieuse Anna qui doit nous attendre et s'impatienter. Tu brûles de lui mettre la main sous les jupes…

Paul. — C'est bien bon de fourrer la main sous les jupes d'une jolie fille, mais ce qui est encore meilleur, c'est de lui loger quelque part son saucisson vivant.

Louis. — C'est toujours là que l'on en vient avec les femmes… Comme tu bandes, ami ?

Paul. — Je banderais bien plus raide si tu me montrais tes fesses nues, tes jolies fesses rondes et blanches avec la raie au milieu…

Louis. — Attends que nous soyons dans la chambrette d'Anna. Pendant que je satisferai avec elle mes désirs, tu me regarderas par derrière…

Paul. — Je te regarderai, mais tu n'en seras pas quitte pour si peu, je te préviens.

Louis. — Que la volonté de Dieu soit faite… Voici la porte d'Anna ? Guide-moi, mon ami ! Elle doit languir… moi, je brûle !

Et maintenant, chère lectrice, laissons le chaste lit de la jeune jardinière gémir sous les amoureux assauts dont il va être le théâtre pendant cette nuit fortunée, et retournons au château retrouver les jeunes séminaristes avec leurs charmantes institutrices : Éveline, Nounou et Emma. Allons retrouver aussi la douce Joséphine, dont la première nuit d'amour a soulevé les passions comme une tempête soulève l'Océan.

II. L'Épine blanche · 03

Pendant qu'Étienne et Robert recevaient, dans le parc, des trois jeunes femmes, l'initiation aux mystères de l'amour, et que les invités dormaient encore paresseusement en attendant l'appel de la cloche qui annonçait le déjeuner de onze heures, Joséphine, seule dans sa chambre, rêvait. Elle rêvait, la délicieuse enfant, aux plaisirs goûtés dans les bras de son amant, le beau Louis, sous les regards lascifs de Nounou, elle rêvait surtout aux confidences qu'au sortir du lit, Justine lui avait faites :

Eh ! quoi, disait la jeune châtelaine, pendant que je me livrais à toute la fougue de mon amour, pendant que toute nue je goûtais pour la première fois ces ineffables délices, les regards de ma mère étaient fixés sur moi ! Grâce à la complicité de Justine, elle a vu tous mes mouvements, toutes mes caresses, entendu tous mes soupirs lascifs et mes aveux libertins !… Quelle honte pour moi ! Il est vrai, si j'en crois Justine, sa confidente et sa complice, que maman éprouvait elle-même des désirs lubriques intolé-

rables à me voir dépuceler, et qu'elle ne s'est pas gênée pour se branler elle-même en me regardant jouir… Sa curiosité n'a donc été satisfaite qu'à moitié, m'a dit Justine. Elle veut maintenant que je me livre volontairement à l'amour, en sa présence… Chère maman ! Oui, j'obéirai à ce caprice. Il me semble même que j'y goûterai une volupté plus vive, plus émoustillante. Mais qui se serait douté de cette mystérieuse ouverture !… Mais… si je ne me trompe, quelqu'un vient là-bas, vers le château. Oui ! c'est André, le jeune frère d'Emma… Il est à présent à la Cerisaie en qualité de groom. Que vient-il faire ici de si bonne heure ? Allons à sa rencontre.

André. — Mademoiselle Joséphine, je vous prie de m'excuser si je vous dérange : J'ai congé pour la journée, et je viens voir ma sœur.

Joséphine. — Tu es un bon petit frère : Emma ne peut tarder à rentrer, attends-là ici, ou plutôt… viens l'attendre dans ma chambre. Comment va-t-on chez les De Civray ?

André. — Depuis que Madame Olympe est au château. Madame la Comtesse douairière sort très peu de son appartement. Mademoiselle Mercédès ne la quitte guère, à cause de ses rhumatismes, mais son neveu, Monsieur Paul, est en parfaite santé.

Joséphine. — Monsieur le Vicomte se plaît-il à la campagne ?

André. — Je le crois, qu'il s'y plaît ! Allez, les distractions ne lui manquent pas.

Joséphine. — Quelque amourette, peut-être ?

André. — Oh ! il faut que toutes les femmes du pays y passent : C'est un scélérat !

Joséphine. — Tudieu ! Monsieur André, serait-on scélérat pour apprécier les jolies filles ?... Je croirais plutôt que Monsieur Paul vous a soufflé quelque amoureuse.

André. — Depuis qu'il est arrivé, la jolie sœur de notre jardinier ne me regarde plus ! J'ai beau faire... n... i... ni, c'est fini ?

Joséphine. — Elle te plaisait donc bien, la petite ?

André. — Oui, Mademoiselle ; et je lui plaisais aussi, aussi je comptais sur elle.

Joséphine. — Tu comptais... sur elle ?... Et qu'en voulais-tu faire ?

André. — Dame ! ce qu'en font en ce moment Monsieur Paul et son cousin Monsieur Louis, qui ne vaut pas mieux que lui !

Joséphine. — Ah !... Louis d'Aunac ? lui, à la ferme ? aujourd'hui ; le gredin !... Et tu dis qu'avec Monsieur Paul ?... Mais parle donc !

André. — Je dis que, depuis huit heures du matin, les deux Vicomtes sont enfermés, tête-à-tête, avec Mademoiselle Anna Dumoulin, dans le Pavillon de Chasse, et qu'ils ne doivent pas trouver le temps long.

Joséphine. — Avec Anna ?... Mais que font-ils, mon cher André ?

André. — M'est avis, Mam'selle, qu'ils doivent donner à la fillette sa première leçon de mère de famille.

Joséphine. — Quoi ! sur de simples apparences, tu supposerais...

André. — Je ne suppose rien. Ce que j'ai vu, je l'affirme. Ces deux Messieurs ont d'abord fait monter Anna sur le cerisier, ce qui était très indécent, n'est-ce pas, Mam'selle ? parce que d'en bas ils la regardaient par dessous les jupes… et comme Anna ne porte pas de pantalons…

Joséphine. — Comment sais-tu, toi, qu'Anna ne porte pas de pantalons ? Il faut bien que tu l'aies regardée sous les jupes, pour le savoir !

André. — Oh ! non, Mademoiselle, jamais je n'ai regardé sous les jupes d'Anna… seulement, quand elle est descendue du cerisier, ces messieurs, tout de suite l'ont houspillée en la troussant très haut, malgré sa résistance, et j'ai bien vu alors qu'elle n'avait pas de pantalons.

Joséphine. — Ces Messieurs se sont très mal conduits en troussant ainsi les jupes d'une jeune fille ; ce sont des polissons !… Mais puis, après ?…

André. — Après ?… Malgré qu'elle se défendît de son mieux, Monsieur Louis l'a couchée de tout son long sur l'herbe épaisse, et fourrant sans façon la tête entre les cuisses d'Anna, il s'est mis à lui baisoter le gras des cuisses… et puis le reste, ce qui a fait rire la coquine qui ne se débattait plus du tout. Monsieur Paul les regardait faire, en leur disant des polissonneries. Et quand le jeu a cessé, et que Monsieur Louis s'est retiré d'auprès de la petite salope pour s'essuyer la bouche, car il avait les moustaches toutes blanches, tous les trois, en riant et en folâtrant, sont allés s'enfermer dans le pavillon de chasse, où peut-être ils sont encore occupés à commettre leurs abominations.

Joséphine. — Tu supposes donc, mon cher André, que ces Messieurs ont enfermé Anna dans le pavillon pour abuser de cette pauvre fille ?

André. — Si vous les aviez entendus comme moi, à travers les volets de la fenêtre grillée !... même qu'Anna était la plus hardie de la bande. Il vous aurait fallu entendre ses provocations aux deux galants, ses cris de jouissance à chaque sottise, et les conseils cochons qu'elle leur donnait !

Joséphine. — Ta vertueuse indignation me fait plaisir, mon cher André, mais peut-être que tu ne serais pas tellement irrité contre Anna si c'eût été avec toi qu'elle commit ces sottises ? Voyons, mon cher André, s'il me plaisait de faire avec toi les cochonneries qu'Anna faisait ce matin avec ces Messieurs, dirais-tu que je ne suis qu'une petite salope ?

André. — Oh ! Mademoiselle ! vous, que je vénère comme la Sainte Vierge ! Vous, si belle, si adorable par dessus toutes les femmes !...

Joséphine. — Eh ! bien, m'appellerais-tu salope s'il me plaisait de te déboutonner les pantalons, comme ceci... et de te masturber... comme ça ?...

André. — Ange du ciel !... Ô Vierge Marie !... Ô Mademoiselle, vous m'ouvrez le Paradis !... Ô ces mains... ces fines et blanches mains !...

Joséphine. — Vois-tu comme tu bandes, cher petit polisson !...

André. — Oh ! Mam'selle, que vous me branlez bien !... j'ai envie... de trousser...

Joséphine. — Oui, oui trousse-moi si cela te fait plaisir… regarde à ton aise mon petit ami… comme tes doigts sont légers !… tu me chatouilles, aïe !… aïe !

André. — Laissez-moi vous le mettre, chère Mademoiselle Joséphine ?…

Joséphine. — Mets l'y donc, si ça te fait tant de plaisir, petit coquin…

André. — Mettez-vous sur moi, à califourchon !… comme ceci !…

Joséphine. — Tu t'amuses à me chatouiller avec ta petite quille ? Que c'est joli ! Mais dépêche-toi, mon ami ; l'on pourrait venir et nous surprendre à faire ça… aïe !… que dirions-nous ?… aïe !… André, ça entre !

André. — Oui ! oui, Mam'selle, ça entre ! Ah ! que c'est bon !

Joséphine. — Ciel ! j'entends des voix… l'on vient… quel dommage.

André. — Nom d'un chien ! je la manque belle !… Aïe ! Voici la Marquise, Justine et ma sœur Emma… eh ! bien, un peu plus nous étions pincés… Mais quels sont ces deux jeunes prêtres ?

La Marquise Éveline. — Bonjour, ma fille. Adieu, André. Vous êtes donc venu embrasser votre petite sœur, mon enfant ?… Que vous êtes rouge, Joséphine ? Mais vous avez tous deux l'air embarrassé ? On dirait, par ma foi, que nous vous dérangeons ?… Qu'est-ce à dire, ma fille ? André se serait-il oublié au point de vous manquer de respect ?

Justine. — Je serais plutôt tentée de croire le contraire…

Joséphine. — Ô Justine, que dis-tu là ?…

Justine. — Et après tout, quel mal y aurait-il, mon enfant, à ce que la jeunesse et la beauté de cet adolescent eussent réveillé vos envies de fille ? Moi, je veux en avoir le cœur net…

Et la curieuse Nounou, poussant André dans un coin, le déculotte pour s'assurer de l'état de son organe viril, dont l'irritation la frappe autant qu'elle la charme. Cette constatation faite, Justine procède vivement à un examen semblable sur les appas secrets de Joséphine, pendant que les spectateurs suivent du regard chacun de ses gestes :

Ah ! Madame la Marquise, reprend Justine en riant, nous sommes arrivées juste à temps pour la vertu de Mademoiselle Joséphine : l'acte n'a pas été accompli jusqu'au bout, mais il y a eu un commencement d'exécution. Vous pouvez constater vous-même l'état de révolte du membre viril d'André, et l'exaspération du clitoris de votre fille…

La Marquise. — À quoi reconnais-tu que l'acte n'a pas été consommé ?

Justine. — S'il y avait eu une conclusion à l'affaire engagée, j'en trouverais des traces chez votre fille. Soyez assurée qu'à l'odeur seule de mon doigt, je reconnaîtrais le parfum caractéristique de l'éjaculation mâle.

La Marquise. — Il est donc vrai, André, que vous avez tenté de violer ma fille ?

Emma. — Grâce, ô grâce pour mon frère ! Il est si jeune ! Pardonnez-lui !

Joséphine. — Eh ! bien puisque à ma honte vous avez tout découvert, je ne laisserai pas accuser un innocent. C'est moi qui, tentée et pressée d'amoureux désirs, ai voulu les éteindre dans les bras de ce joli petit homme.

La Marquise. — Ô ma fille !... quelle honte !... un pareil aveu !

Étienne et Robert. — Quelle adorable, quelle généreuse demoiselle !

André. — Moi, je ne souffrirai pas cela ! Mademoiselle Joséphine n'a rien à se reprocher c'est moi seul qui l'ai séduite par le récit des faits et gestes amoureux de la jeune Anna Dumoulin.

Robert. — D'Anna Dumoulin ! ma sœur !... Quoi, déjà ! à son âge ?...

Justine. — Chez les filles bien nées, mon cher Robert, le foutre n'attend pas le nombre des années, a dit un grand poète. Et il a raison.

Joséphine. — Laissez-moi rire : Il paraît, Monsieur Robert, que votre sœur était perchée sur un cerisier, tandis que ses deux amoureux la regardaient d'en bas, sous ses jupes, sans qu'elle s'en aperçut, la pauvre petite.

Robert. — Oh, si tout s'est borné là, ma sœur est encore...

André. — Non, elle ne l'est plus, parce que, lorsqu'elle est descendue, ces deux Messieurs vous l'ont lestement retroussée, je vous l'assure !

La Marquise. — Et qu'y a-t-il là d'étonnant, mes amis ? Nous savons bien que la nature de la femme est faite pour recevoir l'organe sexuel de l'homme. Anna n'a fait qu'obéir à sa destinée de

jolie fille, en s'abandonnant aux amoureuses caresses de ses deux galants. J'aime bien mieux, pour moi, ce gracieux abandon que les faux semblants de vertueuse résistance d'une mijaurée qui crie au viol en écartant les cuisses et jouant du cul pour jouir plus libertinement. Dieu merci, aucune de nous ici ne mérite ce reproche. Proclamons bien haut nos goûts amoureux et ne rougissons jamais d'une tendre faiblesse. Viens sur mon sein, Joséphine, que je t'embrasse ; si nous avons interrompu ton tendre tête-à-tête avec André, tu n'auras rien perdu pour attendre, car je t'annoncerai officiellement, ainsi qu'à tous ceux ici présents, que nous allons créer une association d'amoureuses et d'amoureux. Nous avons déjà beaucoup d'adhésions, et le jour est proche où nous inaugurerons la joyeuse Société des Pines Blanches, où plutôt de l'Aubépine, synonyme discret d'Épine blanche, et dont vous serez avec nous les fondateurs.

Àces mots de la belle Marquise, une explosions d'enthousiasme couvrit la voix d'Éveline qui embrassait tendrement sa fille.

— Mon enfant, ma chérie, dit Éveline, toi dont j'ai vu la fleur virginale s'envoler sous les baisers ardents de ce cher Louis, je désire vivement te voir pâmer aux bras de ce joli garçon qui brûle, je le vois, de faire de moi sa belle-mère. Vous allez reprendre ensemble le joli jeu que nous avons interrompu bien involontairement, je te le jure. Ma chère Emma, je vous ordonne de déshabiller à l'instant votre frère : Mettez-le tout nu.

Emma. — Pardonnez-moi, mon cher André, mais je dois obéir à la Marquise. Laisse-toi déshabiller par ta petite sœur… Je fermerai les yeux, si tu veux ?

André. — Pourquoi, mignonne ? Suis-je donc laid à te faire peur ?

Emma. — Oh ! non, tu n'es pas laid !... au contraire !... quel beau corps !... Allons, mon ami ; il faut obéir... Mademoiselle Joséphine t'attend : va.

La Marquise. — Attendez un instant, beau jeune homme, modérez votre fiévreuse impatience... Toi, Joséphine, étends-toi sur le dos, les jambes serrées l'une à l'autre, là, au milieu du tapis. Vous, André, venez vous coucher sur votre belle amoureuse en lui ouvrant de force les cuisses comme il faut le faire pour accoler amoureusement une femme que l'on veut violer... Vous, ma chère Emma, prenez entre vos doigts mignons le membre viril de votre frère et introduisez-le habilement là où vous savez qu'il brûle d'envie de se glisser. N'est-ce pas là, Messieurs, un joli spectacle ? Les voilà collés l'un à l'autre ; c'est Emma qui les a accouplés ! Voyez comme son joli frère s'agite et se démène à fond de train sur ma fille enamourée. Et elle, la friponne, regardez-la faire : c'est avec les plus pénibles efforts qu'elle essaye de nous cacher sa jouissance. Elle a honte ; elle se retient... ah ! voilà André qui jouit ! Voyez ma fille recevoir l'onction. Tout son être frissonne sous la voluptueuse éjaculation qui cloue André sur elle, immobile. Ah ! ah ! elle fait ! elle fait aussi ! La voilà qui n'est plus maîtresse de ces coups de reins ! Est-elle jolie !... Oh ! comme ça réveille les désirs !... J'ai envie de jouir aussi ! je n'y tiens plus !... Qui veut me faire ça, jeunes athlètes ?... Étienne ! à toi... Tiens, chéri, prends-moi !... allons-y tous deux !... bien dans moi ; ne m'épargne pas... Enfonce, tout, jusqu'au bout ! Ah !... ah !... Étienne ! tu as déjà fait, vaurien ? Oh ! ces coups de cul... que fais-tu, cher ami, à celle que tu appelles ta petite maman ? Ah,

ah, tu jouis ; je te sens, mon ange, mon amour ! Eh ! quoi, déjà tu sors ?… deux jouissances t'ont rendu ?… oh, le mauvais soldat !… le déserteur !…

Robert. — À mon tour, petite mère… à moi, reine d'amour !…

La Marquise. — Quelle belle pique ! comme elle vibre… oh ! ne la secoue pas ainsi sous mes yeux… Mets-la, mets-la dans son fourreau brûlant.

Robert. — L'y voilà jusqu'à la garde, chère petite maman.

La Marquise. — Oui… jusqu'à la garde !… Essaye de la faire sortir à présent, si tu peux.

Robert. — Je crois qu'elle est prise dans un étau, la pauvrette !

La Marquise. — Sens-tu mes pressions répétées, cher Robert ?… jouis-tu ?…

Robert. — Voluptés divines ! Maman, votre lascive étreinte distille toute mon amoureuse essence ! Mon être se fond ; je meurs !

La Marquise. — Que c'est doux !… Enfant que tu es, s'évanouir ainsi dans le plaisir !… Vois, Justine, comme ses beaux yeux se sont fermés…

Justine. — Quelques instants de repos lui rendront ses forces et son ardeur. Mais que vois-je ?… Emma, la pudique Emma… regardez, Marquise !

La Marquise. — Oh ! la coquine, elle s'amuse à soupeser et à tapoter les grelots d'amour de mon gentil cavalier ! Sa rougeur et son sourire mouillé témoignent du plaisir qu'elle y prend. Il faut

que ces Messieurs voient ces jolies jambes : Allons, Emma, à bas les jupes !

Emma. — Moi, Madame, me déshabiller ici ? Faites donc sortir mon frère auparavant ; j'aurais trop de honte devant lui.

La Marquise. — C'est lui-même qui va t'aider et nous faire voir tout ce que tu caches de charmant sous ton linge. Allons, André, quitte un moment cette pauvre Joséphine que tu as épuisée de jouissance, et viens déshabiller ta sœur devant nous. Voyons un peu si tu sauras mettre une fille toute nue.

André. — Allons, petite sœur, laisse-moi faire. Tu m'as déshabillé tout à l'heure, à mon tour de te rendre le même service. Ça, dégrafons d'abord ce corsage… Veux-tu bien me laisser sortir de leur prison ces jolis nichons que je n'avais jamais touchés ! Oh ! que j'ai envie de te les téter ?

La Marquise. — Tète-la donc, mon ami, suce à ta fantaisie !…

André. — Qu'ils sont doux à baiser, et durs, et blancs ! Emma, nous allons voir, maintenant, si tes cuisses sont aussi blanches que tes tétons ?

Emma. — André ! mon ami, mon frère, me découvrir ainsi ! Non !… je ne puis !… oh ! que me dis-tu là ?… non, je ne veux pas ! quoi ! tu voudrais que moi, ta petite sœur… je te…

La Marquise. — Il te l'a dit, mignonne : il veut que tu lui brandouilles la queue. Allons, ma belle, satisfais son caprice ; je te l'ordonne. Empoigne, serre, secoue ! Bravo ! Toi, Justine, tire la chemise de la petite…

Emma. — Non, André !... oh ! non !... tais-toi !... Ça, jamais !... Je ne veux pas !...

Justine. — Oh ! voici le plus beau spectacle !... ah ! la belle Emma ne veut pas ! Coquine, serre donc les cuisses avec énergie ! Ta vaillance seule peut sauver ta vertu du danger qu'elle court... Défends-toi, Emma !... aïe ! ton frère sera le plus fort ! gare à ses coups, ma belle... serre les cuisses !

Joséphine. — Maman, mais c'est un crime ! Un frère qui veut violer sa sœur ! Il faut les empêcher de le commettre !...

La Marquise. — Non, non, laissons-les faire. Il ne lui introduira que si elle est consentante. Qu'elle se défende ! En attendant, jouissons du coup d'œil : Si c'est là un crime, ma fille, tu m'avoueras qu'il est gentil tout plein.

Justine. — Un crime ? Allons donc ! N'est-ce pas avec leurs sœurs que les garçons d'Adam et d'Ève faisaient l'amour sous les yeux émerveillés de leurs parents, et Dieu ne souriait-il pas à leurs ébats charmants ?

André. — Emma ! Chérie de mon cœur ; si tu ne te prêtes pas un peu, je n'y arriverai pas... Tes cuisses sont comme un étau, mon amour !...

Emma. — Ô mon petit frère, pitié, pitié pour ta sœur !

André. — Tu es trop jolie, trop excitante pour que je t'obéisse, Emma. Je ne te laisserai de repos, ma chérie, qu'après avoir distillé mon amour dans ton joli corps par ta fente de fille... Si tu m'aimes, gentille sœur, desserre un peu tes blanches cuisselettes que je caresse. Ne m'empêche pas plus longtemps de faire avec toi ce que Caïn faisait à Ragaz sur son lit de mousse sèche, ce

qu'Abel faisait à la jeune Saphira sur la couchette de sa mère, complice et témoin de leurs doux transports ; ce que Loth se plaisait à enseigner à ses deux filles dociles, et que la vue de la nudité paternelle faisait suinter de volupté… laisse-moi te faire ce que l'archange Gabriel faisait à la Sainte Vierge lorsqu'elle le recevait toute nue sur son petit lit… Ah ! ah !… tes cuisses s'écartent, oh, délicieuse petite sœur… tu cèdes ! tu te rends !

Emma. — Tes paroles lascives m'engluent malgré moi. Mes sens irrités l'emportent sur mon devoir… Oh ! tu me forces ! tu me violes !… T'y voilà ! méchant ! méchant adoré ! et notre crime a des témoins !

Justine. — Et des témoins que vous faites bander, polissons que vous êtes !

La Marquise. — Vois donc, ma chère Joséphine, vois comme tous les petits serpents se dressent et s'agitent ! Allons, Messieurs, c'est indécent d'étaler ainsi votre marchandise, et par l'étalage de votre virilité de venir réveiller chez notre innocente les pensées les plus impudiques. N'est-ce pas, petite Joséphine chérie, qu'en voyant un pareil spectacle, une femme ne peut rester chaste ? Ta rougeur est un aveu ; je ne veux pas que tu languisses, ma chérie : Justine, amène le bel Étienne dans les bras de ma fille ! je veux qu'il l'enivre de ses vertes saccades dont j'ai pu apprécier la riche valeur : Toi, Robert, viens à moi, viens calmer dans mes bras amoureux l'exaspération de tes sens indomptables… viens vite ! je brûle.

Justine. — Et moi ? si l'on croit que je suis de bois !… Voir de pareilles choses et rester les bras croisés !… Pardonne-moi, déesse de l'Amour, mais je ne puis y tenir : Il me faut un cavalier,

quel qu'il soit, et je vais le chercher, dussé-je bouleverser le château.

Joséphine. — Un instant, Nounou, et je te cède le bel Étienne : Encore deux coups de cul et nous avons fini… là… Tiens, prends-le !… Moi, j'en ai mon compte ! Amusez-vous ensemble pendant que je vais en toute hâte préparer la dépêche qui nous ramènera au château les deux jeunes Vicomtes avec Anna, leur tendre victime.

Éveline. — Fais leur part, à ces fripons, de la création de l'Aubépine, et s'ils connaissent dans le pays quelques jolis fouteurs ou quelques aimables et complaisantes fillettes, qu'ils nous les amènent… Oh ! comme tu t'agites, Robert !… Pousse ! pousse donc !… Ça vient… ah !… Voyez donc comme Emma se tord de plaisir sous les baisers de son frère !… Vous ne sauriez croire, mes amis, combien cette petite m'excite ! Elle est si jolie quand elle fait l'amour !… Voyez comme son frère l'admire !…

Joséphine. — Assez de folies comme cela, gentille Emma, rendez-moi votre frère, je vous en prie J'ai besoin de lui pour emporter cette dépêche à la ferme sans tarder. Pardonnez-moi, mes jolis tourtereaux de vous séparer au moment le plus doux de votre intimité : Vous n'aurez que plus de plaisir à la première rencontre qui ne tardera guère, puisque c'est toi, cher André, que je charge de nous ramener Anna de la Cerisaie.

II. L'Épine blanche · 04

Depuis l'heureux moment où Joséphine avait appris de la Marquise la fondation de l'Aubépine et la prochaine inauguration du Temple de l'Amour, elle n'avait qu'un désir : visiter la rotonde dont le marquis d'Haricourt hâtait l'organisation dernière, en attendant l'arrivée des petites servantes et des mignons enfants que lui avait promis la savante et complaisante amie de Nounou : Madame Clarisse. Pendant le déjeuner qui suivit la débauche où nous avons vu commettre le tendre inceste d'André sur la jeune Emma, Joséphine, assise à côté du marquis d'Haricourt, se montra si prévenante, si empressée à son égard que sa voisine, Madame de Rifray, la taquina à voix basse à ce sujet. Joséphine, en riant, lui avoua à l'oreille le but de ses prévenances : Je veux obtenir du Marquis qu'il me fasse visiter la rotonde ! — Ah ! mignonne, répliqua Nathalie, vous aussi vous connaissez l'existence de ce temple des délices. Eh ! bien votre désir je le partage depuis plusieurs jours, mais le Marquis est inflexible, et je crains bien que vous n'y soyez pour vos frais de galanterie, ma toute belle. — Aidez-moi, chère dame ! — Je veux bien, mon amie, et je vais prier Gabrielle de se joindre à nous : C'est elle qui a le plus d'influence sur son beau-frère.

Le marquis d'Haricourt se laissa prier, supplier, cajoler tant et si bien que nos trois amies en arrivèrent à un argument décisif en déposant chacune à son tour un baiser mouillé sur la tête rose de son priape : Telle était la condition que, poussé à bout, avait imposée Olivier aux trois amies. Il ne lui restait plus qu'à s'exécuter, et c'est ce qu'il fit avec grâce.

Surprises au premier abord, et même un peu effrayées par le silence du long corridor tendu de velours noir, Joséphine et ses compagnons ne purent retenir un cri d'admiration quand elles pénétrèrent dans la salle d'attente à la luxueuse ornementation. Mais leur enthousiasme ne connut plus de bornes lorsque le Marquis leur ouvrit à deux battants les trois portiques de la rotonde inondée de flots de lumière. Au centre, dans des massifs de verdure et de fleurs entourés d'un vaste bassin aux eaux miroitantes de reflets électriques, se dressait l'arène au sable fin, sur laquelle devaient prendre place les musiciens de l'amour. Du milieu du bassin, jaillissaient vers la voûte des gerbes de perles lumineuses qui retombaient en pluie fine dans les plus suaves couleurs de l'arc-en-ciel. Formant un premier cercle sur le bord du grand bassin, vingt larges divans bas et moelleux semblaient, artistement groupés, attendre le signal de l'amour. Tout autour de la grande salle, des lits de repos très bas, enveloppés de rideaux de gaze rose et diaphane et recouverts de velours grenat, invitaient d'une irrésistible façon aux tendresses intimes et aux abandons complets de la pudeur et de la vertu. Sur un fond de satin noir que garnissait jusqu'à mi-hauteur les parois du temple, tranchaient d'admirables groupes de marbre et de splendides tableaux de maîtres italiens représentant, sous toutes les formes imaginables, les mignardises irritantes de la volupté, et offrant aux couples, enlacés sur les lits, de charmants modèles de lubricité.

Les trois amies contemplaient les détails enchanteurs de toutes ces séductions en ne se communiquant leurs impressions que par des furtifs serrements de mains et des regards obliques mouillés de désirs. Leurs pas glissaient silencieux sur l'épais tapis d'Orient, à la suite du Marquis qui signalait à leur attention les

œuvres d'art les plus lubriques, en leur décrivant dans tous ses détails l'effet produit par chaque statue ou chaque tableau sur les sens du spectateur émoustillé. Remarquez-vous, mesdames, disait-il, que le tapis est de plus en plus épais et moelleux, à mesure qu'il se rapproche des lits aux rideaux de gaze : Vous devinez, n'est-ce pas, le motif de cette particularité ? Il se peut que, pendant le bal, deux danseurs emportés par leur ardeur amoureuse, n'aient pas le temps d'arriver jusqu'au lit qu'ils désirent, et tombent enlacés dans l'exaspération du rut surchauffé : N'est-il pas naturel que nous ayons songé à adoucir leur chute et rendre plus voluptueuses leurs délices ? Nos jolies visiteuses approuvèrent la pensée du Marquis, et Nathalie remarqua en riant que sur un tapis aussi souple une femme pouvait tomber sur le dos sans se blesser le derrière. Gabrielle, tentée de voir le joli cul de Madame de Rifray, la défia d'essayer : Nathalie y consentit sans hésiter et, se troussant jusqu'à la ceinture, se laissa tomber, assise, de toute sa hauteur. Ses compagnes eurent beau la visiter de très près, cette chute n'avait laissé nulle trace comme l'affirma le Marquis lui-même en se faisant un plaisir de tenir soulevés les jupons de la Comtesse pour la mieux exposer aux investigations minutieuses de ses deux jeunes amies.

Après leur avoir montré qu'un mécanisme secret remplaçait à volonté le tapis par une table en fer à cheval, sortant du sous-sol avec tous ses sièges, en vue des banquets à venir, le bel Olivier conduisit les visiteuses dans les salons de toilette : C'est là, Mesdames, que vous viendrez revêtir les costumes les plus propres à enflammer vos cavaliers, depuis le peplum romain fendu sur les cuisses, jusqu'à la simple écharpe nouée aux reins par devant et dont les bouts pendants protègent la timide pudeur. — Mais, Marquis, dit Gabrielle, je ne vois ici que de la gaze bleue, rose ou

verte ? — Et que voulez-vous de plus, ma chère amie ? Vous savez bien que le vêtement qui fait le mieux ressortir votre beauté de déesse, c'est la simple nudité ? — Oh ! beau-frère, vous me feriez rougir ! — Sous la gaze rose, possible ! — Vous êtes un Vaurien ! Mais les Messieurs, où se déshabilleront-ils ? car je suppose que ce costume si rigoureux pour la timidité naturelle à notre sexe, sera aussi de règle pour le vôtre, mon cher Olivier ? — Mon amie, ceci dépendra complètement de vous, puisque chaque dame imposera à son cavalier le costume qu'il devra prendre. C'est ce qui fait que nous n'avons pas songé à leur attribuer des salons de toilette particuliers : ils viendront s'habiller ici. — Avec les dames ? — Eh ! bien, pourquoi ? — Mais il se passera des choses ! — Des choses charmantes en vérité, ma belle Gabrielle, et dont nous pouvons, si vous le voulez bien, Mesdames, vous offrir un échantillon. — Merci, Marquis, merci pour le moment… attendez que nous ayons satisfait notre curiosité, et poursuivons notre visite.

Voici le cabinet d'électricité, d'hydrogénie et de mécanique qui dirige tous les mouvements locaux : inutile d'entrer. Voici le calorifère destiné à fournir une température toujours égale dans les salles, galeries et corridors. Les offices et cuisines, les appartements de la jeune domesticité ont une entrée indépendante avant d'arriver à la salle d'attente. Venez par ici, Mesdames, voir une curiosité de haut goût dont nous devons l'invention à Nounou, l'amie intime de notre gracieuse châtelaine, et la nourrice de Mademoiselle Joséphine ici présente : Veuillez pénétrer dans le salon des eaux courantes ! » — Eh ! quoi, s'écria Nathalie, qu'est-ce que cela ? ne dirait-on pas des squelettes de bidets ? — Vous avez deviné juste, Madame, répliqua le Marquis : Ce sont là des bidets en caoutchouc vulcanisé, mais ossaturés de façon que le derrière, tout en s'appuyant solidement dessus, offre un large espace libre

pour recevoir les soins de propreté sans avoir besoin de changer de posture. — C'est là, en effet, la plus ingénieuse des inventions, mais à quoi sert donc cette roue nickelée placée devant le bidet ? Essayez seulement, Mademoiselle, et vous en aurez la surprise. — Je suppose, Marquis, que je n'ai rien à craindre ? — Au contraire, Mademoiselle, vous allez voir : Enfourchez seulement votre dada… — Sans se déconcerter, Joséphine prit sa robe et ses jupes à deux mains et, troussée jusqu'à la ceinture, s'assit cavalièrement sur le bidet. À peine, sur le conseil du Marquis, eut-elle imprimé une légère impulsion à la roue, que le petit canal sur lequel était disposé le bidet, se remplit jusqu'au bord d'une eau tiède et courante qui semblait sortir de la roue elle-même. Au second tour de roue, Joséphine s'aperçut que son bidet s'abaissait jusqu'à plonger dans le courant liquide. Le Marquis s'approchant de la jeune fille lui fit voir dans une rainure une canule en argent simulant un priape allongé, muni à sa base d'un coude élastique avec robinet en forme d'ailes priapiques. Il enseigna à Joséphine que cette canule avait pour but de balayer chez la femme toute trace récente du passage du mâle, et il insistait pour que la jeune châtelaine essaya le jet purificateur. Joséphine se prêta à cette fantaisie, et saisissant entre le pouce et l'index la base du vit d'argent, elle se le planta dans le fourreau de l'amour, ce qui lui fit drôlement serrer les fesses. Puis, le Marquis ayant tourné les petites ailes du robinet elle sursauta, la pauvre petite, sous le coup de fouet voluptueux de l'injection vaginale. Le Marquis, à l'aide d'une légère pression activait ou modérait la violence du jet, et la jeune fille trouva très drôle, mais très agréable, la sensation éprouvée. La première honte étant passée, Joséphine se laissa manipuler, non seulement par le chaud Marquis, mais encore par Gabrielle et surtout par Madame de Rifray : celle-ci voulait à tout

prix que sa jeune amie fit, sous les yeux du Marquis, l'essai complet du bidet ; or, la petite, malgré tous ses efforts, n'ayant pu qu'expulser un filet d'eau virginale et dorée, force fut à l'une de ces dames de prendre sa place sur le bidet plongeur. Gabrielle sur un mot du Marquis, qui la pressa sur son cœur, s'exécuta bravement, et étala aux regards allumés de son beau-frère et de Nathalie, une adorable paire de cuisses blanches, une flamboyante entrée de paradis et surtout un cul tellement lubrique, qu'Olivier et Nathalie ne purent s'empêcher de le manipuler aussitôt avec amour. — Prenez garde, dit la rieuse Gabrielle de provoquer chez moi un soulagement aussi odorant qu'intempestif, si vous saviez comme cela me presse ! — Vite, ma chérie, lui dit Nathalie, venez plonger votre joli cul dans l'eau bienfaisante et soulagez-vous, ma toute belle ; l'eau emportera tout, n'est-ce pas, Marquis ? — Tout, Comtesse, excepté le splendide fessier de notre adorable Baronne, et ce sera fort heureux pour nous, n'est-ce pas ?... pauvre chérie !... la voilà qui se soulage. — Au bruit, Joséphine qui s'épongeait et se frictionnait le derrière, se retourna en éclatant de rire, ce qui fit rougir Gabrielle. Mais le Marquis n'attendit pas la fin de l'opération pour glisser la main par dessous, dans le courant tiède ; et il eut vite fait de nettoyer le petit cyclope de sa belle-sœur de toutes traces équivoques. La chose ne s'accomplit pas sans beaucoup d'attouchements et d'intromissions du doigt qui faisaient sursauter et se pâmer de rire la charmante baronne. Mais elle se gardait bien, la lascive créature, de quitter la place. Le Marquis l'ayant félicitée de sa bravoure et de sa fermeté au poste, avoua qu'il n'aurait peut-être pas, malgré l'effronterie de son sexe, le courage qu'elle venait de montrer. — Ah ! s'écria Gabrielle en bondissant pour s'essuyer à la hâte, c'est ce que nous allons bien voir ; et aussitôt, avec la complicité de Nathalie et de

Joséphine piquées au jeu, elle se mit en devoir de déculotter son beau-frère. Celui-ci, dont les paroles n'avaient eu que ce but, se laissait faire avec la plus molle passivité et se laissa conduire sur le bidet par ces dames. Mais quel ne fut pas l'embarras des trois amies, en voyant le galant priape se dresser hors du récipient en les menaçant d'une risible aspersion. Joséphine ne trouva d'autre remède, pour conjurer le danger, que de faire une fourche avec deux doigts, pour réduire de force le joli boute-joie à faire sa petite affaire en lieu convenable. Nathalie s'étant assurée que le Marquis opérait le plus consciencieusement du monde, ce fut Gabrielle qui voulut rendre à son cher Olivier l'office exquis qu'elle en avait reçu, et, à tour de rôle, lui enfonça quatre doigts mutins dans le fondement. Joséphine s'y étant aussi essayée, force fut à Nathalie de suivre l'exemple et de venir crisser, en le mesurant à diverses reprises, l'orifice cher aux éphèbes de Gomorrhe. Ces petits jeux libertins excitèrent tellement les sens d'Olivier que, voulant se ménager, il y mit fin brusquement pour conduire ses amies dans la galerie supérieure. Malheureusement pour ses vertueuses dispositions, aux galeries comme à la rotonde, tout était admirablement disposé pour provoquer la volupté.

Les profonds et moelleux divans, les souples dossiers d'où les spectateurs accoudés pouvaient suivre tous les détails de l'immense salle, tout réveillait dans l'esprit des visiteuses, des idées libertines. Après avoir admiré le spectacle féérique qu'offrait le temple d'amour vu des galeries, Gabrielle fit remarquer combien il serait agréable d'assister aussi, invisible, aux amoureux ébats d'un couple ardent et jeune… — — Olivier, à la peau duquel portait depuis quelques jours la capiteuse beauté de sa belle-sœur saisit celle-ci par la taille, et lui proposa d'aller à l'instant réaliser son rêve lascif. Oh ! si Nathalie et Joséphine voulaient être bien

gentilles !... dit la Baronne, en pressant la main d'Olivier... — Qu'exigez-vous de nous, chère amie ? dit Nathalie ; parlez, et nous vous obéirons. — J'ai une folle envie, reprit Gabrielle, de vous faire voir l'amour, toutes nues, sur l'une de ces couches voluptueuses.

Entendu ! mignonne... Voulez-vous, chère Joséphine, venir faire l'amour avec moi ?... — Il y a longtemps que j'en brûle d'envie, belle Comtesse, et rien ne pouvait m'être plus agréable que votre aimable proposition : Laissons donc la belle Baronne et le fier Marquis en doux tête-à-tête, et venez faire de moi au gré de vos amoureux caprices ; je suis prête. — À tout, chère petite ? — À tout ! ma douce amie. Et moi aussi ! Venez vite, car j'ai hâte Oh ! comme je vais vous soulager ! — je vous mets au défi ! — Je veux qu'il n'en reste pas une goutte pour votre amant ! — C'est ce que nous allons voir. Comtesse. À cette provocation, Madame de Rifray répondit en prenant la jeune fille par la taille pour l'entraîner vers les grands escaliers de marbre.

Le Marquis et Gabrielle les suivirent du regard, fortement émoustillés par leur amoureux empressement. Quelle étrange chose, pourtant, que la pudeur, dit Olivier, en soulevant les jupons de sa belle-sœur assez haut pour voir son corps tout nu jusqu'au ventre. Il a suffi, ma chère amie, que vous ayez le courage tout à l'heure, de me traiter comme une nourrice traite son bébé, pour que je ne fasse aucune différence entre votre nudité et la mienne. Tenez, je vous trousse avec autant d'aisance que je me déboutonnerais si j'étais seul, pour me secouer la chiche en pensant à vous. — Eh ! bien, mon cher ami, c'est la même chose pour moi. Depuis que ma main a touché les parties les plus secrètes de votre splendide corps, il me semble aussi naturel de porter ici ma

main, et de toucher ce que je touche entre vos cuisses, que de me la passer sous mes jupes, comme je ferais peut-être si j'étais seule ici… et saisissant à poignée l'organe nu de son ami, la Baronne le pressa tendrement : Mais, ne dirait-on pas à votre raideur, que vous avez envie de moi, cher ami ? — Je vous aime, Gabrielle ! je brûle pour vous d'une ardeur insurmontable, j'ai de vos baisers un désir fou !… Non, cher ange, ma raideur ne vous trompe pas. Il n'y a que votre charme exquis qui puisse la provoquer chez moi si intense ! Cette raideur qui vous charme, parce qu'elle est votre œuvre, ma toute belle, je l'ai éprouvée deux fois déjà ; la première fois, le jour de votre mariage avec mon pauvre frère épuisé par les excès. Il me semble encore vous voir si appétissante dans votre blanche parure ! À la pensée de ce que je supposais, que vous alliez faire cette nuit là, mon imagination se monta au point que j'aurais donné mon corps, vendu mon âme pour vous regarder librement sous les jupes comme je vous vois en ce moment… Une autre fois, vous étiez avec Madame de la Vigeraie ; dans le parc, moi, je vous observais à travers le feuillage épais d'une vigne vierge, et je vous admirais de toute mon âme, elle et vous. Votre jarretière avait peut-être glissé ou bien votre bas formait un pli au-dessus du genou, car je vous vis soudain soulever discrètement votre robe, et le jupon blanc avec, pour rattacher la jarretière rose. Madame la Marquise vous regardait faire avec le plus vif intérêt. Pour moi, à cette vue incendiaire, je profitai de l'abri que m'offrait la charmille pour porter sur moi une main criminelle, et calmer l'intolérable prurit que m'avait communiqué la vue de votre adorable cuisse. — Et maintenant, en la regardant, que ressentez-vous, cher Marquis ?… — Maintenant, divine Baronne, si je n'avais l'espoir gourmand de livrer bientôt à votre tendre ardeur le petit vaurien que vous caressez si gentiment, et

la certitude de l'introduire dans un instant, avec toutes les formes voulues, au sein de cette jolie fente rose que je vois s'entr'ouvrir comme une fleur de pourpre… chère Gabrielle, pardonnez-moi, mais il me serait impossible de résister au désir fou que j'éprouve de me secouer sur le champ, devant vous, le porte-joie lubrique dont vous chatouillez le gland rubicond. — Fi, le vilain égoïste ! À moi pauvre femme trop timide pour suivre votre exemple pervers, vous m'infligeriez le supplice cruel de vous voir jouir seul ? — Vraiment, ma chère Gabrielle, vous n'oseriez vous masturber là, devant moi ?… — Non, mon ami, malgré toute mon envie, il me semble que je n'aurais pas ce courage. — Oh ! chère petite sœur, vous augmentez le désir que j'éprouve, en ce moment, de vous voir faire cette sottise… Essayez, mignonne, je vous en supplie !… laissez-moi placer moi-même votre fine main, donnez-moi ce doigt… là !… appuyez-le sur le petit bouton dressé… doucement… bien doucement mon ange… branlez !… branlez !… Oh spectacle divin !… — Que je suis honteuse, Olivier ! Que me forcez-vous de faire ?… Qui m'eût dit que jamais je consentirais, devant un homme !… Oh ! mon ami ! ne me regardez pas ainsi : vos yeux me disent des choses !… Oh !… oh !… je sens… que c'est doux !… — Allons, je vois que ma chaste belle-sœur commence à prendre goût au jeu ! Tudieu, comme elle y va vigoureusement, cette petite et blanche main !… Assez ! assez, petite polissonne, ceci ne ferait pas mon affaire à moi !… Gabrielle, arrêtez-vous, je le veux ! — Oh ! mon chéri, de grâce ! je ne puis pas… non, je ne puis pas m'arrêter, c'est trop bon ! Ciel, vous vous emparez de mes deux mains… pourquoi m'avoir embrasée de désirs voluptueux ? Achevez-moi comme vous le voudrez, mais achevez-moi ! — Voulez-vous bien vous taire, impudique ! Vous me faites rougir !… Et tout en prononçant ces paroles, le chaste Olivier

étreint dans ses bras amoureux le corps de sa belle-sœur… les pantalons sont tombés, les chemises sont troussées… Olivier pousse insensiblement Gabrielle, et la fait tomber à la renverse… lui, sur elle ; étendu les membres agités d'un indicible frisson que partage la jeune femme… Leurs organes en feu se cherchent et se provoquent : Me sentez-vous, Gabrielle ? — Oh ! oui, je vous sens ! Votre gland me froisse mon petit bouton d'amour ; il me chatouille, il m'irrite ! le voilà qui se glisse vers la petite entrée du palais voluptueux que mon doigt caressait tantôt… aïe ! poussez !… enfoncez, enfoncez encore !… il entre, mon ami !… — Tout seul, Gabrielle !… il entre tout seul ! le sentez-vous entrer ? oh ! chérie que c'est bon, que c'est doux !

Àce moment un éclat de rire étouffé par un baiser, apprit au couple amoureux que son ivresse avait des témoins. Loin d'en être offusqués, les deux amants se soudèrent plus étroitement l'un à l'autre, comme si l'on eût tenté de les désincruster. Puis, ayant jeté sur les indiscrètes un oblique regard, ils aperçurent auprès d'eux, debout, et en état de nudité complète, Joséphine avec Madame de Rifray, qui semblaient vouloir juger des coups pour applaudir le vainqueur de ce tendre duel. J'ai dit en état de nudité absolue, mais j'ai eu tort, Joséphine et Nathalie étaient revêtues d'une ceinture de gaze bleue pailletée d'or, dont le grand nœud aux franges de soie retombait coquettement sur la hanche au lieu de voiler, comme il aurait dû faire, la pudique toison qui abrite chez le sexe féminin le tendre sanctuaire de la jouissance. Olivier et sa conquête, brisés de volupté, succombèrent en même temps à la douce crise d'amour. Ils ne revinrent à eux que pour engager une nouvelle lutte aussi ardente et plus voluptueuse peut-être que la première, car Nathalie, invitant Joséphine à l'imiter, vint aiguillonner les amants par de charmantes et las-

cives caresses. Toutefois, ces amusements produisirent sur la vive Comtesse un tel effet, que se tournant vers Joséphine, elle la prit à bras-le-corps pour la coucher sur le divan et lui faire partager les extases de la Baronne d'Haricourt.

La pudique Joséphine, confuse à la pensée de se livrer à une femme, aux côtés mêmes du Marquis, se débattit aux bras de la Comtesse et lui échappa. Une course folle s'engagea entre les deux amies, pendant que le brûlant Olivier déchargeait consciencieusement dans le sein frémissant de son heureuse et délirante compagne, qui lui demanda enfin grâce un instant.

Accoudés à la galerie dans le désordre du plaisir, ce désordre exquis qui provoque à de nouvelles folies, les deux amants purent jouir à leur aise d'un ravissant coup d'œil. La chasse galante donnée par Madame de Rifray aux appétissants appas de Joséphine était bien digne de toute leur attention par les péripéties émouvantes auxquelles elle donna lieu. Serrée de près par son adversaire, Joséphine se laissa brusquement choir en travers du moelleux tapis. Nathalie emportée par la vitesse acquise, ne pût s'arrêter à temps, et, venant broncher contre le corps nu de son amie, tomba à son tour, de tout son long, les fesses en l'air. Joséphine, vivement relevée, appliqua une forte claque au blanc derrière de son amoureuse et reprit la course folle, mais la rusée Nathalie se garda bien de s'en relever. Feignant une entorse douloureuse ; elle se posa sur le flanc, dans la position qui faisait ressortir le mieux les rondeurs affriolantes de ses chairs, et se mit à gémir comme une pucelle en mal d'enfant. La tendre Joséphine toute émue, revint sur ses pas et contempla avec un regard de convoitise la nudité lascive de son amie. Celle-ci se plaignant d'une vive douleur à la jambe, la jeune fille, sans défiance, voulut secourir la

jolie blessée, et lui prenant délicatement le genou, chercha le siège du mal. Nathalie se laissait complaisamment manipuler par la fillette ; mais celle-ci qui s'était jusque-là tenue sur ses gardes, ayant commis l'imprudence d'enjamber le corps de Madame de Rifray, la Comtesse, folle d'amour, saisit la jeune fille par les cuisses et, se haussant à la force du poignet, se mit à lécher la vulve en feu de sa juvénile partenaire. Immédiatement subjuguée par le voluptueux languettage, Joséphine se laissa doucement attirer par cette lascive titillation, jusqu'à ce que sa bouche se trouva à portée du bijou convulsé de Nathalie. Oubliant toute pudeur, fascinée par l'éclat purpurin des lèvres virginales qui s'entr'ouvaient comme à l'approche de la divine jouissance, la petite châtelaine, mettant à profit les leçons du couvent, s'amusa d'abord à aiguillonner Nathalie de tous les feux de la luxure par de légères et furtives piqûres de langue sur le clitoris turgescent. Mais ces lascifs préludes redoublant les ardents efforts de la Comtesse, eurent pour conséquence, chez la jeune fille inexpérimentée, l'ascension trop rapide du sperme dans les canaux séminifères, ascension accompagnée de contractions spasmodiques de tous les muscles éjaculateurs et d'une brusque émission de matière épaisse et blanche comme chez les vierges qui éjaculent pour la première fois.

Le Marquis et Gabrielle, enlacés par la taille, suivaient avec un vif attrait les phases des lesbiennes frénésies étalées à leur curiosité vicieuse, et point ne se firent faute, nos deux galants, de chatouillements, tâtonnements et même, par intervalles, sacquements joyeux qui alternaient avec les divines pâmoisons des deux angéliques tribades.

Énervés à la fin par les jouissances multiples et les efforts les plus violents, les deux couples amoureux se remirent en état de décence pour regagner promptement le château où les invités devaient déjà commencer à arriver en foule. Le Marquis était tout fier de ses exploits, mais Joséphine éprouvait une certaine confusion, surtout quand ses deux compagnes lui rappelaient certains détails caractéristiques de ses doux plaisirs.

Éveline, qui avait remarqué l'absence des trois amies, et se doutait de l'escapade, n'eut pas de peine à obtenir de Gabrielle une confession complète. Elle admira la vaillance de sa fille, et félicita la Baronne d'avoir savouré une amoureuse accolade, les yeux fixés sur le tableau érotique que lui offrait Nathalie et Joséphine accouplées. C'était ravissant, ma chère ! disait Gabrielle. — Vraiment il n'y a rien qui donne plus de piquant à l'acte amoureux que la vue de certaines lubricités commises dans le voisinage. Un des plus vifs plaisirs que j'ai goûtés pendant que mon mari était encore capable de me faire ça, c'était de regarder Justine se masturber pendant que je me livrais à l'amour avec ce pauvre Marquis. — Oh ! la masturbation ! je ne connais rien de si gentil, reprenait Gabrielle ! un jour, le Père Octavien, mon prédicateur de prédilection, triompha de ma vertu rien qu'en me racontant comment, au séminaire, tous les draps de lit s'agitaient à la fois d'un petit mouvement convulsif à l'heure de la masturbation des jeunes abbés. Ce récit me fit une telle impression, que le saint homme en profita pour me branler d'abord, puis pour se faire branler par moi, et enfin pour m'enfiler dans toutes les règles ; ce fut délicieux. Bien des fois, depuis, je me suis amusée à surprendre des garçons ou des filles occupés à se branler. — C'est très joli, je n'en disconviens pas, mais cela vous excite trop, dit Éveline. Un jour, j'ai vu un garçon d'écurie se branler derrière le

mur du jardin, et j'ai été obligée de suivre son exemple. — Il fallait l'appeler et vous faire mettre ça par le rustre, ma chère, il n'y a rien comme ces campagnards pour vous calmer le prurit. — On dirait que vous en savez quelque chose ma belle ? — Je vous conterai cela plus tard, voici une voiture antédiluvienne qui se dirige vers le château ?... qui donc nous amène-t-elle ? — Ah ! c'est la vieille calèche des Lauterac. Allons recevoir ces jeunes filles ; ce sont les amies intimes de Joséphine, toutes jolies et, à ce qu'il paraît, désireuses de faire partie de notre amoureuse association, voici Joséphine qui accourt aussi à leur rencontre.

Au milieu des baisers et des cris de joie, Joséphine, sa mère et Madame de Rifray accueillirent tour à tour dans leurs bras :

Marcelle de Lauterac, grande et belle brune de dix-sept ans, dont les yeux assassins vous pénètrent jusqu'à la moelle ; Marcelle avait eu l'insigne honneur d'initier Joséphine aux douces privautés de l'amour, et se promettait bien de ne pas perdre son temps au château.

Suzanne d'Arvan, aussi brune, aussi ardente que Mademoiselle de Lauterac, et qui ne se consolait pas de sa séparation d'avec la gentille Anna.

Alice de Noirmont, qui avait vainement essayé de faire oublier à Marcelle les délices goûtées dans les bras de Joséphine, et dont le petit chat mutin avait des fringales inassouvies de plaisir.

Laure Morin, la blonde enfant qui avait remplacé Anna auprès de la brûlante Suzanne, et dont la toison virginale contrastait par l'ébène de ses frisettes avec la chevelure blonde de la vierge.

Marthe Pélissier, dont les amoureux talents, également appréciés par toutes ces jeunes filles, servaient de délicieux jouet à leurs caprices érotiques. Marthe était petite, vive, ardente et jouisseuse à l'excès.

Berthe Devaire, la petite sœur du tendre Étienne, sortit à son tour de l'antique calèche, suivie d'une respectable religieuse, laquelle chaperonnait tout ce jeune et bouillant petit monde de diablotins enjuponnés.

Pour expliquer l'arrivée simultanée de toutes ces jeunes amies de couvent, il me suffira, belle lectrice, de vous dire que la gentille Anna Dumoulin venait à peine de perdre sa fleur de quinze ans dans les bras amoureux de Paul de Civray, que toute fière de son exploit, elle s'empressa d'en faire part à sa chère et intime amie Suzanne d'Arvan, avec laquelle elle entretenait une correspondance des plus actives et des plus brûlantes. De son côté, la belle Joséphine avait écrit à sa tendre Marcelle, quels délicieux ravissements elle avait éprouvés sous les baisers d'amour de son jeune cousin, et lui avait donné, sur la perte de son innocence, les détails les plus complets et les plus scabreux. Jugez, chère lectrice, si ces deux jeunes confidentes, en se faisant part de leurs secrets mignons, manquèrent d'épiloguer sur la double aventure, et se sentirent agréablement chatouillées par ces récits libertins ! Alice, Marthe, Berthe et la blonde Laura furent tour à tour admises dans le tendre secret de Joséphine et d'Anna. Leurs deux grandes compagnes de jeux s'amusaient à irriter leurs sens par la lecture de ces lettres incendiaires, et redoublaient le trouble sexuel des fillettes en leur faisant entrevoir, au milieu des caresses irritantes, toutes les joies du virginal sacrifice. Aussi, lorsque arriva à Marcelle la lettre de Joséphine lui annonçant la

création d'une association ravissante dont l'unique but était : « Jouir », Marcelle et Suzanne formèrent le joli projet de profiter de cette occasion unique, pour offrir librement leur virginité en holocauste à Vénus. À leur tour, elles séduisirent si bien leurs petites amies que, toutes ensemble, elles écrivirent à la « Reine d'Amour », d'une main ferme et déliée, leur demande d'admission à l'Aubépine, se déclarant prêtes à subir toutes les épreuves que l'on imposera à leur juvénile chasteté. Elles savent, les coquines, le sort qui les attend, et cette pensée leur fait brusquement serrer les cuisses… Aussi, quelle joie quand elles apprirent que Joséphine et sa mère les attendaient avec impatience au château. La douairière d'Arvan, la tante adorée de Suzanne, qui ne soupçonne point le sort réservé aux jeunes filles, a décidé que sœur Thérèse les accompagnerait. Sœur Thérèse est une des surveillantes de l'Assomption qui, pendant les vacances, est censée diriger les études de Suzanne. Allures hautaines malgré l'humble costume, visage d'un pur ovale, traits fins et distingués, tel est le portrait de la nonne qui accompagnait les pensionnaires, et serra longuement dans ses bras la jeune châtelaine, son ancienne élève.

Éveline se montre adorablement charmante pour les invitées de sa fille, et après avoir conduit la sœur Thérèse dans l'appartement qu'elle lui destinait (et qui n'était autre que la chambre de Nounou), elle alla installer les jeunes amies dans ce quel appelait leur dortoir, s'excusant de ne pas avoir à leur disposition des chambres séparées. Elles se récrièrent en assurant, ce qui était vrai, qu'elles étaient trop heureuses de n'avoir qu'un seul appartement.

Ce fut dans le grand château, à partir de cette heure, un caquetage, un babil charmant et ininterrompu, tel qu'en pleine forêt peuvent en ouïr les bûcherons perdus au milieu d'un peuple de petits oiseaux familiers et bavards.

Bastien Darrède et Léopold Morive arrivèrent au château un peu plus tard que les jeunes filles, et furent tout joyeux de se voir accueillis par leurs amis de séminaire, Claude et Léon de Rifray.

Claude et Léon étaient venus à cheval, et c'est pendant que leur aimable tante Nathalie faisait sa tendre visite à la rotonde, qu'ils étaient arrivés au château où Éveline les avait affectueusement accueillis et accompagnés dans leur chambre : elle serait peut-être restée auprès d'eux un peu plus longtemps que ne le comportait la décence, si Nounou ne fut survenue à l'improviste, espérant peut-être surprendre quelque sottise, et n'eut prévenu sa maîtresse de l'arrivée du comte Urbino de Mirafiore, capitaine des zouaves pontificaux en disgrâce pour l'heure, à la suite d'aventures galantes dans un couvent.

Le vicomte Georges de Brueil, musicien de grand renom et amant attitré de la belle danseuse O'Kennedy ainsi que le célèbre poète érotique, Octave Ormilly, dont les vers licencieux faisaient la joie des boudoirs, accompagnaient Urbino de Mirafiore.

Ils arrivaient sur la pressante invitation de leurs amis le marquis d'Haricourt et le vicomte Alfred de Lortara, auxquels Éveline avait donné pleins pouvoirs pour amener les plus aimables recrues à l'Aubépine.

Anna arriva peu après en compagnie d'André et fut chaleureusement accueillie par la joyeuse bande. Elle se jeta au cou de Suzanne et semblait ne plus vouloir s'en séparer.

Depuis deux jours la comtesse Olympe se trouvait au château avec sa jolie petite bonne Herminie, à la grande joie de Valentine Dumoulin qui l'avait précédée à la Vigeraie, et à qui il tardait d'avoir des nouvelles de la ferme, de ses poules, de ses canards et de son mari. Le jardinier, en effet, après avoir fait au château les travaux pressants était retourné promptement auprès de la comtesse de Civray, qui n'avait auprès d'elle que sa femme de chambre Mercédès.

Herminie, donna à la jardinière les détails les plus satisfaisants sur tout son petit monde, mais la taquina un peu au sujet des assiduités de la belle Catalane auprès de son cher Dumoulin. Mais Valentine qui avait sur la conscience ses fredaines avec le vicomte Paul, ne fit que rire des taquineries d'Herminie.

Profitant de la liberté laissée par la Marquise à tous ses hôtes, la belle Olympe et le comte d'Ermenonville, s'abandonnaient à la fougue de leur mutuelle tendresse, et tantôt chez lui, tantôt dans le lit de sa maîtresse, le galant Léonce cueillait sur le sein de la Comtesse des myrtes et des roses à foison. Mais s'ils échappèrent à la malignité publique, ils ne purent se cacher longtemps de la petite camériste, dont les quinze ans et l'œil brillant avaient bien vite deviné le doux secret de sa maîtresse. Un matin que, dans le lit de la Comtesse, Olympe et Léonce se démenaient avec fureur pour éteindre le feu de leurs désirs, Herminie les prit sur le fait, et s'amusa fort à les voir faire. L'acte consommé, Herminie supplia les deux amants de recommencer, disant qu'elle n'avait jamais rien rêvé d'aussi gentil que ces amoureuses caresses. Après lui avoir fait jurer le secret de leurs amours. Olympe et le Comte obéirent sans la moindre gêne au désir de la petite curieuse, et s'unirent discrètement sous l'abri pudique du drap léger. Mais

une fois bien pénétrée, la belle Olympe permit à Herminie de soulever tous les voiles pour admirer de plus près les tendres mystères d'amour. À partir de cette heure, Herminie fut leur confidente en titre, et sa présence, loin de les gêner, semblait être un stimulant à leurs ardeurs. La gentille Herminie, en gamine vicieuse, se branlait régulièrement pendant qu'ils baisaient ensemble.

Depuis qu'elle était au château, l'affriolante jardinière était devenue l'amie intime de Nounou toujours à l'affût de jolis minois, et avait conquis l'amitié de toutes ces grandes dames qu'elle avait fait rire comme des petites folles au récit croustillant de son dépucelage. Cette prise de possession, la veille du mariage, et surtout l'accident arrivé à son fiancé, cette grosse queue, pincée par les muscles du vagin comme un petit oiseau par le nœud coulant d'un lacet, puis la venue de la mère et les aspersions d'eau froide, tout cela avait plu infiniment à la libertine société, à laquelle se trouvait mêlée Valentine ; cette intimité naissante ne fit qu'accroître lorsque Nathalie, ayant été surprise en tête-à-tête galant avec le Marquis par la charmante jardinière, exigea de Valentine, comme gage de sa discrétion, qu'elle se livra au bel Olivier. La jeune femme, après quelques difficultés, finit par se rendre au désir de la Comtesse, qui prit un vif plaisir à ce lascif impromptu... Mais la vertu de Valentine n'en fut pas quitte à si bon marché, car le vicomte de Lortara, arrivé sur ces entrefaites, voulut à tout prix profiter de l'aubaine et déclara, qu'il allait publier ce qu'il venait de voir, si Valentine ne se donnait à lui de bonne grâce. Notre vaillante héroïne fut donc, malgré sa pudeur, forcée de subir un nouvel outrage, à la suite duquel elle fut incorporée dans le nouveau bataillon de l'Aubépine, Ce ne fut pas tout ; Éveline, que la comtesse de Rifray était allé prévenir arriva en toute

hâte, et, en présence de ses deux partenaires, obligea Valentine de se confesser à elle, et d'avouer son double déshonneur. Partageant au fond du cœur les goûts lubriques de la Marquise, la jeune jardinière prit plaisir à avouer quelles jouissances exquises elle avait éprouvées pendant le double viol qui venait de se consommer dans ses heureuses entrailles.

Voici qu'excité par les termes brûlants de cette confession, le Vicomte allait s'emparer à nouveau de la pauvrette, lorsque survint Léonce d'Ermenonville qui, mis au courant par la Marquise, reprocha à Alfred sa gloutonnerie et supplia galamment Valentine de ne pas lui refuser ses amoureuses faveurs. La belle rougit à cette tendre prière, et, pour la troisième fois, troussée jusqu'au nombril, livra son petit jardin à la bêche vigoureuse et féconde qui brûlait de l'exploiter. Le Comte, après avoir savamment bêché et arrosé sa conquête, força celle-ci à branler Nounou, sans toutefois lâcher prise, pendant qu'Éveline, accouplée avec le Marquis, et Nathalie enchevillée au vicomte Alfred, se livraient sans la moindre gêne à la violence de leurs amoureux transports. Je dois ajouter, chère lectrice, qu'en branlant d'un doigt léger le clitoris de Nounou, Valentine qui sentait s'agiter en elle le membre viril du fier Léonce, succomba encore une fois à la volupté, et inonda de ses chaudes faveurs les polissonneries de son amant.

L'affaire finie ; que ne donnerai-je pas, s'écria la Marquise ravie, pour que la belle Olympe, la chaste comtesse d'Aunac, dont le fils a une si belle pine, eut assisté et participé aux plaisirs que nous venons de goûter !... Au nom d'Olympe, Valentine encore enchevillée, et qui se préparait à chasser le Comte par de petits mouvements très agréable à la fin du coït, Valentine, dis-je, dès que le nom d'Olympe fut prononcé, sentit brusquement raidir et

s'agiter dans elle la verge révoltée du beau Léonce. Force lui fut de partager encore une fois la brûlante jouissance. Mais, ayant commis l'indiscrétion de plaisanter son amant sur l'effet produit en lui par le nom de la belle Olympe, Éveline l'entendit, et vint aussitôt murmurer à l'oreille de Léonce les confidences les plus émoustillantes concernant les beautés secrètes de la comtesse d'Aunac. Cette ruse eût un plein succès ; trois fois de suite, sous les brûlantes paroles de la Marquise, Valentine sentit jaillir en elle la sève brûlante de M. d'Ermenonville. Finalement, cédant aux sollicitations de sa charmante hôtesse, Léonce fut amené à faire l'aveu de ses relations coupables avec la jolie veuve. Un transport de joie accueillit cette confession, et il fut décidé par la galante assemblée que, dès son arrivée au château, la belle Olympe serait surprise aux bras de son amoureux complice.

Deux jours après, le complot fut exécuté point par point. La tendre comtesse d'Aunac, ayant commis l'imprudence de se livrer à Léonce dans son cabinet de toilette sans songer à fermer toutes les portes, ne sortit du spasme divin qui accompagne l'éjaculation réciproque et simultanée, que pour jeter un cri d'effroi ; à la vue des indiscrets regards qui se promenaient sur sa nudité voluptueuse. Il y avait là, au premier rang : Nounou, Éveline, Valentine et Nathalie. Derrière ces lubriques se tenaient le vicomte de Lortara et le marquis d'Haricourt en compagnie de la petite camériste Herminie Duclos, arrivée trop tard pour défendre la porte de sa maîtresse et cacher ses amours.

Pour dissiper la gêne d'Olympe, Olivier allongea sans façon la camériste à côté de sa divine maîtresse, en invitant le vicomte Alfred qui avait la pine la plus menue, à donner à la petite sa première leçon de l'amoureuse jouissance. Malgré la résistance effa-

rouchée de la jeune pucelle, Alfred, lestement déculotté, la queue au vent, se jeta sur elle en la couvrant de baisers et de tendres caresses : grâce au concours de l'habile Nounou, il vint à bout de cette virginité rétive et lui plongea son épée vivante en pleines entrailles. Le Marquis, de son côté, avait poussé Éveline en la troussant, et jouissait d'elle sur le pied du lit. Entraînée par l'exemple, Valentine et Nathalie se chatouillaient sur un canapé voisin, tandis que Léonce, profitant de la stupeur de la Comtesse, lui administrait une nouvelle friction lubrique dont elle ne tarda pas à partager l'enivrante volupté, tout en laissant ses regards émus parcourir les groupes en amoureuse action. Ce délicieux spectacle, joint à l'ivresse du coït, vainquit les derniers scrupules de la comtesse d'Aunac, que stimulaient, du reste, les libidineuses exhortations et les attouchements lascifs de Nounou. Après la première jouissance : « Changement de cavaliers ! » s'écria Nounou en s'emparant de Léonce, tandis que le bel Alfred de Lortara sautait sur la Comtesse abandonnant la craintive Herminie, maintenant préparée au priape majestueux du Marquis d'Haricourt. Malgré l'opération préliminaire, Olivier ne pénétra pas sans d'énergiques efforts dans ce retrait mignon qui exaspérait ses désirs. La petite camériste obéissant à l'exemple, et cédant au doux appel de ses sens émoustillés se prêtait de tout son cœur aux désirs du Marquis dont elle réussit enfin à loger le membre énorme dans la fente rosée de sa virginité ravie. Ce fut une exquise débauche ; Olympe, séduite par la nouveauté et le piquant d'un pareil libertinage, s'abandonna tour à tour aux baisers saphiques de Nounou, aux lesbiennes caresses d'Éveline et réclama elle-même l'honneur de loger le puissant priape d'Olivier dans sa jolie fente de veuve.

Au milieu des jouissances et des baisers multipliés, la belle Olympe et la gentille Herminie, prêtèrent le serment exigé des membres de l'Aubépine, et furent officiellement incorporées dans la bande jouisseuse.

C'est quelques instants après cette scène, digne couronnement pour le Marquis de sa visite aux lieux de délices en compagnie de sa belle-sœur, de Joséphine et de Nathalie, que les invités commencèrent à arriver, et reçurent de la Marquise le charmant accueil dont nous avons décrit les détails.

Le dîner, comme on peut le penser, fut très gai. Les jeunes amies de Joséphine, assises chacune à côté de son cavalier, eurent plusieurs fois à rougir des allusions transparentes et des questions tant soit peu indiscrètes, que se permirent à leur égard ces Messieurs émoustillés par le voisinage de tant d'innocence et de pudeur ; mais en somme, tout se passa de la façon la plus décente. Après le dîner, les invités furent régalés d'un concert de mandolines et de guitares.

Le voluptueux répertoire des Tziganes produisit sur toutes ces virginités réunies, le même effet qu'une brise amoureuse soulevant de petites rides précipitées sur la surface d'un lac d'azur. Les jeunes séminaristes, vivement émus par la grâce plastique des musiciennes en maillot couleur de chair et en jupes de gaze transparente, jetaient sur leurs compagnes des regards chargés de tendres promesses. Les jeunes filles, de leur côté, malgré la présence de sœur Thérèse, admiraient de toute leur âme les deux jolis joueurs de guitare, dont l'étroit maillot rose semblait défier les désirs des pucelles par l'ample caleçon de soie éclatante aux plis larges et bouffants. Des joueurs de guitare, les regards humides des jolies fillettes se glissaient vers les séminaristes pour

se détourner dans un afflux d'impudiques pensées, sœur Thérèse, seule, paraissait insensible aux charmes irritants de ce tendre spectacle. Mais celui qui eût eu le bonheur polisson de se glisser sous ses jupes, aux plis chastes et rigides, aurait éprouvé un vif étonnement et une délicieuse surprise en voyant le con virginal de la religieuse distiller goutte à goutte, dans une série de frissons ininterrompus, le baume divin de la jouissance solitaire.

Étienne et Robert, émus par ces accords lascifs, n'eurent pas de peine à entraîner chez eux le jeune André Gelin et ils s'amusaient à chatouiller la nudité charmante du jeune groom lorsqu'une visite inattendue changea leurs dispositions. Anna Dumoulin, ayant vu son frère s'esquiver à l'anglaise, eut peur qu'il ne fut indisposé, et, bientôt, quittant sa place au concert, se dirigea vers la chambre de Robert. Son entrée fut saluée par des cris de joie, et nos trois drôles, malgré la vertueuse résistance de la jeune fille, la dévêtirent de force et lui infligèrent à tour de rôle, le dernier outrage.

Vivement émoustillées, de leur côté, par la musique irritante, émues par le souvenir de leurs exploits érotiques à la Rotonde, Joséphine et Gabrielle d'Haricourt étaient allées ensemble goûter, sous les arbres du parc, les douceurs de Lesbos.

La Marquise, à la fin du concert s'étant aperçue de l'absence de sa fille, l'excusa auprès des jeunes pensionnaires et voulut accompagner celles-ci dans ce qu'elle appelait leur « dortoir ». Nounou, pendant ce temps, accompagnait sœur Thérèse dans sa propre chambre ainsi que l'avait ordonné la perverse Marquise, après quoi elle alla accompagner chez eux les jeunes séminaristes et, après s'être assurée qu'il ne manquait absolument rien chez eux, elle leur recommanda « d'être sages ! » Bastien ayant eu l'ef-

fronterie de faire voir à la nourrice sa pinette en érection, Justine le menaça du revers de la main. « Prends garde, lui dit le petit polisson, si tu calottes, moi, je décalotte ! » — « Demain. Monsieur l'effronté, vous pourrez décalotter à votre aise ; mais, pour le moment, cachez-moi ce petit drôle ! » — Le mot de Bastien eut un vif succès au salon où le rapporta Nounou.

Joséphine, à son retour du parc, ayant déclaré qu'elle voulait coucher seule pour réserver toute son amoureuse énergie, il fut décidé que la nuit se passerait pour tous dans une chasteté rigoureuse.

Malgré cette décision solennelle, nous sommes obligés d'avouer, en notre qualité d'historien fidèle, que Nounou, ayant eu la fantaisie de faire le tour des chambres une heure après le couvre-feu, trouva Madame de Rifray couchée avec le comte Urbino de Mirafiore, puis les deux jolies Tziganes, Isilla et Nitza, dans le lit du vicomte Georges de Brueil. Quant à la chaste Olympe, Nounou la trouva aux prises avec le poète érotique d'Ormilly, qui calmait de la bonne manière la surexcitation amenée chez la Comtesse par une pièce de vers incendiaire qu'il lui avait débitée sur l'oreiller.

En camériste consciencieuse, Nounou alla immédiatement rendre compte à Éveline de sa tournée nocturne. Mais quelle ne fut pas sa surprise de trouver l'appartement vide et d'entendre le voluptueux concert dont sa propre chambre était le théâtre. S'élancer sur le lit de la Marquise et, par la fenêtre secrète, jeter un rapide et curieux coup d'œil chez elle, fut pour Nounou l'affaire d'une seconde. Le jeune Robert, tout nu, s'acharnait impudique sur deux femmes nues comme lui et qui le défiaient, en riant : de ces deux femmes nues, l'une, c'est la Marquise, la brûlante Éve-

line ; l'autre, grand Dieu ! c'est la sainte fille qui a consacré au doux Jésus sa virginité ; c'est sœur Thérèse, à l'état de nature, resplendissante de beauté et d'impudeur.

II. L'Épine blanche · 05

Le soleil s'est levé sur la campagne radieuse. Mille senteurs embaumées s'élèvent du sein de la terre baignée de rosée : Les deux cavaliers qui s'approchent du château vont trouver ses hôtes encore plongés dans les bras de Morphée ou de l'Amour. Ils s'avancent fiers comme des conquérants, les beaux vicomtes Paul de Civray et Louis d'Aunac, qui viennent de passer une nuit de délices dans les bras des deux charmantes couturières d'Arvan, Fernande et Lucy. Les demoiselles Féraud arriveront dans la matinée ; elles l'ont promis et juré à leurs amants d'une nuit.

Après avoir mis leurs chevaux à l'écurie, les deux amis se séparèrent ; Paul va essayer de renouer avec Anna un tendre entretien ; Louis veut d'abord rendre à sa mère ses devoirs respectueux.

Octave d'Ormilly venait à peine de quitter son amante de la veille, lorsque Louis entra dans l'appartement de sa mère. La belle Olympe, après avoir vainement appelé sa camériste Herminie, qui avait couché avec le jeune André, s'était enfin livrée aux mains habiles de Justine qui venait de lui passer ses pantalons et de serrer son corset. Louis se jeta aux bras de sa mère qui l'enlaça tendrement, longuement… Était-ce le parfum de volupté que laisse sur l'homme une nuit d'amour ?… était-ce le souvenir des ineffables polissonneries dont l'avait abreuvée son cher et licen-

cieux poète ?… toujours est-il qu'Olympe, trouva dans le baiser de son fils, comme un relent savoureux d'acres désirs.

Justine ! regarde mon fils : N'est-il pas vraiment beau ? — Si j'osais Comtesse, je vous dirais, malgré sa présence, que parmi tous ces jolis papillons qui viennent brûler leurs ailes aux feux de votre beauté, il n'en est pas un digne d'être comparé au vicomte d'Aunac.

Olympe. — Prends garde, coquine ! C'est presque une déclaration d'amour que tu fais à mon cher Louis.

Justine. — Fi ! la jalouse ! Monsieur le Vicomte peut être sûr que je n'ai point l'intention de lui manquer de respect. Je sais trop bien quelle distance sépare une pauvre fille, comme moi…

Olympe. — Oh ! ce n'est pas toi, mignonne, qui risque de lui manquer de respect. C'est plutôt ce grand garçon qui pourrait être tenté de profiter de ton aveu pour essayer sur toi le pouvoir de ses charmes.

Louis. — Et me blâmeriez-vous, chère maman, si je vous avouais que je trouve Justine adorable, et que je brûle de lui faire ma cour ?

Olympe. — Je ne te blâmerais point, mon cher enfant, car je n'ignore pas qu'à ton âge, un penchant invincible pousse les jeunes gens dans les bras des jolies filles. C'est la loi de nature.

Louis. — Et Justine est vraiment jolie fille !… Voyez, maman, ces yeux noirs et vifs, ces lèvres roses et petites, ces joues fines et distinguées, cette taille divine, cet ensemble voluptueux.

Olympe. — Quel enthousiasme ! Seriez-vous tenté, mon fils, de manquer de respect à Justine en ma présence ? Attendez au moins qu'elle ait achevé de m'habiller, et je vous laisserai en tête-à-tête.

Louis. — Oh ! ne vous pressez pas, Justine. Si vous saviez quel plaisir je prends à vous voir habiller maman ! N'est-ce pas, Nounou, quelle est jolie ma petite mère chérie ? Ces pantalons courts et bouffants lui vont à ravir. Oh maman, accordez-moi la faveur d'attacher vos bas de soie ; me voici à vos genoux ; Justine, passe-moi les jarretières.

Olympe. — Grand enfant ! tu te conduis avec ta maman comme un amoureux avec son amoureuse. Attache-les donc, ces jarretières, au lieu de me presser les mollets et les jambes... aïe !... pas si haut !... Arrête !... Où vas-tu, Louis ?... que fais-tu ?... Non, non ! pas ainsi !... Mon Dieu !... Faut-il que tu sois perverti ?... que fais-tu là, Louis ?... mon ami ?...

Justine. — Il regarde, Comtesse, il contemple, il admire. C'est la première fois, depuis sa naissance, qu'il se trouve si près de son pays natal.

Olympe. — Impertinente Nounou ! Lui rappeler que c'est là son pays natal... Il est vrai, Justine, que c'est par là qu'il a vu le jour, ce petit polisson, comme il est vrai, que pendant de longs mois j'ai porté ce grand garçon là dans mon sein. Cela ne semble pas possible.

Justine. — Neuf mois, Comtesse ; neuf mois entiers en tête-à-tête avec vos entrailles, avant de lui ouvrir la petite porte. Comme il devait languir !

Louis. — Tu ne songes pas, Justine, que j'avais pour me distraire, les visites nocturnes de papa… Que de jolies choses dont j'ai été témoin !…

Olympe. — C'est pourtant vrai que tu étais là… J'en suis toute honteuse.

Louis. — Chère petite maman, je serais si curieux d'apprendre de vos lèvres, si le baiser auquel je dois le jour, fut un baiser légitime et banal, ou bien s'il fut remarquable entre vos autres baisers d'amour par quelque circonstance spéciale.

Olympe. — J'ai vu à tes yeux coquins que tu allais me demander une sottise. Eh ! bien, je veux répondre franchement à ta lascive demande. Apprends, mon fils, que l'époque à laquelle tu fus conçu remonte au second mois de mon mariage. Nous fûmes invités, ton père et moi, à la noce d'une de mes amies intimes qui m'avait servi de demoiselle d'honneur, Aurélie de la Sudre. Le hasard voulut que la chambre qui nous fut donnée était contiguë à celle des nouveaux époux. Le bon dîner, le champagne, l'entrain joyeux, et surtout la chanson que nous fit entendre Aurélie, abandonnée seule en son lit à la fureur amoureuse de son époux, surexcitèrent tellement les nerfs de mon mari, qu'il me fit répéter avec lui, mot pour mot, la chanson du jeune couple. Le mari de Mademoiselle de la Sudre ayant entre deux baisers fous poussé ce cri : « Aurélie, je te fais un enfant, fouette-moi ! », je ne pus m'empêcher de fouetter aussi ton père, qui était en train d'imiter sur moi l'acte accompli par notre voisin sur sa jeune femme. Le spasme qui couronna cette fouettée dura près d'une heure : « Je te fais un enfant » ne cessait de répéter ton père haletant… Je le laissais dire, et je fouettais fort et ferme. Neuf mois après, jour pour jour, tu vins au monde.

Louis. — Papa avait mis dans le noir !... Non, je me trompe : dans le rose !

Olympe. — Tu es la preuve vivante qu'il avait fait mouche... Ciel ! mon fils !... oh ! l'impertinent !... Ta main, Louis !... ôte, ôte-là !... aïe ! veux-tu bien l'ôter, polisson !... à mon secours, Justine : vite, vite !

Louis. — Chère maman, combien de fois ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimez plus que tout au monde ?... Soyez indulgente, petite mère ; moi, je vous aime tant !... Ce voluptueux sillon que mon doigt caresse et que pare si gentiment cette forêt de boucles frisées, n'est-il pas, comme le disait Nounou, mon pays natal ?... J'y introduis le doigt... rien que le doigt, et souvenez-vous, maman, que j'y suis déjà passé deux fois tout entier : la première fois, à l'état embryonnaire, au sein d'un jet voluptueux de sperme enivrant, lorsque vous savouriez les amoureuses caresses de papa, tout en écoutant les tendres soupirs de Mademoiselle de la Sudre, la seconde fois, à l'état de gros poupard tout nu. Dieu du ciel, comment ai-je donc fait pour passer là ? Mon doigt y entre à peine, serré de tous côtés... vois donc ma chère Justine !...

Justine. — Vous dites qu'il y entre à peine ? Et moi je vois qu'il y a pénétré tout entier... et Madame la Comtesse, si j'en juge à l'expression de bien être répandue sur sa charmante figure n'éprouve, à la suite de cette intromission, aucune douleur, loin de là. Allons donc, beau jeune homme, croyez-vous que votre joli doigt soit fait pour rester immobile dans le bijou d'une jolie femme ?... voyons si nous sommes expert à la douce friction ?...

Louis. — Eh ! quoi, Justine, tu m'invites à... branler maman ?

Justine. — Que non pas ! C'est moi qui vais la branler… Mais à l'aide de votre doigt. Laissez-moi bien le placer… comme ceci… et surtout obéissez à mon impulsion.

Olympe. — Oh ! que je me sens doucement ébranlée !… Justine… méchante, que me fais-tu ? Ah !… quelqu'un vient ! j'entends du bruit… Cessez !…

Justine. — Ça y était !… Quel fâcheux contre-temps ?… oh ! ce n'est que la Marquise.

Éveline. — Je viens peut-être vous déranger, ma chère Olympe ?… Mais non, puisque c'est avec Justine et votre fils que je vous trouve en tête-à-tête ? Cette chère Olympe ! Est-elle gentille en déshabillé ! Mais, ne craignez-vous pas ma toute aimable, qu'un costume si léger n'inspire à votre fils des idées coupables ?… pour moi, je sais bien que… à sa place !…

Justine. — À sa place ? Eh ! que feriez-vous donc, belle Marquise ?

Éveline. — J'éprouverais une vive tentation de voir si une maman est faite, sous son linge comme toutes les autres femmes.

Louis. — Avant d'exécuter votre joli conseil, permettez-moi de m'assurer si vos boucles sont aussi noires et aussi frisées que celles de votre fille…

Éveline. — Eh ! quoi, Vicomte ! vous, l'amant de ma chère Joséphine ? Vous le fils de ma meilleure amie !… que moi je consente…

Justine. — Que vous consentiez ou non, Marquise, vous voilà troussée !

Olympe. — Chère Éveline, vous payez pour moi… mais je l'ai échappé belle !

Éveline. — Ah ! Justine, au secours !… à mon aide, Olympe !… je suis trop faible pour lutter contre votre coquin de fils !… Aïe, me voilà sur le lit…

Olympe. — Craignez-vous qu'il vous fasse mal ? Laissez-le donc faire mignonne, pendant que vous ferez tous deux l'amour, Justine va achever de m'habiller.

Louis. — Chère tante Éveline, si vous remuez toujours, je ne pourrai pas vous violer ?…

Éveline. — Oh ! mon polisson de neveu ! quel enfantillage !… Vous y voilà donc, mon ami ? Que dirait ma Joséphine ?… Quelle vivacité, mon ami ! Et votre adorable maman qui nous regarde : on dirait qu'elle a aussi envie… Allons puisque vous me déshonorez, que j'en aie au moins le bénéfice ! Enfoncez, Louis, enfoncez votre affaire jusqu'à la garde, poil à poil !

Olympe. — Je ne sais quel est le plus lubrique, lui ou elle… vois donc, Justine, comme ils jouent du cul avec un ensemble touchant.

Justine. — Remarquez-vous, Comtesse, comme la Marquise lui pelote les roupettes ?

Olympe. — Oui, du bout des doigts… C'est qu'il a des roupettes séduisantes au possible.

Justine. — Allons aussi les lui chatouiller ?… pour rire ?… Venez, Comtesse !

Olympe. — Si c'est pour rire, je veux bien. Comme elles sont gonflées ! Jamais je n'avais vu faire ça… c'est la première fois.

Justine. — Pourtant, Madame, votre fils est la preuve que vous l'avez fait ?…

Olympe. — Faire ou voir faire, ce n'est pas la même chose.

Justine. — Pour moi, chère Comtesse, j'ai presque autant de plaisir à le voir faire qu'à le faire, surtout quand c'est bien fait.

Olympe. — Crois-tu qu'on puisse le faire mieux que ne le font la Marquise et mon fils ?

Justine. — On pourrait, je crois, trouver chez deux fouteurs plus d'expérience et de savoir faire… mais on n'en trouverait pas de plus chaudement amoureux.

Olympe. — Vois donc comme ils se serrent, comme ils s'enlacent étroitement.

Justine. — Et ces tendres soupirs… — Ça ne vous donne pas envie de faire ?…

Olympe. — Comment veux-tu qu'en présence de mon fils je réponde à semblable question ?

Justine. — Votre fils est trop occupé à son affaire pour prêter l'oreille à notre conversation. Avouez que vous éprouvez par ici de délicieuses démangeaisons.

Olympe. — Je ne veux pas te le cacher, friponne ! Oui, j'éprouve…

Justine. — Ah ! voici l'envoyé du ciel destiné à calmer votre amoureux prurit : Soyez le bienvenu, cher Vicomte ! Vous cher-

chiez Louis ?... Ne le dérangez pas de son travail : Venez plutôt prêter à Madame d'Aunac le bijou que vous portez dans votre pantalon : nous avons envie de le voir de près.

Le vicomte Paul, un instant stupéfait du voluptueux tableau qui s'offre à ses regards, obéit à l'appel de Justine. Il prend la mère de son ami à bras le corps, la couche de force sur le lit, à côté d'Éveline pâmée, et se déboutonnant en toute hâte, se couche sur la Comtesse un peu confuse, mais heureuse de cette galante entreprise. Bien vite, le jeune homme lui introduit son priape entre les cuisses ouvertes, et les deux amis se livrent côte à côte, avec un égal entrain, aux doux plaisirs de l'amour. Olympe et la Marquise se regardent les yeux noyés de volupté qu'émoustille ce charmant accord, glissent chacune de son côté une indiscrète main vers le retrait de la pudeur féminine, et par un agréable chatouillement doublent les plaisirs qu'elles goûtent de concert. Louis, voyant que Justine les considère avec un vif intérêt, lui fait remarquer quel étroit collier le conin de sa maman forme à la verge de son bon ami. En même temps, Paul déclare qu'il lui est impossible de loger son petit doigt dans le bijou de la Marquise, tellement est gros l'hôte vigoureux qu'elle héberge. Ces réflexions libertines, accompagnées de saccades précipitées enivrent les deux dames qui s'abandonnent sans vergogne à toute la pétulance de leur passion. Justine ajoute encore au piquant de cet impromptu en forçant la main d'Olympe à chatouiller les grosses couilles de son fils, et en massant tour à tour, le derrière potelé des jeunes galants. Paul et Louis, dans la vivacité de leurs ébats avaient laissé peu à peu glisser leurs culottes déboutonnées, et exposé au jour les deux plus blancs fessiers du monde, sans songer que Justine allait se régaler de cette lascive exhibition.

Nos galants finirent, puis recommencèrent de plus belle. Pendant deux heures ils tinrent en haleine les appétits sexuels de leurs dames par les plus voluptueux caprices. Justine, entraînée par l'exemple, s'étendit sur un sopha pour se branler plus commodément. Et lorsque le galant quatuor se décida à quitter le lit moelleux, théâtre de ses doux exploits, Nounou venait d'arriver pour la troisième fois au bonheur.

Mais ces trois jouissances contre nature n'avaient fait qu'irriter ses sens sans les satisfaire. Elle avait conçu l'espoir que l'un des deux Vicomtes aurait la fantaisie de la soulager ; mais la Marquise et la Comtesse étaient si appétissantes que ni Paul ni Louis n'eurent l'idée de chercher un voluptueux aiguillon dans ce raffinement de débauche. Les coquins ne consentirent à lâcher prise que lorsqu'ils n'eurent plus la force de raidir. Ces dames les chassèrent en riant et se livrèrent aux mains officieuses de Justine qui leur donna les soins de propreté les plus minutieux.

Éveline se retira chez elle et Olympe put enfin achever de s'habiller. Quand à Justine elle prit congé de la Comtesse pour aller servir au comte d'Ermenonville le chocolat qu'il devait attendre avec impatience. Chargée du plateau sur lequel fumait l'odorante préparation, une pensée lui vint qui la fit sourire… Elle entra chez le Comte les seins raidis.

Hélas, une nouvelle déception attendait la pauvre Nounou : Un jeune et brun visage encadré de long cheveux noirs dénoués, à demi-caché dans le creux du traversin, recevait à ce moment même les plus ardents baisers de l'heureux mortel sur lequel Justine avait compté pour rendre le calme à ses sens. Ce visage jeune et rieur, n'était autre que celui de la gentille Fiorella. La fille de Justine, en se voyant ainsi surprise par sa mère, partit d'un

joyeux éclat de rire, sans même essayer de se dérober aux énergiques caresses dont son fier galant fêtait ses jeunes appas.

« Chère et tendre belle-mère, lui dit le Comte entre deux saccades, je suis à vous : seulement le temps d'achever votre fille, ce sera vite fait ! » — Je n'en doute pas, mon gendre, au train dont vous y allez, dit Justine, en posant son plateau sur le guéridon. Mais permettez-moi de m'assurer, mes enfants, que tout se passe honnêtement entre vous. Et en prononçant ces paroles, Nounou obéissant à ses instincts vicieux, souleva brusquement le drap qui recouvrait la nudité des amants. Le Comte, à qui ce léger voile semblait suffisant pour abriter sa pudeur, poussa un cri en se voyant ainsi livré tout nu et en action amoureuse aux regards lascifs de Justine. Fiorella ne broncha pas, et se contenta de fouetter légèrement son cavalier pour l'inciter à reprendre l'agréable va-et-vient « Maman, dit la fillette si tu nous retardes ainsi, ton tour n'en viendra pas plus vite ». — La coquine avait lu dans les yeux de sa mère les désirs qui la tourmentaient. — Bien loin de vous retarder, mes amis, dit Justine, je vais hâter pour vous la venue du bonheur. Et, d'une main légère comme une plume d'oiseau, elle se mit à chatouiller les breloques rugueuses de son gendre improvisé. À ce contact libertin, le Comte répondit par une série de saccades qui plongèrent Fiorella dans le ravissement. Mais quelle ne fut pas la sensation diabolique du comte d'Ermenonville lorsque un doigt de Justine, préalablement enduit de salive, s'enfonça par petits efforts, dans son fondement éperdu… Sous le jet brûlant qui fut le corollaire de cette impudique caresse, Fiorella se mit à crier en éjaculant de son côté, de la façon la plus obscène, c'est-à-dire à grands coups de reins qui la faisaient ressembler à une grenouille soumise à l'action d'un courant électrique. L'heureux couple, noyé dans la volupté se mangeait de

baisers mouillés, et Justine contemplait avec bonheur cette charmante idylle. Fiorella reprit la première son sang-froid, et regardant son amant dans le blanc des yeux : « Cher Comte, essayez donc de séduire maman, comme vous m'avez séduite » — Et si je réussissais, ma mignonne, consentirais-tu à lui faire place à nos côtés ? — Réussissez seulement, et vous serez satisfait de ma complaisance. — Mais ta maman consentira-t-elle à accomplir l'acte d'amour en ta présence ? — Maman, le comte d'Ermenonville serait heureux de faire l'amour avec toi : Veux-tu que je m'éloigne ? — C'est trop d'honneur que me fait Monsieur le Comte, et je me garderai bien de diminuer son plaisir en t'éloignant de lui, ma chère enfant. — Débarrasse-toi donc bien vite de tous ces vêtements inutiles, et viens t'amuser avec nous, chère maman. N'est-ce pas Monsieur le Comte, qu'il faut se mettre toute nue ? — D'autant plus, qu'elle, chère Fiorella, que c'est le plus joli costume pour une femme bien faite ! — Et maman est si jolie ! — Veux-tu te taire, petite flatteuse !... Me voici en chemise !... — Viens, ma chère, dit Léonce : j'ai toujours adoré de quitter la chemise d'une jolie femme ; viens, entre Fiorella et moi... Oh !... la riche toison ! Regarde, Fiorella !... — Vous me faites rougir cher Comte, en me découvrant ainsi... oh ! quelle belle queue !... mais comme vous me regardez !... La moniche de ma fille n'est-elle pas aussi touffue que la mienne ? — Vous allez me permettre, mes chères amies, de transformer ces moniches touffues en moniches foutues... Quelles adorables monichettes ! Seulement, je désire les étudier et les comparer à côté l'une de l'autre... Écartez toutes deux vos charmantes cuisses... élargissez-vous le plus possible...

Laissons le Comte à son examen comparatif entre les deux exquises créatures livrées à son amoureuse passion, laissons-le provoquer les désirs de la mère en se jouant avec les appas de la fille,

et raviver les ardeurs de Fiorella en se livrant à mille jeux obscènes sur le corps pâmé de Justine. Le comte d'Ermenonville, dans sa vie accidentée, avait plus d'une fois baisé tour à tour mère et fille, mais jamais il n'avait eu la bonne fortune de posséder à la fois, sur la même couche, brûlantes de la même ardeur, une mère et son enfant aussi dignes l'une que l'autre de ses tendres hommages, aussi bien faites pour procurer les plus douces voluptés que Justine et Fiorella. — Pendant les cours intermèdes de ce dévergondage effréné, les deux femmes servaient à leur lascif amant quelques gorgées de chocolat, compensant ainsi, disaient-elles, les forces perdues par l'émission de liqueur séminale.

La Marquise, en sortant de la chambre de la comtesse d'Aunac, après les scènes amoureuses auxquelles elle avait pris part, avait voulu donner ses ordres aux musiciens pour l'emploi de la journée. S'étant dirigée vers l'appartement qu'ils occupaient, un coup discret frappé à la porte resta sans réponse : Éveline entra. Un groupe érotique se tordait sur le lit en désordre en poussant des cris et des râles étouffés, tandis que le jeune Calvi, spectateur de ce doux combat, provoquait par des caresses friponnes la luxure du couple amoureusement enchevillé. Éveline s'approcha avec curiosité, et reconnut dans l'héroïne de cette lutte ardente, sa charmante amie Gabrielle d'Haricourt aux prises avec le galant Abel. Baronne et guitariste s'en donnaient avec une telle ardeur qu'ils ne s'aperçurent pas de l'approche d'Éveline. — Calvi crut de son devoir d'offrir ses tendres services à la châtelaine, en étalant à ses regards l'exaspération de sa virilité. La Marquise, dont les sens étaient calmés par les vifs plaisirs qu'elle venait de déguster, la friande, aux bras du vicomte Louis, remercia gentiment Calvi en tapotant légèrement du bout des doigts le gentil hochet offert

à ses chastes appas. Mais le jeune Corse était si bien préparé par les préliminaires auxquels il venait d'assister, sa chair était dans un tel état d'effervescence tel que le léger attouchement de la Marquise suffit pour amener une éruption subite et violente. Éveline fut toute étourdie de voir le nerf qu'elle avait à peine effleuré, se redresser follement, et, dans trois soubresauts, lancer au plafond trois jets d'un liquide épais et blanc, dont l'odeur pénétrante amena chez elle une involontaire crispation des muscles vaginaux « protectores pudoris ». Gabrielle et son cavalier venaient de succomber dans un spasme énervant. Éveline en profita pour donner un baiser à son amie et ses instructions très détaillées aux deux guitaristes qui promirent de les exécuter de point en point.

Puis, après avoir aidé à réparer le désordre de la Baronne, Éveline, avec son amie, se rendit auprès des mandolinistes. Elles les trouvèrent en joyeuse société : Le marquis d'Haricourt était couché entre elles deux. Éveline se hâta de donner ses ordres à Isilla et Nitza avant qu'Olivier n'eût la fantaisie de rendre les deux visiteuses témoins d'un nouvel assaut à la vertu des Tziganes, ce qui aurait amené du retard dans les préparatifs de la soirée Laissant le trio galant à son lascif tête-à-tête, Éveline et Gabrielle se dirigèrent vers le dortoir des jeunes filles.

Vous savez toutes, Mesdames, ce qu'est un dortoir de jeunes filles. Les souvenirs du pensionnat sont encore présents à votre mémoire, et vous revoyez en pensée les rangées de petits lits de fer courant le long des murailles blanches. Lits chastes et purs, lits invitant au sommeil de l'innocence… Vous souriez, Mesdames ? Oh ! je devine… vous vous rappelez les jeux enfantins du doigt mignon s'égarant la nuit sous les draps ; vous vous

rappelez ces frissons ces extases délicieuses, quoique solitaires… N'insistons pas, Mesdames, c'étaient là des distractions sans conséquence, et qui n'ont pas empêché votre premier aimé de vous faire vibrer de la tête aux pieds comme vibre la harpe sonore sous les doigts savants de l'artiste. Péchés mignons que vous et vos amies avez solitairement commis sous les draps blancs de vos petits lits de fer, du dortoir de la pension.

Bien différent est le dortoir de nos jeunes invitées ; bien différents aussi des petites couchettes en fer, les quatre grands lits préparés par la Marquise pour les amies de sa fille : deux dans l'alcôve du fond de la salle, côte à côte, et deux autres sur les flancs, se faisant vis-à-vis. C'est l'appartement que la Marquise avait mis à la disposition des futures victimes destinées à embellir de leur virginal sacrifice, la brillante solennité qui se préparait à la Rotonde. Mes enfants, leur avait-elle dit, il n'y a que quatre lits, mais ils sont assez grands pour recevoir chacun deux ou trois dormeuses : Vous êtes ici chez vous, bonne nuit ! et à demain ! Et sur ces mots elle avait laissé seules les six petites folles qui procédèrent immédiatement à leur toilette de nuit. Alice Noirmont ayant exprimé le désir de coucher avec Suzanne, Marcelle choisit pour compagne de lit la blonde Laure Morin. Berthe Devaire et Marthe Pélissier allaient se coucher ensemble lorsque une folle idée vint à Marcelle. Au lieu de trois lit si nous n'en prenions que deux, pour coucher trois ensemble ? Ce serait nouveau et amusant ! — Oh ! oui ! s'écria Alice, couchons à trois. Qui voulez-vous, Marcelle, de Berthe ou de Marthe ? — Je prends Berthe, dit Mademoiselle de Lauterac, mais rien ne nous empêchera pendant la nuit de faire échange de petites femmes. Aussi dociles que voluptueuses, Berthe et Marthe obéirent, en riant, au libertin caprice de leurs deux grandes amies, et les deux groupes ravissants,

après s'être fait à l'oreille d'intimes recommandations, s'élancèrent vers les deux grands lits qui occupaient côte à côte l'alcôve du fond.

Ce qui se passa dans ce sanctuaire virginal ne nous a pas été dévoilé, mais il est permis de croire que ces demoiselles employèrent leur temps à tout autre chose qu'à dormir, puisque le lendemain, quand la Marquise et Gabrielle entrèrent dans l'appartement, elles trouvèrent les jeunes filles profondément endormies, mais étroitement enlacées deux par deux. Dans le même lit, Alice serrait Laure contre son corps d'albâtre, un bras enlaçant la taille, l'autre étreignant la rondeur grasse de la cuisse, et tout près, Berthe, les cheveux épars, pelotonnée dans les bras de Marthe, s'était endormie, les lèvres tenant encore le mamelon raidi de Mademoiselle Pélissier qui sommeillait, la bouche crispée d'un sourire étrange et assouvi. Sur la couche voisine, Marcelle et Suzanne d'Arvan avaient été surprises elles aussi par la lassitude, dans la plus belle posture que puisse rêver une amoureuse. Cette posture, belle lectrice, vous la devinerez sans peine à l'image suivante. Figurez-vous deux blanches naïades les lèvres ardemment collées par chacune à l'amphore gracieuse de son amie. Aucun voile ne cachait ce ravissant assemblage de nudités.

Après s'être enivrées de ce tendre spectacle, Éveline et la Baronne se retirèrent discrètement pour éviter à leurs jeunes amies la confusion et la honte d'une pareille surprise. « Les coquines », dit Gabrielle, en éclatant de rire aussitôt que la porte fut fermée sur les mignonnes tribades. — Je les crois bien préparées pour ce soir, ajouta Éveline : En voilà six radieux pucelages à qui il tarde de prendre leur vol ! — Oh ! ma chère Éveline, je crois que sitôt que la queue leur poussera… — Ils iront à tire d'aile rejoindre les

nôtres. Moi, je me souviens avec bonheur, du plaisir que j'éprouvai quand je perdis enfin le mien ; et vous ma chère Gabrielle ?... — Si je m'en souviens, ma toute belle !... comme si c'était hier, et j'en ai encore le doux frisson. — Oh, chérie racontez-moi cela, de grâce ! — Je veux bien, mais point ici dans le corridor : Entrons plutôt chez Nathalie qui est aussi pervertie que nous. — Vous m'en direz tant ma belle ? Et les jeunes femmes serrées l'une à l'autre, ouvrirent indiscrètement la porte de leur amie.

Madame de Rifray, nous le savions déjà, avait passé la nuit avec le comte Urbino de Mirafiore. En voyant entrer les deux amies, celui-ci étreignit plus étroitement la comtesse Nathalie, de crainte qu'elle ne voulut se dérober à ses amoureux transports. La belle n'y songeait point ; elle rendit à son amant la pression lascive, ce fut en pleine action amoureuse qu'elle reçut les baisers rieurs d'Éveline et de Gabrielle : « Vous volez mon bonheur, Mesdames », s'écria le Comte en glissant une main brûlante sous le linge de la baronne d'Haricourt, la plus rapprochée de lui. Comme celle-ci le laissa faire complaisamment, le galant, enhardi, sollicita de la Marquise la faveur de lui sucer les tétons. Éveline défit rapidement son corsage et offrit aux lèvres gloutonnes d'Urbino deux seins potelés et fermes à ravir.

Serrant d'une main les reins souples de sa lascive monture, fouillant de l'autre les appas secrets de Gabrielle, le comte de Mirafiore se mit à téter avidement la gorge enchanteresse d'Éveline. C'est au milieu de cette ravissante occupation que le surprit l'amoureuse extase qu'il prolongea lubriquement jusqu'à la dernière goutte de ses forces viriles. Ravi de son bonheur, délirant de plaisirs : « Oh, Mesdames, s'écria-t-il soudain, comment pourrai-je vous exprimer toute ma reconnaissance pour la félicité su-

prême que vous venez de me donner ? » De la façon la plus simple, cher Comte : Racontez-nous seulement la cause vraie de votre disgrâce momentanée à la Cour Pontificale. — Vous le voulez, Mesdames ? — Nous l'exigeons, cher Comte. — Ne vous en prenez donc qu'à vous-mêmes si mon récit vous fait rougir mais à charge de revanche : je vous préviens qu'à mon tour j'exigerai votre confession amoureuse. — C'est entendu. Commencez, beau chevalier, nous écoutons :

Urbino de Mirafiore. — De toutes les jeunes praticiennes qu'il me fut donné de remarquer dans Rome, Adelina d'Aspromonte, pensionnaire au couvent de la Sainte-Famille, me parut la plus belle et la plus digne de mes hommages. Adelina sut bientôt qu'elle n'avait pas de plus fervent adorateur que l'officier coquet qui lui offrait l'eau bénite à son entrée dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. La jeune Romaine répondit à mon amour, et, grâce à une sainte femme comme il s'en trouve toujours aux portes des églises italiennes, je pus communiquer par lettre avec mon adorée. Le jour heureux entre tous arriva où j'obtins d'Adelina son premier rendez-vous, chez notre dévote confidente.

Dame Cavalcanti, après nous avoir servi dans sa propre chambre une collation savoureuse, nous laissa en tête-à-tête et sortit. Les désirs de la jolie pensionnaire égalaient les miens ; je la pris à bras-le-corps sans qu'elle se défendit autrement que par des petits cris très doux, et sur le lit même de notre complaisante hôtesse je consommai le viol, secondé dans mon triomphe par la tendre victime qui m'aidait de tout son courage et de toute sa bonne volonté.

Sur ces entrefaites dame Cavalcanti rentra dans l'appartement ; mais elle ne témoigna aucune horreur de nous

voir ainsi accouplés sur sa couche virginale. La sainte femme, loin de se scandaliser, s'approcha de nous, après avoir toutefois jeté un voile sur la statuette de la Vierge, et nous fit observer que nous aurions dû mieux prendre nos précautions pour ne pas froisser les vêtements de ma bonne amie. Nous ayant offert ses bons offices, je consentis à ce qu'elle déshabillât Mademoiselle d'Aspromonte. En femme experte, la vieille dépouilla dans un clin d'œil Adelina de tous ses vêtements et ne lui laissa que sa chemise sur le corps. Ayant moi-même à peu près tout quitté, dame Cavalcanti prit plaisir d'étaler aux regards curieux d'Adelina la révolte de mon innocence. Mes ardeurs m'obligèrent à abréger le jeu, et la vieille ayant de ses propres mains retroussé la chemise de ma jeune maîtresse, je renversai celle-ci sur le lit moelleux ou je l'enivrai des suprêmes délices. — « Livrez-vous sans crainte à toute l'ardeur de votre amour mes beaux chérubins, les ressorts du lit sont solides, et moi je veille sur vous », nous disait la dévote en venant de temps à autre nous aiguillonner avec des caresses savantes ou par des détails plus émoustillants encore de ses amours avec le curé de la paroisse, qui ne bandait plus, disait-elle ; Adelina, emportée par son tempérament d'Italienne, ne sortait d'une extase que pour entrer dans une autre. Moi, j'étais aux anges.

L'heure vint de nous séparer, et dame Cavalcanti reconduisit ma jeune conquête au couvent de la Sainte-Famille, tout près de Saint-Jean-de-Latran.

Quelle ne fut pas ma surprise de recevoir, le lendemain de ce jour fortuné, une lettre de la Mère Brigitte supérieure du couvent d'Adelina, lettre qui m'invitait à me rendre au parloir le plus tôt possible. Je me rendis à l'appel de la Mère Abbesse. Belle femme

encore, malgré ses quarante ans sonnés, Brigitte m'accueillit avec un sourire plein de malice, et m'invita à la suivre dans son appartement. Là, elle m'avoua sans détour qu'elle était instruite de l'escapade d'Adelina, et me demanda si mon intention était de compromettre irrémédiablement une aussi belle et aussi noble jeune fille. Je lui jurai que je mourrais plutôt que de compromettre ma maîtresse. — Vous l'aimez donc bien, la petite Adelina ? — À la folie, Madame, et jamais je n'aimerai qu'elle ! — Oh ! tous les hommes disent ainsi, mais vous êtes tous aussi volages qu'empressés à mettre à mal les jolies filles ! — Quel jugement sévère pour notre sexe, Madame ! — Sévère ?... allons donc, tenez bel amoureux transi, je vous parie de vous rendre, en quelques minutes, infidèle à votre chère Adelina ! — Essayez, Madame, et vous reconnaîtrez que je ne mérite pas vos reproches ! La vénérable Abbesse donna aussitôt un ordre à une accorte servante qui se trouva là comme par hasard. Un instant après, et pendant que je continuais à protester de mon amour pour Adelina, je vis avec une surprise, mêlée de ravissement entrer une angélique créature. Non, jamais dans mes rêves les plus lascifs, je n'avais imaginé si ravissante et si provocante beauté. À l'aisance avec laquelle la nouvelle venue s'approcha de Mère Brigitte, je devinai une intimité des plus étroites. La supérieure attira à elle la jolie fille et lui parla à l'oreille pendant que la friponne me faisait de l'œil en coulisse, riant et rougissant à la fois de ce que lui disait Mère Abbesse : « Eh ! quoi, ma Mère, vous voulez que moi... moi, si timide !... — Il le faut, ma fille, dit la matrone, en poussant vers moi la petite effrontée. Alors, brusquement, debout devant moi, la petite me fit la plus jolie révérence que j'aie jamais admirée... une révérence qui, dans l'entrebâillement du corsage, me permit de plonger mon avide regard dans d'adorables profondeurs...

puis, saisissant le rebord de ses jupes et se relevant d'un seul coup, elle m'étala dans un cadre de dentelles fines, toute son affriolante nudité.

C'est une expérience physiologique, dit dame Brigitte, en se rapprochant de moi et posant comme par mégarde, une main expérimentée, sur ma cuisse gauche. Comme vous le devinez, Mesdames, d'un côté le tableau ravissant que je contemplais avec avidité, de l'autre, ce contact libertin qui m'obligeait à me sentir, mon membre s'agita avec une telle frénésie que la bonne supérieure se hâta de le mettre en liberté. Au même instant, sur un geste de l'Abbesse, la jeune pensionnaire se trouva cavalièrement postée à califourchon sur mon priape en fureur ; et, le prenant délicatement d'une main, tandis que de l'autre elle écartait les lèvres rosées de son mignon bijou, elle se le planta jusqu'à la garde avec une mollesse et une maestria parfaites. — L'affaire terminée, j'allais la recommencer, lorsque dame Brigitte renvoya la jeune fille, malgré le regard suppliant que je lui adressai ; et l'officieuse servante vint, en fille stylée, me donner les soins de propreté, opération que dame Brigitte contemplait avec le plus vif intérêt.

Tout en me manipulant, la futée camériste me glissa un mot révélateur : « Sacré maladroit ! » — Je pris la balle au bond et, enlaçant avec tendresse le corps palpitant de la supérieure, je l'emportai sur un large sopha où elle se laissa docilement coucher et trousser. Après avoir exploité de mon mieux cette vénérable monture, nous eûmes ensemble un long et tendre entretien, dans lequel il fut stipulé que trois fois par semaine je me rendrais au couvent où je jouirais, chaque fois à ma fantaisie d'une jeune vierge. À cette condition charmante, je m'engageais à fêter régu-

lièrement les appas surannés de dame Brigitte. — Ce qui fut dit fut fait : L'amoureuse Abbesse me procura tour à tour les plus jeunes vierges du couvent. C'est dans son propre lit et sous ses yeux indulgents que je dépucelais à tour de rôle les jeunes nonnettes ravies d'un pareil divertissement. Alléchées par les confidences de leurs amies déjà exploitées, ces gentilles pucelles, sous la direction d'Adelina qui avait voulu contribuer pour sa bonne part aux voluptés de la supérieure en ordonnant les détails de nos débauches pieuses, accouraient tour à tour par bandes de deux ou trois dans la vénérable cellule changée en chapelle de Vénus. Chacune des fillettes, en attendant d'entrer en danse, s'amusait à exciter de ses caresses enfantines, le couple amoureusement vautré sur le lit. La Mère Abbesse, secondée d'ailleurs par la dévote Cavalcanti, était infatigable à trousser, devant mes yeux émerveillés, les jupons de ses innocentes novices. De mon côté, j'étais infatigable à soulager ces chers amours à la peau blanche et rose.

Malheureusement des bruits coururent. Une enquête sévère amena la découverte du pot aux roses. Mère Brigitte fut envoyée en punition dans un couvent en Sicile, et moi, j'ai reçu de notre Saint Père, l'ordre de quitter Rome immédiatement pour me rendre à Toulouse, ma ville natale. C'est là que j'attends patiemment la fin de ma disgrâce. Tels sont, mes chères belles, les motifs qui m'ont procuré l'ineffable bonheur d'être ici au milieu de vous. Mais n'oubliez pas, Mesdames, que vous m'avez aussi promis votre amoureuse confession ? À vous, chère Marquise, de commencer ; je brûle de vous entendre :

Éveline. — Pour moi, mes amis, je n'ai rien d'intéressant à vous dire de moi, puisque c'est mon mari qui m'a légitimement

dévirginisée, mais s'il vous plaît que je vous raconte l'envolée de pucelage à laquelle j'ai assisté la nuit dernière, je suis à vos ordres.

Urbino. — Nous buvons vos paroles, adorable Marquise.

Éveline. — Vous avez vu hier la sœur converse qui a accompagné au château Suzanne, Marcelle et toutes les amies de ma fille. Cette sainte fille voulait repartir immédiatement pour retourner auprès de la douairière.

Malheureusement pour sa vertu j'avais sur elle d'autres projets, et j'ai retenu la pauvrette malgré elle. Je lui donnai pour chambre celle de Justine, et vous comprendrez pourquoi lorsque vous saurez que, de mon lit, je vois absolument tout ce qui se passe chez ma camériste. J'avais eu soin de faire mettre dans la petite bibliothèque quelques livres de chevet très ennuyeux, et, au milieu de ces livres, l'édition illustrée du « Portier des Chartreux ». Tout étant préparé, je prévins le jeune Robert Dumoulin qu'il passerait la nuit dans ma chambre. Inutile de vous dire que mon jeune cavalier fut chez moi de bonne heure. Je le fis coucher à mon côté, mais je ne lui permis que quelques légères caresses en lui promettant des folies pour plus tard. Pendant que Robert me caressait le derrière, moi, je regardais faire sœur Thérèse assise sur un fauteuil auprès du lit. Après avoir successivement ouvert et refermé plusieurs ouvrages de piété, elle ouvrit enfin le manuel de libertinage que j'avais placé là pour elle : Sa figure s'épanouit, ses joues s'empourprèrent, ses yeux étincelèrent ; elle parcourait fiévreusement les pages cherchant les figures, se penchant pour mieux voir, revenant en arrière, souriant à certains tableaux, pressant fréquemment sa robe dans l'entre-cuisses comme nous faisons pour chasser un importun chatouillement.

Tout à coup elle rapproche la table de nuit de son lit, ravive la lampe et pose sur le chevet ce livre silencieux. Elle se déshabille en toute hâte… Moi, je prends Robert par le col et je l'attire sur moi pour lui révéler le secret du perfide judas entr'ouvert. Robert ouvre de grands yeux surpris et contemple sœur Thérèse qui se dépouille de tous ses vêtements. La voilà nue, la chaste épouse de Jésus-Christ. Quel corps admirable ! Quels membres gracieux ! quelles courbes et quelles ondulations voluptueuses ! Robert m'a serré la main avec une force… Je l'ai touché : Il bandait, sœur Thérèse a fait pipi devant nous, sans se douter que nous voyions distinctement la jolie source d'où s'épanchait le filet ambré qui tombait en cascatelles bruissantes. Puis elle s'est glissée dans les draps, tenant d'une main le livre qui l'intéresse tant. Mais la lecture incendiaire a déjà porté ses fruits. À la rougeur de son visage, à ses soupirs pressés et vifs, au mouvement léger imprimé à la couverture par la main cachée sous les draps, j'ai compris que la nonne allait être prête à recevoir le galant que je lui préparais. J'ai alors rapidement donné à Robert les dernières instructions, et je l'ai conduit à la porte de communication : Cette porte était fermée au loquet seulement. J'ai heurté le loquet comme par mégarde. À ce bruit, sœur Thérèse, comme je m'y attendais, a brusquement éteint sa lampe. Alors, j'ai ouvert pour introduire mon jeune compagnon qui, obéissant à mes instructions très détaillées : « Justine ! Justine !… Eh ! quoi, déjà endormie ? » disait-il à demi-voix en se dirigeant vers le lit occupé par la religieuse. Fi la vilaine qui n'a pas eu le courage de veiller jusqu'à mon arrivée ? Tes désirs ne sont donc pas aussi vifs que les miens, pudique Nounou ? Tu ne languissais donc pas de me presser dans tes bras nus, ô ma belle amoureuse ? Et tout en disant ces mots il s'avançait vers le lit. Sœur Thérèse se voyant prise

pour Justine ne sait quel parti prendre. Ses sens surexcités par les images lascives l'emportent sur la révolte de sa pudeur…

Déjà la main de Robert a fouillé sous les couvertures : « Justine, mon amour ; Justine, mon idole ! Ô que tu es douce et fine !… que j'aime à te presser, à te caresser ainsi toute nue !… Comme tes jolis tétons sont fermes et élastiques !… Moi, je veux te les sucer, comme dimanche !… Oh ! tu feins de dormir, petite friponne !… Attends, je vais te réveiller de la bonne façon, comme tu m'as dit que tu aimes d'être réveillée, coquine ! Ah, tu ris…

Sœur Thérèse, en effet, émoustillée par les caresses d'un homme, les premières qu'elle eût subies, séduite par ses amoureuses paroles, n'avait pu s'empêcher de rire… Ah ! tu ris !… eh ! bien, chérie ; si tu ne veux pas que j'allume la lampe pour admirer ta chaste nudité, prends-moi… la queue… comme tu fis dimanche… Laisse-moi guider ta menotte chérie, là ! Serre le gland, mon amour. Comme ta petite toison est douce au toucher ! Comme elle frise !… et toujours cette étroitesse de pucelle ? Vraiment, je ne sais pas comment tu peux loger ma queue dans ce joli petit bijou. Et, pourtant, que de fois, déjà, tu l'y logeas, mon ange !… Mettons l'y, chérie, veux-tu ?… Là… tu la sens, comme elle est raide ?… Écarte bien les cuisses…

Àces mots, la chaste religieuse qui se croit bien sûre du secret, ne craint plus ses ardeurs, et se livre, délirante, aux désirs de Robert. Elle pousse un cri aigu, c'est le cri de sa virginité expirante… Le lit craque et gémit sous les bonds amoureux du couple ardent. Des râles et des sanglots de voluptés précipitent les premières crises. Moi, j'allume un flambeau et, bravement, je pénètre auprès des amants…

Il vous eu fallu voir le redoublement d'ardeur de Robert, et la charmante confusion de sœur Thérèse. Ravie de la voir ainsi de près à l'état de nature, je la prends par la taille sous son vainqueur, et, mêlant mes baisers à ceux de Robert, je lui dis à l'oreille des choses si douces et si libertines, que sa confusion peu à peu se dissipe. D'une main audacieuse je parcours les lèvres crispées de son mignon bijou dans lequel s'agite, vigoureux et lascif, le membre de Robert. Je la pince, je la chatouille, elle se tord et jouit. Je redouble. Elle me supplie de l'épargner. Je ne lui obéis que lorsque l'acuité de la jouissance devient pour elle un intolérable supplice.

Alors, pour me calmer les nerfs, je prie Robert de me procurer une douce jouissance. Et le galant compagnon quitte Thérèse l'énamourée, pantelante et brisée de plaisir, pour faire l'amour avec moi.

Pendant l'acte, je provoque Thérèse, qui répond à mes attouchements d'une façon délicate et charmante. La divine nonne, à l'heure présente, est prête. Son éducation n'a duré qu'une nuit, mais il ne lui reste rien à apprendre, je vous le garantis.

Le récit d'Éveline fut applaudi comme il le méritait, et le Comte était vivement tenté de pousser une amoureuse botte à la délicieuse Marquise. Non, non ! dit Éveline ; à ce soir les affaires sérieuses ! Pour le moment, ma chère Gabrielle va tenir sa promesse et nous raconter sans façon comment la queue a poussé à son pucelage : je brûle d'écouter son récit.

Urbino. — Je doute qu'elle augmente la raideur dont souffre ma chasteté.

Gabrielle d'Haricourt. — Quelque délicate que soit l'épreuve que vous imposez à ma pudeur, j'essayerai de ne rien omettre dans le récit de mes premières sensations amoureuses, puisque c'est là ce qu'Éveline veut surtout savoir :

Quand le frère aîné du marquis d'Haricourt m'épousa j'étais bien jeune, et lui déjà usé par les excès. Voilà ce qui vous expliquera qu'après six mois de mariage j'étais aussi chaste, aussi pure, aussi vierge, qu'au sortir du ventre de ma mère. Mon mari n'était époux que de nom, puisqu'il n'avait pas même essayé de donner l'assaut à la citadelle de mon pucelage. — Bien que je fusse encore innocente au dernier degré, il me semblait… je pressentais que l'hymen c'était autre chose.

Une amie n'eut pas de peine à obtenir mes confidences : Ma chère tante Isabelle d'Astros, qui avait pour moi l'affection d'une sœur, me sollicita si affectueusement que je ne lui cachai rien. Elle s'indigna contre l'impardonnable conduite de mon triste époux. Ses doléances, hélas ! et puis ses explications très détaillées me firent enfin comprendre l'outrage fait à mes attraits, outrage d'autant plus sensible qu'Isabelle se plaisait à me faire des plaisirs de l'amour une peinture si vive que j'en étais parfois toute bouleversée.

Sur ces conseils, j'essayai d'une infinité de moyens pour réveiller la jeunesse de mon époux : Mais tout fut inutile.

Isabelle obtint sans peine de me garder chez elle pendant que mon mari allait prendre les eaux d'une petite ville d'Allemagne. Rien ne pouvait m'être plus agréable que la société de ma chère Isabelle et, de ma vie, je n'oublierai la tendresse qu'elle me témoigna à cette occasion. Gâtée, choyée, fêtée, j'étais la plus heu-

reuse petite femme du monde, d'autant plus que beaucoup de jeunes amis de ma tante ne se gênaient guère pour me faire une cour déclarée. Tous ces jeunes gens me plaisaient infiniment, mais l'un d'eux fixa surtout mon attention par la modestie touchante de ses hommages. Isabelle, du reste, témoignait pour lui la plus grande estime. C'était le seul qu'elle admit dans notre intimité de tous les jours. Il entrait sans cérémonie, s'asseyait auprès de nous, causait agréablement de tout ce qui pouvait nous intéresser, écoutait avec ravissement les éloges que m'adressait ma tante, et s'animait avec elle contre le vieux barbon de mari incapable de faire le bonheur d'une pauvre petite femme si jeune, si jolie et déjà abandonnée. Encore ! disait Isabelle, si Gabrielle avait, par quelque motif, donné prise à la critique, la conduite de son mari aurait un prétexte ; mais, voyez-vous, mon cher Édouard, ma nièce, c'est la perfection même, au physique comme au moral. Regardez, mon ami, y a-t-il au monde une créature plus gracieuse, plus séduisante et mieux faite de la tête aux pieds que ma pauvre Gabrielle ? Et dire que cette angélique enfant, digne de la couche d'un roi, mourra vierge entre les bras glacés de ce vieillard !... Pauvre petite ! Et elle se jetait larmoyante dans mes bras... — « Pauvre chère amie ! » murmurait Édouard, en me serrant furtivement la main. Oh ! oui, reprenait Isabelle, oui, vous pouvez dire, « pauvre chère amie », mais que diriez-vous contre son époux si vous pouviez apprécier la beauté de Gabrielle... — Croyez, Madame, que cette beauté je l'admire autant et plus que vous, peut-être... — Mon cher Édouard, vous ne voyez d'elle que tout ce que le monde peut voir, mais un mari a le droit de soulever tous les voiles, et moi, qui ai pu la voir au bain... — De grâce, ma tante, taisez-vous ! m'écriai-je, au comble de la confusion. — Oui, mignonne, je me tais ; mais il n'en est pas

moins vrai que je n'ai jamais vu un corps de femme aussi séduisant que le tien. Ah ! que n'as-tu pris, ma chère, un petit mari joli et solide, comme… tiens, comme Édouard, par exemple ?… — Oh ! ma tante !… — Oui, oui, je sais !… tes parents, ton devoir… le diable et son train de mauvaises raisons…

Un jour que nous étions tous les trois dans la grande serre, Édouard à mes pieds sur un pouff très bas, Isabelle et moi sur un large divan, nous causions. Comme de coutume, ma tante invectivait la honteuse impuissance de mon mari, et vantait à Édouard la perfection de mon corps. Par mégarde, j'avais posé la pointe de ma bottine sur le pouff qui servait de siège à Édouard. Par mégarde aussi, le jeune homme s'arrangea de telle façon que sa main disparut sous mes jupes… Comprenant à mon geste que j'allais me dérober à cette attaque effrontée : « Laisse-le faire, je te l'ordonne ! » me dit à l'oreille ma chère tante, tandis que rouge comme une pivoine je sentais la main d'Édouard me presser la cheville, de là monter au mollet, s'y arrêter deux secondes et reprendre sa route ascensionnelle… « N'est-ce pas, ma chérie, qu'Édouard est gentil tout plein ? » me dit Isabelle. Le regard du jeune homme croisa mon regard… Ce fut une prise de possession : Nos yeux lançaient des flammes… et l'impudique main montait toujours. Sont-ils aimables tous deux ! s'écria Isabelle en se levant : « Je vous laisse seuls, mes chérubins, aimez-vous tendrement »… et sur ce mot elle partit.

Édouard, ses yeux dans les miens me serre, me tâte plus avant, me fouille, et, se redressant brusquement dans l'envolée de mes jupons aux larges dentelles, essaye de me coucher sur le divan… Je lutte pour la forme avec le désir ardent de me donner… Il me pousse et je tombe à la renverse… Il me trousse la

robe et la chemise et glisse sa main entre mes cuisses crispées. « Cessez ! criais-je, ou bien je vais appeler ». Mais le garnement qui avait sans doute concerté cette traîtrise avec ma tante, présente tout à coup sa pique à mes yeux, et la dirige habilement contre ma virginité. Cette pique redoutable je l'engloutis dans un céleste chatouillement. À peine a-t-elle pénétré dans ma fente de pucelle que je me sens tout arrosée d'un liquide bouillant jusqu'au fond de mon être : Ô déesse de l'amour, quelle voluptueuse décharge, que celle qui, de fille, fit de moi une femme. Au lieu de se retirer affaissé, le bel adolescent recommença à jouer des reins. Deux fois de suite je me sentis couler pendant cet amoureux assaut. Un troisième le suivit. En un mot, chère Éveline, Édouard ne cessait de s'agiter dans mes bras que pour décharger plus copieusement.

Alors un chatouillement intolérable s'empara de moi. Oubliant toute pudeur, j'éprouvai une folle envie de répondre à mon tour aux amoureuses secousses de mon cavalier… À cause du peu d'élévation du divan, mes pieds touchaient à terre : Je les appuie sur le sol avec force, et me soulevant du ventre et des reins, je vais au devant de mon fougueux adversaire.

Édouard me donne un baiser bouche à bouche et, des deux mains, s'empare de tout mon derrière. Au même instant mes yeux se voilent, je perds connaissance et je me sens fondre dans un chatouillement endiablé. Édouard s'aperçoit de mon spasme érotique : Il pousse, il presse, s'agite et me frappe d'un jet de lave brûlante. Nous mourons aux bras l'un de l'autre, sa langue enlacée à la mienne… C'est dans cette posture que nous surprit la chère tante à son retour : Je la soupçonne aujourd'hui d'avoir assisté, cachée, à toute la scène, car elle rentra au bon moment, en

chantonnant un refrain des plus égrillards. Heureuse et reconnaissante, au fond, mais pourtant un peu confuse, je me débarrasse de mon amoureux fardeau, et me relevant pour faire retomber mes jupes d'une façon décente, j'embrasse cette chère Isabelle, et me voilà contrainte par elle de lui dire combien je viens d'être heureuse sous les baisers de feu de mon amant. Elle veut des détails. Mais Édouard se fâche tout rouge et lui reproche de lui voler sa jouissance : petit coquin ! lui dit Isabelle, qui donc vous empêche ?... Faites à votre fantaisie, mon ami... Grâce à vous, Édouard, voilà ma chère Gabrielle dépucelée et prête à se livrer à tous les caprices de votre amoureuse ardeur. Moi, je vais tranquillement m'asseoir sur ce moelleux fauteuil : Amusez-vous ensemble. À ces mots, Édouard vient à moi et me supplie d'agréer son amoureux hommage. Il m'allonge de force sur le divan et me disposant à sa guise, il sort du pantalon son membre raidi. Il prend ma main et veut me faire saisir ce gros joujou, mais j'en ai peur. Je vous en supplie, me dit-il, chère Gabrielle, empoignez-moi la queue !... Isabelle me force à lui obéir, et je sens avec bonheur le joujou vivant se démener entre mes doigts : Il grimpe entre mes cuisses en me découvrant toute nue jusqu'au nombril. Il laisse tomber ses pantalons et se couche sur moi : Son ventre presse le mien : son membre rigide heurte d'abord la porte de ma virginité ravie, puis pénètre avec la plus grande facilité. Il se met à s'agiter avec ardeur, moi, je réponds à ses élans amoureux : « Bravo » crie ma tante en riant. Il soulève tour à tour mes cuisses et mes fesses crispées, mes reins s'agitent avec souplesse... Édouard, le premier, sent arriver pour lui les aiguillons de la jouissance, et m'en avertit... Alors, de toutes ses forces, avec une agilité prodigieuse, il active la venue du sperme bouillonnant. De mon côté, je sens au fond de mon être s'ouvrir la fon-

taine de l'amour… Ah ! ah !… ne puis-je m'empêcher de murmurer, que me faites-vous, mon ami ?… je meurs… vite !… plus vite ! enfoncez ! mon trésor, mon amour !… Ô doux présent de la rosée de Vénus !… Mon corps la distille à mon corps ! Et je coule !… oh ! que ça coule, Édouard !…

Vite ! vite !… dépêchez, s'écrie Isabelle… quelqu'un vient vers nous.

Je me dérobe à mon amant. Le pauvre Édouard n'avait pas encore fini de faire ; au moment où il sort, je sens couler sur ma cuisse quelques gouttes brûlantes et délicieuses…

Ce n'est rien ! je me suis trompée, reprend alors Isabelle qui a voulu nous donner, par cette piquante interruption, une jouissance plus vive à la reprise des tendres hostilités.

Plus rapide que la parole, Édouard saute sur moi, il dirige son dard et veut engager une nouvelle lutte. Déjà, lascive, je me dérobe : Retirez-vous ! lui dis-je ; vous me fendriez ! Laissez-moi tranquille ou bien j'appelle ma tante !… Isabelle qui nous regardait faire, part d'un éclat de rire. Édouard multiplie ses secousses et surexcite mes ardeurs. Bientôt il distille la rosée d'amour dans mes entrailles frémissantes. Je me sens à mon tour imprégnée de ma propre liqueur sexuelle… Mon être amoureux distille l'ivresse à mes sens. À peine Édouard a-t-il fini de décharger que je décharge à mon tour, folle de volupté et d'impudeur, sous les yeux d'Isabelle.

Et voilà, mes amis, comment j'ai perdu ma virginité. Trop heureuse si ce simple récit de l'événement mignon a pu vous intéresser, après l'enivrant récit du comte de Mirafiore et l'aventure capiteuse de sœur Thérèse, victime de la lubricité de notre gente

châtelaine. — Les applaudissements et les félicitations les plus vives, accueillirent les derniers mots de Gabrielle d'Haricourt.

Àson tour Nathalie fut sollicitée de narrer à la joyeuse compagnie un de ses plus tendres souvenirs. Nathalie obtint un vif succès en racontant de quelle façon elle avait surpris un jour, dans son enfance, une joyeuse paysanne en train de téter et de traire un gars vigoureux, qui prenait à cet amusement un vif plaisir. Ni le garçon ni sa bonne amie ne l'ayant aperçue, Nathalie avait eu la malice de se cacher derrière une porte, et là, avait suivi, d'un œil curieux, toutes les phases de l'amoureuse opération : À son tour, la prudente paysanne livra ses appas aux baisers et aux suçons de son ami. La gentille Comtesse, ayant commis l'imprudence d'avouer qu'à ce spectacle incendiaire elle avait été forcée de se branler, Éveline et Gabrielle, sur le désir exprimé par Urbino, obligèrent leur amie à faire voir au Comte comment se branle une femme. La petite Comtesse obéit en rougissant. Mais elle était, pendant l'action, si jolie, que de Mirafiore ne put supporter longtemps l'énervement que lui donna ce spectacle érotique, et enfila en toute hâte la brûlante veuve. En même temps il attirait à lui les deux gentilles spectatrices et changeant leurs rôles, demandait à sucer les beaux tétons de Gabrielle, et glissait sans façon la main libertine entre les cuisses de la Marquise qui le laissa faire, s'écartant même pour lui donner plus de prise et de facilité. Ce nouveau divertissement fut pour le chaud galant encore plus voluptueux que celui qui l'avait précédé.

L'heure du déjeuner mit fin à ces ébats, en appelant autour de la grande table tous les hôtes du château, prêts à puiser dans les coupes rutilantes et dans les mets épicés, la force et l'ardeur nécessaires pour faire honneur à la Cérémonie d'inauguration.

II. L'Épine blanche · 06

Bien avant l'heure fixée pour l'inauguration, la marquise Éveline, la comtesse Nathalie et la jolie Fiorella sont allées surveiller les derniers préparatifs auxquels présidait le marquis d'Haricourt. Sur le seuil de la Rotonde, Nathalie qui se faisait une fête des étonnements naïfs de Fiorella, ne put retenir un cri de stupéfaction à la vue de douze jeunes fillettes dont l'aînée n'avait pas treize ans, toutes d'une admirable beauté, et n'ayant pour tout vêtement qu'une écharpe de gaze :

Quelle est donc cette nouvelle et merveilleuse surprise, chère Éveline ? s'écria la Comtesse en dévisageant avec feu toutes ces enfantines nudités.

Permettez-moi, belle Nathalie, de vous présenter les petites servantes du Temple de l'Amour. C'est cette chère Clarisse qui nous les a admirablement stylées, vous en jugerez vous-même avant peu : Nounou, le Marquis et moi n'avons eu presque rien à faire pour les mettre au point. — Mais, quand sont-elles donc arrivées, ces divines petites prêtresses de Vénus ?... — Ah ! nous avons eu soin que ce fût de nuit, ma toute belle, et immédiatement nous les avons amenées ici, pour les regards indiscrets. — Et quelles seront ici leurs fonctions ? — Celles qu'il vous plaira, lascive ! — Je devine !... Mais quel dommage qu'avec ces fillettes il n'y ait pas aussi des petits garçons : Ce serait d'un piquant ! — Soyez satisfaite, grande polissonne, il y a aussi des petits garçons. — Où donc sont-ils ?... — Ne les voyez-vous pas là-bas, sur le seuil des Eaux Courantes ? Je dois vous dire qu'ils sont spécialement préposés au service des bidets plongeurs. — Oh ! se faire laver et chatouiller par ces petites mains d'enfant !... Vous m'en

donnez une envie !… — Moi aussi j'éprouve cette envie lubrique… dit en rougissant Fiorella, la jolie fille de Justine, dont le tempérament de feu n'avait pu voir ces enfants sans éprouver un prurit intense. — Allez donc en faire l'essai, mes belles compagnes, dit Éveline, et vous viendrez après nous raconter vos impressions. En attendant, je vais aider ce cher Marquis à débarrasser les tableaux de leur gaze pudique : C'est aujourd'hui la fête du nu !

Ces tableaux aux scènes ultra anacréontiques étaient de vrais chefs-d'œuvre devant lesquels s'extasièrent Éveline et son compagnon de travail : Ils eurent cependant tous deux la force de résister aux tentations et aux suggestions de ces chaudes peintures.

Après une assez longue absence, Nathalie et Fiorella revinrent en folâtrant, et, sur les instances d'Éveline, avouèrent combien ces jeunes garçons étaient experts à opérer la toilette intime d'une femme. Le Marquis déclara que son devoir était de s'assurer si les soins de propreté avaient été parfaitement administrés aux jeunes visiteuses : À cet effet, deux petites servantes d'amour firent coucher côte à côte sur le tapis Nathalie et sa compagne, et là les troussèrent sans façon d'abord par devant, puis par derrière. Le Marquis, ayant mis des deux côtés, le doigt, puis le nez et, enfin, la langue, déclara que l'opération ne laissait absolument rien à désirer, et faillit être surpris dans cette lascive opération par le second groupe d'arrivants, composé de sœur Thérèse, de la comtesse Olympe, de Suzanne d'Arvan, de Marthe Pélissier et d'Anna Dumoulin, côté des dames ; et du comte Léonce, de Robert Dumoulin, de Claude et Léon de Rifray, les neveux de Nathalie. — Nounou, restée au château, avait pour mission d'ouvrir aux initiés la première porte des souterrains : Elle ne devait rejoindre l'amoureuse assemblée que la dernière avec la plus jeune

et la plus âgée des vierges confiées à sa garde. Une fillette guidait les nouveaux venus.

Les nouveaux arrivants poussèrent des exclamations de surprise devant le spectacle magnifique qu'offrait à leurs regards ébahis le Temple de l'Amour. La somptuosité de l'ameublement, la voluptueuse disposition des divans et des lits, les groupes érotiques et lascifs taillés dans le marbre ou reproduits sur la toile avec la magie des couleurs, l'attente enfin de la volupté rêvée, les promesses d'amour échangées, les propos irritants, le stimulant de ces fillettes et de ces petits garçons dont rien ne cachait les pudiques et mignons appas, tout cela, joint à de vagues parfums d'Orient qui répandaient dans l'air comme une morbidesse lubrique, invitait d'une invincible façon aux douces jouissances de l'amour.

Anna Dumoulin fut la seule à exprimer un sentiment de crainte : J'ai peur, moi, dit-elle, dans ces souterrains ! — Peur ? Eh, de quoi donc ? dit en riant la comtesse Olympe, « tu ne risques pas autant ici que l'autre jour sur le cerisier, quand les deux Vicomtes te regardaient par dessous ». — Oh ! Comtesse, ce n'est point pour ma vertu que je crains… Mais à la pensée que nous sommes sous la terre…

Éveline. — Estimons-nous heureuses, mes amies, de la crainte superstitieuse qui nous met ici à l'abri de toute indiscrétion. N'est-ce pas une merveilleuse trouvaille que cette entrée cachée des souterrains. Vraiment, le marquis d'Haricourt en première ligne, et puis Nounou avec votre humble servante, en découvrant l'entrée secrète de la Rotonde, avons bien mérité de votre reconnaissance : ces clous d'or mystérieux, ces dalles qui pivotent, ces

escaliers obscurs, ces caves perdues, ces blocs de granit qui se déplacent… Vrai, c'est le bon Dieu qui avait préparé notre temple !

Nathalie. — Le bon Dieu ou le Diable !… Mais je ne puis me lasser d'admirer ces luxueuses tentures, cette richesse de décorations !…

Éveline. — Et ces jolis petits garçons aux formes ravissantes dont la jolie Suzanne ne peut détacher ses regards…

Suzanne d'Arvan. — Ils sont si jolis, Marquise !… surtout ce petit chose !…

Éveline. — Quel petit chose, ma gentille Suzette ?…

Suzanne. — Ce qui leur pend au bas du ventre, ne voyez-vous pas ?…

Éveline. — Si ! Mademoiselle ; apprenez qu'une jeune fille ne doit pas regarder ce qui pend au bas du ventre des jeunes garçons ; c'est très laid !

Suzanne. — Et moi qui trouvais cela si gentil !… j'aurais aimé d'y toucher !…

Éveline. — Vous êtes une petite dévergondée, Mademoiselle d'Arvan ! Le moment n'est pas encore venu de vous laisser amuser avec les petits garçons : Il faut d'abord laisser les grands garçons s'amuser avec… vous ! Mais qu'est-ce à dire ?… Voici Paul de Civray qui arrive seul ?

Paul. — Aimables compagnes, et vous, Reine d'Amour, permettez qu'à mon entrée dans le sanctuaire des Voluptés, je vous baise respectueusement les mains, en vous adressant mes plus chaudes félicitations.

Éveline. — Baisez à votre gré, charmant ami ; mais qu'avez-vous donc fait de votre cher compagnon Louis d'Aunac ?

Paul. — J'ai laissé Louis dans la chambre de Mademoiselle votre fille : Ils n'attendaient, pour venir nous rejoindre, que l'arrivée des demoiselles Féraud : Fernande et Lucy, qui sont des nôtres, vous le savez ?

Éveline. — Charmantes recrues !... Et c'est à Louis que nous les devons ?

Paul. — À Louis qui a triomphé de Fernande, et à moi, Marquise, qui ai endoctriné sa jeune sœur !... et cela pas plus tard qu'hier !...

Anna. — Comment Vicomte !... La pudique Lucy !... elle, si réservée !... Vraiment je n'en reviens pas !...

Paul. — Ah ! mignonne, tu n'en reviens pas, parce que tu te souviens de la peine que tu éprouvas, lorsque tu la surpris un matin... dans son lit ?...

Anna. — Oh ! l'indiscrète fille ! être allée conter cela !...

Paul. — Oui, elle me l'a conté entre deux luttes d'amour, elle m'a même avoué que cette jouissance forcée, car tu la pris de force, avait été pour elle une révélation. Elle ne s'était pas encore sentie, la pauvrette. Les premières confidences de ses jeunes amies n'avaient fait qu'effleurer sa chaste ignorance... Mais hier matin, Fernande, pressée de désirs, s'est livrée à Louis en sa présence. La vue de leurs fureurs amoureuses et de leurs folles jouissances lui a fait éprouver un doux martyre auquel il me tardait d'apporter le souverain remède : Louis et Fernande s'étant éclipsés, sans doute pour aller effacer à grande eau les traces san-

glantes du premier assaut, je pénétrai à mon tour dans la chambrette où Lucy m'accueillit à bras ouverts…

Fiorella. — À bras ouverts, Monsieur le Vicomte, mais le reste ?…

Paul. — Le reste, belle enfant, je l'ouvris moi-même, et n'eus pas à pousser la clef bien fort pour pénétrer dans la mignonne serrure : Nous nous étions abandonnés au doux penchant de la nature, sans songer à fermer la porte à clef : Fernande nous surprit au milieu de nos plus doux transports et ne fit qu'en rire : « Ne vous gênez pas, tous deux !… Louis, mon tendre amant, va revenir… où donc le recevrai-je, moi ?… par bonheur que le lit est grand !… » À ces mots Louis rentre à son tour dans la chambre virginale, et prenant Fernande entre ses bras, il contemple un moment notre extase : puis il couche son amie sur le dos, à côté de nous, et la découvrant jusqu'au nombril, se met en devoir de jouir d'elle : Lucy le regardait faire avec curiosité, moi, dans le tendre repos qui suit l'extase, j'admirais la nudité de Fernande dont la volupté ne tarda pas à clore les paupières. Ce fut, Mesdames, une délicieuse partie carrée. Les deux sœurs poussaient des petits cris ravissants qui stimulaient nos efforts en les excitant elles-mêmes.

Après deux vives et complètes jouissances savourées côte à côte, nous avons porté le dernier coup à la timidité virginale de ces fillettes, en leur proposant l'échange des cavaliers. D'abord interdites d'un pareil sans gêne, elles ont fini par consentir à l'échange au milieu d'éclats de rire provoqués par nos caresses folles : Louis et moi nous en donnions en toute liberté, de rouler nos deux belles, ensemble sur le lit, et de fouiller au hasard sous les jupes troussées. Fernande et Lucy, mises à l'unisson, n'ont

pas tardé à prendre plaisir à cet enfantin libertinage. Aussi, lorsque je me suis emparé de Fernande, et que je lui ai enfoncé ma pique où vous savez, elle m'a regardé avec un air de reconnaissance infinie… Lucy, de son côté, s'est livrée à Louis avec une sorte de rage amoureuse. Puis, cette rage éteinte par les jouissances répétées, les deux sœurs dégagées de tout scrupule, se sont prêtées avec joie à tous les jeux libertins auxquels il nous a plu de les provoquer… Et voilà, mes chères sœurs, comment l'Aubépine compte deux fleurs de plus dans son sein.

Éveline. — Il me tarde de les voir arriver les mignonnes : elles feront un charmant pendant avec les amies de ma fille qui brûlent, j'en ai la certitude, de déchirer le voile de leur naïve innocence. Songez, mes amies, que ni les deux néophytes ici présents, ni leurs compagnes, ne savent pas encore exactement comment est fait un homme : elles ignorent, les pauvrettes, ce qui se passe entre deux nouveaux mariés, la nuit de noces, n'est-ce pas, chère sœur Thérèse ?

Sœur Thérèse. — Elles sont encore ignorantes, chère Marquise, du tendre mystère, mais leurs dispositions sont excellentes : Vous en jugerez bientôt.

Paul. — Et les vôtres, ma chaste sœur ?…

Robert Dumoulin. — Oh ! des siennes, moi j'en réponds !

Léonce d'Ermenonville. — Heureux coquin de Robert ! Avoir dépucelé la chaste épouse de Jésus !… Songiez-vous que vous faisiez son mari…

Olympe d'Aunac. — Fi ! Léonce ! Voulez-vous bien vous taire ! Parler ainsi devant deux jeunes séminaristes ! Que vont penser

Claude et Léon de Rifray ?

Léonce. — Ma chère, ils en entendront bien d'autres ici. Ce sont là des vétilles auxquelles une femme d'esprit ne doit pas s'arrêter : Moi, j'ai toujours eu un faible pour le costume religieux : il faudra, mon ami, que vous vous fassiez prêter, par sœur Thérèse, sa guimpe et sa cornette ? voulez-vous ?

Olympe. — Lubrique ! Puisque c'est au costume de nonne que vous en voulez, adressez-vous directement à sœur Thérèse, qui est le plus friand morceau de religieuse qu'on puisse rêver, et qui se fera un saint devoir de satisfaire votre libertine envie.

Sœur Thérèse. — Oh ! Madame la Comtesse ! Faut-il que ma faiblesse soit ainsi dévoilée à tous… même à ce beau seigneur ?…

Léonce. — Permettez, divine nonne, que je baise l'auréole bistrée de vos grands yeux noirs, avant de cueillir sur vos lèvres entr'ouvertes le baiser qui distille les désirs de l'amour…

Sœur Thérèse. — Mon frère, mon ami !… Vos baisers me brûlent les paupières. Ciel !… que me faites-vous ?… que faites-vous à votre sœur ?… Quoi ! cette main qui s'égare… où va-t-elle, mon Dieu ?…

Anna. — Elle va caresser la jolie rose du jardin…

Éveline. — Le joli jardin que Robert a si bien arrosé cette nuit… Ce coquin de Robert !… Mais il a pris goût à la chose… Voyez-le entraîner à l'écart Marthe et Suzanne, nos deux gentilles pucelles… voyez comme il les serre de près et leur parle à l'oreille, en leur montrant le marbre d'Ève faisant l'amour avec Adam… Elles rient, les polissonnes.

Anna. — Comme la coquille doit leur démanger, à ces petites !… si j'étais Robert…

Olympe. — Petite vicieuse !

Éveline. — Il ne te déplairait peut-être pas, ma chère Anna, de contempler le beau braquemart de ton frère, fourrant tour à tour son museau dressé dans ces deux boutons de rose ?

Le Marquis Olivier. — Or ça, mes belles amoureuses, en attendant la fête, voulez-vous que nous prenions patience en jouant aux jeux innocents ?… Cela vous va ? Bravo ! Asseyons-nous en rond… Venez près de moi, jeunes et jolies fillettes : Dites-moi votre nom et votre âge ?

Suzanne. — Je me nomme Suzanne d'Arvan, j'ai dix-sept ans et je suis vierge.

Marthe. — Mon nom est Marthe Pélissier, et j'ai quatorze ans.

Le Marquis. — Vous possédez sans doute encore votre fleur d'innocence ?

Marthe. — Jamais un homme ne m'a vue plus haut que la jarretière.

Éveline. — Adorables gamines, je languis de les voir sous leur linge !

Fiorella. — À quel jeu voulez-vous, jouer, Mesdames ?

Marthe. — À pigeon vole ! Cela nous fera rire.

Tous ensemble. — Oui ! oui ! à pigeon vole… Qui mène le jeu ?

Fiorella. — Moi, si vous voulez. Arrangez-vous bien autour de moi ; ça y est ! Moineau vole !… Anna et Suzanne, un gage chacune… Serin vole !… un gage, vicomte Paul !… Condor vole !… un gage, Monsieur le comte Léonce, ignorez-vous que le condor est un oiseau des Andes ?

Léonce. — Moi j'ai cru un con d'or en deux mots… enfin, je suis pris… voici mon gage.

Fiorella. — Con de fille vole !… Ah ! Mademoiselle Marthe qui a fait voler un con de fille ! un gage et vite.

Marthe. — Aussi, Monsieur d'Ermenonville venait de parler d'un con d'or, et vous avez dit que ça vole… Voici mon gage.

Fiorella. — Tirons maintenant les pénitences. Deux gages à la fois : Un monsieur et une dame. Qui condamnera ?…

Éveline. — Toi, friponne, donne-moi les gages et ferme les yeux… Bien entre mes deux jambes… Voici deux gages : Condamnez, Mam'selle Tribunal.

Fiorella. — La dame doit se lever, elle ira prendre le monsieur par le bout des doigts, et l'amènera au milieu de notre cercle : Là elle dira au Monsieur en lui caressant la moustache : « Croyez-vous être seul à porter la barbe ». À ces mots, le Monsieur s'assurera que la Dame porte aussi la barbe, et constatera à haute voix la chose. Cela fait, le Monsieur priera la Dame de constater s'il est bien un représentant du sexe mâle. À cette prière, la Dame fera coucher le Monsieur sur le dos, le ventre en l'air et lui déboutonnera le pantalon. Puis, soulevant la chemise, elle prendra dans sa main le membre viril qu'elle secouera doucement en le faisant voir à toute la société. Après ce premier divertissement, le Mon-

sieur, sans changer de posture, invitera la Dame à se découvrir devant lui jusqu'au ventre, pour nous faire voir si elle porte des pantalons. En cas de refus, il est autorisé à jouir d'elle sur-le-champ, en notre présence, et de la façon qui lui plaira le mieux, sans tenir compte de la pudeur ou des résistances vertueuses de la Dame. Si celle-ci, sur la prière du Monsieur se découvre gentiment et lui fait voir sa petite moustache tout à loisir, le Monsieur, après l'avoir considérée à sa fantaisie, lui dira de baisser le rideau. La Dame rabattra ses jupes, et se mettant à genoux auprès du Monsieur, lui réintégrera le membre viril dans son discret asile, et lui aidera à boutonner son pantalon. Le Monsieur se relèvera alors et reconduira la Dame à sa place. J'ai dit.

Éveline. — Les gages sont du comte Léonce d'Ermenonville et de Mademoiselle Marthe Pélissier. Allons, Mademoiselle, debout et exécutez la pénitence en compagnie du Comte qui vous attend.

La petite Marthe, toute rouge et frémissante, se lève aux applaudissements de l'assemblée, et offrant le bout rose de ses jolis doigts aux lèvres de Léonce, l'invita à la suivre.

Léonce. — Oh ! Mademoiselle, pitié pour ma pudeur ! si vous saviez quelle honte est la mienne !... où me menez-vous, adorable fille !...

Tous. — Au milieu, bien au milieu... Nous voulons tout voir... ici !

Et Marthe ayant pris en riant le bout tordu de la moustache de son partenaire : « Il s'imagine peut-être, ce beau garçon être seul à porter une barbiche si noire !... Holà !... Monsieur le Comte... que faites-vous ?... où allez-vous donc ?...

Léonce. — Permettez-moi, gentille, de m'assurer si vous portez aussi la moustache… Tout le monde ici désire savoir la chose… ah !… la voici ! oh ! la délicieuse barbiche !… quelle est souple et fine !… Mesdames et Messieurs, j'atteste en votre présence que Mademoiselle Marthe est dotée d'une barbe qui peut lutter, et lutter glorieusement, avec les plus touffues.

Marthe. — Halte là !… où va votre doigt ?… Là, il n'y a pas de poils ?…

Léonce. — Adorable petite amie !… Soyez maintenant assez aimable pour vous assurer que mon costume ne cache pas le corps d'une femme, et que je possède tous les attributs de mon sexe.

Marthe. — Le malheur, cher Comte, c'est que je ne connais ces attributs que par ouï dire ?… Pour me faciliter la recherche de votre sexe, veuillez vous coucher sur le dos… Est-ce donc moi qui dois vous déboutonner le pantalon…

Olympe. — Oui, petite coquine… Et lui soulever la chemise…

Marthe. — Aïe ! si maman me voyait ! comme elle me fouetterait… Déboutonner un Monsieur !… Mais qu'est-ce donc qui force ainsi sous les boutonnières ?… On jurerai que ça remue !… Moi j'ai peur.

Éveline. — Soyez sans crainte, petite amie… vous êtes d'une maladresse délicieuse.

Marthe. — Aussi, c'est la première fois… Aïe ! Maman !… ça est parti comme un ressort d'acier… Voyez comme la chemise se tient dressée !

Éveline. — Il vous faut regarder ce qui la tient en l'air…

Marthe. — J'ai une telle peur… quand ma main s'approche, il bondit !…

Le Marquis Olivier. — Une écuyère consommée comme vous, Mademoiselle, ne doit pas redouter un cheval qui se cabre. Empoignez par le museau.

Marthe (poussant un cri de joie). — Je le tiens !… Oh ! qu'il est brûlant ! et gros !… regardez, Mesdames !… Quel fier étalon !…

Olivier. — À quoi reconnaissez-vous qu'un cheval est étalon, mignonne ?…

Marthe. — Aux deux grelots qui lui ballottent entre les cuisses, Marquis, et que je ne puis presque pas saisir à pleine main, tellement ils sont gonflés… Ne trouvez-vous pas comme moi, Mesdames, que ces deux agréments ajoutent un charme piquant à la verge en érection ?

Fiorella. — N'oubliez pas, Mademoiselle, qu'il vous faut secouer doucement le membre viril en le faisant voir à toute la société !…

Àces mots, la petite Marthe, sans lâcher les breloques rebondies, se met à branler gentiment l'organe amoureux qu'elle a saisi entre le pouce et l'index, et le fait voir tour à tour à toute l'assemblée. Léonce, sentant approcher l'éjaculation, mit fin à cette scène lubrique en invitant la jeune Marthe à se découvrir devant lui jusqu'au ventre, voulant s'assurer disait-il, si la jeune fille portait des pantalons. — J'ai bien envie de refuser de vous obéir, lui dit Marthe à l'oreille. — Pourquoi cette rébellion, ma toute charmante ? — Pour vous forcer à me violer tout de suite ? — Vous ne perdrez rien pour attendre, mon amour ; il vaut mieux que nous

nous excitions jusqu'au paroxysme : troussez-vous très haut, je veux vous voir. — Et Marthe, obéissante, se découvre gentiment devant le Comte : Spectateurs et spectatrices dévorent du regard la petite fente rose qui brille sous l'épaisse et noire forêt de boucles frisottantes. À cette vue enchanteresse, les désirs de Léonce deviennent si vifs que la nature impatiente se soulage d'elle-même par une abondante émission de liqueur séminale. Confus d'un accident si inattendu et qui provoque l'hilarité générale, le Comte fait remettre Marthe en état de décence, et lui aide à emprisonner le boute-joie lascif dans son discret asile. Après quoi il prend la jeune fille par la main et la reconduit galamment à sa place, aux applaudissements joyeux de toute l'assemblée ravie.

Au même moment, un nouveau groupe d'arrivants, plus nombreux que les deux premiers, fit sont entrée dans la salle des fêtes, et fut accueilli par les plus joyeuses acclamations : En tête, et conduits par deux jeunes servantes nues, marchaient Valentine Deffieux, la belle jardinière, avec le poète érotique Octave d'Ormilly, puis le jeune André Gelin au bras de Berthe Devaire, Bastien Darrède avec la jolie belle-sœur de Valentine : Anna Dumoulin et enfin, le jeune Léopold Morin en compagnie d'Emma Gelin, la sœur d'André et d'Alice Noirmont, l'une des gentilles pucelles, condamnée à perdre ce jour-là sa fleurette de quinze ans.

Dans le remue-ménage qui accompagne l'installation des nouveaux venus, le comte Léonce prit place à côté de la petite Marthe dont la jeunesse, la naïveté et la chaste impudeur avaient fait sur ses sens la plus vive impression. Mis au courant de ce qui venait de se passer entre Marthe et le Comte, les arrivants demandèrent

à ce qu'on continuât les jeux innocents. Alice et Berthe coururent s'asseoir à côté de Suzanne, et l'on revint à « Pigeon vole » pour compléter les gages. Lorsque Fiorella eut assez de fois donné leur vol aux vits, aux pines et aux couilles, on constata avec joie qu'aucune de ces dames n'était exempté du tribut : quant aux Messieurs, ils avaient chacun deux ou trois gages à racheter. Pour la seconde fois, Éveline chargea Fiorella de dicter les pénitences, et tira un double gage.

Fiorella. — Je condamne la Dame à une confession plénière de ses péchés, et le Monsieur au rôle de confesseur. Ils s'assiéront tous les deux sur l'épais matelas que l'on va emprunter au lit le plus rapproché ; mais tout en se mettant côte à côte ils s'assiéront en sens inverse, de façon que la Dame regardera du côté de l'Orient et le Monsieur du côté de l'Occident. Au confesseur de poser les questions les plus intéressantes, et en cas de réponse insuffisante, le droit d'user de sa pénitente.

Éveline. — Marquis Olivier, veuillez recevoir la confession de Mademoiselle Suzanne d'Arvan, ici présente : Voilà le confessionnal qui vous attend.

Sur l'invitation gracieuse du Marquis, Suzanne rougissante, quitta ses deux jeunes amies et vint s'asseoir sur le matelas rebondi, en sens inverse d'Olivier, et tous deux se penchant un peu en arrière, purent se regarder fixement les yeux dans les yeux.

Olivier. — Ma fille, vous êtes-vous saintement préparée à cette pieuse confession ?

Suzanne. — Je crois être prête, mon père : interrogez-moi, je répondrai.

Olivier. — Très bien, mon enfant ; êtes-vous en état d'innocence ?

Suzanne. — S'il suffit pour cela d'être vierge, je suis innocente, mon père.

Olivier. — Cela ne suffit pas, ma fille. Savez-vous bien ce que c'est que la virginité ?

Suzanne. — C'est la vertu première de toute jeune fille qui n'a jamais connu l'homme.

Olivier. — Qu'entendez-vous par « connaître un homme ? »

Suzanne. — C'est accomplir avec lui « l'œuvre de chair ».

Olivier. — Veuillez mon enfant, m'expliquer comment s'accomplit « l'œuvre de chair ».

Suzanne. — L'œuvre de chair qui n'est permise qu'en état de mariage s'accomplit naturellement par l'introduction du membre viril dans l'ouverture sexuelle de la femme.

Olivier. — Qu'entendez-vous par « membre viril » et par « ouverture sexuelle ».

Suzanne. — Mon père, votre membre viril, c'est ce qui pend au bas de votre ventre, ce joli morceau de chair au museau rose qui fait si souvent gonfler votre pantalon ; quant à l'ouverture sexuelle, c'est la fente mignonne par laquelle les femmes font pipi.

Olivier. — Ces objets indécents ne portent-ils pas d'autre noms ?…

Suzanne. — Pardon, mon père ; le membre viril s'appelle encore verge, pine et boute-joie, et notre fente à nous porte le nom de « bijou », de « petit chat » et de « conin ». Conin se dit pour la fillette, « con » pour la femme, et « conasse » pour la vieille ».

Olivier. — Ainsi donc, ma fille, jamais une pine d'homme n'a pénétré dans votre petit conin de fillette ?

Suzanne. — Jamais, mon père, je suis vierge !

Olivier. — Vous êtes bien joyeuse, mon enfant, de posséder encore votre pucelage ?

Suzanne. — Oh ! oui, mon père, j'en suis joyeuse, bien joyeuse !

Olivier. — Mais pourquoi donc ?

Suzanne. — Parce que ainsi je suis bien sûre de goûter, quand je le voudrais, l'ineffable jouissance qu'éprouve la femme en perdant sa virginité.

Olivier. — Pourriez-vous me dire, mon enfant, en quoi consiste cette jouissance.

Suzanne. — Ne l'ayant pas encore éprouvée, cela m'est bien difficile, mon père. Toutefois, l'on m'a dit que rien ne peut égaler, même dans l'imagination la plus riche, l'intensité du plaisir que l'on éprouve en accomplissant l'acte divin dans lequel l'homme et la femme unissant leurs amoureux efforts, calment, à l'aide d'un voluptueux frottement, l'exaspération de leurs organes intimement unis.

Olivier. — À quelle époque avez-vous vu, pour la première fois, une pine ?

Suzanne. — Jusqu'aujourd'hui, je n'avais pas eu ce bonheur, mon père : il m'était seulement arrivé de voir des membres de tout petits enfants semblables à ceux qui étalent là-bas leur innocente nudité, mais je ne sais vraiment ce qu'est le « membre viril » que depuis que ma chère Marthe nous a étalé celui du comte d'Ermenonville.

Olivier. — Quel effet vous a produit la vue de ce membre, ma fille ?

Suzanne. — Un effet ravissant : je me suis sentie chatouillée jusqu'au fond des moelles, et le frisson qui m'a secoué était délicieux.

Olivier. — N'avez-vous pas éprouvé aucune sensation particulière dans votre ouverture sexuelle ? Dites-moi tout, très exactement.

Suzanne. — Puisqu'il me faut tout dire, je vous avouerai, mon père que, à la vue de cette grosse et belle queue, j'ai senti là où vous dites des contractions spasmodiques dont je n'étais pas maîtresse, et que ces contractions n'ont pris fin qu'avec l'émission d'une certaine quantité de liqueur brûlante que je ne crois pas être du pipi.

Olivier. — Et que supposez-vous qu'était cette liqueur ?

Suzanne. — Il m'a semblé que c'était la même liqueur que nous répandons quand nous nous livrons entre filles au crime d'impureté.

Olivier. — Cette émission, ma fille, a-t-elle été accompagné d'une sensation agréable ? avez-vous joui complètement.

Suzanne. — Non, mon père, il manquait quelque chose à mon plaisir : j'aurais voulu, à ce moment serrer un homme dans mes bras crispés.

Olivier. — Les aveux que vous me faites, ma fille, ne produisent-ils sur vous aucun effet impudique et coupable ?...

Suzanne. — Dois-je me confesser, mon père, des désirs obscènes que j'éprouve en ce moment, et qu'a fait naître en moi votre interrogatoire ?

Olivier. — Vous devez me dire, ma fille, quels sont ces désirs et quel en est l'objet ; sinon je ne puis vous donner l'absolution de vos péchés.

Suzanne. — Mon cher confesseur, j'éprouve une envie folle de sentir vos doigts effilés caresser les bords de ma virginité palpitante.

Olivier. — Ô perverse et effrontée petite créature, je vais surmonter le sentiment de honte que je ressens à vos lubriques paroles, et satisfaire votre libertin désir... là !... que je découvre à tous votre impudeur... là !... que tout le monde voie bien comme vous écartez les cuisses pour recevoir mes caresses... là... montrez à tous ces grandes lèvres roses et entrebâillées, ce boutonnet rouge qui se dresse comme une langue de chair sortant d'une pêche fendue... là... là... mignonne... que personne n'ignore comme vous vous agitez sous mes doigts raidis... et comme vous déchargez lascivement.

Suzanne. — Aïe !... aïe !... mon père... je fais !... oh !... je fais !...

Àces mots tous les assistants accoururent auprès de la jeune pénitente pour admirer les jets laiteux qu'elle projetait par sac-

cades ininterrompues sous les provocantes titillations du Marquis. Léonce et Marthe profitèrent de ce mouvement pour s'éclipser.

Olivier. — Et maintenant, ma fille, maintenant que j'ai étalé votre honte à tous les regards, ce qui a été votre première punition, voici la pénitence que j'impose à votre naïve ignorance, et qui seule pourra mériter l'absolution complète de vos péchés : Vous allez commencer par dévêtir votre confesseur et le dépouiller de tout ce qui voile sa nudité. Lorsque vous m'aurez mis, ma fille, en complet état d'innocence, c'est-à-dire tel que j'étais lorsque je sortis du sein de ma mère, vous vous dépouillerez à votre tour de tous vos vêtements, sans excepter le plus intime, et nue comme moi, vous me ferez des caresses sur tout le corps, excepté sur mon membre viril qui restera interdit à votre lubricité. Fleur de péché, vous essayerez de m'entraîner dans votre chute par toutes les provocations que vous pourrez imaginer, sans toutefois me toucher la pine : Tout le reste sera à votre discrétion ; mais vous n'obtiendrez la rémission de vos péchés que si vous réussissez à me faire jouir sans me toucher la queue… J'ai dit.

En un clin d'œil l'ordre donné fut exécuté, et les assistants émerveillés purent contempler à loisir le couple charmant en état de nudité absolue : Suzanne, affolée d'amour, s'élança sur le corps nerveux de son confesseur et le couvrit de baisers et d'attouchements depuis la tête jusqu'aux pieds, en respectant le fruit défendu… Des pieds, ses baisers remontèrent lentement, passant d'une cuisse à l'autre avec une volupté inouïe… Le priape du Marquis se démenait automatiquement. Prévoyant ce qui allait arriver la tendre Éveline fit apporter sur le matelas épais un immense édredon de satin rose… Éperdue de désirs Suzanne colla

ses lèvres sur celles du Marquis, et de sa langue amoureuse enveloppa celle de son vainqueur extasié de tant de lasciveté chez une jeune fille encore vierge… Un mouvement dont il ne fut pas le maître fit pousser un cri de joie à Suzanne…

Àce cri répondit un autre cri plus vibrant, mais étouffé aussitôt sous les ardents baisers du beau Léonce. À ce même instant, l'adorable petite Marthe Pélissier s'abandonnait à son amant, et s'embrochait elle-même avec une telle vivacité qu'elle ne put retenir le cri de douleur que lui arracha la rupture violente de la membrane de l'hymen. Sœur Thérèse accourut aussitôt au secours de l'enfant, mais elle arriva au moment où les deux amants enlacés se roulaient sur le tapis, en proie à la crise vibrante qui noie les désirs dans un torrent de volupté : Marthe, voyant sœur Thérèse se pencher sur elle avec tendresse, la saisit à bras-le-corps, pendant qu'au plus secret de ses appas le membre viril de Léonce se livrait aux dernières contractions d'une folle jouissance : « Me voilà femme ! » murmura avec orgueil la fillette à l'oreille de la nonne. — « Mes compliments, chère petite dame », lui répondit la religieuse en lui rendant son baiser, et à vous, beau vainqueur, mes félicitations sincères. Mais complétez son bonheur, mon ami, je lis dans ses yeux mouillés le désir d'un nouvel outrage… Bravo, bravissimo ! voilà qui s'appelle jouer des fesses !… Hardi, Marthe, répliquez-lui avec ardeur… Très bien, mignonne, je vois avec plaisir que vous ne ménagez ni vos reins, ni votre petit cul !… Puisqu'ici tout va bien, moi j'en profite pour retourner auprès de cette chère Suzanne.

Celle-ci, avait été tellement surexcitée en entendant le cri de Marthe suivi de sanglots et de râles de volupté, qu'elle jugea le moment venu de porter le dernier coup à la chaste résistance du

Marquis : Le laissant donc aller à la renverse sur le souple édredon, les seins hardis, le ventre en avant, les jambes amoureusement écartées, la monichette secouée de frissons nerveux, la fente d'amour dardant sa languette de chair rouge et pointue… la pudique Suzanne inspirée soudain d'un souffle poétique adressa, à son impitoyable vainqueur, la prière touchante que vous allez lire :

Puisque au mépris de mon enfance,
Sans pitié pour mon ignorance
Tu me provoques à l'Amour ;
Olivier, dans ma folle ivresse,
Puisqu'une ineffable tendresse
À toi me livre sans retour ;
Puisqu'il t'a plu, dans un caprice,
De savourer le fruit novice

Trahi par mes sens embrasés,
Et qu'à tes volontés soumise
J'ai quitté jusqu'à ma chemise
Pour mieux répondre à tes baisers ;
Puisque tu veux que, toute nue,
Sans voiles j'étale à ta vue
Mes plus mystérieux appas ;
Et que sur ma couche enfantine
Je t'offre, en fille libertine,
L'emboîture de mon compas ;
Puisque sur mon édredon rose
Pour toi seul j'ai pris cette pose
Qui livre à ta lubricité,
Dans l'écartement de mes cuisses,

Le sanctuaire des délices,
Le trône de la volupté !
Ô méchant ! pourquoi de ta pine
Aux bords nacrés qu'elle lutine
Arrêter le gland rubicond ?
Qu'elle entre !… ô Ciel… tu me rends folle !
Mets-le ! mon amour, mon idole !
Mets-moi ta pine dans le con !
Veux-tu qu'en « Brouette » qui roule
Nous savourions devant la foule
Les plaisirs les plus amoureux ?
À la « Balançoire » impudique
Veux-tu que ton membre lubrique
Doive le jet voluptueux ?

Voudrais-tu qu'à la « Paresseuse »
S'engloutit ta verge fouteuse
Dans le corail de mon vagin ?
Ou préfères-tu qu'en « Levrette »
Je te livre sur ma couchette
L'entre-deux de mon cul badin ?
Veux-tu que ma main virginale
Prenne ta raideur triomphale
Et la saccade jusqu'au jour ?
Veux-tu que ma lèvre innocente
Sur ta nudité frémissante
Taille la « Plume de l'Amour ?
Veux-tu que ma langue idolâtre
Jusque sous tes fesses d'albâtre
Poursuive ta virginité ?
Dans une molle et chaste pose

Veux-tu de la « Feuille de Rose »
Savourer l'impudicité ?
Pourquoi, dans sa fierté hautaine
Ton priape qui se démène
Méprise-t-il mon doux tourment ?
Oh ! méchant, abrège un martyre
Que mes lèvres ne peuvent dire,
Tant il est lascif et charmant !
Pourquoi ton regard plein d'ivresse
Sur le corps nu de ta maîtresse
Promène-t-il son impudeur ?
Pourquoi cette main qui m'agace

Se borne-t-elle à la menace
De masturber ma rose en fleur ?
Quand mes sens éperdus frétillent,
Pourquoi de tes yeux qui pétillent
Chatouiller tout mon corps pâmé ?
Des attouchements de ta verge
Viens donc froisser ma fente vierge
Et mon clitoris enflammé !
Jusques au fond de ma matrice
De l'instrument du sacrifice
Dirige, enfin, l'essor vainqueur !
Et que ta double et grosse couille
Qui me séduit et me chatouille
Soit le témoin de mon bonheur !
Ne vois-tu pas, lascif Satyre,
Que je nage dans le délire ?
Qu'il me faut… ou foutre… ou mourir ?
Sous ton jet brûlant que j'adore

Éteins le feu qui me dévore :
Nom de Dieu !... Fais-moi donc jouir !...

L'effet, produit sur les assistants, par cet appel désespéré de la vertu aux abois, fut magnifiquement lubrique : D'un côté, le poète Octave d'Ormilly fouillait fiévreusement sous les jupes de la jardinière et de sa jeune belle-sœur, tandis qu'Alice et Berthe, bien tendrement penchées l'une vers l'autre, préludaient par des baisers de colombe aux voluptés entrevues et ardemment désirées : Tout près d'elle, la comtesse Nathalie, sans quitter des yeux la nudité en rut du Marquis, venait de plonger une main enquêteuse et polissonne dans le pantalon de Léopold Morin qui se laissait manipuler, frissonnant et raidi. Bastien, emporté par l'ardeur de son tempérament, venait de sortir de sa braguette un priape encore inexpérimenté, mais dont la pose fière fit la plus vive impression sur Emma Gelin, assise à côté de lui, et qui ne put s'empêcher de le saisir à poignée en dirigeant sous ses jupons la main tremblante de Bastien. Claude et Léon de Rifray, incités par Robert, s'approchèrent de leur ami Léopold pour voir de plus près les jolies frictions que lui prodiguait leur tante Nathalie, aux yeux de laquelle ils étalèrent, sans la moindre vergogne, leur impudicité : La Comtesse les fit alors placer tous les trois à genoux devant elle, et s'amusa de leurs trois organes comme des touches vibrantes d'un clavecin.

Suzanne d'Arvan, les yeux clos, la vulve enflammée, les bras affalés, les cuisses ouvertes, attendait... Bientôt elle poussa un cri étrange, un cri de pudeur outragée et de joie triomphante, un cri de douleur et de volupté, d'amour et de honte... le cri de sa virginité ravie ! Soudain, des bras, des cuisses, des jambes elle enlaça le Marquis furieux d'amour, et se plongea elle-même le membre

révolté de son adversaire jusqu'au plus profond de ses entrailles… Sœur Thérèse buvait des yeux ce lascif tableau et riait de voir Éveline défendant sa vertu contre les juvéniles attaques de Robert.

Bientôt une harmonie triomphale annonce l'arrivée des derniers sociétaires, et les portes grandes ouvertes livrèrent passage à la baronne Gabrielle, à la resplendissante Joséphine, chacune à un bras du vicomte Alfred de Lortara, — à Lucy Féraud accompagnée par le comte Urbino de Mirafiore, — à la brune Fernande au bras de Georges de Brueil, — à la rieuse Herminie, conduite par le vicomte Louis d'Aunac, — et enfin à Justine qui, en fidèle Nounou, arrivait avec le précieux dépôt qui lui avait été confié, et menait par la main Marcelle et Laure.

Sauf la pauvre Marthe, en proie aux spasmes de l'initiation, et sauf le Marquis plongé dans les ravissements extatiques d'un coït virginal, tous les membres de l'Aubépine se levèrent pour recevoir les derniers arrivants et leur faire fête. Lucy et sa sœur, par leur tenue modeste, leur air ingénu, la grâce de leur maintien et la voluptueuse expression de leurs traits, firent la conquête de tous les cœurs. Éveline surtout, ne pouvait se lasser de les admirer, de les embrasser, de les baiser sur la bouche… elle alla même plus loin, et soulevant brusquement les jupes de Fernande, elle lui décocha un baiser brûlant au bas du ventre, baiser de feu que la piquante brune lui rendit du reste aussitôt de la même façon, aux applaudissements joyeux des spectateurs. — Pendant ce temps, le Marquis avait achevé Suzanne pantelante.

Frères et sœurs de l'Aubépine, s'écria la Marquise, avec le ton de l'autorité souveraine : Nous voici tous réunis, pour la première fois, dans le Temple de l'Amour. Au seuil de ce temple sacré,

frères et sœurs, nous avons dépouillé tous les vieux préjugés, les scrupules du monde et l'hypocrisie de la Société, absolument comme nous allons, dans quelques instants, nous dépouiller de tous ces vains et ridicules vêtements que nous devons considérer comme une insulte au Créateur, lequel n'a pas imposé à nos premiers parents, dans le jardin du Paradis, d'autre costume que la simple nudité. Frères et sœurs, revenus par le costume à l'état d'innocence, donnons-nous corps et âme les uns aux autres, et n'ayons d'autre pensée que le bonheur de notre prochain : Vous, mes frères, n'oubliez pas que si Dieu a donné au premier homme une compagne, c'est afin qu'il satisfît en elle les besoins naturels de son sexe. Vous, mes sœurs, gardez-vous d'oublier que Dieu a donné à la femme un amoureux bijou uniquement pour recevoir et contenter l'organe sexuel de l'homme. Loin de nous ces semblants de vertueuse résistance d'une mijaurée qui crie au viol et ne se débat que pour jouir plus libertinement : Livrons-nous sans contrainte au plus doux penchant qui existe : Enfants gâtés de l'amour, épuisons-en les enivrantes délices. Allons donc nous déshabiller en chœur et « Vive l'Aubépine ! Vive l'Épine blanche ! »

Tous à la fois : « Vive l'Épine blanche ! Vivent les Pines blanches ! »

C'est à ce cri cent fois répété que la foule amoureuse se précipite vers l'immense salon de toilette. Là, garçonnets et fillettes, aidés de douze belles négresses de quinze à seize ans ont bientôt fait de dépouiller de tous leurs vêtements les Membres (mâles et femelles) de l'Aubépine. Spectacle curieux que celui de ce déshabillement hâtif, accompagné de petits cris d'effroi pudique chez les jeunes beautés et d'exclamations admiratives chez les

hommes rendus plus effrontés par les railleries perverses des dames déjà savantes dans les pratiques d'amour. Les Adolescents, vierges encore furent ceints d'une écharpe de gaze blanche dont les deux extrémités, garnies de franges de soie, pendaient sur la cuisse droite, laissant à découvert leur juvénile impudeur : Les jeunes pucelles furent parées de la même écharpe, avec cette différence qu'elles la portaient en sautoir sur l'épaule gauche, et nouée au-dessus de l'épaule droite : Les négresses avaient reçu d'Éveline l'ordre de les parer ainsi, et s'acquittèrent parfaitement de leur gentille mission, qui mit à une première épreuve la pudique innocence de tous ces frais appas encore intacts. Le reste des sociétaires se para à sa fantaisie, c'est-à-dire que les dames imposèrent, chacune au cavalier de son choix, le costume qui flattait le plus sa polissonnerie ; les Messieurs, de leur côté, présidèrent à la parure succincte de leurs belles amies.

Rien de plus excitant que cette nudité transparente à travers les gazes. Les langoureux accords de la valse entraînèrent dans la Rotonde le gracieux tourbillon, entremêlant les sexes au gré du hasard. Au rythme de cette valse lascive, les danseuses ne tardèrent pas à se laisser aller, languissantes, aux bras nerveux de leurs ardents cavaliers : le contact des chairs nues, les rires provocateurs, les caresses audacieuses, les pressions ardentes, le heurt des couples enfiévrés, les croupes balancées dans une ondulation titillante, tout, enfin, dans ce prélude enchanteur de la fête, surchauffa les sens déjà excités, et porta au plus haut degré l'impétueuse violence des désirs. Complètement nue, un tambour de basque d'une main, des castagnettes de l'autre, les chevilles ornées d'anneaux d'or garnis de grelots sonores, l'ardente Justine, dans ses bonds vertigineux, dans ses poses lubriques, dans le ballonnement de son ventre satiné, dans le déhanchement de

ses fesses rebondies, semblait être la grande Prêtresse de cette superbe Bacchanale… Déjà les désirs exigeaient impérieusement des caresses plus substantielles, une satisfaction plus réelle… les regards humides que les Dames dardaient sur le rut tentateur des éphèbes, semblaient appeler le dernier outrage.

Enfants ! s'écria Éveline, modérez votre amoureuse impatience, et attendez pour calmer les révoltes de votre chair, que nous ayons offert à la Reine de la volupté, à la Déesse Vénus, l'hommage propitiatoire de la plus tendre des virginités : La gracieuse enfant qui va immoler sa pudeur sur l'autel de Vénus n'a pas encore quatorze ans révolus, et la Déesse de la Volupté adore le pucelage des enfants. Nos habiles négresses ont déjà dressé l'autel destiné au sacrifice, c'est au milieu de l'Assemblée que Mademoiselle Laure Morin va, pour la première fois, livrer ses adorables appas de vierge à l'érotique ardeur du mâle, c'est sur cette grande couche, dans ces draps de velours noir, que nous allons l'étendre, victime résignée, pour la livrer aux fureurs du Priape qu'elle aura elle-même choisi.

Àces paroles de la Marquise, la jeune Laure a essayé de s'enfuir et de se dérober à l'honneur charmant auquel elle est appelée ; mais elle est vite saisie, enlevée par vingt bras vigoureux, et mollement déposée sur le velours noir de l'autel. Un cri d'admiration accueille cette divine beauté : Tous les membres virils se dressent plus raides, plus furieux, briguant le délicieux et cruel office de bourreaux.

Charmante Laure, dit Éveline, choisissez vite l'heureux sacrificateur qui va vous initier au plus doux des martyres. L'heure est venue ; votre virginité nous appartient. Entre toutes ces piques dressées qui vous environnent, choisissez, ma toute belle mi-

gnonne, celle qui doit livrer le sanglant combat contre la fleur de votre pucelage.

Dans le trouble de sa timide inexpérience, Laure, se redressant à demi, demande à Éveline si la douce opération ne peut pas être accomplie sur son corps par une jeune fille. Jugez, chère lectrice, quel éclat de rire moqueur accueille sa naïve requête : plus provocateurs, plus effrontés que jamais, les insignes de la virilité se cabraient sous les yeux de la Vierge… À cette vue, une étrange sensation s'empare de Laure. C'est comme une délicieuse titillation qui la pénètre toute et fait taire la dernière révolte de sa pudeur… Des effluves de volupté lui courent sur le corps… Malgré sa vertu native, elle se sent invinciblement attirée par la fière attitude de ces beaux jeunes gens : Elle les regarde, les contemple tour à tour. Obéissant à une magnétique attraction, les Priapes frôlent le velours de la couche. Laure hésite… on dirait qu'elle a envie de tous à la fois, tant ses regards sont doux et caressants. — Tout à coup, cédant à l'impérieux désir qui la maîtrise, mais redoutant d'instinct la douleur physique inséparable d'une première initiation, sa main va se poser frémissante, sur le Priape le plus coquettement mignon de la galante cohorte.

Pour la première fois, Laure serre entre ses doigts un membre d'homme !… Ô douce surprise ! Elle le presse, elle le froisse, elle l'attire enfin à elle… et le jeune Léon de Rifray, brûlant d'orgueil et de désirs s'élance sur la jeune fille. Involontairement elle serre les jambes. C'est en vain que les mains impatientes de son gentil cavalier essayent de les entr'ouvrir… Sans lâcher la pique furibonde elle se débat et pousse des cris d'effroi. Tandis que les deux mains de Léon pressent, caressantes, ses flancs crispés et la pointe raidie de ses seins… tandis qu'une langue audacieuse se

glisse de force entre ses lèvres serrées, elle sent, la pauvre Laure, un impudent genou qui s'introduit brutalement mais lentement entre ses deux cuisses.

Vous avez vu, Madame, un coin d'acier sous la massue du bûcheron, s'enfoncer dans une fente d'arbre ?... Tel ce genou lascif se frayait un passage dans l'entre-deux mignon de la pudicité de Laure, sans respect pour tant de grâce ingénue, sans pitié pour la toison dorée dont il froissait les petites boucles soyeuses... Laure écarta un peu les cuisses... le genou de Léon s'empara de la place si ardemment disputée. Le rut de l'éphèbe réveilla les ardeurs de la pucelle qui balbutia : « Maman !... maman !... »

Alors, brusquement, la Marquise d'un côté, et Justine de l'autre, étalèrent sans pitié la honte de Laure à tous les regards, en lui écartant les genoux aussi relevés que possible, et Léon, sur l'ordre d'Éveline se mit en posture, à genoux devant les deux cuisses ouvertes.

Le regard allumé, la respiration haletante, les couples amoureux se pressaient autour du lit nuptial pour voir de près les détails de l'acte. Éperdue de honte, Laure lâcha le bijou de Léon et, sous ses deux mains jointes, cacha la rougeur de son visage. Mais Sœur Thérèse, qui n'avait pour tout costume que sa cornette blanche, Sœur Thérèse riant du pudique embarras de la pucelle lui écarta les mains de force et se mit à lui prodiguer les plus vifs baisers sur les yeux, sur le cou et surtout sur les lèvres : « Je veux, lui disait tout bas l'adorable nonne, je veux boire le dernier soupir de ta virginité expirante !... » Et pendant qu'inclinée sur Laure, elle dévorait la vierge de ses baisers de feu, étroitement collé à sa croupe rebondie, le Marquis Olivier se livrait, sur le

corps divin de cette chaste épouse du Christ aux actes obscènes les plus aiguillonnants.

Laure n'avait pas besoin de ce spectacle incendiaire pour attiser ses ardeurs. Des doigts d'enfant venaient de s'emparer du siège de sa pudeur. Alice, Berthe, Herminie et Lucy avaient sollicité et obtenu de la complaisante Marquise l'honneur de plonger vivant, dans les entrailles de la victime, le redoutable instrument du sacrifice. Les attouchements répétés de tous ces petits doigts causaient déjà à Mademoiselle Morin un prurit intolérable. Son pauvre petit conin frémissant d'impatience s'ouvrait, se fermait, s'entr'ouvrait encore, déjà lubrifié par les amorces du plaisir. Les yeux de son jeune athlète lançaient des éclairs. Sollicité, lui aussi par toutes ces menottes, il ne put maîtriser un brusque mouvement en avant, mouvement offensif auquel la vertu de Laure ne la déroba qu'à demi. La tête du priape révolté avait réussi, du premier coup, à se loger toute rouge, dans l'entrebâillement du virginal bijou.

Àce contact, Laure ne fut plus maîtresse d'elle-même… Ses sens, brusquement réveillés, bondirent sous le fouet des désirs… Et, tout en criant : « Au secours !… Maman !… On me viole ! » la vierge ingénue se précipita au devant de l'outrage suprême.

Les dents serrées, les lèvres crispées, frémissantes sous les baisers ardents de la nonne amoureuse, folle d'impudeur sous le déchirement libertin de la verge qui lui froisse les chairs, Laure vient elle-même en aide à son audacieux vainqueur, et porte brusquement le ventre en avant. Un cri de douleur lui échappe. Le poignard vivant s'est plongé jusqu'au fond palpitant dans sa gaine rose.

Des clameurs, des éclats de joie, des claques sur les chairs nues, des baisers et des caresses lascives saluent le triomphe de Léon de Rifray sur les reins duquel Nathalie et Sœur Thérèse forcent la petite de croiser ses jambes de vierge, pour recevoir l'initiation libertine, et le jet de lave bouillonnante qui d'une vierge pure fait une femme hardie.

Àpartir de ce moment béni, les crises voluptueuses se succédèrent chez la jeune fille sans aucune interruption jusqu'au moment où les négresses vinrent arracher de ses bras Léon de Rifray pour la livrer au Comte Urbino de Mirafiore qui l'abreuva, à son tour, des plus douces voluptés. Bien d'autres tinrent à honneur de faire pousser à Laure le cri charmant qui accueillait chez cette charmante fille l'introduction du Priape entre les lèvres du vagin. Sœur Thérèse qui, après avoir bu sur les lèvres de la jeune fille son premier spasme de femme, s'était livrée, sans la moindre honte, aux impatientes ardeurs du Marquis, sur le rebord même de la couche nuptiale, eut le libertin caprice de livrer elle-même la gentille Laure aux baisers fougueux de son amant. À peine le Marquis Olivier eut-il joui de l'enfant et savouré dans ce coït pervers la plénitude de la volupté, que sa jalouse maîtresse le délogea à la hâte en déclarant d'une voix sifflante qu'elle aussi voulait dépuceler la petite Morin. Olivier se prêta en riant à cette fantaisie saphique, et sœur Thérèse s'empara à pleines lèvres de la chasteté de Laure : « Fais-je bien !... » balbutiait par intervalles la gloutonne religieuse. « Oui, oh ! oui ! murmurait Laure. Il me semble que tout mon être se fond de volupté ! »

Pendant ces délicates polissonneries, ça et là des couples amoureux se disposaient, sans la moindre gêne, à tous les ébats

et à toutes les folies que peut suggérer à un libertinage ardent la promiscuité des sexes.

Les caresses lascives de sœur Thérèse ne firent qu'irriter les ardeurs de la jeune Morin sans les satisfaire. Aussi, dès que le joli badinage prit fin dans la catastrophe inévitable, et que la nonne pâmée lâcha sa victime pour rouler pantelante sur le tapis moelleux, ce fut pour Laure une fête triomphale de recevoir tour à tour dans ses bras assoiffés de caresses, Paul de Civray et Louis d'Aunac, puis le galant Georges de Brueil, puis le poète ardent des alcôves, Octave d'Ormilly, puis les jeunes et bouillants éphèbes Claude de Rifray, déjà déniaisé par sa tante Nathalie, Bastien Darrède et André Gelin, dont l'inhabilité charmante doublait les plaisirs de la petite coquine : Léon de Rifray, dont l'ardente Nathalie venait d'expérimenter les amoureux talents, pria sa tante de l'excuser s'il la quittait quelques instants pour aller offrir à la jeune Laure un nouveau tribut de son ardeur…

Pauvre Léon !… Mademoiselle Morin l'accueillit avec un transport d'amour. Ils s'unirent avec rage. Léon s'enivrait de bonheur sur le sein de sa maîtresse échevelée… Ses voluptueuses saccades la faisaient vibrer jusqu'au fond des entrailles : Debout au pied de la couche amoureuse, le beau Léonce contemplait avec avidité les péripéties de ces furieux ébats, et semblait prendre à ce lascif spectacle un extrême plaisir : Nounou la Bacchante endiablée, s'approcha souriante, et caressant du revers de la main la croupe du galant Léon : « N'est-ce pas, monsieur le comte, que ce jeune homme a le plus beau derrière que l'on puisse rêver ? Touchez moi cela ! quelles chairs fermes et satinées ! Et cette ligne de séparation, quel plaisir de l'écarter !… Ah ! monsieur le comte, voilà que vous lui soupesez enfin les grelots d'amour ? Vous voulez

donc le faire fondre ?… Ah ! si j'étais à votre place !… » — « Que ferais-tu, mignonne ?… » — Ce que je ferais ? Pendant que cet adorable garçon s'amuse de mademoiselle Morin, je le transformerais sur place en une délicieuse fillette… Voyez donc ces divines blancheurs : cela ne vous donne-t-il pas une envie folle de lui loger votre affaire quelque part ?

Le Comte Léonce d'Ermenonville. — Petite cochonne !… tu me donnes là des idées !… Veux-tu que j'essaye ?… M'aideras-tu !…

Nounou. — De tout mon cœur, cher comte !… Là ; montez par derrière, et postez-vous comme il faut, Dieu ! que vous êtes raide !… Vous, beaux amoureux, ne faites pas attention à ce gentil garçon qui vient becqueter les miettes de votre tendre festin, laissez-le faire !

Chère lectrice, comment vous raconter la suite sans faire monter la rougeur sur votre front rêveur ? L'adolescent, loin de s'indigner d'une pareille attaque se prêta le plus docilement du monde aux manœuvres du comte dont le membre irrité, dirigé par l'habile Nounou, pénétra presque sans effort sa victime résignée, jusque dans les derniers replis du fondement. Léon transporté de plaisir redoublait sur Laure Morin ses lascifs efforts ; et la fillette qui comprit parfaitement son rôle, posa à Nounou les questions les plus érotiques sur la grosseur et la longueur du membre qui fouillait les boyaux de son amant. Justine du geste et de la voix excitait le galant trio : Elle était si jolie ainsi animée de tous les feux de la luxure que la petite Laure ne put s'empêcher, après l'avoir longuement contemplée à la dérobée, de lui chatouiller discrètement le boutonnet sensible. Justine se prêta volontiers à cette fantaisie, et grisée d'une friandise si capiteuse, donna bientôt les signes précurseurs du spasme cher à Vénus… Dans une

triple et râlante clameur, nos trois athlètes succombent à la volupté, pendant que Nounou délirante se tord de jouissance sous les titillations de Laure, et laisse s'épancher sur le tapis la lave de feu que distille sa brûlante matrice. — Laure Morin fut inondée, Léon aussi. C'est avec une sollicitude toute paternelle que le comte contempla les deux amants pendant qu'ils faisaient disparaître les traces mouillées de leur déshonneur, la jeune fille à l'aide d'un foulard de soie, Léon avec une chemise de femme oubliée à quelques pas de l'autel de l'amour.

L'ardent séminariste revint immédiatement à la charge. Mais Laure, brisée de tant de jouissances le supplia de lui accorder quelques instants de repos. À ces mots la tendre et compatissante Justine s'empara du jeune homme, et, le couchant sur l'épais tapis, le ventre en l'air, offrit à la fillette un charmant divertissement : elle s'amusa d'abord à mordiller du bout des lèvres ce gland rubicond qui ressemble à une grosse cerise au bout du membre viril, puis sa langue pointue fit, rapidement et à plusieurs reprises, le va et vient, du bout du gland jusqu'à la naissance des globes jumeaux qui décorent l'arbre de vie. Ces globes charmants à leur tour devinrent la proie de cette langue indiscrète : Elle en agaçait la double rondeur, et elle en fouillait avec amour les plis et les rugosités… Léon de Rifray éperdu de honte et de jouissance à la fois tressautait et poussait de profonds soupirs ce qui donnait de nouveaux aiguillons aux lubriques caresses de la Bacchante.

Le Comte d'Ermenonville, allongé tout contre Léon, le nez sur ses jeunes appas, buvait des yeux cette lutte émoustillante : « Feuille de Rose, s'écria-t-il soudain, Justine ! Feuille de Rose !… »

Vous rappelez-vous, ma chère lectrice, cet atroce et céleste attentat qui nous ouvrit un nouvel horizon d'impudiques voluptés, cette adorable prise de possession qui venait de vous livrer sous une nouvelle face à la folle passion de votre amant !... Certes vous ne l'avez pas oubliée, madame, cette première tentative du bien-aimé, voulant dans son ardeur passionnée vous posséder toute... toute !... Et ses sollicitations langoureuses et lascives, et vos révoltes virginales lorsque, au sein des affres de la volupté, vous déroBiez à ses baisers de feu le corail enfantin de votre pudeur parce qu'un doigt amoureux s'amusait à polissonner dans le retrait sacré de votre cul marmoréen ?... Et ce cri de triomphe, et ces transports fougueux lorsqu'après mille hésitations, mille peurs, votre amour l'emporta sur votre pudeur, et que, sûre d'augmenter vos plaisirs en doublant ses jouissances, vous consentîtes enfin à livrer à ses regards et à ses baisers embrasés cet admirable revers de médaille qu'on ne découvre qu'aux petits enfants pour leur donner la fouettée... Et... puis... quand la langue de votre amant pénétra dans le sanctuaire des amours défendues ?...

Ôdélices divines d'une Rose égrenée feuille à feuille dans l'abandon suprême de la volupté !... Le Beau Léonce caressait tour à tour les deux amants. Justine exaspérée s'élança en vrai gamin sur le jeune séminariste : À peine se fût-elle percée elle-même avec le dard en érection que lui offrait Léon, que le comte se logeant commodément derrière elle, la pénétra élégamment en levrette, par l'escalier dérobé. La coquine de soubrette proclama en se démenant sous le double outrage, qu'une femme ne pouvait rêver de jouissance plus exquise que celle que lui procuraient ces deux piques lui fouillant les entrailles dans tous les sens.

L'orgie battait maintenant son plein. Pendant que sur l'autel, Laure avait offert à Vénus l'hommage de ses virginales prémices, la jeune fille se caressait d'une main distraite tout en buvant des yeux les ébats du comte et de Léon sur le corps galvanisé de Justine, de toutes parts des couples ardents se poursuivaient, se débattaient, s'étreignaient avec fureur : Des cris, des râles, des appels lascifs, des reproches lubriques entrecoupés de soupirs voluptueux : Un même désir gonflait toutes les poitrines, faisait raidir tous les membres... Blonds conins et délicates pines fraîchement dépucelés se livraient à l'amour avec plus de furie que les cons expérimentés et que les braquemards les mieux dressés aux jeux gymniques. Sur l'ordre de la Marquise et cédant, du reste, à l'attrait d'une curiosité bien légitime, tous les adolescents, jouvenceaux et jouvencelles avaient assisté côte à côte à la dévirgination de la jeune Laure Morin. Mais ce spectacle avait attisé les ardeurs de toute cette brûlante jeunesse au point que la belle Éveline jugea prudent de hâter l'heure des plaisirs amoureux.

Abandonnant la jolie Laure à son heureux sort, Éveline en compagnie de la Comtesse Olympe, de la belle Nathalie et de Valentine Deffieux la piquante jardinière, annonça à la galante assemblée un nouvel exercice d'amour. Sur son ordre Berthe Devaire, Alice Noirmont et Marcelle de Lauterac prirent place sur trois lits, à côté l'une de l'autre, le ventre en l'air, les cuisses entr'ouvertes, la vulve humide des aiguillons du désir : sur un signe de la Marquise, Olivier d'Haricourt s'empara de Marcelle, Alfred de Lortara s'élança sur le lit occupé par Alice, et le Comte Urbino de Mirafiore bondit sur la tendre Berthe. En quelques coups de cul agrémentés des petits cris et contorsions obligatoires, les trois vierges furent déniaisées, enfilées, baisées et foutues. C'est à couillons rabattus qu'y allaient nos trois gaillards. Ce jeu plût tel-

lement aux pucelles qu'elles accueillirent avec enthousiasme la proposition lascive d'une jeune négresse qui les invita au nom d'Éveline à changer de cavaliers.

Éveline n'attendit pas la fin de cette triple bataille pour apporter un tendre soulagement à l'amoureux martyre des deux jeunes séminaristes qui possédaient encore leur virginale innocence.

Léopold Morin et son ami Bastien Darrède étendus sur le dos, la pique dressée, furent livrés par la lascive Marquise : Bastien à la brune et ardente Fernande Féraud, Léopold à la galante Nathalie. Chaque couple assisté d'une gentille négresse qui avait pour mission d'agrémenter la lutte par les plus intimes et les plus émoustillantes caresses… Éveline, Olympe et Lucy Féraud buvaient du regard ce splendide tableau lorsqu'elles furent brusquement assaillies par trois bouillants cavaliers. Octave d'Ormilly qui s'empara de la belle Marquise, Georges de Brueil qui enlaça la taille de Lucy Féraud, et le Vicomte Louis d'Aunac qui, emporté par un élan d'indomptable passion, renversa brutalement la Comtesse Olympe sur le tapis, et se mit en devoir de jouir d'elle malgré les protestations véhémentes et la défense énergique de sa mignonne maman.

La résistance d'Olympe ne fut pas de longue durée. Elle aussi, depuis que son fils avait d'une main lubrique, porté le trouble dans ses plus secrets appas, partageait les coupables désirs de son cher Louis, et brûlait des mêmes feux que lui… Aussi lorsqu'elle subit le contact de cette verge impudique qui voulait pénétrer de force dans ses maternelles entrailles, lui fallut-il faire un effort désespéré pour ne pas s'abandonner immédiatement à toute la fougue de ses sens surexcités… Deux fortes négresses s'approchèrent d'elle, et lui saisissant chacune une cheville, lui

écartèrent les cuisses de force. Louis profitant de l'avantage donna un coup de cul si impétueux qu'il transperça sa mère affalée… heureusement que la verge furibonde avait pénétré la belle Olympe par un passage déjà frayé, sans quoi elle lui aurait ouvert le ventre…

L'inceste s'accomplit dans une étreinte folle. « Oh… oh !… Maman… maman… !… » murmurait par intervalles le tendre Louis, chaque fois que le spasme de la jouissance le clouait frémissant et immobile sur le sein palpitant d'Olympe ; tandis que celle-ci les yeux clos, les dents serrées, tous les membres crispés, savourait au sein d'inavouables délices, l'exquise sensation que produisaient à l'orifice de sa chaste matrice, les brûlantes et multiples éjaculations de l'aimable enfant, dont ses deux mains palpaient les fesses rebondies.

II. L'Épine blanche · 07

Pendant que mandolines et guitares modulaient leurs plus tendres et leurs plus lascives symphonies ; pendant que, de toutes parts, les couples enlacés se livraient aux délices de l'amour, et qu'aux ahans énergiques des mâles en rut répondaient les rires perlés ou les soupirs aiguillonnants des jeunes femmes affolées de jouissance, une des loges supérieures de la Rotonde était le théâtre d'une scène étrange.

Joséphine, la perverse petite châtelaine, avait au début de la fête galante, entraîné avec elle Anna Dumoulin, la mignonne héroïne dont nous avons dévoilé les amoureux exploits dans le pavillon de chasse de la Cerisaie, en tête à tête avec Louis d'Aunac

et son cousin Paul de Civray. — Les deux jeunes filles également émoustillées, voulaient jouir du coup d'œil plongeant sur toutes ces fureurs érotiques, et embrasser dans son ensemble le spectacle de toutes ces amoureuses caresses. Nos deux jeunes amies ont escaladé côte à côte, en riant, le grand escalier de marbre et s'élancent gracieuses dans la galerie circulaire. Rien ne gêne leur démarche de vierges graciles, car tous vêtements importuns, sont restés au vestiaire ; et, dans leur impudique nudité, les mignonnes se regardent avec une admiration mêlée de désirs encore inavoués chez Anna, mais déjà aiguillonnants chez Joséphine. Toutes deux troublées et frémissantes pénètrent dans la première loge qui se présente à leurs yeux, et courent à la balustrade de porphyre.

Le bras de Joséphine étreint la taille souple d'Anna, qui enlace brusquement les reins cambrés de la jeune châtelaine, effleurant d'une main légère la rondeur séduisante de ses deux seins crispés. « Chérie, murmure Joséphine en baisant doucement son amie sur les lèvres, te souvient-il de toutes les espièglerie que nous faisions ensemble au couvent ? » — « Oh ! oui ! surtout quand Suzanne et Marcelle nous enseignaient pour s'amuser, toutes les sottises sans nom qu'elles aimaient tant de nous voir accomplir. » — « Avoue, Anna, que ni toi ni moi n'éprouvions la moindre peine à satisfaire nos grandes amies. » — « Les polissonnes !... comme elles nous excitaient habilement à les satisfaire !... Quelles espiègles que Suzanne et Marcelle ! » — « Elles promettaient, les friponnes ! » — « Et elles ont tenu ce qu'elles promettaient ma chère... Regarde donc Marcelle, là-bas... au pied de ce lit vers lequel la pousse le Comte d'Ermenonville qui veut jouir d'elle... Vois-tu, chère Joséphine, comme Marcelle écarte les cuisses, la lubrique !... » — « Elle ouvre la porte

d'amour à son amant. Rien de plus naturel que cette tendre prévenance… tiens, Anna, les voilà aux prises… C'est Suzanne que je voudrais voir jouer du violon… où se cache-t-elle ?… — « Comment, ne la vois-tu pas, là en face de nous… Oh ! ma chère, elle peut concourir présentement avec Marcelle pour le titre de Rosière… ne la vois-tu donc pas, agitant avec une rapidité fébrile son gros et blanc derrière ?… — « Comment, tu crois que c'est Suzanne qui nous étale ainsi son beau fessier ? » — « Oh ! je reconnaîtrais son cul entre mille… » — « C'est elle, en effet, tu as raison ; et quel est donc l'heureux favori que Mademoiselle d'Arvan chevauche avec tant d'allégresse ? » — « C'est le bel Olivier d'Haricourt le plus voluptueux organisateur de cette fête érotique. » — « Vois donc comme il prend tendrement son plaisir de la jolie Suzanne, comme ses mains finement aristocratiques se promènent avec lenteur sur les flancs satinés et vibrants de son cavalier femelle. » — « Il est juste, ma chère, qu'il se paye des peines qu'il a prises, et qu'il jouisse à son gré de celles d'entre nous qui ont l'heur de lui plaire. Je t'avoue, Joséphine que je languis d'être sa victime. » — « Et moi donc ! Tu peux être certaine que je brûle de me livrer à lui, » — « Ma tendre amie cet heureux moment ne tardera guère pour toi… Ce matin même, le Marquis disait devant moi à ta maman qu'il éprouvait une folle envie de te chatouiller l'entrée de la matrice… » — « Oh ! le vilain ! Et qu'à répondu maman ? » — « Comme toi elle a dit : Fi ! le vilain !… et, le prenant par la main, elle l'a invité en riant à venir dans sa chambre… » — « Pourquoi faire ? » — « Oh ! cela se devine, ma belle. Ils ne sont ressortis qu'un long moment après, en compagnie de Justine qui avait été témoin de l'acte… elle me l'a avoué après. » — « Eh ! quoi, il l'a eue devant Justine ?… » — « Sans éprouver la plus petite honte, ne pouvant, pour le moment chatouiller la matrice de

la fille, il s'est contenté en houspillant celle de la maman : Sais-tu bien Joséphine, que ta mère est digne de toi ? » — « C'est vrai, tous les messieurs assurent que maman est une voluptueuse. » — « Tiens, la voilà, justement occupée à se faire mettre ça par le joli Bastien… » — « Et vois donc comme elle rit, et comme elle tressaute, en lui introduisant son joli bijou au bon endroit !… » — « Ma chère Joséphine, nous sommes ici admirablement installées pour juger des coups, mais avoue que… » — « J'entends, petite effrontée, tu aimerais mieux être actrice que spectatrice ? » dit Joséphine en cherchant du bout des doigts le bouton d'amour de la gentille Anna, bouton qu'elle n'eut pas de peine à découvrir entre les grandes lèvres entrebâillées du conin de son amie… « Oh ! chérie, lui dit Anna en sursautant, chatouillée, je regrette que nous n'ayons pas amené avec nous l'un de ces jeunes gens qui nous mettrait ça par derrière, tandis que nous ne perdrions rien de tout ce qui se passe de charmant dans le temple de l'Amour.

La jeune belle-sœur de Valentine Dumoulin venait de prononcer ces paroles lorsqu'elle sentit deux cuisses musculeuses s'appliquer très étroitement contre ses fesses rebondies, et qu'un volumineux engin chercha à se frayer passage entre ses cuisses embrasées. Au comble de la joie et, sans changer de posture, la lascive fillette écarta légèrement les jambes et, malgré les dimensions énormes de son impertinent visiteur elle lui offrit gracieusement l'hospitalité la plus confortable. Au même moment Joséphine sentait de son côté deux bras vigoureux l'étreindre par derrière, et un Priape insolent profiter de ce que ses deux cuisses étaient écartées, pour pénétrer d'un seul bond jusqu'au fond de son vagin frissonnant. Sans s'inquiéter autrement de s'enquérir à qui appartenaient les deux hôtes lubriques à qui elles venaient

d'ouvrir l'asile de leur pudicité, les deux amies de Couvent s'abandonnant aux chaudes caresses de leurs assaillants inconnus, buvaient des yeux le spectacle enchanteur de quinze couples occupés à savourer dans toutes les postures imaginables les ineffables ivresses de leurs sexualité délirante.

La délicieuse surprise qui venait de combler les vœux d'Anna n'était pas un effet du hasard. Si les deux jeunes filles n'avaient pas été si émues en pénétrant dans leur loge, elles auraient pu entendre des bruits de voix, et des éclats de baisers dans la loge voisine… Elles auraient vu tout à l'heure s'entr'ouvrir leurs rideaux, et apparaître dans l'entrebâillement la tête souriante d'une grande et belle femme.

Cette inconnue qui avait entendu et si vite exaucé le vœu érotique d'Anna n'était autre que l'intime amie de Nounou et son initiatrice aux joies de l'amour. C'était Madame Clarisse, cette élégante amie du Corse Ursino, qui avait présidé autrefois à l'initiation de Justine Tizarello, initiation opérée par le jeune Corse dans le salon et sur le sopha de la complaisante courtisane. C'était Clarisse qui, sur la prière de Nounou, avait enrôlé et dressé tous ces gamins et gamines, enfant de chœur, du temple de Vénus ; Clarisse qui dans une secrète entrevue avec Nounou, la Marquise et Olivier, avait réglé tous les détails de l'apothéose qui devait dignement terminer la fête d'amour par une éclatante surprise.

Grâce à l'habileté et à la complaisance de Clarisse, dix-huit Éthiopiens dans toute la force de la jeunesse, solidement charpentés et débordant de sève, étaient arrivés de Bordeaux l'avant-veille, sous la conduite du Révérend Stephenson, vénérable missionnaire attaché à l'importante entreprise coloniale Watter-Foot

et Co. La Directrice en chef de la maison Mistress Mac-Ayrel, qui avait reçu de Clarisse certains services d'une importance capitale, avait consenti, sur la prière de son amie, à lui confier la fleur de ses nègres les plus beaux et les plus vigoureux. Par surcroît de précaution et pour éviter toute déperdition de marchandise, chacun des Éthiopiens avait été muni d'un cadenas de chasteté dont le Révérend missionnaire remit la clef à Clarisse, en lui faisant livraison de sa cargaison « d'Épines noires » dans la ferme de Mauvalat, vieille construction à demi ruinée, inhabitée depuis des années et des années et que sa situation sur le bord de la grande route aurait dû cependant sauver de l'abandon.

Des bruits sinistres propagés et grossis par la superstition des paysans, couraient sur cette vieille demeure. Ce fait n'étonnera point nos lecteurs quand ils apprendront que les Carbonari avaient autrefois fait de Mauvalat leur lieu de rendez-vous, et que cette vieille maison communiquait par un souterrain secret avec la Rotonde qu'ils connaissent. C'est par un souterrain que les soldats étaient introduits dans le sanctuaire tandis que les chefs, nous l'avons vu, y pénétraient par le château de la Vigeraie. — Éveline et le Marquis d'Haricourt, après maintes recherches, avaient fini par découvrir cette seconde issue, mieux cachée encore que la première. C'est par là que les noirs, guidés par Éveline et Clarisse, avaient pénétré jusqu'à la salle d'attente qui devait être leur unique demeure jusqu'à l'heure de l'action. Là, grâce aux soins empressés de Clarisse, d'Éveline et de Nounou, rien ne leur manquait de ce qui pouvait flatter leurs instincts paresseux et gourmands. Mais telle est l'ardeur de tempérament de cette race brûlante que quelques-uns d'entre eux pleuraient en vain de se débarrasser du cruel cadenas. — Dans ces cas le fouet du Révérend missionnaire intervenait vigoureusement et réta-

blissait le calme en zébrant de sang le noir épiderme de la bête en rut.

L'heure approchait où ces parias allaient goûter les joies divines du Paradis de Mahomet. — « Demain, leur avait dit Clarisse, pour les consoler de leurs cruelles privations ; demain, beaux enfants du désert, je livrerai à l'amoureuse fureur de vos Priapes déchaînés les corps nus des plus belles femmes blanches de notre pays, aussi luxurieuses que le sont à quinze ans les vierges Éthiopiennes. Je vous livrerai ces beautés enchanteresses dans toute l'ardeur de leur passion, dans tout le feu de l'amour, et je livrerai en même temps à votre rage puissante les corps nus de leurs amants pâmés. C'est sur des couples râlant de volupté que vous bondirez comme les fauves lions bondissent sur un troupeau de tremblantes gazelles. C'est en pleines chairs, blanches et satinées, mâles ou femelles, au gré du hasard, que se planteront, frémissants, vos membres indomptés. Encore quelques heures, amis, et cette sève qui vous tourmente s'épanchera librement à gros bouillons dans les appas de tout sexe les plus blancs ou les plus roses que vous puissiez rêver pour engaîner votre virilité.

Ces libidineuses promesses produisirent un effet magique sur la troupe des mâles Éthiopiens qui vinrent, pêle-mêle, offrir avec le plus vif empressement, comme témoignage touchant de leur reconnaissance, leur langue rouge à la vulve en feu de Madame Clarisse. Celle-ci ne crut pas devoir se dérober à cet hommage spontané. Adossée au divan, les jupes troussées jusqu'au milieu du ventre, les jambes largement écartées, la belle courtisane fut, tour à tour, léchée avec passion par les dix-huit esclaves, en présence du Révérend Stephenson qui la regardait faire avec calme et dignité. Deux des noirs, les plus ardents à l'œuvre, eurent

l'heureuse inspiration de lui darder leur langue vibrante dans l'orifice mignon cher aux enfants de Kédom, et lui fouillèrent jusqu'au fondement les mystérieux replis du Cyclope contracté. Clarisse, enthousiasmée de ce sublime hommage déclara qu'elle prenait les deux impudiques à son service intime, alléguant la nécessité de châtier en tête-à-tête leur dévergondage sans pareil. Et comme la nuit approchait, elle confia le noir troupeau au missionnaire, emmenant avec elle les deux élus de son cœur dans la loge supérieure dont elle avait fait sa chambre à coucher.

Là, après une courte absence de leur belle, les deux noirs furent pendant plus de deux heures en butte aux plus énervantes agaceries de leur jolie conquête jusqu'au moment où, ne pouvant plus maîtriser ses impérieux désirs, Clarisse donna enfin la liberté à leurs priapes furieux. Un fol assaut fut livré aux charmes secrets de l'heureuse coquine. Chacun des rivaux voulait la posséder le premier et peu s'en fallut qu'un combat sanglant ne s'engageât. Heureusement, l'ingénieuse créature trouva un moyen bien simple de tout concilier. Renversant sur le dos l'un des deux noirs, elle l'enjamba et s'accroupit sur lui, le cul relevé, offrant ainsi au galant, resté debout, l'entre-deux provoquant de ses fesses d'albâtre. La lutte fut épique, et l'intrépidité des assaillants ne fut surpassée que par l'héroïsme de leur jolie adversaire qui, jusqu'à une heure avancée, défia les lubriques ardeurs de ses noirs amants.

Lassés, à la fin, de tant de folles jouissances, nos trois héros s'endormirent pour ne s'éveiller qu'au bruit confus que firent les premiers arrivants dans la Rotonde.

Pour l'intelligence de notre récit, nous devons rappeler que Madame Clarisse, avant de se livrer à l'amour avec ses deux sau-

vages galants, avait eu soin d'aller donner ses derniers ordres pour la fête. Servants et servantes du Temple d'Amour, gamins et gamines, jeunes et émoustillantes négresses, tout ce petit monde savait son rôle à merveille. — Clarisse, satisfaite de son examen, en avait confié la garde à sa sous-maîtresse, et était revenue en toute hâte retrouver ses chers amoureux. Nous avons vu comment ils s'étaient endormis au milieu des plaisirs.

Le réveil des deux Éthiopiens fut pour la belle courtisane le signal de nouvelles délices. Dociles esclaves de leur adorable conquête, les nègres obéirent aveuglément aux caprices les plus étranges de la perverse créature. Elle faillit leur arracher, de colère, le signe distinctif de leur virilité parce qu'aucun d'eux ne put venir à bout de pisser dans son bijou. Les pauvres noirs se disposaient de leur mieux à satisfaire cette bizarre fantaisie, mais, à peine, leur organe avait-il pénétré dans le petit retrait rose qu'une érotique contraction de tous les muscles s'opposait à l'émission de l'urine et imposait à l'athlète confus une gymnastique involontaire, à laquelle Clarisse, furieuse de la désobéissance, mais entraînée par le plaisir, ne tardait guère à s'associer, tout en jurant à son partenaire que, l'affaire terminée, elle allait lui arracher sa pique ou ses breloques. Les noirs riaient et montraient leurs dents blanches tout en continuant l'œuvre lascive.

Sur l'ordre de la sous-maîtresse qui vint prendre discrètement certaines instructions de Clarisse, deux gamines montèrent au galant trio le chocolat réparateur. Ce fut, pour les deux nègres et pour leur blanche maîtresse, une agréable diversion aux amoureuses fatigues.

Ils en profitèrent pour aller regarder par le balcon ce qui se passait dans la grande salle de la Rotonde où, en ce moment, les

couples enlacés et presque nus, s'abandonnaient aux langoureux accents d'une ravissante musique et attendaient dans l'ivresse de la chair pressée contre la chair le signal de nouveaux plaisirs.

Ce fut avec le plus vif intérêt que nos mystérieux spectateurs écoutèrent les paroles éloquentes de la Marquise et qu'ils suivirent, dans tous ses détails, le dépucelage complet de Mademoiselle Laure Morin. Ils virent toutes les indécentes privautés que se permit sœur Thérèse, la jolie nonne, sur le corps immaculé de la jeune victime. Ils virent le jeune Léon de Rifray sodomisé dans les bras de la vierge par le comte d'Ermenonville. Ils virent Nounou se chatouiller avec fureur ; une tante aristocratique aussi jeune qu'elle était ravissante, enseignant, tour à tour, à ses deux neveux, à jouir pleinement d'une femme ; Justine, la délicieuse soubrette, expérimentant sur un adolescent inexpérimenté, les tendres effets de la feuille de rose ; Berthe, Alice et Marcelle déniaisées à la fois, sur le même lit par trois gaillards qui vous les menaient grelots battants ; Léopold et Bastien dévirginisés avec la plus virile énergie par la chaude Nathalie et par l'effrontée Fernande ; la Marquise, Lucy et Olympe assaillies à leur tour et enfilées comme trois perles fines, avec ce piquant détail que la comtesse Olympe jouait le joli jeu avec son propre fils qui lui déclarait, sans se gêner, que son plus vif désir était de lui loger un petit frère dans le ventre. Ces paroles lubriques, ce spectacle incendiaire exaspéra les sens des deux noirs, et ils allaient se livrer sur Clarisse à de nouveaux attentats, lorsqu'un bruit de voix étouffées attira l'attention de leur maîtresse sur la loge voisine. Ordonnant aux deux galants l'immobilité et le silence, elle alla, sur la pointe des pieds, écarter le rideau de la loge d'où venaient les voix entendues. C'est alors qu'elle aperçut Joséphine et Anna tendrement enlacées, et qui étalaient bien innocemment à ses yeux

la nudité provocante de leurs blancs derrières. Peut-être la lascive Clarisse se serait-elle oubliée dans cette délicieuse contemplation, lorsqu'elle entendit Anna exprimer naïvement le vif regret qu'elle éprouvait de ne pouvoir se livrer à un homme tout en jouissant du spectacle érotique que lui offraient tous ces couples enlacés et se caressant avec rage.

Pauvre petite, pensa Clarisse, que ne suis-je un homme ! Comme je te logerais ça avec joie là où cela te démange tant !… et à ton amie aussi, car elle m'a l'air d'en avoir autant d'envie que toi, à la façon dont elle ouvre lascivement ses jolies fesses… Mais, j'y songe… oh ! quelle délicieuse idée !… Quelle ravissante surprise !… allons chercher mes deux nègres !…

Et voilà comment, instruits et guidés par Clarisse, les deux vigoureux Éthiopiens avaient pénétré sans bruit dans le vestibule de la loge, et après avoir quelques instants contemplé par l'ouverture des rideaux la blanche nudité des deux fillettes, venaient d'introniser si gentiment leurs énormes priapes entre les cuisses frissonnantes des deux aimables spectatrices.

Le regard ravi de Clarisse suivit tous les détails de la double et joyeuse surprise. Il ne pouvait se détacher d'un si tendre spectacle. Vous n'ignorez pas, chère lectrice, quel plaisir éprouvait la lubrique courtisane à être témoin des sottises d'amour. Aussi ne s'arracha-t-elle qu'à regret de cet émoustillant tableau. Mais l'heure était venue de lâcher les noirs enfants de Kédom sur les couples énervés de volupté : Clarisse se dirigea à la hâte vers l'appartement des esclaves. Il n'était que temps : Le révérend missionnaire l'accueillit avec un transport de joie et de soulagement, et les noirs exaspérés la saluèrent en reine par un hourra lascif.

Pendant ce temps nos deux petites amies, toujours accoudées sur les balustres de porphyre, savouraient voluptueusement les saccades et les caresses lascives de leurs galants inconnus… — Mais qui donc cela peut-il bien être !… murmura Anna à Joséphine sans détourner ses regards de la scène… — Que nous importe ! répondit son amie les yeux à demi-clos ; laissons-nous faire ça à la garde de Dieu… l'incognito n'est-il pas des plus piquants ? — Et des plus savoureux !… — Laissons-les donc faire à leur guise ! Il sera bien temps de nous retourner pour les remercier quand ils auront fini ! — Tu as raison, Joséphine. Oh ! les jolies choses qui se passent sous nos yeux !

Àce moment, dans la grande salle surchauffée, Éveline venait brusquement de séparer tous les couples aux prises, et malgré les protestations les plus vives, usant de son autorité de Reine d'Amour, elle avait fait adosser chaque dame au pied d'un lit, avec son amant debout et nu, à deux pas en face d'elle. Quelle ne fut pas l'exaspération des jeunes cavaliers lorsque, sur l'injonction de la Marquise, chacune des Dames se mit en devoir de remplacer par un doigt actif et polisson le bijou de son amant. Louis d'Aunac, quand il vit devant lui sa chère petite maman, la gracieuse Olympe, se livrer, en souriant, à l'exquise masturbation imposée par Éveline, éprouva dans tout son être un long frisson d'impétueux désirs et, s'emparant brutalement de son priape furieux, se mit à le secouer avec une énergie fiévreuse… Tous les mâles, entraînés par cet exemple contagieux, portent sur leurs appas virils une main coupable…

Mais l'épreuve est trop forte, et les désirs trop violemment excités…

En un clin d'œil toutes ces dames sont renversées sur le dos, couchées sur les tapis, allongées sur les lits, roulées sur les divans et enfilées avec rage. L'orchestre jette des notes stridentes et lubriques. On dirait la marche triomphale des antiques Priapées. Les couples aux prises, stimulés par l'attente, bondissent sous le fouet de l'harmonie.

Àleur balcon, Anna et Joséphine, toujours accoudées côte à côte, viennent pour la troisième fois de succomber au spasme divin de la volupté, et constatant avec une joie enfantine que leurs impudents adversaires ne songent pas encore à l'armistice.

Soudain les portes du Temple s'ouvrent à deux battants, des fontaines lumineuses jaillissent en gerbes diaprées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et par les portes béantes bondit en rugissant le troupeau lubrique des Éthiopiens.

Un cri d'admiration enthousiaste sort de toutes les poitrines. Rien ne voile la fière nudité des enfants du désert. On dirait que leur peau brillante a été enduite, assouplie et polie par une onction de jais liquide. Leurs regards, pareils à des escarboucles, tranchent sur la noire matité de leurs visages ; et, chargés de voluptueux éclairs dévorent d'avance les groupes lascifs qui les attendent immobiles, les nerfs tendus. Les désirs dilatent étrangement les pupilles des blanches amoureuses… Une pression savante communique à leurs cavaliers l'érotique sensation… et dans un involontaire abandon, les croupes commencent à se dandiner avec une grâce provocante.

Chevalières et chevaliers de l'Aubépine sont également fascinés par le rut menaçant des fils de Kédom. Sveltes et forts à la

fois, ceux-ci se sont arrêtés sur une seule ligne, en face des couples dont ils convoitent les ardentes étreintes.

Le signal éclate. Comme l'aigle fond sur sa proie, chaque Éthiopien s'est élancé sur une croupe frémissante, et, tandis que d'une main savamment polissonne il va redoubler les aiguillonnantes amorces des voluptés féminines, de l'autre il introduit avec une énergique rapidité son dard énorme dans les entrailles palpitantes de sa victime fascinée.

Ce sont, de tous côtés, des sanglots, des cris, des rugissements de plaisir, des heurts de chairs convulsées, des baisers furieux, des muscles froissés, des os qui craquent. Les couples se vautrent, s'enlacent, s'étreignent follement les uns dans les autres, et, sur des monceaux de chairs pantelantes, des jeunes filles, des jeunes femmes aux sens pervertis et inassouvis, viennent étaler leur vulve saignante et exiger impérieusement de nouveaux assauts, de nouvelles meurtrissures.

En proie à une indescriptible rage d'érotisme, les adolescents comme les hommes faits hurlent d'une étrange douleur à chaque nouvel attentat, mais à peine leur adversaire bronzé, après les avoir imprégnés de sa sève brûlante se tourne-t-il vers une autre victime qu'ils attendent avec une impatience luxurieuse la nouvelle attaque qui va les faire hurler plus cruellement encore.

Si les mâles ne sont pas épargnés par l'orgie et si leurs pauvres derrières déchirés et maculés portent les stigmates d'inoubliables froissements et d'inavouables souillures, les Dames qui, d'abord, se faisaient un jeu de railler les pauvres amants assaillis et violés jusque dans leurs bras, ne tardèrent pas, elles aussi, à pousser des cris de frayeur et de détresse quand elles virent deux noirs

impudents s'emparer tout à coup d'Éveline et de Nounou, les abattre sur les genoux et les sodomiser pantelantes.

Àpartir de ce moment, l'orgie déchaînée ne connut plus ni frein ni bornes. Et pendant plus d'une heure, il fut impossible à Joséphine et à Anna, toujours enfilées et toujours ardentes à la lutte, de distinguer si c'était de douleur ou de plaisir que se tordaient en hurlant leurs compagnes affolées.

La vue de cette infernale mêlée fut comme une traînée de poudre dans les sens surexcités des deux jeunes filles et de leurs noirs servants. D'un commun accord, les priapes toujours indomptés sortirent vivement de leur gaine rose pour faire subir aux deux vierges violées le sort de ces jeunes garçons dont elles admiraient, là-bas, le derrière charmant convulsé sous l'outrage. Pour la première fois, Joséphine joua ce joli jeu qu'Anna avait appris de Paul. Une main aux tétons, l'autre au virginal boutonnet de leur conquête, les deux noirs surent faire si bien apprécier aux jeunes filles les charmes de ce nouveau passe-temps, ils les abreuvèrent de si vives jouissances dans cette bizarre posture que, détournant enfin la tête à demi, Joséphine, la première, jeta sur son fier amoureux un long regard d'admiration chargé de la plus tendre reconnaissance. Heureux et fier de ce regard, le nègre offrit ses lèvres entr'ouvertes à la jeune coquine qui y logea aussitôt sa petite langue rose. Anna, de son côté, ayant éprouvé la curiosité lascive de tâter du bout des doigts la double breloque qui lui battait en cadence le gras des cuisses, hâta par cette manœuvre inattendue, l'explosion de la jouissance chez son amant. Se sentant les entrailles inondées de la bouillante liqueur, elle se mit à rire… lui aussi… Anna, de tourner aussitôt sa ravissante frimousse vers son infatigable lutteur, qui tendit sans façon ses

lèvres avides aux baisers de feu de sa partenaire, sûr d'être agréé de la belle… Et ce furent alors, pendant un temps indéfini, de mignonnes et chaudes baisures, bouche à bouche et les langues s'enveloppant tour à tour, des jouissances sans fin et une indicible ivresse à laquelle les râles, les hurlements et les harmonies étranges de l'orgie déchaînée là-bas, ajoutaient un diabolique piment. — « Oh ! c'est trop de bonheur ! je vais mourir », criait Joséphine déjà mouillée. — « Je me fonds ! je me fonds toute », lui répondait Anna oppressée et haletante.

Et les baisers humides des deux athlètes arrêtaient la parole sur les lèvres des jeunes filles pâmées, et les langues lubriques reprenaient de plus belle leur œuvre incendiaire jusqu'au moment où succombant au plaisir, nos quatre héros roulèrent pêle-mêle sur le tapis témoin de leurs délicieux transports. Là, dans un enchevêtrement indescriptible, Anna fouille tour à tour les plus secrets appas : un instrument de joie frôle ses lèvres ; elle le mord et le suce avec rage. Le galant qu'elle attaque de cette façon s'empare à pleine bouche des charmes empourprés de Joséphine qui, dans un élan lubrique saisit à deux mains la virilité turgescente du nègre réduit à contempler les exploits de son compagnon. Électrisé à son tour celui-ci admire un instant les blanches rondeurs d'Anna qui frétillent à portée de ses baisers et, dans l'emportement de la passion, prodigue à la fillette ravie les caresses brûlantes dont l'enivre cette folle de Joséphine.

Les heures se sont écoulées rapides dans ce divin abandon de toutes les pudeurs virginales. Les deux nègres ont dû se soumettre à d'étranges caprices de leurs voluptueuses amies. Elles ont voulu tout essayer. Brisées, à la fin, d'une étrange et capi-

teuse lassitude, elles se sont endormies entre les deux nègres, au bras l'une de l'autre, dans une suprême étreinte de jouissance.

Mais lorsqu'après un long sommeil constellé de rêves étoilés, les yeux profondément cernés par les bleuâtres meurtrissures d'un coït enragé, les deux amies s'éveillent frissonnantes, c'est en vain que leur regard langoureux cherche auprès d'elle les Éthiopiens, dont l'héroïque vaillance a affolé et meurtri leurs chairs : Justine souriante se tient seule auprès d'elles pour les aider à se vêtir, car on les attend avec impatience.

La triomphale fête d'amour a pris fin aux derniers râles de l'orgie. Les Éthiopiens n'ont quitté le champ de bataille que les reins ensanglantés par les lanières redoutables du révérend Stephenson : ils roulent déjà sur la grande route de Bordeaux. Alors sont venues les jeunes négresses qui, d'une main délicate ont appliqué aux chairs meurtries le baume bienfaisant qui cicatrice toutes les blessures et refait aux appas violets une virginité nouvelle. Voilà ce qu'apprend aux deux amies la jolie Nounou, en se disposant à les oindre à leur tour avec cette mystérieuse préparation que lui a confiée Clarisse. La douce opération terminée au milieu des rires provoqués par les attouchements et les chatouillements involontaires, Joséphine et Anna s'habillent en toute hâte pour rejoindre leurs amies.

Ces Messieurs ont pris les devants et sont déjà rendus au château. Là ils président aux apprêts du festin qui va dignement couronner cette première fête galante de l'Aubépine, fête qui n'est que le prélude d'une série de débauches et d'orgies dont nous publierons un jour le compte rendu fidèle, à la condition, toutefois chère lectrice, que notre plume légère, tout en effleurant les su-

jets les plus gracieusement lascifs, a réussi jusqu'ici à ne blesser en rien votre timide et chaste pudeur.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Carbonari_de_l%E2%80%99amour. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.